# RECUEIL
## DE DIVERSES
# ORAISONS
## FUNEBRES,

HARANGUES, DISCOURS & autres Pieces d'éloquence des plus celebres Auteurs de ce tems.

TROISIEME PARTIE.

*NOUVELLE EDITION, revûë, corrigée & augmentée.*

BIBLIOTECA NAZ. ROMA VITTORIO EMANUELE

A L'ISLE,
Chez JEAN HENRY.

M. DC. XCI.

BIBLIOTECA NAZ. ROMA VITTORIO EMANUELE

# TABLE

## Des Pieces contenuës en cette troiſiéme Partie.

HArangue au Roi, par Meſſieurs de l'Academie Françoiſe, à ſon retour de la Franche-Comté. *page* 1

Diſcours fait à la priſe d'Habit de Baſiliſſe dans ſon entrée aux Carmelites. *p.*7

Diſcours fait à ſa profeſſion. *p.*41

Harangue prononcée dans l'Academie Françoiſe, par Monſieur l'Abbé Flechier, lors de ſa reception. *p.*73

Panegirique du Roi, prononcé par Monſieur Tallemant le jeune, le jour de la diſtribution des Prix en 1673. *p.*85

Harangue au Roi, à ſon retour de la Priſe de Maſtric. *p.*107

Discours de l'utillité des Academies. p.110
Harangue à la Reine Christine de Suede, par Monsieur Patru. p.119
Compliment à Messieurs de l'Academie Françoise, par le Même p.136
Epître Dedicatoire au Cardinal de Richelieu. p.140
Eloge de Monsieur Pompone de Belliévre, premier President. p.145
Discours de Monsieur l'Abbé Huet, à Messieurs de l'Academie Françoise, lors de sa reception. p.161
Réponse au discours precedent par Monsieur l'Abbé Eléchier. p.168
Compliment pour l'Academie Françoise à Monseigneur le Chancelier, lors que les Seaux lui furent rendus, prononcé le 6. Janvier 1656. p.176
Harangue au Roi, prononcé par Monsieur Hebert de l'Academie

de Soiſſons. p.177
Compliment que devoit faire M. de Vertron à Madame la Dauphine, au nom de l'Academie Roiale d'Arles. p.183
Remerciment de M. Guionnet, à ſa reception dans l'Academie Roiale d'Arles. p.186
Compliment fait à Monſieur l'Archevéque de Lion, par M. Mignot de Buſſi de l'Academie de Ville-Franche en Beaujollois p.191
Harangue de Monſieur Quinaud, à l'Academie Françoiſe à ſa reception. p.193
Diſcours prononcé dans l'Academie de Soiſſons par M. Delfault premier Preſident du Preſidial de la même Ville. 196
Diſcours de M. Berthemet ſur l'avantage des Conferences Academiques. p.201
Diſcours à la loüange du Roi par M. l'Abbé Tallemant le jeune. 206

Diſcours prononcé au grand Conſeil pour la preſentation des lettres de Monſeigneur le Chancelier. p.220

Remontrance du Clergé de France faite au Roi le 10. Juillet 1680. par Monſeigneur Jean Baptiſte Adhemar de Monteil de Grignan. p.233

Harangue faite au Roi le 21. Juillet 1685. par Monſeigneur Jacques Nicolas Colbert. p.246

Harangue faite au Roi le 14. Juillet 1685. par Monſeigneur Daniel de Coſnac Evêque & Comte de Valence, & de Die. p.255

Panegirique du Roi, prononcé dans l'Egliſe des FF. Prêcheurs de Caën par le R.P. Fejacq le 5. de Septembre 1685. p.267

Oraiſon Funebre de Madame la Dauphine par M. de Mirepoix. p.291

La même par M. Flechier Evêque de Niſmes. p.339

La même par M. l'Abbé du Jarry. p.373.

Oraiſon Funebre de M. de Montauſier par M. l'Abbé du Jarri. p.431

La même par M. Flechier.

La même par M. l'Abbé Anſelme.

Harangue prononcée dans l'Hôtel de Ville de Lyon, le jour de S. Thomas Apôtre, l'année 1688. par M. du Tour S. Nizier. p.483.

# HARANGUE AU ROY,

*PAR MESSIEURS de l'Academie Françoiſe, à ſon retour de la Conquête de la Franche-Comté.*

BIBLIOTECA NAZ. ROMA VITTORIO EMANUELE

SIRE,

L'Academie Françoiſe vient donner des marques de ſon zéle pour la gloire de vôtre Majeſté, & pour la proſperité de ſes Armes; l'honneur qu'elle a d'être ſous vôtre auguſte protection la rend tres-ſenſible à tous les heureux évenemens de vôtre Regne; & le ſoin qu'elle prend, par vos ordres, de la pureté & de la politeſſe de la Langne, lui donne quelque droit de parler à vôtre Majeſté de ſes Victoires.

Nous les avons apriſes avec joïe ces Victoires, SIRE, mais nous n'en avons

pas été ſurpris. Nous ſçavons que rien ne peut arrêter le cours de vos glorieuſes entrepriſes. La Sageſſe les forme, & les conduit elle-même, la Fortune les accompagne, la valeur les execute, la Gloire les couronne ; auſſi nous ne contons pas dans vos expeditions Militaires le nombre de vos Troupes, ni les forces de vos ennemis. Vôtre Majeſté marche, nous ſommes aſſurez du ſuccez.

Ce n'eſt pas, SIRE, qu'il ne fût aiſé de prevoir les difficultez de vôtre derniere Conquête. Les Villes qu'on croioit imprenables, ces Forts preſqu'inacceſſibles, ces Nations liguées enſemble pour les défendre, ces Armées de terre & de mer qui menaçoient nos Côtes & nos Frontieres, tout cela auroit pû nous étonner ſous un autre Regne; mais ſous le vôtre, SIRE, vos Ennemis ſeuls doivent craindre, plus ils s'opoſent à vos juſtes deſſeins, plus ils augmentent vôtre Gloire; & les grands obſtacles ne ſont pour V.M que des ſujets d'exercer plus noblement ſa Valeur, & des matieres de plus grands Triomphes.

Ce n'eſt pas une preſomption temeraire, SIRE, c'eſt une confiance raiſonnable. Vôtre Majeſté nous a acoûtumé à ces grands évenemens, qui paſſoient autrefois pour impoſſibles, & qui paroîtront un jour incroiables. Mais les Lettres que vous protegez en répondront aux ſiecles

à venir : & ſi elles ont quelque droit ſur l'immortalité des Heros, la poſterité dira de vous, SIRE, c'étoit un Roi Sage dans ſes Conſeils, Vaillant dans ſes Armées, Moderé dans ſes Victoires. Il n'avoit pour ennemis que ceux qu'avoit ébloui l'éclat de ſa Puiſſance, & de ſes Roiales Vertus, ſes Alliez lui manquerent de foi, il n'en manqua jamais à perſonne. Toute l'Europe étoit armée pour arrêter ſes Conquêtes ; & il arrêta toute l'Europe. Il rendoit des Provinces quand on lui demandoit la Paix, il les reprenoit à force d'armes, dés qu'on lui declaroit la Guerre, il foudroïoit des Citadelles, il forçoit des Villes, il gagnoit des Batailles ; c'étoit ainſi qu'il commençoit une de ſes Campagnes. En effet; SIRE, V.M. s'éleve au deſſus des regles, & des exemples ; Elle qui met l'ordre par tout, renverſe pourtant tout l'ordre de la Guerre : Elle fait en peu de jours, ce qui devroit, ce ſemble, ſe faire en pluſieurs années, & trouve un certain art de vaincre, & d'abreger le tems des conquêtes ; qui décrie tous les Capitaines qui l'ont precedé, & qui ſera le deſepoir de tous ceux qui la doivent ſuivre.

C'eſt vôtre Majeſté, SIRE, qui eſt Elle-même le principe de tant d'Actions éclatantes. Cette prévoïance qui trouve le point fatal des évenemens, & qui ſçait

prendre le moment de l'execution : cette action ſi vive & ſi noble, qui donne le mouvement à toutes les entrepriſes : ces ſoins ſi agiſſans qui reglent & qui entretiennent la diſcipline : ces Exemples qui animent la Valeur, ou qui la produiſent : ces bien-faits diſtribuez avec choix, & toûjours prêts à tomber ſur le merite : ces marques d'eſtime plus precieuſes que les bien-faits qui recompenſent les grandes Ames, qui les diſtinguent des communes : cette familiarité majeſtueuſe qui donne de la confiance ſans diminuer le reſpect, & qui gagne le cœur de ceux qui ſervent dans vos Armées. C'eſt là, SIRE, cet Art qui fait les Conquerans, & les Heros, qui vous aſſujetit des Villes, & des Provinces, & qui deconcerte nos Ennemis. Ils voïent toutes leurs meſures rompuës, leurs intelligences les plus ſecretes ſe découvrent, leurs Flottes errantes menacent tout, & n'ataquent rien, leur grandes Armées ſont immobiles, & ne font que ruiner leur propre Païs, & ſe conſument elles-mêmes, & leurs meilleures Troupes vaincuës en pleines Campagne, fuïent encore devant leur Vainqueur.

Les Princes qui vivent en repos au milieu de leur Cour oiſeuſe n'ont pas les mêmes avantages, ils ne ſçauroient inſpirer à leurs Troupes cette ardeur guerriere qu'ils n'ont pas eux-mêmes, leurs armes

ſont languiſſantes, chacun y eſt pour ſa fortune, ou pour ſa propre reputation, plûtôt que pour celle du Prince, & quelle fidelité qu'on ait dans le ſervice, on n'y ſent point de joïe ni d'empreſſement. Vous ſuivez, SIRE, de plus nobles maximes. Vous marchez vous-même à la défence de vos Peuples, & preferant l'honneur au repos, vous ne contez pour rien vos Victoires, ſi vous n'avez eu part aux perils, & aux fatigues des combats. Vôtre Camp & vôtre Cour ce n'eſt pour vous qu'une même choſe, vos meilleurs Courtiſans ſont vos plus braves Guerriers, vos travaux ſont vos ſeuls divertiſſemens, & quand la Gloire vous apelle, vous ne commandez pas qu'on vous ſuive: mais quand vous ſuivez auſſi tout cede à vos Troupes invincibles & infatigables. Elles ſe font à l'envi un chemin à la Victoire par le fer, & par le feu des Ennemis; & chacun prodiguant ſon ſang, penſe plus à la fortune de vos Armes qu'à la ſienne propre.

Vôtre Majeſté ne ſe contente pas d'animer ainſi ſes Soldats, & ſes Capitaines, Elle fait quelque choſe de plus touchant. Elle apelle ſon fils dans ſon Camp, & commence à l'eſſaïer à ſes travaux & à ſa Gloire: Vous montrez la Guerre à ce jeune Prince avant qu'il ſoit en âge de la faire, & vous reſervant les ſoins de ſon Education Roïale, vous allumez les pre-

miers feux de ſon courage, & vous lui tracez vous-même ſur vos exemples, les Plan de ſes illuſtres deſtinées. Vous faites, SIRE, en cette occaſion toute ſon Etude, il voit en vous quelque choſe de plus grand que ce qu'il lit dans les Hiſtoires. On remarque dans ſes yeux, & ſon ſon viſage la joïe qu'il eut d'être témoin de vôtre Victoire, & l'impatience qu'il avoit de vous imiter. Une Ville obſtinée à la défenſe, ſe rendit à ſon arrivée; & le Ciel aiant donné pour le fils le même preſage qu'il avoit donné pour le Pere; nous avons droit d'eſperer de l'un ce que nous admirons aujourd'hui en l'autre.

Cependant l'Academie Françoiſe ne ceſſera de publier tant de ſuccez. Elle ſeroit heureuſe, SIRE, ſi elle ſçavoit écrire & penſer auſſi noblement que vous ſçavez agir; mais quelque effort qu'elle puiſſe faire, vos Actions feront plus de bruit que nos loüanges, & vous ne devrez qu'à vous-méme toute vôtre immortalité; Mais ſi nous ne pouvons contribuer par nos Ecrits à vôtre Gloire, nous tacherons au moins de meriter par un profond reſpect, & par une fidelité inviolable, l'honneur de vôtre Roïale protection.

# DISCOURS

## FAIT A LA PRISE D'HABIT de Baſiliſſe dans ſon entrée aux Carmelites.

*Et cum invenerit eam, imponit in humeros ſuos gaudens & veniens domum convocat amicos & vicinos, dicens illis, congratulamini mihi*, Luc. 15.

Le Paſteur aïant trouvé ſa brebis, la met ſur ſés épaules avec joïe, & venant en ſa maiſon, il apelle ſes amis & ſes voiſins, & leur dit réjoüiſſez-vous avec moi.

C'Est un grand ſujet d'eſperance & de conſolation pour les pecheurs, que d'apercevoir en Dieu les mêmes ſentimens pour eux qu'ils devroient avoir pour lui, & de lui voir faire les mêmes demarches, les rechercher tout miſerables qu'ils ſoient avec autant d'empreſſement, qu'ils le rechercheroient eux-mémes, s'ils étoient fideles. David

parlant des deſirs qu'il a de retrouver ſon Dieu, dit qu'il court par la campagne comme un Cerf alteré, que ſes yeux ſont nuit & jour en larmes, qu'il ne ſçauroit avoir de joïe qu'il ne voïe reparoître cét objet unique de ſon amour, *Sicut cervus deſiderat ad fontes aquarum ; fuerunt mihi lacryma dum dicitur mihi, ubi eſt Deus tuus.*

Mais ne remarquez-vous pas dans la parabole de nôtre Evangile, que tous ces ſentimens ont paſſé du cœur de David au Cœur de Jeſus-Chriſt, puiſque ce Paſteur de nos ames, affligé de l'éloignement d'une de ſes brebis, abandonne tout pour ſe mettre à ſa pourſuite, qu'il ſe fatigue dans la recherche, qu'il n'a de joïe que quand il l'a retrouvé, que pour faciliter ſon retour, il la charge même ſur ſes épaules, & qu'enfin comme s'il lui arrivoit de ce retour une grande fortune, il veut que tout le monde l'en vienne feliciter. Certes, Meſſieurs, je ne m'étonne pas que les Chretiens aïent toûjours ſingulierement aimé Jeſus-Chriſt ſous une idée ſi favorable, & que ſelon le temoignage de Tertullien, ils gravaſſent dans ſon ſiecle ſur tous les calices des Egliſes l'image du Paſteur chargé de ſa brebis.

Mais je ſçai bien ma tres-chere Sœur que de nôtre tems, c'eſt particulierement à vous à qui Jeſus-Chriſt doit paroî-

tre aimable ſous cette forme puiſque l'on peut dire, qu'il la reprend aujourd'hui pour vous. Non, non, ce n'eſt pas ſans quelque ſecret de la providence qu'un Evangile ſi admirable concourt avec cette ceremonie, & à conſiderer les circonſtances de vôtre vocation, tout ce que la grace fait en vous pour l'aſſurer, & pour la rendre certaine vous pouvez ma treschere ſœur, vous pouvez raiſonnablement croire que Jeſus-Chriſt a pour vous la même charité, qu'il vous traite à peu prés avec la même tendreſſe, qu'il fait la brebis de l'Evangile, *& cum invenerit eam imponit in humeros ſuos gaudens, & veniens domum convocat amicos & vicinos dicens illis : Congratulamini mihi*, c'eſt la merveille, Meſſieurs, dont je vous entretiendrai dans ce diſcours; mais vous voiez bien qu'il faut pour cela que le même eſprit qui inſpire à cette ame genereuſe de ſi grands deſſeins me fourniſſe de paroles qui ſoient juſtes, & que la même Vierge qu'elle prend aujourd'hui pour ſa Mere, devienne mon Avocate, demandons lui cette faveur, & diſons-lui. *Ave Maria &c.*

Quelque grand que ſoit le zele du Paſteur de nos ames pour leur converſion & pour leur ſalut, nous pouvons neanmoins le reduire dans la parabole de nôtre Evãgile à trois demarches principales qu'il

fait en faveur de sa brebis. Premierement, il va la chercher dans les lieux où elle s'est écartée, & il est constant que s'il ne prenoit lui-même ce soin charitable, elle n'en reviendroit jamais. David le confesse à Dieu en termes exprés, *erravi sicut ovis quæ Periit*, Seigneur, je suis comme une mal-heureuse brebis qui s'est égarée en s'éloignant de vous; mais ce qui me semble plus deplorable dans l'état où je me trouve; *quære servum tuum*, c'est que je ne puis faire un seul pas pour me raprocher de vous, que vous ne veniez me chercher vous-même.

Secondement le Pasteur aïant retrouvé sa brebis, la raporte sur ses épaules, quelque coupable qu'elle fût, comme le remarque excellemment saint Ambroise, il ne lui fait aucun mauvais traitement, & plus faché au contraire de la lassitude qu'elle a soufferte dans son égarement, que de l'injure qu'elle lui a faite, il la soulage dans son retour, il le rend facile, il la porte, *Pastor enim legitur ovem lassam vexisse non abjecisse*. Mais enfin admirez jusqu'où va la bonté de ce pasteur aïant raporté cette brebis dans sa maison, il apelle ses amis & ses voisins pour venir prendre part à sa joïe, vous diriez qu'il gagne bien plus au retour de sa brebis, que sa brebis même, qu'il lui est arrivé à lui seul un avantage considerable.

*Quaſi ſibi adhuc magnum obtigiſſet beneficium.* Ce ſont là, Meſſieurs, les principaux mouvemens de la charité qu'exerce le Paſteur de nôtre Evangile à l'égard de ſa brebis, voilà une image fidelle de ce que Jeſus-Chriſt fait en nôtre faveur, toutes les fois que nous revenons à lui : quelle reconnoiſſance ne devons nous pas tous avoir pour une bonté ſi tendre & ſi genereuſe.

Mais ſouvenez-vous ma tres-chere Sœur, que ces obligations à vôtre égard (je vous l'ai déja inſinué) ſont fort particuliers, tout ce que le Paſteur fait à l'égard de ſa brebis, ſe renouvellant dans vôtre vocation par des mouvemens ſinguliers de la grace de Jeſus-Chriſt. Car lorſque vous avez conçu le deſſein de renoncer au monde & que vous l'executez fidellement aujourd'hui, n'eſt-ce pas ce Paſteur charitable qui vous eſt allée chercher, qui vous eſt allée degager, *& cum invenerit eam.* Quand les voïes du Carmel jugées ſi rudes par les gens du ſiecle s'aplaniſſent devant vous, & que toutes les pratiques de la Religion vous ſemblent douces, n'eſt-ce pas proprement le Paſteur qui vous raporte ſur ſes épaules, & qui facilite vôtre retour, *imponit in humeros ſuos gaudens.* Et enfin ſi tout le monde eſt touché de vôtre exemple, & que nous nous aſſemblons aujourd'hui,

non seulement pour nous en réjoüir; mais pour en profiter ; n'est ce pas encore le Pasteur qui invite ses amis, les hommes avec les Anges à venir prendre part à la joïe, qu'il sent de vôtre retour, *& veniens domum convocat amicos & vicinos.*

Oüi, oüi Anges du Ciel, rejoüissez-vous en cette ocasion singuliere avec nous, Jesus-Christ nous l'a promis dans nôtre Evangile même, *gaudium erit in cœlo coram Angelis Dei.* Admirons enfin tous ensemble, la force de la grace qui est allée tirer cét ame des engagemens de la Cour & du monde. La douceur de la grace, qui lui aplanit d'abord toutes les difficultez de la Religion. La fecondité de la grace qui nous intereſſe dans sa vocation, & qui la propose, comme un exemple puissant à tout son siecle, c'est le sujet des trois points de ce discours.

## I. Point.

Pour peu qu'un Chrétien soit instruit des maximes de l'Evangile, il ne sçauroit douter de la difficulté qu'il y a de se sauver dans le monde, mais s'il étoit encore necessaire de l'en convaincre, il me semble qu'il suffiroit de lui dire que pour se sauver dans le monde, il faut être pauvre dans l'usage des biens, humble dans la possession des honneurs, moderé dans la joüissance des plaisirs; car, de bõne foi, ces

choſes ſont-elles aiſées à acorder? que s'il eſt difficile de faire ſon ſalut dans le monde, qu'elle aparence, mes freres, de le pouvoir faire dans le grand monde ; dans ce qui s'apelle la Cour, où les divers obſtacles qui ſont repandus ailleurs dans les conditions differentes des hommes, ſe reüniſſent, & ſe raſſemblent avec bien plus de force à la Cour, où toutes les Pompes ſont étalées, où tous les plaiſirs ſont dans leur centre, où toutes les grandeurs ſont à leur comble. La Cour, où l'on peut dire que les paſſions ſont dechaînées, les ocaſions preſentes, les exemples pernicieux. Ah ! qui peut ſe conſerver vivant dans un ſejour, où, comme dit ſi bien S. Ambroiſe, la mort entre par tous les ſens, juſques dans la ſubſtance de l'ame ; où les yeux ne ſçauroient s'ouvrir, qu'ils ne reçoivent des eſpeces capables de troubler l'eſprit, où l'oreille ne peut rien entendre que ce ne ſoit un poiſon qui ſe gliſſe auſſi-tôt dans le cœur: *Vbi reſpexit oculus & ſenſum mentis avertit, ubi audivit auris & intentionem cordis inflexit.*

La Cour étant un air ſi contagieux, quel peut donc être le ſecret de n'y pas perir ; Certes, Meſſieurs, ſi vous voulez que je m'explique ſincerement, je n'en ſçai guere que celui de n'y pas demeurer: il s'eſt trouvé des Saints à la Cour, il eſt vrai ; mais ils ſont tres rares, & quand

les Peres en ont parlé, ils ne les ont pas trouvez moins admirables d'avoir conservé l'innocence à la Cour, que les trois enfans de Babilone d'avoir gardé leur felicité au milieu des flâmes. Ah! mes freres il y a trop de combats à soûtenir pour la vertu, il n'y a pas des momens où elle ne soit reduite à la dure necessité de vaincre, ou d'êrre vaincuë, chaque degré de fortune, de biens, de credit : qu'un homme y peut aquerir, ne sert que d'un nouvel obstacle à son salut, & là-dessus, Messieurs, il n'est pas libre de balancer: *Fugite, fugite de medio Babilonis*; Si vous me le demandez, le seul moïen assuré de se sauver aux gens de Cour, c'est la fuite.

Cependant, chose étrange, quelque indubitable, quelque unique que puisse être ce moïen, qui voïons-nous en nos jours, avoir assez de prudence pour s'en servir, & pour se resoudre de quiter le grand monde, il faut que l'esprit se desabuse, il faut que le cœur se détache : car l'erreur dans laquelle vivent les gens du monde, sur l'estime des choses qui leur passent devant les yeux, & l'atachement ensuite qu'ils ont pour ces choses, leur en rendent la separation comme impossible, l'on regarde les richesses, les honneurs & les plaisirs du monde, comme les choses les plus precieuses & les plus estimables. Sur ce principe, il n'y a rien qu'une ame ne

faſſe pour s'engager; elle ne fera pas même une demarche que ſon engagement ne redouble.

Voiez une brebis pour venir à la comparaiſon de nôtre Evangile, conſiderez, dis-je, une brebis qui eſt une fois ſortie du droit chemin où le Paſteur l'a conduite, elle ne fait d'abord qu'un pas pour s'aprocher de l'herbe voiſine qui l'atire; mais s'en eſt-elle repuë, elle en voit un peu plus loin, elle avance encore davantage, & ainſi comme elle paît toujours & qu'elle marche toujours en paiſſant, elle ſe porte à la fin dans un tel égarement, qu'à moins que le Paſteur ne l'aille cherher, il n'y a plus d'aparence qu'elle revienne.

Voilà l'image d'un ame qui s'éloigne de la voïe du ſalut, à meſure qu'elle s'engage dans le monde : *Erravi ſicut ovis quæ periit*; a-t-elle fait un pas pour ſatisfaire ſa cupidité à une choſe, c'eſt aſſez pour lui en faire faire bien d'autres dans la ſuite; un ſpectacle debauchera d'abord ſon eſprit de l'admiration qu'elle ne doit qu'à Dieu, une converſation naîtra aprés qui atentera ſur les affections de ſon cœur, il ſurviendra un honneur qui la fera ſortir de l'humilité qu'elle avoit toûjours profeſſée, il ſe preſentera auſſitôt un plaiſir qui la tirera de l'auſterité que l'on remarquoit dans ſes mœurs, & enfin, ſi les grands objets paroiſſent, c'eſt alors, que

l'on ſe ſent entraîner, que l'on ſe trouve emporté ſi loin de la voie, qu'il n'y a que Jesus-Christ tout ſeul capable d'y faire r'entrer,& encore par les plus puiſſans efforts de ſa grace: car, Meſſieurs, c'eſt ma propoſition;& plus j'y penſe,& moins ce me ſemble, a-t'elle beſoin de preuve.

Il eſt de fois, que l'homme ne ſçauroit faire un ſeul pas vers Dieu, dont il ne ſoit redevable à Dieu même; s'il forme des deſirs, c'eſt Dieu qui les lui inſpire; s'il fait des prieres, c'eſt le ſaint Eſprit qui les lui enſeigne; s'il répand des larmes, ne croiez pas que la ſource n'en ſoit que dans ſes yeux ou dans ſon cœur: comment ces eaux réjailliroient-t'elles juſques à la vie éternelle, ſi elles n'en avoient premierement coulé? Mais s'il n'eſt pas poſſible à l'homme de faire de ſoi-même la moindre demarche pour ſa juſtification, que ſera-ce quand il ſera queſtion de rompre les grands engagemens de la Cour & du monde.

Ce qui eſt ſouverainement bon, dit Tertulien, dépend ſouverainement de Dieu: *Quod maximè bonum id maximè penes Deum*; Principe ſur lequel les Peres ont prononcé que le Martire, qui eſt le dernier effort de la charité Chrétienne, dependoit plus abſolument de la grace qu'aucune autre action de vertu: Or croïez-vous qu'au ſentiment des Peres mêmes, quiter

le monde quand on y poſſede des avantages conſiderables, qu'étouffer ſes paſſions dans le fort de ſa jeuneſſe, que vaincre la nature dans ſes affections les plus tendres, ſoient des effets bien moindres que ceux du martire, qui par conſequent aïent beaucoup moins beſoin de grace.

Mais demeurons dans les regles que je me ſuis preſcriptes: une perſonne engagée dans le monde & dans la Cour, n'y ſçauroit donc renoncer, que ſon eſprit ne ſe deſabuſe, que ſon cœur ne ſe détache: qui peut operer ces deux miracles, ſinon la grace? elle eſt eſſentiellement une lumiere qui éclaire, eſſentiellement une chaleur qui meut & qui enflâme, diſons tout, Meſſieurs, en ces ocaſions il s'agit de renverſer l'homme tout entier, de lui faire vouloir ce qu'il ne vouloit pas, de lui faire croire des choſes directement contraires à ſes premieres penſées; & pour quel autre coup plus difficile, Dieu pourroit reſerver ſes graces les plus forres, ſes graces victorieuſes, dans leſquelles, comme dit ſi bien *S.* Auguſtin, il n'entre pas moins de Puiſſance que d'amour?

Ma tres-chere Sœur, vous n'avez pas de peine à confeſſer que vous aviez beſoin d'être prévenuë d'une grace auſſi efficace pour rompre avec le monde, vous en avez conçû le deſſein genereux, vous l'avez

conſervé avec ſoin, vous avez ſçû défendre ce feu divin contre tout ce qui le pouvoit d'abord étoufer ; vous l'avez fait éclater dans le tems avec courage ; vous êtes prête aujourd'hui de l'executer avec joie, mais avec cela je ſuis aſſuré, que vous reconnoiſſez hautement que de vous même, & par vos propres forces, vous n'auriez jamais été capable de ces ſentimens heroïques, vous avez grande raiſon, ma Sœur: car c'eſt aux impreſſions victorieuſes de la grace que vous en êtes uniquement redevable, & ſi comme l'épouſe du Cantique, vous n'étiez aujourd'hui attirée par Jeſus-Chriſt, non plus qu'elle, il ne ſeroit pas en vôtre pouvoir de courir aujourd'hui aprés lui.

Et comme l'eſtime eſt la meſure de l'affection, de quelles vives lumieres la grace n'a-t'elle pas dû éclairer vôtre eſprit ſur ce que vous deviez penſer du monde, pour en pouvoir ſurement détacher vôtre cœur ? ne crutes-vous pas, ma chere Sœur, vous être éveillée d'un ſommeil inquiet & fâcheux, lorſque la grace vous ouvrant les yeux, vous aperçûtes tout d'un coup que ce grand monde qui ébloüit tant de gens, & que vous aviez vous-même peut-être crû quelque choſe, n'étoit rien, que ces biens aprés leſquels on court avec tant de fureur, n'étoient que des ſonges, ces grandeurs que des illuſions, ces

plaiſirs,que des impoſtures?lors que comparant la connoiſſance preſente que vous en aviez pû avoir,vous vous trouvâtes en état de dire avec un Prophete : *Aſpexi terram & vidi quod erat vacua & plena nihil.* J'ai regardé la terre & me ſuis étonné de la voir vuide & pleine de rien, que veulent dire, mes freres,ces étranges paroles,la terre vuide & plaine;c'eſt à dire , tellement pleine qu'elle ne laiſſe pas d'être vuide , tout ce qui la remplit , paroiſſant être quelque choſe,& n'étant rien en effet , tout s'y paſſant en figure, quoi que ce ſoit , n'aiant de conſiſtance , ni de realité : *Aſpexi terram & vidi quod erat vacua , & plena nihil.*

L'eſprit étant une fois deſabuſé du monde , le cœur en devroit être aiſément détaché ; cependant , Meſſieurs , l'experience nous aprend que la grace en fait ſouvent à deux fois : ſaint Auguſtin connut ſouvent la miſere du ſiecle,& des paſſions avant que d'être delivré de leur tirannie : *Sarcina ſæculi dulciter premebat.*

Je connoiſſois , dit-il , que le monde étoit un fardeau , que je m'en trouvois encor agreablement acablé ; & comme il ajoûte, la pareſſe, & la lâcheté,les erreurs de la coûtume lui forgeoient une chaine ſi peſante qu'il ne la pouvoit porter;mais en même tems ſi forte,qu'il ne la pouvoit

rompre; c'eſt un reſte de miſere, Meſſieurs, dont cét illuſtre penitent par ſa confeſſion même, ne put être delivré que par le pouvoir de la grace de Jeſus-Chriſt. *Quis me liberabit de corpore mortis hujus? gratia Dei per Ieſum Chriſtum.*

Et c'eſt ici, ma tres-chere Sœur, qu'il ſemble, que vous aïez encore plus d'obligation à la grace que ſaint Auguſtin, puiſqu'il eſt conſtant qu'elle a touché vôtre cœur, auſſi-tôt qu'elle a éclairé vôtre eſprit, que les ſentimens qu'elle vous inſpira, furent nobles & genereux, lors que vous donnant deſlors le deſſein de vous conſacrer à Jeſus-Chriſt; elle vous fit croire qu'il n'y avoit plus rien qui fut digne de vôtre cœur; mais que ces ſentimens furent à même tems équitables, lorſqu'elle vous fit auſſi juger, que celui qui avoit acheté vôtre cœur de tout ſon ſang, le devoit ſeul poſſeder, & que le détachant en cette vuë pour jamais, de tout ce qui s'apelle biens, grandeurs, interêts, amuſemens, famille, elle vous mit en état de dire à Dieu, le jour que vous entrâtes en cette ſaint Maiſon. *Dirupiſti omnia vincula mea, tibi ſacrificabo hoſtiam laudis*, Seigneur vous avez rompu tous mes liens, je vous offrirai deſormais en liberté le ſacrifice de loüange.

Ce n'eſt pas ma chere Sœur, qu'il vous ait été également facile de conſentir à la

rupture de tous ces liens, la Nature en forme de ſi doux & de ſi forts tout enſemble, que la grace même la plus puiſſante, ne briſe guere ſans un extrême douleur. Vous l'éprouvâtes en vôtre perſonne, incomparable Thereſe, lors que vous ſeparant de vos proches pour vous unir auſſi à Jeſus-Chriſt, vous ſentites, de vôtre propre aveu, vos os ſe diſloquer, vos nerfs ſe retirer, vos entrailles ſe déchirer, la liberté de vôtre choix, tous les charmes de la grace ne vous épargnerent point dans une ſeparation ſi cruelle.

Vôtre plus grande gloire deſormais, ma tres-chere Sœur, eſt d'être fille de Sainte Thereſe, vous devez ainſi conter comme un grand avantage que vous aïez commencé à lui être ſemblable dés le commencement de vôtre vocation, & que la ſeule choſe qui vous a autant couté qu'à elle en quitant le monde, ait été de vous ſeparer des perſonnes que vous pouviez raiſonnablement aimer? car en cela vôtre victoire comme la ſienne n'en eſt que plus entiere, ſi comme elle en cette ocaſion vous n'avez pas été inſenſible: comme elle auſſi vous y avez été fidelle: quand il vous en auroit couté quelques ſoupirs & quelques larmes, vous avez nonobſtant cela perſiſté dans vôtre deſſein, c'eſt à dire, ma chere Sœur, qu'il vous a fallu vaincre le monde armé de tout ce

BIBLIOTECA NAZ. ROMA VITTORIO EMANUELE

qu'il y a de plus redoutable, que vous avez donc étouffé le sang & la nature dans leurs inclinations les plus fortes ; & ce que je ne puis encore oublier sans faire tort au pouvoir de la grace ; que la plûpart des choses se soient passées d'une maniere éclatante, & qui en verité a eu de l'air d'un triomphe.

La plûpart des personnes qui se retirent du monde le font ordinairement sans bruit, la defiance de leurs propres forces, & la peur de celles d'autrui les oblige à dissimuler leur dessein ; ils croïent enfin faire assez pour la gloire de Dieu, & pour leur propre salut, de se dérober secretement aux mauvais exemples de leur siecle, ou de leur maison.

A Dieu ne plaise, qu'il m'arrive de blâmer cette conduite, elle est prudente, elle est sainte, & nous sçavons bien, ma Sœur, que vous defiant humblement de vous-même, vôtre premiere pensée étoit de la suivre ; mais Dieu, qui a voulu triompher en vôtre personne, vous a fait prendre un autre route : *Sufficit tibi gratia mea*; Vous a-t'il dit comme à saint Paul: Il a manifesté le dessein que vous vouliez cacher, & vous a à même tems donné la force de rompre tous les efforts qui le pourroient traverser.

Qu'y a-t'il de plus admirable que de vous voir soûtenir au milieu de la Cour,

ce deſſein genereux, ſouffrir que tout le monde vous en parle, marquer le jour precis de ſon execution? mais quel ſpectacle ſur tout plus agreable aux Anges, & à Dieu même, lors que ce jour arrivé; ce jour éternellement marqué de Dieu dans le decret de vôtre predeſtination, lors que ce grand jour, dis-je étant arrivé à la face de toute la Cour, ramaſſée ce ſemble alors, tout exprés pour vôtre gloire, le ſiecle étallant ſes pompes, la Nature oposant ſes tendreſſes, tout le monde ſanglotant & fondant en larmes; nous vous vimes, ma chere Sœur, paſſer d'un air modeſte, mais courageux, à travers ces objets differens, laiſſer loin derriere vous, tout ce qui devoit vous faire obſtacle; & l'ame auſſi remplie de joie, que libre de foibleſſe à courir, en ces ſaints lieux?

Sortir ainſi du monde, Meſſieurs, c'eſt en ſortir triomphante; c'eſt en ſortir comme le peuple de Dieu de la terre d'Egipte, en défaiſant ſes ennemis; c'eſt entrer dans la Religion avec cette Sainte violence, avec laquelle le Sauveur veut que l'on entre dans le Roiaume des Cieux; c'eſt en un mot ſe dégager du ſiecle par le plus puiſſant effort de la grace: car, ma chere Sœur, vous êtes bien éloignée de vous glorifier de cette victoire, vous ſçavez l'honneur en eſt dû à Jeſus-Chriſt, que c'eſt un miracle dont vous n'êtes que le

ſujet heureux, & que Dieu ; comme dit ſaint Paul, a voulu operer : *In laudem & gloriam gratiæ ſuæ* ; pour la loüange & pour la gloire de ſa grace.

Il n'en fait pas tous les jours de ſi éclatans pour le commun des Chrétiens; mais il en fait pourtant d'aſſez grands pour les ſauver tous. Mes freres ne ſeriez vous pas pour la plûpart aſſez mal-heureux, pour vous excûſer de vos erreurs & de vos atachemens pour le monde, ſur le peu de forces, & de graces que vous recevez ; acuſons nous nous-mêmes de nos fautes, & n'en acuſons jamais nôtre Dieu : car examinez bien la choſe, c'eſt vôtre volonté qui ſe trouvera toûjours la plus foible pendant que celle de Dieu eſt toûjours aſſez forte. Jeſus-Chriſt vous le reproche en termes ſi exprés, *quoties volui & noluiſtis*, combien de fois, malheureux, ai-je voulu, & que tu n'a pas voulu, ah ! combien de fois, brebis égarée ; le Paſteur s'eſt il fatigué inutilement dans ta recherche ? ne t-a-t-il pas tant de fois ſuivie de pâturage en pâturage, d'une méchante ocaſion à un autre encor plus facheuſe, t'apelant amoureuſement, te ſollicitant, te preſſant ſans que tu aïes voulu tourner la tête, ni revenir à lui ?

Hé! que croiez-vous que ſoient toutes ces choſes pour leſquelles vous quitez Jeſus-Chriſt, certes il faudroit avoir les

yeux

yeux bien aveuglez pour ne pas apercevoir la fragilité, l'inconſtance, l'inutilité de toutes les choſes que l'on eſtime dans le monde ; mais d'où vient donc, me direz vous que la miſere en étant ſi connuë, ſi peu de gens y renoncent ? pareſſe mes freres, habitude, aſſoupiſſement, lethargie, inſenſibilité, fureur ; car je ne ſçai quel nom donner à un aveuglement ſi prodigieux.

Il s'en peut trouver qui connoiſſant cette miſere en voudroient bien ſortir, qui pour cela implorent la grace ; mais mon Dieu, qui que vous ſoïez qui demandez la grace, ne ſerez-vous point toute vôtre vie de l'humeur dont S. Auguſtin étoit un peu avant ſa converſion qui demandoit à la verité à Dieu de triompher de ſon cœur par la grace ; mais qui aprehendoit à même tems d'étre exaucé, du moins ſi-tôt. Car on ne ſçauroit ôter de l'eſprit d'un Pecheur que la grace qui gueriroit ſon cœur de ſa paſſion dominante ne fut un remede violent & cruel. Cependant c'eſt fort mal connoître la grace, que d'en juger de la ſorte; elle eſt forte, mais elle eſt douce, le Paſteur qui a retrouvé ſa brebis la charge ſur ſes épaules pour la faire revenir; mais nous ne ſçaurions obſerver plus agreablement cette conduite de la grace que dans l'exemple qui ſe preſente à nos yeux, la force de la

grace degage à la verité cette Ame Chrétienne de la Cour & du monde, c'eſt ce que nous venons d'admirer; mais la douceur de la grace lui en rend en même tems la ſortie aiſée, lui aplanit toutes les difficultez de la Religion, c'eſt ce que nous allons voir dans le ſecond point de ce diſcours.

II. Point.

La grace n'eſt pas de ſa nature; moins douce qu'elle eſt forte, elle n'eſt même forte que parce qu'elle eſt douce, toute ſa force conſiſtant en ſa douceur, ce que ſaint Auguſtin (qui par une heureuſe experience avoit ſi bien connû le pouvoir de la grace) dit en mille endroits qu'elle eſt une ſuavité victorieuſe qui ne l'emporte jamais ſur le monde, & ſur la paſſion d'un cœur, qu'en lui devenant plus agreable, qu'en lui propoſant des plaiſirs plus doux auſſi ne manque-t'elle jamais de ſe joindre avec les vertus infuſes dans une ame Chrétienne pour lui en adoucir la pratique, pour lui donner de la joïe dans les ſouffrances, de l'eſperance dans les dangers, de la confiance dans les tentations.

Sçavez-vous, Meſſieurs, quel eſt proprement l'office de la grace dans l'Egliſe? c'eſt de degager la foi des oracles qui nous promettoient que le Regne de Jeſus-Chriſt ſeroit doux. Le Prophete avoit dit qu'il ne briſeroit pas le roſeau déja foible

& ébranlée ; ſon Precurſeur que les voies les plus rudes s'aplaniroient en ſa preſence ; lui-même, que ſon joug ſeroit doux, & ſon fardeau leger. Cependant la plûpart de ſes commandemens, paſſeroient pour ſeveres,& pluſieurs de ſes loix pour rigoureuſes, ſi la grace par ſes charmes innocens ne ſe chargeoit d'en adoucir à tout heure la difficulté,jugez de ce qu'elle peut à cet égard dans les autres occaſions. Les Martirs enivrez, comme dit ſaint Auguſtin,des douceurs celeſtes de la grace, trouvoient de la joïe ſur les chevalets, & juſques dans les flâmes, aprés cela où n'en trouveroient-il pas ?

Quelque épreuve que les juſtes faſſent ſur la terre des onctions, & des douceurs interieures de la grace, il eſt remarquable qu'il n'y en a ſouvent pas de plus ſenſible que celle des ames,qui ſe conſacrent nouvellement à Dieu; car l'époux les atire ordinairement à l'odeur de ſes parfums.Le Paſteur qui veut rendre à ſa brebis le retour facile la raporte ſur ſes épaules, voïez avec quelle douceur Jeſus-Chriſt reçoit tous les Pecheurs qui reviennent à lui ; il ne s'en trouve aucun qu'il ne traite ; que dis-je? il les conſole, il les abſout, il les defend, il les protege juſques à s'en atirer même dans l'Evangile que j'explique des reproches ſanglans de la part des Phariſiens.

La premiere douceur que goûte une ame qui revient à Dieu, est de se sentir tout d'un coup délivrée de la tirannie des plaisirs du monde, toûjours fades, jamais satisfaisans, ne pouvant donner que des vaines inquietudes; mais écoutons S. Augustin se loüer de cette consolation qu'il avoit d'abord reçuë de la grace, *quàm suave mihi subitò factum est carere suavitatibus nugarum, quas amittere metus fuerat, jam dimittere gaudium fu t*: combien tout à coup trouvois-je de douceurs à renoncer aux vains amusemens du monde; & quelle joïe me fut-ce, de quiter ce que j'avois eu tant d'aprehension de perdre?

Vous voïez quelquefois un malade dans l'ardeur de la fievre qui boit sans cesse sans se pouvoir desalterer, toute l'eau que vous lui pourriez donner n'apaiseroit pas sa soif: quel est donc le moïen de l'éteindre; ce seroit de le guerir de son accez. Tandis qu'une ame est engagée dans le monde, soûpirant aprés les plaisirs; courant aprés les honneurs, de tous ces faux biens dont le siecle repait ordinairement les hommes; il ne faut pas esperer que cette ame s'apaise, tout ce qu elle boira pour la satisfaire ne fera que l'irriter; mais la grace a-t-elle repandu une seule goute d'eau dans cette ame alterée, à l'instant la soif s'éteint, tous ses desirs s'évanouissent,

la voila dans le repos, & par conſequent dans la joïe.

Mais ce n'eſt pas tout, la grace qui la conſole ſi avantageuſement du paſſé, lui offre mille douceurs preſentes ; Jeſus-Chriſt ajoûte S. Auguſtin, Jeſus-Chriſt lui ſeul plus doux que toutes les voluptez entre en leur place dans cette ame, *& intrabat pro eis omni voluptate dulcior*, la vertu qu'elle avoit toûjours cruë farouche lui paroit deſormais avec un viſage charmant, tout lui devient facile, ſon corps a peine de ſuivre ſon cœur dans les ſaints mouvemens qui l'emportent, & enfin la grace la remplit de tant de douceurs, de ſatisfactions & de joïe, que l'état où elle ſe trouve ; quoi qu'elle ne faſſe que commencer, ſemble égaler, & quelquefois même ſurpaſſer celui des plus parfaits.

Ce miracle vous ſurprend, mes freres, & l'éloignement où ſe trouve le monde des choſes ſpirituelles, vous excuſe de vôtre ſurpriſe ; mais en voulez vous une preuve palpale & ſenſible ? conſiderez le grand exemple qui ſe preſente aujourd'hui à vos yeux, quelle difference prodigieuſe de la vie ſeculiere, de la vie de la Cour, avec celle de la Religion. Pour vous le faire comprendre, & ſans vous depeindre le ſiecle, que vous ne connoiſſez que trop, il ſuffit de vous dire que c'eſt ici le

plus auſtere ordre de l'Egliſe, les exercices y ſont rigoureux, les mortifications continuelles, les jûnes penibles, le ſilence affreux : la montagne du Carmel a grande affinité avec celle du Calvaire, on trouve ſur l'une & ſur l'autre des épines fort ſemblables, de ſorte que cette ame genereuſe demandant aujourd'hui à vivre dans cét Ordre peut dire avec l'Ecriture qu'elle ſoûpire pour une eſpece de mort qui commençant dés ce jour, durera autant que ſa vie, *pro morte defluente depeccata ſum.*

Mais elle eſt bien pourtant éloignée de s'en expliquer de la ſorte; car demandez-lui ce qu'elle penſe effectivement de la profeſſion qu'elle embraſſe, jamais par ſon aveu même rien ne lui parût ſi doux, jamais pratique ſi facile, jamais exercice ſi agreable, c'eſt tout vous dire, Meſſieurs, que la ſeule peine qui l'aflige (car, ma chere Sœur, puiſque vos ſentimens font tant d'honneur à la grace, permettez-moi de les publier) c'eſt tout vous dire que par ſon propre aveu la ſeule peine qui l'aflige aujourd'hui, eſt de ne pas trouver dans cét Ordre, tout auſtere qu'il eſt, la penitence qu'elle y cherche. O miracle de la grace! ô douceur inexplicable, on te peut ſentir; mais on ne te peut pas exprimer! Grace de mon Sauveur, juſques où portez-vous vos triomphes innocens? élever

en un moment une ame à des ſentimens genereux, la fortifier juſques à lui faire aimer en un inſtant, lui faire goûter comme fort agreable ce qui lui avoit peut-être paru toute ſa vie fort amer, & même affreux : ha! mon Dieu, il n'y a que vous qui puiſſiez operer cette merveille par la douceur ineffable de vôtre grace.

Cependant, ma chere Sœur, nous ne ſçaurions qu'augurer avantageuſement d'une vocation qui commence de la ſorte, le monde ne vous eſt déja plus rien : ſi le Ciel ſe charge de vous conſoler ; il faut de neceſſité, comme les Iſraëlites dans le deſert, qu'il ne vous reſte plus du pain d'Egipte, puiſque vous commencez à recevoir la manne: ne croïez pas pourtant ma Sœur, que cette douceur que vous goûtez ne puiſſe être alterée ; les peines, je ſuis obligé de vous y preparer, pourront ſuceder aux douceurs, peut être que Jesus-Christ vous éprouvera un jour comme il a fait tant d'Ames parfaites, & pour ne vous plus propoſer que des exemples domeſtiques, ne vous eſtimerez-vous pas heureuſe d'être traitée comme Ste Thereſe vôtre mere, qui aprés avoir été traitée comme vous, par les charmes de la grace paſſa vingt-ans depuis, dans la ſechereſſe & dans l'amertume.

Oüi, ma chere Sœur, pour n'être pas ſurpriſe, atendez à trouver dans la vie que

vous embrassez le fiel & les épines de Jesus-Christ. Vous auriez sujet de vous plaindre, si étant son épouse il ne vous admettoit pas à ce partage ce sera méme une ocasion de lui prouver que vôtre amour est desintereſſé, qu'il n'a pas besoin pour subsister des douceurs sensibles, que comme le feu du Ciel, il est d'autant plus pur & plus durable, qu'il a moins d'aliment qui l'entretient.

Ce n'est pas, Messieurs, que l'amertume dans la vie Religieuse puisse aller jusqu'à exclure toutes sortes de consolations d'une ame aprouvée; car l'amour seul, de penser que l'on souffre pour ce que l'on aime, pour Jesus-Christ, pour un Dieu, cela seul est capable de rendre toute sorte de peines legere & même agreables. Mais d'ailleurs quelles souffrances peuvent étre excessives dans une condition, où la grace anime, où les Sacremens soûtiennent, où les exemples fortifient, où l'Ecriture instruit, où la bonne conscience console, où l'esperance nourrit?

C'est pourquoi le monde se trompe, s'il croit que les peines de la vie Religieuse soient le plus souvent autres qu'exterieures? car comme dit excellemment S. Bernard, *cruces nostras vident, unctiones nostras non vident*, le monde qui ne juge des choses que par leur aparence, n'aperçoit que nos Croix & nos morti-

tions qui ſont viſibles & exterieures; mais il ne voit pas nos conſolations qui ſont interieures & inviſibles : c'eſt méme une des differences de la Religion d'avec le monde, celles du monde ſont toûjours interieures, affligent leur cœur, & abatent leur eſprit, pendant que leurs joies ſont toutes au dehors, & dans les ſens, & ne vont jamais au cœur, s'arrêtent au plus à la ſurface de l'ame, & là deſſus il eſt aiſé d'en faire la comparaiſon aprés le Prophete, *melior eſt dies una in atriis tuis ſuper millia.*

Oüi gens du monde, un ſeul jour de conſolation auprés de Dieu, vaut mieux que mille dans vos ſatisfactions & dans vos joïes. Ah ! ne me parlez plus de vos fades plaiſirs, ames de chair & de ſang, autrement je ne manquerai de vous dire, ce que Job diſoit à ceux qui lui donnoient de fauſſes conſolations dans ſa douleur, *conſolatores oneroſi omnes vos eſtis*, vous êtes des conſolateurs importuns, vos remedes ſont pires que nos maux; vos douceurs ne ſont que des illuſions, que des ſonges, ainſi ne plaignez plus ces ſaintes Filles d'avoir refuſé vos douceurs trompeuſes, d'avoir renoncé à toutes les fauſſes conſolations de la terre, quelque ſatisfaction que vous paroiſſiez avoir en cette vie, vous êtes les miſerables; & quelque ſoufrances que vous remarquiez dans leur

profession elles sont les heureuses.

Tertullien exortant autrefois les Martirs qui étoient dans les prisons leur disoit que le monde qu'ils avoient quité étoit une prison bien plus fâcheuse & plus insuportable, que celle qui les enfermoit; vos yeux d soit-il, sont dans les tenebres, *majores tenebras habet mundus quæ mentes hominum excæcant*, mais le monde en a bien de plus épaisses, & plus dangereuse, puis qu'elles aveuglent l'esprit, vos corps à la verité sont chargez de fers, *graviores catenas induit mundus quæ ipsas animas perstringunt*; mais le monde a des chaînes bien plus pesantes, & plus honteuses, puisqu'elles tiennent même les ames Esclaves.

Voilà, mes tres-cheres Sœurs, les consolations que nous pourrions à peu prés vous donner dans vôtre prison volontaire, si vous en aviez besoin, & si vous n'êtiez autant persuadez que vous l'êtes du bonheur & de l'avantage de vôtre condition, le monde ne devroit pas être plus difficile à convaincre du malheur de la sienne, & principalement à la vuë de l'exemple qui lui paroit aujourd'hui: car, mes freres, c'est la veritable fin du Pasteur en vous assemblant pour le jour du retour de sa brebis, *convocat amicos & vicinos*, où il le dessein de la grace en vous proposant un exemple si touchant, c'est que tout le sie-

cle s'intereſſe & qu'il en profite, encore deux mots & je finis ce diſcours.

III. POINT.

C'eſt une choſe admirable dans la nature, que toutes les fois qu'elle travaille à la production d'un ouvrage, elle penſe en même tems à l'étendre & à le multiplier, il ne ſe forme pas un fruit qu'il ne ſe forme avec lui un pepin pour le produire; mais cette œconomie eſt pour le moins auſſi admirable dans la grace, celle-ci ne forme jamais une ame, ne la fait nouvelle creature en Jeſus-Chriſt, qu'il ne s'en atire d'autres par ſon exemple. Saint André n'a pas plûtôt connu Jeſus-Chriſt qu'il le fait connoître à Pierre ſon frere, ſi tôt que Philippe le trouve, il lui mene Nathanaël; voïez cette femme qu'il venoit de convertir au puis de Samarie, ne pouvant contenir un ſeul moment le feu dont brule ſon cœur, elle court en embrazer toute la Ville, *venite & videte*, venez dit-elle, & voïez.

Non, non, tous les amans que la grace donne à J. C. ne ſont point jaloux, ils ſçavent aſſez que ce qu'ils aiment étant infini peut ſufire aux autres comme à eux, & ainſi au lieu de reſſembler à cét homme dont parle S. Mathieu qui cacha le treſor qu'il avoit trouvé, l'on peut dire qu'ils reſſemblent plûtôt à la femme, dont il eſt parlé dans l'Evangile même que

j'explique; qui apella tout le monde pour voir la dragme qu'elle avoit trouvée.

Quoi que la fecondité de la grace l'oblige d'avoir ce deſſein dans toutes ſes productions, il eſt conteſtant neanmoins qu'elle le fait davantage dans les unes que dans les autres,& il ſe trouve de perſonnes qui par le rang qu'elles ont tenu dans le monde, ou par les circonſtances particulieres de leur vocation, ou même par le beſoin de ceux qui les environnent ſemblent plus deſtinées de la grace à ſervir d'exemple, à ramener les autres de leur égarement & les porter à J.C.

C'eſt ce me ſemble ma chere Sœur, dans ce rang & dans cét ordre que je vous aperçois aujourd'hui, le grand éclat que fait dans le monde vôtre vocation eſt un trophée public de la grace,qui veut à même tems qu'elle vous touche, ſe ſervir de vôtre exemple pour toucher tout vôtre ſiecle. Voilà l'état dans lequel vous pouvez vous conſiderer, & les principes ſur leſquels vous devez vous conduire. Ce vous eſt un grand honneur, ma chere Sœur, d'être ainſi choiſie pour être l'organe & l'inſtrument de la grace dans le ſalut des hommes; mais ſouvenez-vous auſſi que ſi ce vous eſt un honneur, ce vous eſt une charge : car que ne devez-vous pas faire pour ſoûtenir la dignité de cet emploi, il faut continuer coura-

geuſement ce que vous commencez aujourd'hui, garder vôtre ſainte ferveur, ne vous en jamais relâcher, ſous quelque pretexte de progrez, pour vous animer à travailler à vôtre perfection particuliere, penſez que vous travaillerez en même tems au ſalut des autres, que vous n'êtes point à vous; & que pendant que le demon ſe ſert des ſcandales des gens du monde, pour perpetuer le vice, vôtre vocation vous oblige de fournir à la grace, des exemples pour le détruire.

Mais auſſi aprés cela, quelle excuſe pour vous mes freres, & pour tous les gens du monde? ça, que pouvez-vous deſormais alleguer pour vous diſpenſer d'arracher vôtre cœur au monde, & de le rendre à Jeſus-Chriſt? que pouvez-vous, dis-je, opoſer qui ſoit receevable contre un exemple ſi ſenſible, ſi preſent à vos yeux, ſi touchant dans toutes ſes circonſtances? eſt-ce que vous avez plus d'obſtacles dans le monde, que n'en avoit cette ame genereuſe? y avez vous des engagemens plus forts? y avez vous un rang plus conſiderable? y joüiſſez-vous d'un âge plus floriſant? *Numquid delicatiores illo ſenatore*; diſoit autrefois S. Auguſtin, ne ſeroit-ce point auſſi que vôtre temperament ſeroit plus foible, & vôtre delicateſſe plus grande? Ah! vous ſçavez mes freres, que ſon ſacrifice en toutes ces cho-

ſes eſt fort au deſſus de celui que la plus part de vous pourriez faire, vous ſçavez tous qu'elle quite avec le monde la poſſeſſion de tout ce que l'ambition peut pretendre, qu'elle le quite dans la fleur de ſa jeuneſſe, que pour le quiter il faut qu'elle paſſe par deſſus ce que la Nature a de plus tendre, & ce que la raiſon méme a de plus fort : Hé dequoi pouvez-vous donc deſormais pretexter vôtre lacheté & vos retardemens ; elle répond puiſſamment, & ſans replique, à tout ce que vous ſçauriez dire, mes freres ; je ſuis obligé de vous le dire, ſi nous ne ſommes touchez de cét exemple il faut que nous en ſoïons confondus.

On a dit d'un ſage, qu'il avoit vécu afin que ſon ſiecle ne manquât, ni d'exemple, ni de reproche ; je puis dire la méme choſe ici avec plus de raiſon, la grace éleve aujourd'hui cette creature, comme un exemple éclatant à tout ſon ſiecle ; mais en ſorte que s'il n'en profite, cét exemple pourroit bien lui être un jour une condamnation éternelle n'avons nous pas en effet grande raiſon de croire que c'eſt à un exemple ſi public & ſi touchant que la grace a atachè les derniers efforts pour nôtre converſion, & que ſi un ſi grand coup de miſericorde nous eſt inutile, il n'ya plus rien à eſperer pour nôtre ſalut.

Là-deſſus vous me direz ſans doute, eſt-

ce qu'il faut que nous ſuivions cette ame dans le cloitre, & que nous embraſſions avec elle les conſeils? Mes freres, le Carmel eſt une montagne qui n'étant pas acceſſible à tout le monde, la grace n'en aplanit pas les chemins dificiles à tous les Chrétiens ; vous avez même la plupart des obſtacles pour vôtre état, qui s'y opoſent; mais ſçavez vous qu'un veritable Chrétien doit conſerver dans le monde l'eſprit de la Religion ? c'eſt une verité dans la Morale Chrétienne la plus conſtante que nous vous puiſſions prêcher, puiſque ſaint Paul ne nous prêche lui-méme autre choſe, ſinon que marchant dans un corps nous devons vivre ſelon l'eſprit, que pour étre du ſiecle nous ne devons pas nous conformer au ſiecle : vous trouvez cela difficile, & moi je dis qu'il eſt indiſpenſable, il n'y a point de milieu, ou il faut faire de la Religion un monde nouveau, ou il faut trouver le ſecret de faire du monde méme, un Monaſtere & une Religion : vous ne pouvez ſuivre de corps cette ame courageuſe dans la vie parfaite qu'elle embraſſe, vous devez tout au moins la ſuivre de l'eſprit.

Saint Bernard dit, qu'Elizée voïant monter Elie au Ciel dans un char de flâmes, eut bien voulu monter avec lui; mais que s'il ne lui fut pas permis de ſe joindre à lui de corps, il ſe joignit du moins à

lui d'eſprit, & qu'Elie emporta avec ſoi tous les deſirs & toutes les affections de ſon diſciple : *Vniverſa pectantis deſideria ſecum pariter abſtulit.*

Mes chers freres, voici une fille d'Elie, qui commence aujourd'hui à monter au Ciel dans le chariot de ſon Pere, vos foibleſſes encore plus que vos conditions vous empêchent de vous joindre à elle, & de la ſuivre ; mais en la voïant monter ſuivez-là du moins d'eſprit s'il ne vous eſt pas acordé de la ſuivre de corps, que l'on puiſſe dire qu'elle a emporté avec elle aujourd'hui tous les deſirs & toute l'affection de cette grande Aſſemblée : *Vniverſa ſpectantium deſideria ſecum pariter abſtulit.*

Oüi, Meſſieurs, à même tems que cette ame s'éleve au deſſus de la terre, degageons-en nos cœurs, dans le moment qu'elle ſe dépoüille des honneurs du monde, ceſſons de les pourſuivre, quand nous lui voïons vaincre le ſang & la nature, ne ſoïons plus leurs Eſclaves ; c'eſt ce que le Paſteur demande de nous, quand il nous aſſemble aujourd'hui, c'eſt le ſeul moïen que nous aïons de ſuivre ſa brebis ; c'eſt enfin par là, que nous répondrons fidelement aux intentions de la grace, & que nous joüirons de la gloire, où nous conduiſe.

# DISCOURS
## PRONONCÉ
### PAR
# MONSEIGNEUR
## BOSSUET,
### *ANCIEN EVESQVE de Condom,*

Et Precepteur de Monſeigneur le DAUPHIN, à la Profeſſion de Madame de la VALIERE Ducheſſe de Vaujour, en preſence de la REINE.

*Et dixit qui ſedebat in Throno, ecce nova facio omnia.* 1. Apoc. 21.

Et celui qui eſt aſſis ſur le Trône a dit, je renouvelle toutes choſes.

*à la Reine.*

MADAME,

Ce ſera ſans doute un grand ſpectacle quand celui qui eſt aſſis ſur le Trône, d'où releve tous l'univers, & à qui il ne coute pas plus a faire qu'à dire, parce qu'il

fait tout ce qu'il lui plait par sa parole, prononcera du haut de son Trône à la fin des siecles, qu'il va renouveller toutes choses ; & qu'en même tems on verra toute la nature changée, faire paroître un monde nouveau pour les Elus : Mais quand pour nous preparer à ces nouveautez surprenantes du siecle futur, il agit secretement dans les cœurs par son saint Esprit, qu'il les change, qu'il les renouvelle, & que les remuans jusques au fond, il leur inspire des desirs jusqu'alors inconnus, ce changement n'est ni moins nouveau ni moins admirable. Et certainement, il n'y a rien de plus merveilleux que ces changemens. Qu'avons nous vû & que voïons-nous ! quel état & quel état ! Je n'ai pas besoin de parler, les choses parlent assez d'elles même. ( MADAME ) voici un objet digne de la presence & des yeux d'une si pieuse Reine. Vôtre Majesté ne vient pas ici pour aporter les pompes mondaines dans la solitude, son humilité la sollicite à venir prendre part aux abaissemens de la vie religieuse : & il est juste que faisant, par vôtre état, une partie si considerable des grandeurs du monde, vous assistiez quelquefois aux ceremonies où on aprend à le mépriser.

Admirez donc avec nous ces grands changemens de la main de Dieu ; il n'y a plus rien ici de l'ancienne forme, tout est

changé au dehors, ce qui se fait au dedans est encore plus nouveau : & moi pour celebrer ces nouveautez saintes, je romps un silence de tant d'années, je fais entendre une voix que les chaires ne connoissent plus. Afin donc que tout soit nouveau dans cette pieuse ceremonie. O Dieu donnez-moi encore ce stile nouveau du S. Esprit qui commença à faire sentir sa force toute puissante dans la bouche des Apôtres. * Que je prêche comme un Saint Pierre la gloire de JESUS-CHRIST Crucifié; que je fasse voir au monde ingrat avec quelle impieté il le crucifie encore tous les jours. Que je crucifie le monde à son tour, que j'en efface tous les traits & toute la gloire, que je l'ensevelisse, que je l'enterre avec JESUS-CHRIST : enfin que je fasse voir que tout est mort & qu'il n'y a que JESUS-CHRIST qui vive. Mes Sœurs demandez cette grace pour moi : Sauveur ce sont les Auditeurs qui font les Predicateurs, & Dieu donne par ses Ministres des enseignemens convenables aux saintes dispositions de ceux qui écoutent. Faites donc par vos prieres le discours qui vous doit instruire, & obtenez-moi les lumieres du S. Esprit par l'intercession de la sainte Vierge.

* *C'étoit la 3. Fête de la Pentecôte.*

Nous ne devons pas être curieux de connoître distinctement ces nouveautez

merveilleuſes du ſiecle futur; comme Dieu les fera ſans nous, nous devons nous en repoſer ſur ſa Puiſſance & ſur ſa Sageſſe: mais il n'en eſt pas de même des nouveautez ſaintes qu'il opere au fõd de nos cœurs. Il eſt écrit: Je vous donnerai un cœur nouveau; & il eſt écrit: Faites-vous un cœur nouveau: de ſorte que ce cœur nouveau qui nous eſt donné, c'eſt nous auſſi qui le devons faire, & comme nous devons y concourir par le mouvement de nos volontez, il faut que ce mouvement ſoit prevenu par la connoiſſance. Conſiderez donc, Chrétiens, quelle eſt cette nouveauté des cœurs & quel eſt l'état ancien d'où le Saint Eſprit nous tire. Qu'y a-t'il de plus ancien que de s'aimer ſoi-même & qu'y a-t'il de plus nouveau que d'être ſoi-même ſon perſecuteur? Mais celui qui ſe perſecute ſoi-même doit avoir vû quelque choſe qu'il aime plus que ſoi-même. Ce ſont deux ſortes d'amour qui font ici toutes choſes. Saint Auguſtin les definit par ces paroles. *Amor ſui uſque ad contemptum Dei*, *Amor Dei uſque ad contemptum ſui*. L'un eſt l'amour de ſoi-méme pouſſé juſqu'au mépris de Dieu; c'eſt ce qui fait la vie ancienne & la vie du monde: l'autre c'eſt l'amour de Dieu pouſſé juſqu'au mépris de ſoi-même; c'eſt ce qui fait la vie nouvelle du Chriſtianiſme; & c'eſt ce qui étant por-

*Ezech.* 36. 26. *Ezech.* 18. 31.

té à la perfection fait la vie Religieuſe. Ces deux amours opoſez feront tout le ſujet de ce diſcours.

Mais prenez bien garde, Meſſieurs, qu'il faut ici obſerver plus que jamais, le precepte que nous donne l'Eccleſiaſtique. Le Sage qui entend, dit-il, une parole ſenſée, la loüe & ſe l'aplique à ſoi même; Il ne regarde pas à droit & à gauche à qui elle peut convenir; il ſe l'aplique & en fait ſon profit. Ma Sœur, parmi les choſes que j'ai à dire vous ſaurez bien démeſler ce qui vous eſt propre: faites-en de même, Chrétiens, ſuivez avec moi l'amour de ſoi-même dans tous ſes excez, & voiez juſqu'à quel point il vous a gagnez par ſes douceurs dangereuſes. Conſiderez enſuite une ame qui aprés s'étre ainſi égarée par cét amour pernicieux commence à revenir ſur ſes pas; qui abandonne peu à peu tout ce qu'elle aimoit, & enfin qui laiſſant tout au deſſous d'elle, ne ſe reſerve plus que Dieu ſeul. Suivez la dans tous les pas qu'elle fait pour retourner à lui, & tout enſemble ſongez ſi vous avez fait quelque progrés dans cette voie, voilà ce que vous avez à conſiderer. Entrons d'abord en matiere & pour ne pas vous tenir long tems en ſuſpens: l'homme que vous voiez ſi atachè à lui-même par ſon amour propre, n'a pas été créé avec ce défaut; dans ſon origine Dieu

l'avoit fait à son Image,& ce nom d'Image lui doit faire entendre qu'il n'étoit pas fait pour lui-même ; une Image est toute faite pour son original. Si un Portrait pouvoit tout d'un coup devenir animé, comme il ne verroit en soi-même aucun trait qui ne se raportât à la personne qu'il represente,il ne vivroit que pour elle seule & ne respireroit que sa gloire. Et toute fois ces Portraits que nous animons se trouveroient obligez à partager leur amour entre les originaux qu'ils representent & le Peintre qui les a faits. Mais pour nous nous ne sommes point dans cette peine· celui qui nous a fait est celui qui nous a fait à sa ressemblance, nous sommes tous ensemble & les œuvres de ses mains & ses Images ; ainsi en toute maniere nous nous devons à lui seul & c'est à lui seul que nôtre ame doit être atachée.

En effet quoi que cette ame soit defigurée, quoi que cette Image de Dieu soit comme effacée par le peché. Si nous en cherchons tous les anciens traits,nous reconnoîtrons malgré sa corruption qu'elle ressemble encore à Dieu, & que c'étoit pour Dieu qu'elle étoit faite! O ame vous connoissez, & vous aimez ; c'est là ce que vous avez de plus essentiel ; & c'est par là que vous ressemblez à vôtre Auteur, qui n'est que connoissance & qu'a-

mour. Mais la connoiſſance eſt donnée pour entendre ce qu'il y a de plus vrai, comme l'amour eſt donné pour aimer ce qu'il y a de meilleur. Qu'eſt-ce qu'il y a de plus vrai, que celui qui eſt la verité même & qu'y a-t'il de meilleur que celui qui eſt la même bonté ? L'ame eſt donc faite pour Dieu & c'eſt à lui qu'elle devoit ſe tenir ataché & comme ſuſpenduë par ſa connoiſſance & par ſon amour : il ſe connoît ſoi même, il s'aime ſoi-même & c'eſt là ſa vie: & l'ame raiſonnable devoit vivre auſſi en le connoiſſant & en l'aimãt. Ainſi par ſa naturelle conſtitution elle étoit unie à ſon Auteur & devoit faire ſa felicité d'un être ſi parfait & ſi bien faiſant, c'eſt en cela que conſiſtoit & ſa droiture & ſa force. Enfin c'eſt par là qu'elle étoit riche: parce qu'encore qu'elle n'eût rien de ſon propre fonds, elle poſſedoit un bien infini par la liberalité de ſon Auteur: c'eſt à dire, qu'elle le poſſedoit lui-même & le poſſedoit d'une maniere ſi aſſurée, qu'elle n'avoit qu'à l'aimer perſeveramment pour le poſſeder toujours, puis qu'aimer un ſi grand bien c'eſt ce qui en aſſure la poſſeſſion; ou plutôt c'eſt ce qui la fait. Mais elle n'eſt pas demeurée long-tems en cet état; cette ame qui étoit heureuſe parce que Dieu l'avoit faite à ſon Image, n'a pas voulu être ſon Image; elle a voulu non pas lui

ressembler, mais être absolument comme lui: heureuse qu'elle étoit de connoitre & d'aimer celui qui se connoit & s'aime éternellement, elle a voulu comme lui faire elle-même sa felicité. Helas qu'elle s'est trompée; & que sa chute a été funeste! Elle est tombée de Dieu sur soi-même, que fera Dieu pour la punir de sa defection, il lui donnera ce qu'elle demande, se cherchant soi-même elle se trouvera soi-même.

Mais en se trouvant ainsi soi-même étrange confusion! elle se perdra bien-tôt soi-même. Car voila qu'elle commence déja à se meconnoître; transportée de son orgueil elle dit, Je suis un Dieu & je me suis faite moi-même: c'est ainsi que le Prophete fait parler ces Ames hautaines qui mettent leur felicité dans leur propre grandeur & dans leur propre excellence. En effet, il est veritable que pour pouvoir dire, Je veux être content de moi-même, & me suffire à moi-même, il faut aussi pouvoir dire, je me suis fais moi-même, ou plûtot je suis de moi-même. Mais l'ame raisonnable veut être semblable à Dieu par un attribut qui ne peut convenir à la creature, c'est à dire, par l'independance & par la plenitude de l'être: & étant sortie de son état pour avoir voulu être heureuse independamment de Dieu, ná elle ne consomme son ancienne & naturelle

turelle felicité, ni elle n'arrive à celle qu'elle pourſuit vainement: mais comme ici ſon orgueil la trompe, il faut lui faire ſentir par quelqu'autre endroit ſa pauvreté & ſa miſere. Il ne faut pour cela que la laiſſer quelque tems à elle méme; cette ame qui s'eſt tant aimée & tant cherchée ne ſe peut plus ſuporter auſſi-tôt qu'elle eſt ſeule avec elle-même, ſa ſolitude lui fait horreur elle trouve en ſoi-même un vuide infini que Dieu ſeul pouvoit remplir: ſi bien qu'étant ſeparée de Dieu, que ſon fond reclame ſans ceſſe, tourmentée par ſon indigence, le chagrin la devore, l'ennui la tuë, il faut qu'elle cherche des amuſemens au dehors, & jamais elle n'aura de repos, ſi elle ne trouve de quoi s'étourdir. Tant il eſt vrai que Dieu la punit par ſon propre déreglement, & que pour s'étre cherchée ſoi-méme, elle devient par là ſon ſuplice. Mais elle ne peut pas demeurer en cét état tout triſte qu'il eſt il faut qu'elle tombe encore plus bas; & voici comment.

Repreſentez-vous un homme né dans les richeſſes, mais qui les a diſſipées par ſes profuſions; il ne peut ſouffrir ſa pauvreté; ces murailles nuës, cette table dégarnie, cette maiſon preſque abandonnée. où on ne voit plus cette foule de domeſtiques, lui fait peur: Il emprunte de tous côtez, pour ſe cacher à lui-méme ſa mi-

ſere, il remplit par ce moien en quelque façon le vuide de ſa maiſon & ſoûtient l'éclat de ſon ancienne abondance. Aveugle & malheureux! qui ne ſonge pas que tout, ce qui l'ébloüit menace ſon repos, & ſa liberté : ainſi l'ame raiſonnable née riche par les biens que lui avoit donné ſon Auteur, & apauvrie volontairement pour s'étre cherché ſoi-même, reduite à ce fond & ſterile & étroit, tache de diſſiper le chagrin que lui cauſe ſon indigence, & de reparer ſes ruines en empruntant de tous côtez dequoi ſe remplir.

Elle commence par ſon corps, & par ſes Sens parce qu'elle ne trouve rien qui lui ſoit plus proche. Ce corps qui lui eſt uni ſi étroitement, mais qui toutefois eſt d'une nature ſi inferieure à la ſienne, devient le plus cher objet de ſes compliſances: elle tourne tous ſes ſoins de ſon côté, le moindre raion de beauté qu'elle y aperçoit ſuffit pour l'arréter, elle ſe mire pour ainſi parler, & ſe conſidere dans ce corps ; elle croit voir dans la douceur de ces regars & de ce viſage, la douceur d'une humeur paiſible; dans la delicateſſe de ces traits, la delicateſſe de l'eſprit ; dans ce port & cette mine relevée la grandeur, & la nobleſſe du courage. Foible & trompeuſe image ſans doute: mais enfin la vanité s'en repait! A quoi es-tu reduite ame raiſonnable ? Toi qui étois née pour l'é-

ternité & pour un objet immortel, tu deviens épriſe & captive d'une fleur que le Soleil deſeiche; d'une vapeur que le vent emporte ; en un mot d'un corps qui par la mortalité eſt devenu un empêchement & un fardeau à l'eſprit.

Elle n'eſt pas plus heureuſe en joüiſſant des plaiſirs que les Sens lui offrent ; au contraire elle s'apauvrit dans cette recherche : puiſqu'en pourſuivant le plaiſir elle perd la raiſon. C'eſt un ſentiment qui nous tranſporte, qui nous enivre, qui nous ſaiſit independamment d'elle & nous entraine malgré ſes Loix. Elle n'eſt jamais ſi foible que lorſque le plaiſir domine, & ce qui marque entre l'un & l'autre une opoſition éternelle, eſt, que pendant qu'elle demande une choſe, le plaiſir en exige une autre; ainſi l'ame devenuë captive du plaiſir, devient en méme tems ennemie de la raiſon. Voila où elle eſt tombée quand elle a voulu emprunter des Sens, mais ce n'eſt pas encore là la fin de ſes maux : car ſes Sens dont elle emprunte, empruntent eux-mémes de tous côtez, ils tirent tout de leurs objets, & engagent par conſequent à tous ces objets exterieurs l'ame, qui eſperant en ſes Sens ne peut plus rien avoir que par eux.

Je ne veux point ici parler de tous les Sens pour vous faire avouër leur indigence: conſiderez ſeulement la vuë à combien

d'objets exterieurs elle nous atache, tout ce qui brille, tout ce qui rit aux yeux, tout ce qui paroit grand, & magnifique devient l'objet de nos deſirs & de nôtre curioſité. Le ſaint Eſprit nous en avoit bien averti, lorſqu'il avoit dit cette parole, *Nec ſequantur cogitationes ſuas, & oculos per res varias fornicantes.* Ne ſuivez pas vos penſées & vos yeux, vous ſoüillant, & vous corrompant: diſons le mot du ſaint Eſprit, nous proſtituant nous-même à tous les objets qui ſe preſentent. Nous faiſons tout le contraire de ce que Dieu commande, nous nous engageons de toutes parts, nous qui n'avions beſoin que de Dieu nous commençons à avoir beſoin de tout. Cet homme croit s'agrandir avec ſon équipage qu'il augmente, avec ſes apartemens qu'il rehauſſe, avec ſon domaine qu'il étend: cette femme ambitieuſe & vaine croit valoir beaucoup quand elle s'eſt chargée d'or, de pierreries & de mille autres vains ornemens. Toute la nature s'épuiſe, pour la parer, tous les arts ſuent, toute l'induſtrie ſe conſomme. Ainſi nous amaſſons autour de nous tout ce qu'il y a de plus rare, nôtre vanité ſe repait de cette fauſſe abondance, & par là nous tombons inſenſiblement dans les pieges de l'avarice: triſte & ſombre paſſion autant qu'elle eſt cruelle & inſatiable. C'eſt elle dit ſaint Auguſtin, qui trouvant l'ame

pauvre & vuide au dedans la pouſſe au dehors, la partage en mille ſoucis & la conſume par des efforts & laborieux & vains. Elle ſe tourmente comme dans un ſonge; on veut parler, la voix ne ſe ſuit pas; on veut faire de grands mouvemens, on ſent ſes membres engourdis. Ainſi l'ame veut ſe remplir, elle ne peut, ſon argent qu'elle apelle ſon bien eſt au dehors, & c'eſt le dedans qui eſt vuide & pauvre. Elle ſe tourmente de voir ſon bien ſi detaché d'elle-même, ſi expoſé au hazard, ſi ſoûmis au pouvoir d'autrui. Cependant elle voit croitre ſes mauvais deſirs avec ſes richeſſes. L'avarice, dit S. Paul, eſt la racine de tous les maux. *Radix omnium malorum eſt cupiditas.* En effet, les richeſſes ſont un moien d'avoir preſque ſeurement tout ce qu'on deſire: Par les richeſſes; l'ambitieux ſe peut aſſouvir d'honneurs; le voluptueux, de plaiſirs, chacun enfin de ce qu'il demande: Tous les mauvais deſirs naiſſent dans un cœur qui croit avoir dans l'argent le moien de les ſatisfaire. Il ne faut donc pas s'étonner ſi la paſſion des richeſſes eſt ſi violente, puiſqu'elle ramaſſe en elle toutes les autres. Que l'ame eſt aſſervie! de quel joug elle eſt chargée! & pour s'être cherchée elle-même combien elle eſt devenuë pauvre & captive!

Mais peut-être que les paſſions plus

nobles & plus genereuſes ſeront plus capables de la remplir : voions ce que la gloire lui pourra produire. Il n'y a rien de plus éclatant ni qui faſſe plus de bruit parmi les hommes, & tout enſemble il n'y a rien de plus miſerable ni de plus pauvre. Pour nous en convaincre conſiderons-là dans ce qu'elle a de plus grand & de plus magnifique. Il n'y a point de plus grande gloire que celle des conquerans, choiſiſſons le plus renommé d'entre eux. Quand on veut parler d'un grand conquerant chacun penſe à Alexandre, ce ſera donc ſi vous voulez ce méme Alexandre qui nous fera voir la pauvreté des Rois dans leurs conquêtes. Qu'eſt-ce donc qu'il a ſouhaité ce grand Alexandre, & qu'a-t'il cherché par tant de travaux & tant de peines qu'il a ſouffertes lui-même & qu'il a fait ſouffrir aux autres ? Il a ſouhaité de faire du bruit dans le monde durant ſa vie & aprés ſa mort, il a tout ce qu'il a demandé, perſonne n'en a jamais tant fait, dans l'Egipte, dans la Perſe, dans les Indes dans toute la terre, en Orient & en Occident depuis plus de deux mille ans on ne parle que d'Alexandre. Il vit dans la bouche de tous les hommes ſans que ſa gloire ſoit effacée ou diminuée depuis tant de ſiecles : les Eloges ne lui manquent pas, mais c'eſt lui qui manqueaux Eloges, il a eu tout ce qu'il demã-

doit ; en a-t'il été, ou en eſt-il plus heureux? Tourmenté par ſon ambition durant ſa vie & tourmenté maintenant dans les Enfers, où il porte la peine éternelle d'avoir voulu ſe faire adorer comme un Dieu, ſoit par orgueil, ſoit par politique. Il en eſt de même de tout ſes ſemblables. La gloire eſt ſouvent donné à ceux qui la deſirent: mais en cela ils ont reçu leur recompenſe, dit le Fils de Dieu, ils ont été paiez ſelon leurs merites. Ces grands hommes, dit ſaint Auguſtin, ſi celebres parmi les Gentils, & j'ajoûte trop eſtimez parmi les Chrétiens, ont eu ce qu'ils demandoient, ils ont aquis cette gloire qu'ils deſiroient avec tant d'ardeur, & tous ces hommes vains ont reçu une recompenſe auſſi vaine que leurs deſirs : *Quærebant non à Deo ſed ab hominibus gloriam, ad quam pervenientes acceperunt mercedem ſuam, vani vanam.*

Vous voiez, Meſſieurs, l'ame raiſonnable déchuë de la premiere dignité, parce qu'elle quite Dieu, & que Dieu la quite, menée de captivité en captivité, captive d'elle même; captive de ſon corps; captive des ſens & des plaiſirs captive de toutes les choſes exterieures qui l'environnent. Saint Paul dit tout en un mot, quand il parle ainſi, *Venundatus ſub peccato*, livré au peché, captif ſous ſes loix, accablé de ce joug honteux comme un eſ-

clave vendu. A quel prix l'a-t'il acheté ? il l'a acheté par tous les faux biens qu'il lui a donnez, & asservi par toutes les choses qu'il croit posseder, il ne peut plus respirer ni regarder le Ciel d'où il est venu. C'est ainsi que nous perdons Dieu, dont toutefois nous ne pouvons nous passer, car il y a au fond de nôtre ame un secret desir qui le redemande sans cesse. L'idée de celui qui nous a creez est empreinte profondement au dedans de nous: mais ô malheur incroiable! ô lamantable aveuglement ! rien n'est gravé si avant dans le cœur de l'homme, & rien ne lui sert moins dans sa conduite. Les sentimens de Religion sont la derniere chose qui s'efface en l'homme, & la derniere que l'homme consulte : rien n'excite de plus grands tumultes parmi les hommes: rien ne les remuë davantage & rien en même tems ne les remuë moins. En voulez-vous voir une preuve. A present que je suis assis dans la chaire de JESUS-CHRIST & des Apôtres, & que vous m'écoutez avec atention, si j'alois ( ah plutôt la mort ) si j'alois vous enseigner quelque erreur, je verrois tout mon auditoire se revolter contre moi; je vous prêche les veritez les plus importantes de la religion, que feront-elles ? ô Dieu ! qu'est-ce donc que l'homme ? est-ce un prodige ? est-ce un assemblage mon-

ſtrueux de choſes incompatibles ? eſt-ce une énigme inexplicable? ou bien n'eſt-ce pas plûtôt, ſi je puis parler de la ſorte, un reſte de lui-même, une ombre de ce qu'il étoit dans ſon origine, un édifice ruïné, qui dans ſes meſures renverſées conſerve encore quelque choſe de la beauté & de la grandeur de ſa premiere forme. Il eſt tombé en ruïne par ſa volonté dépravée, le comble s'eſt abatu ſur les murailles, & les murailles ſur le fondement : mais qu'on remuë ces ruïnes, on trouvera dans les reſtes de ce bâtiment renverſé & les traces des fondations, & l'idée du premier deſſein, & la marque de l'architecte. L'impreſſion de Dieu y reſte encore ſi forte qu'il ne peut la perdre, & tout enſemble ſi foible qu'il ne peut la ſuivre ; ſi bien qu'elle ſemble n'être reſté que pour le convaincre de ſa faute, & lui faire ſentir ſa perte. Ainſi il eſt vrai qu'il a perdu Dieu, mais nous avons dit, & il eſt vrai, qu'il ne faut pas s'étonner s'il s'eſt aprés cela perdu lui-même. L'ame qui s'eſt éloignée de la ſource de ſon être ne connoît plus ce qu'elle eſt ; elle s'eſt embarraſſée dit Saint Auguſtin, dans toutes les choſes qu'elle aime, & de là vient que les perdant elle ſe croit auſſi perduë. Ma maiſon eſt brûlée, & on dit je ſuis perdu; ma reputation eſt bleſſée, ma fortune eſt ruinée, je ſuis perdu. Mais ſur tout quand

le corps est ataqué, c'est alors qu'on s'écrie plus fort que jamais, je suis perdu. L'homme se croit ataqué par là dans le fond de son être, sans vouloir jamais considerer que ce qui dit, je suis perdu, n'est pas le corps, car il est lui-même sans sentimẽt, & l'ame qui dit qu'elle est perduë, ne sent pas qu'elle est autre chose que celui dont elle connoit la perte future, & se croit perduë en le perdant. Ah! si elle n'avoit pas oublié Dieu, si elle avoit toûjours songé qu'elle est son image, elle se seroit tenuë à lui comme au seul apui de son être, & atachée à un principe si haut, elle n'auroit pas cru perir en voiant tomber une chose qui est si fort au dessous d'elle. Mais comme dit S. Agustin s'étant engagée toute entiere dans son corps & dans toutes les choses sensibles, roulée & envelopée parmi les objets qu'elle aime, & dont elle traîne continuellement l'idée avec elle, elle ne s'en peut plus demeler, elle ne sçait plus qu'elle est, elle dit je suis une vapeur, je suis un souffle, je suis un air délié, ou un feu subtil, sans doute une vapeur qui aime Dieu, un feu qui connoit Dieu, un air fait à son Image. O ame voilà le cõmble de tes maux, en te cherchant tu t'es perduë, maintenant tu te méconnois en ce triste & malheureux état, écoutons les paroles de Dieu par la bouche de son Prophete: *Conver-*

*timini , ſicut in profundum rec ſſeratis , domus Iſraël.* O ame reveille-toi, reviens à Dieu dont tu t'étois ſi profondement retirée.

Et en effet Chrétiens dans cet oubli profond & de Dieu & d'elle-même, où elle s'étoit plongée, ce grand Dieu ſçait bien la trouver, il fait entendre ſa voix quand il lui plait au milieu du bruit du monde dans ſon plus grand éclat & au milieu de toutes ſes pompes; il en découvre le fond, c'eſt à dire la vanité & le neant. L'ame honteuſe de ſa ſervitude vient à conſiderer pourquoi elle eſt née,& recherchant en elle-même les reſtes de l'image de Dieu, elle ſonge à la rétablir en ſe reüniſſant à ſon Auteur. Touchée de ce ſentiment elle commence à rejetter les choſes exterieures. O richeſſes dit-elle vous n'avez qu'un monde trompeur, vous venez pour me remplir, mais j'ai un vuide infini où vous n'entrez pas! mes ſecrets deſirs qui demandent Dieu ne peuvent pas être ſatisfaits de tous vos treſors, il faut que je m'enrichiſſe par quelque choſe de plus grand & de plus intime; voilà les richeſſes mépriſées. L'ame regarde enſuite le corps auquel elle eſt unie; elle le voit revétu de mille ornemens étrangers, elle en a honte; parce qu'elle voit que ces ornemens empruntez ſont un piege,& pour les autres & pour elle-même. Alors elle

eſt en état d'écouter les paroles que le Saint Eſprit adreſſe aux Dames mondaines. „ J'ai vu les filles de Sion la tête le-
„ vée, marchant d'un pas affecté avec des
„ contenances étudiées, & faiſant ſigne
„ des yeux à droite & à gauche, pour ce-
„ la dit le Seigneur je ferai tomber tous
„ leurs cheveux. Quelle ſorte de vengeance! quoi falloit-il fulminer & le prendre d'un ton ſi haut pour abatre ſi peu de choſe? ce grand Dieu, qui ſe vante de déraciner par ſon ſouffle les Cédres du Liban, tonne pour abatre les feuilles des arbres! eſt-ce là le digne effet d'une main toute-puiſſante? Dieu a deſſein de nous faire entendre combien il eſt honteux à l'homme d'être ſi fort ataché à des choſes vaines, que leur perte lui ſoit un ſuplice, c'eſt pour cela qu'il paſſe encore plus avant. „ Aprés avoir dit je ferai tomber
„ leurs cheveux, je détruirai, pourſuit-il,
„ & les coliers, & les braſſelets, & les an-
„ neaux, & les boëtes à parfums, & les
„ veſtes, & les manteaux & les broderies,
„ & les toiles, ſi déliées, ces vaines cou-
„ vertures qui ne cachent rien, &c. Car le S. Eſprit a voulu deſcendre dans un dénombrement exact de tous les ornemens de la vanité, s'atachant, pour ainſi parler, à ſuivre par ſa vangeance, toutes les diverſes parures qu'une vaine curioſité a invétées. A ces menaces d'un Dieu tout-puiſ-

ſant, l'ame qui s'eſt ſentie long-tems attachée à ces ornemens commence à rentrer en elle-même. Quoi, Seigneur, dit-elle, vous voulez détruire toute cette vaine parure! pour prevenir vôtre colere je commencerai moi-même à m'en dépoüiller: entrons dans un état où il n'y ait plus d'ornement que celui de la vertu.

Ici cette ame dégoûtée du monde s'aviſe que ces ornemens marquent dans les hommes quelque dignité, elle regarde ces honneurs que le monde vante, & auſſitôt elle en voit le fond, elle voit l'orgueil qu'ils inſpirent, & découvre dans cet orgueil & les diſputes & les jalouſies & tous les maux qu'il entraîne; elle voit en même tems que ſi ces honneurs ont quelque choſes de ſolide, c'eſt qu'ils obligent à donner au monde un grand exemple, mais on peut en les quitant en donner un plus utile, & il eſt beau quand on les a d'en faire un ſi bel uſage. Loin donc honneurs de la terre, tout vôtre éclat couvre mal nos foibleſſes & nos defauts, il ne les cache qu'à nous ſeuls & les fait connoitre aux autres. Ah! j'aime mieux avoir la derniere place dans la maiſon de mon Dieu que de tenir les plus haut rangs dans les demeures des pecheurs. L ame ſe dépoüille, comme vous voiez, des choſes exterieures; elle revient de ſon égarement, & commence à être plus proche d'elle-mê-

me ; mais oſera-t'elle toucher à ce corps ſi tendre, ſi cheri, ſi ménagé? n'aura-t'on point pitié de cette complexion delicate? au contraire c'eſt à lui principalement que l'ame s'en prend comme à ſon plus dangereux ſeducteur. J'ai, dit-elle, trouvé une victime depuis que ce corps eſt devenu mortel, il ſembloit n'étre devenu pour moi qu'un embarras, & qu'un atrait pour me porter au mal, mais la penitence me fait voir que je le puis mettre à un meilleur uſage. Graces à la miſericorde Divine j'ai en lui dequoi reparer mes fautes paſſées. Cette penſée la ſollicite à ne plus rien donner à ſes Sens, elle leur ôte tous leurs plaiſirs, elle embraſſe toutes les mortifications, elle donne au corps une nourriture peu agreable, & afin que la nature s'en contente, elle atend que la neceſſité la rende ſuportable. Le coucher deſſus la dure, la pſalmodie de la nuit, & le travail de la journée atirent le ſommeil à ce corps ſi tendre, ſommeil leger qui n'apeſanti pas l'eſprit, & qui n'interrompt preſque point ſes Actions. Ainſi toutes les fonctions même de la nature commençent d'orénavant à devenir des operations de la grace ; on declare une guerre immortelle & irreconciliable à tous les plaiſirs, il n'y en a aucun ſi innocent qu'il ne devienne ſuſpect : la raiſon que Dieu donne à l'ame pour la conduire

s'écrie en les voiant aprocher, c'eſt ce ſerpent qui nous a ſeduits, *Serpens decepit me.*

Les premiers plaiſirs qui nous ont trompez ſont entrez dans nôtre cœur avec une mine innocente, comme un ennemi qui ſe déguiſe pour entrer dans une place qu'il veut revolter contre les puiſſances legitimes, ces deſirs qui vous ſembloient innocens ont remué peu à peu les paſſions les plus violentes, qui nous ont mis dans les fers que nous avons tant de peine à rompre. L'ame délivrée par ces reflexions de la captivité des Sens, & détachée de ſon corps par la mortification eſt enfin revenuë à elle-même. Elle eſt revenuë de bien loin, & ſemble avoir fait un grand progrez : mais enfin s'étant trouvée elle-même, elle a trouvé la ſource de tous ſes maux. C'eſt donc à elle-même qu'elle en veut encore : deçuë par ſa liberté dont elle a fait un mauvais uſage, elle ſonge à la contraindre de toutes parts, des grilles affreuſes, une retraite profonde, une clôture impenetrable, une obeïſſance entiere, toutes les actions reglées, tous les pas contez, cent yeux qui nous obſervent ; encore trouve-t'elle qu'il n'y en a pas aſſez pour l'empêcher de s'égarer, elle ſe met de nous côtez ſous le joug, & ſe ſouvenant des triſtes jalouſies du monde, elle s'abadonne ſans reſerve aux dou-

ces jalousies d'un Dieu bienfaisant, qui ne veut avoir les cœurs que pour les remplir des douceurs celestes. Elle se met des bornes de tous côtez, de peur de retomber sur ces objets exterieurs, & que sa liberté ne s'égare encore une fois en s'y cherchant : mais de peur de s'arrêter en elle-même, elle abandonne sa volonté propre. Ainsi reserrée de toutes parts, elle ne peut plus respirer que du côté du Ciel: elle se donne donc en proie à l'amour Divin, elle rapelle sa connoissance & son amour à son usage primitif. C'est alors que nous pouvons dire avec David, ô Dieu vôtre serviteur a trouvé son cœur pour vous faire cette priere, l'ame si longtems égarée dans les choses exterieures s'est enfin retrouvée, mais c'est pour s'élever au dessus de soi-même & se donner tout-à-fait à Dieu.

Il n'y a rien de plus nouveau que cét état où l'ame pleine de Dieu s'oublie elle-même. De cette union avec Dieu, on voit naître bien-tôt en elle toutes les vertus; Là est la veritable prudence : car on aprend à tendre à sa fin, c'est à Dieu par la seule voie qui y mene, c'est à dire par l'amour. Là est la force & le courage; car il n'y a rien qu'on ne soufre pour l'amour de Dieu. Là se trouve la temperance parfaite, car on ne peut plus goûter les plaisirs des Sens qui dérobent

à Dieu les cœurs, & l'atention des eſprits. Là on commence à faire juſtice à Dieu, au prochain & à ſoi-méme. A Dieu parce qu'on lui rend tout ce qu'on lui doit en l'aimant plus que ſoi-même. Au prochain parce qu'aprés qu'on a fait l'effort de renoncer à ſoi-méme, on commence à l'aimer veritablement, non pour ſoi-même. Enfin on ſe fait juſtice à ſoiméme parce qu'on ſe donne de tout ſon cœur à qui on apartient naturellement: mais en ſe donnant de la ſorte on aquiert le plus grand de tous les biens, & on a ce merveilleux avantage d'être heur.ux par le méme objet qui fait la felicité de Dieu. L'amour de Dieu fait donc naitre toutes les vertus & pour les faire ſubſiſter éternellement il leur donne pour fondement l'humilité. Demandez à ceux qui ont dãs le cœur quelque paſſion violente, s'ils conſervent quelque orgueil, ou quelqne fierté en preſence de ce qu'ils aiment, on ne ſe ſoûmet que trop, on n'eſt que trop humble; l'ame donc poſſedée de l'amour de Dieu, tranſportée par cet amour hors de ſoi-méme, n'a garde de ſonger à ſoi, ni par couſequent de s'en orgueillir. Car elle voit un objet au prix duquel elle ſe conte pour rien, & en eſt tellement épriſe qu'elle ſe prefere à ſoi-méme, non ſeulement par raiſon mais par amour.

Mais voici dequoi s'humilier plus pro-

fondement encore : atachè à ce divin objet elle voit toûjours au dessous d'elle deux goufres profond, le neant d'où elles a été tirée, & un autre neant encore plus affreux, c'est le peché, où elle peut tomber sans cesse si peu qu'elle quite Dieu, & qu'elle l'oblige de le quiter. Elle considere que si elle est juste, c'est Dieu qui la fait telle continuellement. S. Augustin ne veut pas qu'on dise que Dieu nous a fait justes, il dit qu'il nous fait justes à chaque moment. Ce n'est pas dit il comme un Medecin qui aiant gueri son malade le laisse dans une santé qui n'a plus besoin de secours ; c'est comme l'air qui n'a pas été fait lumineux pour le demeurer ensuite par soi-même, mais qui est fait tel continuellement par le Soleil. Ainsi l'ame atachée à Dieu sent continuellement sa dependance, & que la justice qui lui est donnée ne subsiste pas toute seule ; mais que Dieu la crée en elle à chaque moment. De sorte qu'elle se tient toûjours atentive de ce côté-là, elle demeure toûjours sous la main de Dieu, toûjours atachée au gouvernement & comme au raion de sa grace. En cet état elle se connoit, mais elle ne sent plus de peril comme auparavant, & sentant qu'elle est faite pour un objet éternel, elle ne connoît plus de mort que le peché.

Il faudroit ici vous découvrir la der-

niere perfection de l'amour de Dieu, il faudroit vous montrer cette ame détachée des chaſtes douceurs qui l'ont atirée à Dieu, & poſſedée ſeulement de ce qu'elle découvre en Dieu méme; c'eſt à dire, de ſes perfections infinies. Là ſe verroit l'union de l'ame avec JESUS delaiſſé, là s'entendroit la derniere conſommation de l'amour Divin dans un endroit de l'ame ſi profond & ſi retiré, que les Sens n'en ſoupçonnent rien, tant il eſt éloigné de leur region: Mais pour s'expliquer ſur cette matiere, il faudroit un langage que le monde n'entendroit pas.

Finiſſons donc ce diſcours, & permettez qu'en finiſſant je vous demande, Meſſieurs, ſi les ſaintes veritez que j'ai annõcées ont excité en vos cœurs quelque étincelle de l'amour divin. La vie chrétiéne que je vous propoſe ſi penitente, ſi mortifiée, ſi détachée des Sens & de nous-mêmes, vous paroît peut-étre impoſſible. Peut-on vivre, direz-vous, de cette ſorte? Peut-on renoncer à ce qui plait. On vous dira de là haut* qu'on peut quelque choſe de plus difficile, puiſqu'on peut embraſſer tout ce qui choque. Mais pour le faire, direz-vous, il faut aimer Dieu d'une maniere bien ſublime, & je ne ſçai ſi on peut connoître aſſez pour l'aimer autãt qu'il faudroit. On vous dira de là haut, qu'on en connoît aſſez pour l'aimer ſans

* *Elle étoit à la grille d'ẽhaut avec la Reine.*

bornes. Mais peut-on mener dans le monde une telle vie ? oüi sans doute ; il faut que le monde nous desabuse du monde, ses apas ont assez d'illusion, ses faveurs assez d'inconstance, ses rebus assez d'amertume: il y a assez d'injustice & de perfidie dans le procedé des hommes, assez d'inegalitez & de bizarreries dans leurs humeurs incommodes & contrariantes; c'en est assez sans doute pour nous dégoûter. Hé dites-vous, je n'en suis que trop degouté : tout me degoute en effet, mais rien ne me touche? le monde me déplait, mais Dieu ne me plait pas pour cela. Je connois cet état étrange, malheureux & insuportable, mais trop ordinaire dans la vie pour en sortir. Ames chrétiennes sçachez que qui cherche Dieu de bonne foi ne manque jamais de le trouver, sa parole y est expresse:„ Celui qui deman-„ de, on lui donne ; celui qui cherche, „ il trouve; & on ouvre à celui qui fra-„ pe. Si donc vous ne trouvez pas, sans doute vous ne cherchez pas : remuez, jusqu'au fond de vôtre cœur, ses plaies ont cela, qu'elle peuvent étre sondées jusques au fond pourveu qu'on ait le courage de les penetrer. Vous trouverez dans ce fond un secret orgueil qui vous fait dedaigner tout ce qu'on vous dit & tous les sages conseils; vous trouverez un esprit de raillerie inconsiderée qui naît

parmi l'enjoüement des converſations. Quiconque en eſt poſſedé croit que toute la vie n'eſt qu'un jeu : on ne veut que ſe divertir, & la face de la raiſon, ſi je puis parler de la ſorte, paroit trop ſerieuſe & trop chagrine.

Mais, pourquoi eſt-ce que je m'étudie, à chercher des cauſes ſecrettes du degoût que nous donne la pieté? Il y en a de plus groſſieres & de plus palpables : on ſçait quelles ſont les penſées qui arrêtent le mende ordinairement. On n'aime point la pieté veritable, parce que contente des biens éternels, elle ne donne point d'établiſſement ſur la terre ; elle ne fait point la fortune de ceux qui la ſuivent : c'eſt l'objection ordinaire que font à Dieu les hommes du monde : mais il y a répondu d'une maniere digne de lui par la bouche du Prophete Malachie. „ Vos paroles ſe *Malac.* „ ſont élevées cõtre moi, dit le Seigneur, c. 3. „ & vous avez répondu. Quelles paroles „ avons-nous proferées contre vous? vous „ avez dit, Celui qui ſert à Dieu ſe tour- „ mente en vain. Quel bien nous eſt-il re- „ venu d'avoir gardé ſes Commande- „ mens, & d'avoir marché triſtement de- „ vant ſa face ? Les hommes ſuperbes & „ entreprenans ſont heureux : car ils ſe „ ſont établis en vivant dans l'impieté ; „ ils ont tenté Dieu en ſongeãt à ſe faire „ heureux malgré ſes Loix, & ils ont fait

„ leurs affaires. Voilà l'objection des impies proposées dans toute sa force par le Saint Esprit. „ A ces mots, poursuit le „ Prophete, les gens de bien étonnez se „ sont parlez secrettement les uns aux „ autres. Personne sur la terre n'ose entreprendre ce semble de répondre aux impies qui ataquent Dieu avec une audace si insensée, mais Dieu répondra lui-méme: „ Le Seigneur a prêté l'oreille à ces „ choses, dit le Prophete, & il les a ouïes, „ il a fait un livre où il écrit les noms de „ ceux qui le servent, & en ce jour où j'a„ gis, dit le Seigneur des armées, c'est à „ dire, en ce dernier jour, où j'acheve „ mes ouvrages, où je déploïe ma Misericorde, & ma Justice; En ce jour dit„ il, les gens de Sion seront ma possession „ particuliere, je les traiterai comme un „ bon pere traite un fils obeïssant. Alors „ vous retournerez impies: vous verrez „ de loin leur felicité dont vous serez „ exclus pour jamais, & vous verrez „ quelle difference il y a entre le juste & „ l'impie, entre celui qui sert Dieu & ce„ lui qui méprise ses Loix.

C'est ainsi que Dieu répond aux *objections* des impies. Vous n'avez pas voulu croire que ceux qui me servent puissent être heureux: vous n'en avez crû ni à ma parole, ni à l'experience des autres, vôtre experience vous en convaincra, vous les

verrez heureux & vous vous verrez miſerables : *Hæc dicit Dominus faciens hæc*, c'eſt ce que dit le Seigneur, il l'en faut croire : car lui même qui le dit, c'eſt lui qui le fait, & c'eſt ainſi qu'il fait taire les ſuperbes & les incrédules. Serez-vous aſſez heureux pour profiter de cet avis & pour prevenir ſa colere: Allez, Meſſieurs, & penſez y : ne ſongez point au Predicateur qui vous a parlé, ni s'il a bien dit, ni s'il a mal dit, qu'importe qu'ait dit un homme mortel? Il y a un Predicateur inviſible qui préche dans le fond des cœurs, c'eſt celui-là que les Predicateurs & les Auditeurs doivent écouter. C'eſt lui qui parle interieurement à celui qui parle au dehors, & c'eſt lui que doivent entendre au dedans du cœur tous ceux qui prétent l'oreille aux diſcours ſacrez : le predicateur qui parle au dehors ne fait qu'un ſeul Sermon pour tout un grand peuple, mais le Predicateur du dedans je veux dire le S. Eſprit, fait autant de Predications differentes qu'il y a de perſonnes differentes dans un Auditoire: car il parle à chacun en particulier, & lui aplique ſelon ſes beſoins la parole de la vie éternelle.

Ecoutez-le donc, Chrétiens, laiſſez-lui remuër, au fond de vos cœurs, ce ſecret principe de l'amour de Dieu. Eſprit ſaint ; Eſprit pacifique, je vous ai preparé les voies en préchant vôtre parole; ma

voix a été semblable peut-être à ce bruit impetueux qui a prevenu vôtre descente ? descendez maintenant ô feu invisible, & que ces discours enflamez que vous ferez au dedans des cœurs les remplissent d'une ardeur celeste, faites-leur goûter la vie éternelle, qui consiste à connoitre & à aimer Dieu ; donnez-leur un essai de la vision dans la foi, un avantgoût de la possession dans l'esperance, une goute de ce torrent de delices qui enivre les bienheureux dans les transports celestes de l'amour Divin. Et vous ma Sœur qui avez commencé à gouter ces chastes delices, descendez, allez à l'Autel victime de la penitence, allez achever vôtre sacrifice ; le feu est alumé, l'Encens est prêt, le glaive est tiré ; le glaive est la parole qui separe l'ame d'avec elle-même pour l'atacher uniquement à son Dieu : le sacré Pontife vous atend avec ce voile mistérieux que vous demandez. Envelopez-vous dans ce voile, vivez cachée à vous-même aussi bien qu'à tout le monde & connuë de Dieu échapez vous à vous-méme, sortez de vous-méme & prenez un si noble essor que vous ne trouviez du repos que dans l'essence éternelle du Pere, du Fils & du Saint Esprit.

HARANGUE

# HARANGUE PRONONCE'E

## Dans l'Academie Françoiſe, par Monſieur l'Abbé FLECHIER.

*Le 12. Janvier 1673.*

MESSIEURS,

Si j'avois reçu l'honneur que je reçois aujourd'hui, avant que le Roi vous eût honorez de ſa protection, j'aurois emploïé tout ce diſcours à vous faire connoitre combien je m'eſtime heureux d'avoir une place parmi vous, d'entrer dans un commerce que la vertu, l'amitié & le bon uſage des Lettres humaines rendent ſi precieux & ſi agreable; de voir mon nom avec tant de noms illuſtres: de partager avec vous cette reputation que vous avez toute aquiſe, & que je n'aurois jamais meritée; de profiter de vos lumieres & de vos exemples, & d'aprendre de vous toutes les graces du diſcours, & toutes les regles de la politeſſe.

J'aurois rapellé dans vôtre memoire

la naiſſance de cette illuſtre Compagnie, ſous un Roi que la juſtice, la pieté, les victoires, & la grandeur des évenemens de ſon regne auroient pû rendre incomparable, s'il n'eût laiſſé un Fils qui ſurpaſſe tous ceux qui l'ont precedé, & qui trouvera à peine à l'avenir des Succeſſeurs qui lui reſſemblent. J'aurois parlé de ce grand Cardinal qui crût que ce n'étoit pas aſſez d'avoir emploié tous ſes ſoins, & toutes ſes veilles pour la grandeur de ſon Maitre, s'il ne lui conſacroit encore les vôtres; & que les Alpes forcées, la mer captive ſous ſes digues, les Forts de la rebellion abatus avec les rebelles pouvoient laiſſer une grande gloire, mais que vous ſeul dans vos écrits pouviez en donner une immortelle.

*Louis XIII.*

*Le Cardinal de Richelieu.*

J'aurois parlé de ce Chancelier celebre, qui aprés avoir rendu ſes oracles dans les Tribunaux ſupremes de la Iuſtice, venoit preſider à ceux que vous rendez dans vos aſſemblées, & qui ſe croioit chargé de la gloire & de l'avancement des belles Lettres, comme il l'étoit de la protection des biens & de la fortune des peuples. Aprés avoir ainſi mêlé vos loüanges à celles de vos protecteurs, conſiderant ce que vous êtes & ce que je ſuis, touché d'une juſte reconnoiſſance & d'une pudeur raiſonnable j'aurois crû m'être aquité de ce devoir en rougiſſant de mes

*Feu M. le Chancelier.*

defauts, & en me loüant de la grace que vous m'auriez faite.

Mais aujoud'hui, Meſſieurs, que vous étes ſous la protection d'un Roi ſi grand par l'excellence de ſon Genie, par la gloire de ſes exploits, par l'étenduë de ſa puiſſance, ſouffrez que je ne parle plus de vos proſperitez paſſées, que j'oublie pour un peu de tems l'honneur même que vous me faites, pour penſer à celui que vous avez reçu, & que ſans vous ennuier par des ſentimens d'une modeſtie importune je vous felicite de vôtre gloire.

Quel heureux changement dans la fortune des gens de Lettres! Autrefois ils reveroient de loin la grandeur & la majeſté des Rois, qu'il ne connoiſſoient que ſur la foi de la renommée : à peine le ſon de leur voix arrivoit-il juſqu'aux oreilles de ceux dont ils chantoient les victoires: ils entroient quelquefois dans le cabinet de quelque Mecene, mais ils n'aprochoient preſque jamais des Palais d'Auguſte, ſoit par un mépris genereux des vaines grandeurs, ſoit par une juſte indignation contre l'ignorance de leur ſiecle, ils vivoient dans leurs ſolitudes envelopez dans leur propre vertu, & s'éloignoient de la Cour des Rois, où le faſte l'emportoit ſur la modeſtie, & où la fortune étoit preſque toûjours plus honorée que la ſageſſe.

Il étoit reſervé au plus grand des Rois de rétablir l'honneur des Lettres en vôtre faveur, de vous ouvrir ſon propre Palais, de vous faire trouver dans le Louvre même toutes les douceurs de la retraite, de vous donner un noble repos à l'ombre de ſon Trône, de ſe faire, au milieu de cette Cour ſuperbe & tumultueuſe, comme une Cour paiſible & modeſte où regne une honnête émulation, & où les ames tranquilles & deſintereſſées travaillent à s'enrichir des biens de l'eſprit, & cherchent une gloire plus pure que celle des ames vulgaires.

Que ſi vous trouvez tant de gloire dans la grace qu'il vous a faite, vous n'en trouverez pas moins dans vôtre reconnoiſſance, puis qu'en loüant vôtre Auguſte Protecteur, vous pouvez meriter vous-mêmes des loüanges immortelles. Il n'eſt rien de ſi commun que de faire l'éloge des Princes, mais il n'eſt rien auſſi de ſi difficile. Comme on ne trouve pas toujours en ce qu'ils ſont ce qu'ils doivent faire, on eſt ſouvent reduit à loüer en eux non pas ce qu'on y voit, mais ce qu'on y ſouhaite, & à laiſſer la verité pour la bien-ſeance. Il faut ſe jetter adroitement ſur leur naiſſance & ſur la gloire de leurs Anceſtres, & pour trouver quelque choſe de grand, il faut ſouvent le chercher hors d'eux-même.

Mais ici le Prince eſt au deſſus de ſa dignité. Sa vie fournit aſſez pour ſon éloge ſans s'arrêter à ſa fortune. Comme ſa naiſſance l'a rendu le plus grand des Rois ſes ſentimens & ſes actions le rendent le plus grand des hommes. Ces Provinces conquiſes, ces deſordres bannis, ces Loix rétablies, ces Arts floriſſans, ces Lettres que vous cultivez avec tant de ſuccez honorées de ſes ſoins & de ſon eſtime, ce courage ſi actif dans ſes expeditions militaires, cette ſageſſe ſi éclairée dans ſes conſeils; cette Vigilance ſi atentive dans la multitude des affaires, ne ſont-ce pas des matieres qui peuvent combler de gloire ceux qui les traitent ?

Je connois vôtre modeſtie, Meſſieurs, & il me ſemble que vous me dites que la vertu heroïque étant au deſſus des loix & des maximes ordinaires, elle a certains excez glorieux qui l'élevent au deſſus des paroles & des imaginations communes. Il eſt vrai qu'il y a une grandeur naturelle où l'art ne ſçauroit ateindre; que l'éloquence ne peut exprimer tout ce que la valeur peut faire, qu'elle trouve des actions plus nobles & plus hardies que ſes figures, qu'elle a l'adreſſe de relever les petites choſes, mais qu'elle a le malheur de ſucomber ſous les grandes, & que pour travailler à la gloire d'un heros; l'orateur le plus éloquent s'expoſe ſouvent à perdre la ſienne.

Mais je ſçai que comme il y a des ames élevées qui ſe portent aux grandes actions, il y a des eſprits choiſis qui ſçavent donner de grandes loüanges, qui ſont éclairez dans leurs jugemens, ſolides dans leurs raiſons, agreables dans leurs diſcours, juſtes dans leurs expreſſions, qui ſont enfin ce que vous étes. Pour moi qui me trouve aujourd'hui dans les mêmes engagemens, & qui n'ai pas reçu du ciel les mêmes ſecours, j'eſpere que la grandeur même du deſſein ſupléera à la foibleſſe de mon genie. Dans les autres éloges les actions ſont ſoûtenuës par l'éloquence dans celui-ci l'éloquence eſt ſoûtenuë par les actions, l'eſprit ſort en quelque façon de lui-méme & s'éleve avec ſon ſujet, & ſans emprunter des couleurs & des beautez étrangeres, une ſi grande matiere eſt elle-même ſon ornement.

Que ſi la protection du Prince vous eſt ſi glorieuſe, j'oſe dire, Meſſieurs qu'en vous protegeant il ſe fait honneur à lui-même, & que le ſoin qu'il prend de vôtre repos contribuë à ſa propre gloire. S'il ſçait l'art de regner & de conquerir, vous ſçavez l'art d'écrire ſon regne, & de faire admirer ſes conquêtes : & où peut-il trouver que dans vos ouvrages l'immortalité que ſes grandes actions lui ont meritée ?

Les ſtatuës érigées dans les places publiques, les inſcriptions gravées ſur des colonnes, les trophées élevez ſur un champ de bataille, les ſurnoms empruntez des Villes ou des Provinces conquiſes ſont de glorieux monumens qui conſervent la reputation & la memoire des Princes. Mais outre que ce ne ſont que de éloges muets, des titres vuides & des repreſentations imparfaites, ils ne peuvent étre qu'en peu de lieux, & ne durent que peu de ſiecles. Le tems conſume les metaux les plus durs, efface les caracteres les mieux gravez, & renverſe les plus beaux trophées.

Il n'y a que les ouvrages de l'eſprit qui puiſſent donner une veritable gloire : ils tiennent de la nature & de l'excellence de leur principe & ſont preſque auſſi vifs & auſſi immortels que l'eſprit méme qui les a produits: ils recueillent tous les mouvemens du cœur & de l'ame des Heros ; ils en forment de vives images qui excitent par tout l'eſtime & l'emulation ; & paſſant de memoire en memoire juſqu'à la derniere poſterité, ils leur font comme un triomphe perpetuel par tous les climats & dans tous les ſiecles.

Auſſi lors que le Roi prét à marcher à la tête de ſes armées ſe declara vôtre Protecteur, je contai parmi ſes proſperitez la grace qu'il vous avoit faite. Je

crûs délors que le Ciel qui le deſtinoit à punir l'orgueil & à rétablir les Autels, vous avoit deſtinez à loüer ſa valeur & ſa pieté, & que le même feu qui alloit animer ſon courage, devoit animer vôtre zele.

En effet, Meſſieurs, qui peut découvrir mieux que vous toutes les ſources de cette guerre? Qui peut donner plus d'horreur de l'inſolence de ces peuples qui violoient impunement la foi des Traitez, & qui ſoûlevoient par des negociations ſecrettes toutes les Cours de l'Europe contre un Roi à qui ils n'avoient rien à reprocher, ſinon qu'il leur avoit paru trop puiſſant; Ne pouvant décrier les actions d'un Prince ſi juſte, ils tâchoient de rendre ſes intentions ſuſpectes, ils s'érigeoient en arbitres de la paix & de la guerre, & ne pouvoient s'acoûtumer ni à craindre la colere des Rois, ni à reconnoitre leurs bienfaits: ils s'élevoient enfin contre leurs Alliez comme ils s'étoient ſoulevez contre leurs Maîtres, & donnant le nom de politique à leur perfidie, ils croioient pouvoir ſe maintenir par l'ingratitude, comme ils s'étoient établis par la revolte.

Une ame moins élevée que la ſienne eût ſuivi l'impetuoſité de ſon reſſentiment, & faiſant ſervir tout ſon pouvoir à l'éclat de ſon indignation, elle eût im-

molé à ſa haine ou à ſa vangeance tout ce qui ataquoit ſa reputation ou ſa grandeur ; mais ce Prince moderé a vû croitre l'orgueil de ſes ennemis ſans s'émouvoir & ſans ſe plaindre, & par une eſpece de fiére clemence tenant la foudre ſuſpenduë il a mépriſé pendant trois ans leurs inſolentes railleries.

Vous ſeuls, Meſſieurs, pouvez exprimer noblement ce temperament heroïque de puiſſance ſans orgueil, de fierté ſans emportemens, de reſſentiment ſans aigreur, de juſtice ſans paſſion, de prudence ſans foibleſſe, de valeur ſans temerité.

Toute la poſterité le verra dans vos ouvrages comme nous l'avons vu, pourvoiant à tout ſans interrompre ſon repos, réglant les mouvemens de toute l'Europe ſans ſe mouvoir, agiſſant ſans relâche & toutesfois ſans empreſſement: preſidant aux agitations du monde, & jouïſſant de ſa propre tranquillité. On eût dit qu'il ne penſoit qu'à ſe repoſer dans ces Palais enchantez, où l'art a mis toutes les graces de la nature: cependant il méloit ſes ſoins avec ſes divertiſſemens, & méme en ſe délaſſant il effaçoit les mauvaiſes impreſſiõs qu'on avoit donnée de ſa puiſſance; il retenoit ſes voiſins tant par la crainte de ſes armes, que par l'admiration de ſes vertus, il rompoit ces ligues qu'on croioit éternelles, & il ôtoit l'aliance de tous les

Princes à ceux qui n'avoient pas aſſez reveré la ſienne.

Mais lors que la vangeance a été non ſeulement juſte, mais encore neceſſaire, avec quelle ardeur eſt il allé partager les fatigues & les dangers mêmes de la guerre avec les moindres Officiers de ſes armées? Quelques-uns ont crû que la ſageſſe étoit la vertu des Roïs, & que la valeur n'étoit que la vertu des particuliers; que c'étoit un droit de la roiauté de joüir du fruit des victoires & de laiſſer à d'autres la peine de vaincre; qu'un Prince devoit être immobile dans le centre de ſon Empire, ſans commettre ſa reputation à la fortune des armes; qu'il ſuffiſoit qu'il ſe reſervât le commandement & l'autorité, & qu'il fit mouvoir de loin tous les reſſorts de la guerre.

Nôtre Heros ne connoît pas cette timide politique pour affermir le repos de ſes peuples il va combatre lui-même ceux qui le troublent. Il croit que c'eſt une juſtice qu'il doit à ſes ſujets que de leur montrer le chemin de l'honneur, de reconnoître leur valeur par lui-même, & de recompenſer le merite aprés en avoir été le témoin. Il ſçait que les yeux du Prince répandent je ne ſçai quelle influence de courage & d'ardeur dans ſes armées, & que ces grands corps ſont d'autant plus forts & plus agiſſans qu'ils re-

çoivent de plus prés les impreſſions de leurs mouvemens & de leurs forces. Il connoîtenfin que ce n'eſt pas tant la pompe & la majeſté qui fait les Rois, que la grande & la ſupréme vertu; qu'il y a un honneur qu'ils ſe doivent à eux-mêmes, & qu'on ne ſçauroit jamais leur rendre, & que leur veritable gloire eſt celle qu'ils vont chercher juſques dans ſon principe par les travaux & par les difficultez qui l'environnent.

Que n'ai-je, Meſſieurs, la delicateſſe, la facilité, le tour d'eſprit de celui de qui j'ai l'honneur de remplir la place, pour décrire les marches d'armées? les priſes des villes, les paſſages des rivieres, la rapidité des victoires de ce Conquerant, qui ſe partage & ſe multiplie en autant d'endroits qu'il a d'armées differentes, & qui parcourt les Provinces de ſes ennemis avec tant de viteſſe, qu'ils ne ſçavent preſque jamais où il eſt; & qu'ils ſçavent toûjours qu'il vient de vaincre? *Mõſieur Godeau Evéque de Vence.*

Que ne puis-je exprimer comme vous feriez, ce que ſon nom ſeul vient de faire ſur nos frontieres! Les vaincus ſembloient avoir repris courage, ils oſoient ataquer nos places, eux qui n'avoient oſé défendre les leurs. Le Roi part. Au ſeul bruit de ſa marche les aſſiegeans tréblent comme s'ils étoient aſſiegez eux-mêmes; ces deſſeins ſi infaillibles & ſi concertez, ces

ſecours ſi puiſſans & ſi invincibles ſe diſſipent avec eux ; & il ne leur reſte que la miſerable conſolation d'avoir montré, avec beaucoup de foibleſſe, au moins un peu de temerité.

Mais j'éleve ma voix inſenſiblement, & je ſens qu'animé par vôtre preſence, par le ſujet de mon diſcours, par la majeſté de ce lieu, j'entreprens de dire foiblement ce que vous avez déja dit, ou ce que vous direz avec tant de force. C'eſt à vous Meſſieurs, à faire les couronnes du Vainqueur. Je ne puis que ſemer quelques fleurs ſur la route de ſon triomphe. C'eſt à vous à tirer ces traits hardis qui le repreſentent & qui lui donnent ſon air de grandeur, je ne puis que méler de foibles couleurs, & faire d'une main tremblante quelques copies de ces parfaits originaux. Mais ſi je ne ſuis pas aſſez heureux pour ſoûtenir l'honneur que me fait aujourd'hui cette ſçavante Compagnie, je puis dire que je ſens en moi quelque choſe qui n'eſt pas indigne d'elle, une veneration profonde pour tous ceux qui la compoſent, & un zele tres ardent pour la gloire du plus grand Roi du monde qui la protege.

# PANEGYRIQUE DU ROY.

*Prononcé le jour de la distribution des Prix en 1673.*

IL n'est pas juste, MESSIEURS, qu'en un jour de victoire comme celui-ci, l'Academie Françoise demeure dans le silence; auroit-elle bonne grace à demeurer oisive dans le tems qu'elle couronne l'Eloquence & la Poësie. Laisseroit-elle tout l'ouvrage aux autres, & y a-t-il aparence qu'elle se taise, quand elle anime tout le monde à parler; C'est sur nous que tombe l'honneur éclatant d'être à l'abri du trône du plus grand des Rois; ne vous semble-t-il pas qu'il y ait quelque honte à laisser entierement aux autres le soin de l'en remercier? Tout le monde dit d'une commune voix, que les Muses sont entrées avec nous dans cet Auguste Palais: sauvons les, MESSIEURS, du reproche qu'on pourroit leur faire de n'être déja abandonnées à la paresse, parce qu'elles commencent d'être à leur aise;

ne ſouffrons pas qu'on les acuſe de s'être enorgueillies, juſqu'à ſe repoſer ſur les autres des éfets de leur reconnoiſſance. Prenons part s'il ſe peut aux triomphes d'aujourd'hui : les illuſtres Vainqueurs que nous couronnons, ſouffriront bien que nous cueillõs auſſi quelques lauriers? & l'ocaſion que nous leur avons donnée de faire éclater leur zele, & leur merite, les obligera ſans doute à nous laiſſer quelque part d'une gloire que ce partage ne peut diminuer. Souffrez donc, MESSIEURS, que je tâche en ce jour ſi celebre de faire ce que le public atend de vous, & ce que cette illuſtre aſſemblée ſemble vous demander. Je laiſſe les ſujets que ces Meſſieurs ont ſi heureuſement traité, n'oſant pas y mettre la main aprés eux. Tout eſt grand, tout eſt auguſte dans le ſujet que j'entreprens, puis que je pretens vous entretenir d'un Roi toûjours juſte, & toûjours victorieux. Avoüez ſeulement ma temerité. Les Muſes atentives autour de moi ſoûtiendront ma foibleſſe. Je les voi déja qui ſe preſentent, & les diverſes couronnes qu'elles portent ſur leurs têtes, m'inſpirent déja mille deſſeins differens. Reüniſſons, s'il ſe peut, tant de divers éloges; Et puis que LOUIS a également paru admirable dans la guerre & dans la paix, rapelons à ces deux états toutes les vertus qui brillent dans ſa per-

ſonne ; prudent dans les ataques, infatigable dans les villes, terrible dans les combats, moderé dans la Victoire, toûjours vaillant & toûjours vainqueur : Tel eſt Loüis dans la Guerre. Prodigue dans ſes dons, ſuperbe dans la ſtructure de ſes Palais, magnifique dans ſes fêtes, aimable dans ſes plaiſirs ; juſte juge des moindres differens de ſes ſujets, ſevere pour le crime & l'inſolence : Tel eſt Loüis, dans la Paix ; Et c'eſt dans ces deux Etats qui raſſemblent toute la gloire d'un vrai Monarque, que je vais vous le montrer, ſi mon diſcours peut ſeconder le zele qui m'anime aujourd'hui.

La Guerre eſt la plus forte paſſion des grands Princes, auſſi il ſéble que c'eſt par elle qu'ils puiſſent principalement arriver à la gloire, puiſque les Heros les plus renommez y ſont parvenus par la valeur, la victoire & les conquêtes. Cependant Loüis preferant le repos de toute la terre à l'amour qu'il avoit pour la victoire & les combats, & étoufant en lui-même l'ardeur de ſe ſignaler, dont nous avons vû des effets ſi prompts & ſi étonnans, languiſſoit, ſi j'oſe le dire dans une profonde paix, & pouvãt tout vaincre & tout conquerir ſe contentoit de rendre la juſtice à ſes ſujets, de leur faire ſentir le bonheur de ſon Regne, & de leur faire goûter enfin toutes les douceurs d'une Paix

tranquille. Que ſon courage a ſouffert de voir paſſer ainſi les premiers de ſes beaux jours! Combien de fois s'eſt-il plaint d'être trop redoutable? Combien de fois a-t-il nommé, malheur, la crainte de ceux qui lui cedoient juſqu'à ſes moindres pretentions; Mais de quelle joie auſſi ne fut-il point capable quand il put douter quelque tems que l'Eſpagne dût ceder les droits de la Reine? Quelle impetuoſité fut égale à celle de ſon courage? Cette ardeur gênée depuis ſi longtems, produiſit des effets incroiables. Les plus fortes villes ne reſiſterent que trois jours, les Provinces entieres furent reduites au bout de deux ſemaines, tout cede au monarque, tout obeït au vainqueur. Arrêtez, Grand Roi, moderez vôtre reſſentiment, toute l'Europe tremblante s'engage à vous ſatisfaire: Le croira-t-on, MESSIEURS? Tout prêt d'aſſujettir la Flandre entiere, aiant un beau pretexte d'un premiers refus pour pourſuivre ſes conquêtes, pouvât tout par la force & par ſa valeur, Loüis ſe contente encore de ſes legitimes pretentions: Au milieu du chemin de la gloire qu'on trouve dans les combats, ce Grand monarque arrête ſa courſe, écoute la juſtice la plus ſevere, & content d'avoir vaincu, redonne même à ſes Ennemis une partie de ſes conquêtes. Faiſiez-vous ainſi, fameux Conquerant de l'Aſie, lors

que dépouillant Darius, ce Roi puiſſant & malheureux, vous refuſâtes même pour ſatisfaire vôtre ambition, le partage d'un des plus grands Empires de la terre qu'il vous offoit, & où vous ne deviez rien pretendre. Aprenez que ſi nôtre Roi triomphant n'avoit voulu comme vous que conquerir & vaincre ? dans l'état où il étoit, & dans la terreur que donnoit le bruit de ſes Armes ; aprés étre parti de l'autre extremité de l'Europe, on l'auroit vu plus jeunes que vous encore au bord de l'Euphrate faire gemir vôtre ombre de la douleur de voir ſur la terre un plus Grand Conquerant que vous.

Pluſieurs Rois puiſſans unis enſemble, effraiez par de ſi extraordinaires commencemens, s'empreſſerent pour apaiſer Loüis ; ils admirerent ſa ſageſſe & ſa moderation, ils connurent par ſa generoſité que la raiſon ſeule guidoit ſes Armes, puiſque dés qu'on lui fit juſtice, il mit les Armes bas ? & ils calmerent enfin la crainte qu'ils avoient de ſa valeur, quand ils virent qu'il ne portoit la Guerre qu'aux lieux où il devoit legitimement commander. Ainſi la Paix fut preſque auſſi-tôt rapellée que bannie ? & ſans les injurieuſes ingratitudes d'une Republique imprudente, ſans doute que content de ces eſſais de valeur qui le rendoient déja ſi redoutable, Loüis n'auroit ſongé qu'à maintenir

le plus floriſſant Roiaume dn monde. Mais que dis-je, MESSIEURS ? La Guerre a-t-elle rien troublé dans la France? n'a-t'elle pas au contraire extrémement contribué à ſa gloire? C'eſt ſur vous, infortunée Republique, qu'eſt tombé tout le malheur de la guerre. Nos Provinces ſont dans le calme & le repos, les vôtres ſont deſolées, les François y ont fait des preuves de valeur incroiables, vos ſoldats n'ont preſque point montré de courage: LOUIS enfin y a aquis une gloire immortelle, & vôtre Etat y a perdu en peu de jours toute la gloire qui l'avoit rendu recommandable pendant pluſieurs ſiecles. Mais comment pourrai-je, MESSIEURS, vous bien raconter tant de ſieges & de combats pluſieurs fortes villes priſes enſemble en deux jours, de grands fleuves paſſez à la nage à la vuë des ennemis, les provinces ſoûmiſes dans moins de tems qu'il n'en faut pour les parcourir; Fiere Hollande quel étoit donc le fondement de cet orgueil qui vous faiſoit braver les Rois? La lecture de vos hiſtoires vous avoit ſans doute donné cette confiance, & vous vous étiez cruë invinicible voiant lors vôtre Etat reſiſter à toutes les forces de l'Eſpagne & de l'Empire: Mais vous deviez croire que les grãdes actions que ces vaillans Princes qui conduiſoient vos armées, & l'éclat de vôtre gloire paſſée,

ſeroient plûtôt un ſujet de quelque emulation pour Loüis, qu'une raiſon pour vous raſſurer & pour l'empécher de vaincre. Vous en avez fait la funeſte experience, quand en un mois vous vous étes vus reduits à un petit eſpace de terre, & à vous faire un rempart de l'Ocean, puis que les plus fortes murailles & les plus profondes rivieres n'empéchoient pas nôtre Roi d'aler juſqu'à vous.

Mais toutesfois, Messieurs, j'ai tort d'inſulter à la foibleſſe de nos ennemis. Ils ne manquent ni de force ni de courage, & je m'étonne même qu'ils n'aient pas entierement ſucombé, & qu'ils aient l'audace de reſiſter encore. Comment s'opoſer à la rapidité de Loüis dans ſes conquétes ? Comment tromper ſa vigilance? Comment reſiſter à ſa valeur ? Voiez-le marcher à la tête de ſes Armées, voiez-le tourner ſes pas vers la Hollande ; ne diroit-on pas que c'eſt le Maitre du monde qui ſe promene dans ſon Empire, & qui va châtier quelques inſolens? Il paſſe par les Etats de pluſieurs Princes, il traverſe des Villes & des Provinces ſans preſque s'enquerir ſi l'on veut ſoufrir ſõ paſſage, & va droit aux lieux où eſt le ſiege de la revolte. Trente Villes biẽ fortifiées & bien munies ſe rendent à l'aſpect du Vainqueur, & ceux qui les gardent ſemblent n'y être demeurez que pour atendre leur Maitre,

avoir l'honneur de le recevoir. Point de murs abatus, point de combats, le plus grand ſoin eſt de ſe ſoutraire à la colere du Prince, d'implorer ſa Clemence, & de ſe ſeparer des ingrats qu'il veut punir. Avoüez Grand Roi, que vous avez ſouvent rougi des conquêtes qui vous ſembloient ſi faciles: vous avez eu honte de la foibleſſe de vos ennemis, & vous avez cru plus d'une fois qu'il n'y avoit pas aſſez de gloire pour vous à vaincre ſans beaucoup de reſiſtance. Mais ſouffrez que je vous faſſe connoître toute la grandeur de vôtre deſtin. Un Conquerant comme vous ne trouve rien qui lui reſiſte, on n'atend jamais des Armées acoûtumées à vaincre, on ne diſpute point la victoire à des troupes qui paſſent les rivieres à la nage, qui vont en arrivant ſe loger dans le foſſé d'une place preſque imprenable, & qui ne rencontrent point d'ennemis qu'elles ne pouſſent ſans balancer. Les Villes n'étoient-elles pas remplies de fortes garniſons? n'étoient-elles pas bien fortifiées & bien munies; Vos ennemis n'avoient-ils pas des troupes & des Generaux; & n'eſt il pas encore plus glorieux pour vous, que la crainte vous prepare en tous lieux la Victoire, que de l'acheter par le ſang que vous ne répandez jamais qu'à regret. Avec ces Armées nombreuſes & vaillantes conduites par un tel Capitaine que vous,

choiſiſſez, Grand Prince, où vous voulez regner : Ceux que vous ataquez, ſçavent que vous reſiſter c'eſt ſe perdre; que vous ceder c'eſt ſe rendre heureux; Tout vous craint, tout vous aime; Vôtre valeur ſoûmet les ſuperbes, vôtre bonté gagne tous les cœurs : Où trouverez-vous des Ennemis ? & la gloire n'eſt-elle pas plus grande de forcer tout à ceder, que de ne rien aquerir que par la peine, & par le ſang ?

Ce n'eſt pas, M. que nos Ennemis n'aïent reſiſté plus d'une fois avec opiniâtreté, mais la promptitude & le nombre des Victoires en ont, pour ainſi dire, étouffé le ſouvenir : Zutphen, Nimegue, n'ont-ils pas tenu quelque tems ? n'avons-nous pas vu les bords du Rhin rougir de ſang, & d'un ſang même precieux, lors que tant de braves Guerriers ſe firent un chemin à travers les eaux pour entrer dans les païs les plus fertiles des Ennemis ! Mais enfin Loüis n'a plus rien à deſirer, il a trouvé dans le Siege fameux de Maſtric toute la reſiſtance qu'il pouvoit atendre, & c'eſt là qu'il a pris plaiſir à faire connoître qu'il poſſedoit au ſouverain degré toutes les grandes qualitez d'un Capitaine. Oüi, Meſſieurs, il n'y a plus aucune ſorte de gloire dont ce Grand Roi puiſſe étre jaloux ; Maſtric en eſt le comble. Voïez avec quelle adreſſe il cache

ſon deſſein à ſes ennemis: regardez toutes ſes marches differentes, & avec quel ordre enfin il inveſtit cette ſuperbe Ville. Il retient l'ardeur acoutumée de ſes ſoldats, & ſe retient lui même pour laiſſer aux aſſiegez le tems & l'honneur de ſe deffendre. Je m'imagine voir à cet important ſiege, tous les fameux Preneurs de Villes dont les Hiſtoires nous racontent tant de belles choſes; Ie m'imagine, dis-je, les voir tous atentifs autour du Roi, pour le conſiderer dans cette action où il devoit faire éclater ſon experience dans le veritable art de la guerre. Quelle confuſion n'ont-ils point euë de voir ſa prudence à regler ſeul les ataques, & ſon courage à les apuier & les ſoutenir; Ils ont admiré ſa vigueur dans les veilles, & dans les fatigues, & ſa capacité dans l'ordre du ſiege, & dans les travaux qu'il ordonnoit; mais ſur tout ils l'ont vû avec étonnement dépouïller une partie de ſa Majeſté & de ſa Grandeur, pour prendre la douceur, & la familiarité d'un General, & d'un Capitaine. Quelle conſolation pour ceux qui mouroient à ſon ſervice, d'étre loüez & regretez d'un ſi Grand Prince, & d'atirer en mourant quelques-uns de ſes regards! Quelle joie pour ceux qu'on remportoit bleſſez, de trouver en paſſant les yeux de leur Maitre, de recevoir des éloges de ſa bouche, & de reſ-

ſentir les effets de ſa liberalité! Quelle douceur enfin pour ceux qui revenoient vainqueurs du combat, de ſe voir couronnez par les mains de Loüis, qui avoit été le témoin & le compagnon de leurs actions de valeur, & qui daignoit leur ceder en même tems quelque partie de ſa gloire. C'eſt ici, MESSIEURS, que j'aurois un beau champs pour m'étendre ſur la valeur de ce grand Monarque, ſi j'oſois m'y abandonner; Mais j'aurois peur d'être deſavoüé de tous ſes ſujets, qui admirent en ſecret ſon courage, & blâment hautement le peu de ſoin qu'il a des jours qui leur ſont ſi precieux. La crainte que nous avons que la loüange ne ſemble l'autoriſer encore à expoſer une vie qui nous eſt ſi chere, retient les tranſports de nôtre joie, & nous empêche de donner à ſa valeur les éloges qui lui ſont dus. Qu'il me tarde, MESSIEURS, de le voir à l'ombre des Lauriers qu'il cueille avec tãt de peril pour lui & tant de crainte pour nous! Que j'aurois de joie de le voir avec tant de gloire échapé à tous les dangers qui nous font trembler: C'eſt alors que je prendrois plaiſirs à vous le montrer commandant les aſſauts en perſonne, viſitant lui-même toutes les gardes, ordonnant de prés tous les travaux, & l'eſprit auſſi preſent au milieu du peril, que dans la plus profonde Paix,

Retirez-vous Germains, n'avancez point, troupes Imperiales, ne venez point irriter encore la valeur de Loüis, & ne donnez point à ſon courage un juſte pretexte pour vous perdre & pour ranger vos Etats ſous ſes Loix ; Laiſſez venir des ingrats implorer la clemence de leur bienfacteur: laiſſez leur le moment favorable qui peut empêcher leur ruine entiere: La plupart des Provinces ſont déja ſoumiſes, les plus fortes Villes ſont renduës, Loüis épargne le reſte, par generoſité, & parce que cette Republique ſemble vouloir ſe reconnoître, au lieu de ralumer le courroux du Roi, Germains, briguez ſon aliance, & travaillez à la Paix. Il nous tarde auſſi-bien de revoir ce grand Roi couronné des mains de la Victoire, loin de tous les perils ſe redonner tout entier à ſes ſujets, & nous avons impatience de joüir en repos de toute la gloire que ſes conquêtes font rejaillir juſques ſur nous. Ce fameux Heros ne perdra rien de ſon éclat ſous la Paix, & aprés avoir aquis une ſi belle reputation dans les combats par la rapidité de ſes progrez, il retrouvera encore de nouveaux triomphes dans les exercices de la Paix, puiſqu'elle a été le commencement de ſa gloire, & que ſa conduite dans l'art de regner l'avoit dés ſes plus jeunes ans rendu ſi redoutable à toute la terre.

Aprés

Aprés les merveilleuſes actions de la Guerre, il ſéblera peut-être que les dōux emplois de la Paix doivent avoir peu d'éclat. Quand je ſonge toutefois que les Hiſtoires nous montrent pluſieurs Vainqueurs, pluſieurs Conquerans, & que dans toute l'antiquité il ne s'eſt trouvé qu'un ſeul homme qui ſe ſoit rendu fameux par une longue Paix; j'oſe dire que ſi Loüis a beaucoup de gloire à ſurpaſſer tous les plus grands Capitaines dans le métier de la Guerre, il n'en a pas eu moins a rapeller, & même a effacer par ſa glorieuſe maniere de regner dans la Paix, la memoire du ſiecle d'Auguſte. La juſtice du Ciel a bien paru dans le malheur de la Hollande, qui par ſon imprudence & ſon ingratitude étoit venuë arracher Loüis à la plus heureuſe Paix que l'Europe eût jamais vuë. En effet, M.a-t-on jamais vû un Roi gouverner avec tant de ſageſſe, & s'apliquer avec plus de ſoin au repos de ſes ſujets. On compteroit les jours par autant d'actions ou de bonté, ou de liberalité, ou de juſtice. La même fatigue que Loüis ſe donne pendant la guerre pour vaincre ſes ennemis, il ſe la donnoit pendant la paix dans ſon Cabinet à travailler à nôtre repos. Que de biens nous ont produit ces heureuſes deliberations qui ocupoient preſque toutes ſes journées! La fureur des Duels éteinte, a

remis le calme dans les familles ; les voleurs détruits ont raſſuré le public ? la juſtice reformée a banni la chicane ; le commerce établi, nous a aporté les richeſſes & l'hommage de toutes les nations ; les diverſes manufactures de tous les Arts ont conſervé chez nous l'abondance. Où ſont les méchans que Loüis n'a point punis? Où ſont les malheureux qu'il n'a point protegez ? quelle injuſte autorité n'a-t-il point reprimée ; Quelle foibleſſe n'a-t il point ſecouruë ? Outre tant de biens ſenſibles, combien d'avantages agreables avons-nous reçus de ſa main liberale ? Tous nos rivages embellis, ces bâtimens d'une ſtructure immortelle, ces jardins delicieux, toutes ces Academies differentes où tous les beaux Arts cultivez avec étude, ſe ſont élevez à la derniere perfection.

Pour mieux juger de tant de belles choſes, il faudroit ſe mettre en la place de quelque François, que la curioſité auroit tiré de la France depuis quelques années, pour viſiter l'Europe, les Indes, & tout ce qu'il y a de plus rare dans le monde. Il auroit laiſſé la Capitale de ce Roiaume une vraie retraite de brigans, & la plus ſale de toutes les villes ; les maiſons du Roi incultes, & preſque inhabitables; il auroit laiſſé les finances entre les mains de quelques particuliers éle-

vez en deux jours de la pouſſiere, il auroit quité nos ports degarnis de vaiſſeaux hormis de quelques Etrangers qui nous enlevoient toutes nos richeſſes, & nous aportoient des marchandiſes inutiles ; il auroit enfin laiſſé le deſordre, l'ignorance, la barbarie à l'égard des plus beaux Arts, & peut-étre auroit-il alors quité nos rivages avec quelque plaiſir. Quel changement à ſon retour ! Il trouve nos ports preſque inacceſſibles par le nombre des grands vaiſſeaux de guerre; Il trouve des magazins prodigieux, les rivages de la mer embellis par de fortes citadelles & par de bâtimens ſuperbes pour la conſtruction des vaiſſeaux ; Il y voit des navires de toutes les parties du monde, un nombre infini de Matelots & de Pilotes déja ſçavans dans l'art de naviger, même pour les voiages de long cours: Quel étonnement pour lui quand il avance dans la France, il trouve les chemins élargis & rendus beaux en toutes ſaiſons, il a peine encore à ſe déſacoûtumer de la crainte des brigans qui ocupoient tous les chemins ; il eſt étonné de marcher ſeul à toute heure, & de ne trouver par tout que le repos & l'abondance ; mais enfin, quel enchantement pour lui d'arriver en ces lieux ! Il méconnoit entierement une ville qui n'a rien de ce qu'il lui avoit laiſſé, il la trouve nette, il trou-

ve que de grandes & belles ruës, la nuit y eſt auſſi ſure & auſſi brillãte que le jour, & ſa tranquillité n'eſt plus interrompuë de cris & de plaintes comme autrefois : Quelle ſurpriſe pour lui de voir le Palais ſuperbe des Rois preſque achevé, cette façade du Louvre, l'atente de tout le monde depuis ſi long tems, ornée d'un nombre infini de ſuperbes colomnes; ces autres monumens admirables qu'on éleve à la gloire du Roi, & de ſe promener dans ces jardins enchantez remplis de plantes & des fleurs les plus rares, & dreſſez avec un art juſqu'ici inconnu aux hommes. Mais tout cela doit ceder encore à l'étonnement que lui cauſe le ſoudain progrez de tous les Arts. Il voit les Architectes, les Peintres & les Sculpteurs en peu d'années rendus auſſi habiles que les plus fameux de l'antiquité : Il voit dans Paris tout ce qu'il y a de plus riche & de plus précieux dans le monde, ſorti des mains ſeules de nos artiſans; Qu'il ſuive ſa route juſqu'à Verſailles; c'eſt là qu'il a raſſemblé tout ce que l'art humain peut inventer de plus admirable, mille fontaines dont la ſource ſemble être une mer entiere, mille ſtatuës d'un prix ineſtimable, les peintures les plus exquiſes, les marbres les plus precieux, les meubles les plus riches, & tout ce qui ſe peut imaginer enfin de plus beau & de

plus rare. Mais aprés avoir conſideré tant de belles choſes, qu'il faſſe reflexion ſur le changement qui eſt arrivé dans les eſprits. Il voit la moderation qui a pris la place du luxe & de la licence; il voit les puiſſans ſans orgueil, les peuples ſans inſolence; il voit les plus dignes dans les premieres places, les plus ſages dans les Prelatures, les plus juſtes dans les Tribunaux; il voit enfin le merite reconnu & couronné. Ce ſont là, MESSIEURS, les veritables fruits de la paix dont nous joüiſſons depuis pluſieurs années. Jettez les yeux ſur l'Auteur de tant de biens, & vous verrez qu'en lui tout eſt conforme aux avantages qu'il procure à ſes ſujets: Il ſied bien au plus moderé de tous les hommes d'inſpirer la moderation aux autres; Il ſied bien au plus puiſſant des Rois, qui n'eſt fier que pour ſes ennemis, de reprimer l'orgueil des puiſſans & des riches; & le plus ſage des mortels enfin a bonne grace à aimer & recompenſer les ſages, & punir les méchans.

Je n'ai garde ici, MESSIEURS, d'oublier les bienfaits dont Loüis a comblé les ſçavans, & ſur tout la protection auguſte dont il nous à honorez. On a vu des Rois & des Empereurs careſſer les gens de lettres, mais Loüis eſt le ſeul dont la liberalité ſe ſoit étenduë ſur tous les ſçavans en general: ſes bienfaits les

ont cherchez juſqu'aux païs les plus éloignez : il a recompenſé la vertu qui étoit cachée dans les ombres d'une nuit preſque continuelle, & ſes propres Palais ſont aujourd'hui la retraite de toutes les Muſes. Dans l'un la Peinture & la Sculpture font triompher leur Art avec magnificence. C'eſt là qu'on a rendu à ces deux ſœurs l'éclat qu'elles avoient perdu par le peu d'eſtime qu'on avoit pour elles;& c'eſt là que de ſimples artiſannes qu'elles étoient devenuës, elles ont repris le nom glorieux de Muſes, puis qu'elles raiſonnent ſur les manieres,& que l'eſprit,& le jugement conduiſent les mains qui n'étoient guidées que par quelque heureux naturel. Ecoutez en ce même lieu les ſçavantes leçons d'Architecture, qui vont deſormais dans la France produire autant de Palais que de maiſons. Venez entendre d'un autre côté des concerts melodieux, & vous verrez triompher la Muſique, avec tout ce qu'elle a de plus brillant,les ſpectacles pompeux, les danſes ingenieuſes & les machines ſurprenantes.Les ſciéces les plus profondes ont auſſi leur place dans la maiſon d'un ſi grand Roi ; les Aſtronomes y font les obſervations les plus curieuſes ; les Phiſiciens les experiéces les plus utiles,& c'eſt là qu'on voit de nouveaux Archimedes, dont l'étude & l'aplication feront l'étonnement de

nos neveux, Mais parmi tant d'éclat enfin avoüez fameuſes Academies, que nos avantages ſont encore plus grands que les vôtres; Souffrez que la protection du plus grand des Rois nous donne aujourd'hui quelque vanité; Permettez-nous de croire que Loüis daigne nous aimer encore plus que vous, puis qu'il nous apelle dans ſa propre demeure, puiſque nous ſommes plus prés de ſa perſonne, & puiſque, ſi nous l'oſons dire, enfin il eſt de nôtre Corps, & le premier d'entre nous. Comme Roi il protege tous les beaux Arts, parce qu'il les aime, & que ſa liberalité leur donne le moien de s'acroitre; Mais ce n'eſt point ſeulement en qualité de Roi qu'il eſt protecteur de l'Academie : Comme c'eſt principalement à la pureté de la Langue que s'aplique cette Compagnie, l'Eloquence naturelle de Loüis, l'heureuſe facilité qu'il a à s'expliquer, le choix & la pureté des paroles dont il ſe ſert, & ce charme inexplicable qu'il répand dans toutes les choſes qu'il dit, l'ont fait à juſte titre Protecteur de l'Academie. Il nous fait un honneur & une grace extréme d'acepter cette qualité; mais quand il l'auroit dédaignée il eût toûjours été vrai qu'il en eut été le plus digne; Et ce n'eſt pas la moindre gloire qui brille dans ſa perſonne, que la gloire de bien parler, qui le rend le pre-

mier d'entre nous, comme toutes ſes autres grandes qualitez le rendent le premier d'entre les autres hommes. En verité, MESSIEURS, quand je ſonge à tous ces heureux avantages qui nous étoient donnez par la paix, j'ai bien de la peine à m'abſtenir de ſouhaiter ſon retour, & je ne puis m'empêcher de murmurer contre la fole audace de cette Republique, qui eſt venuë partager avec nous les ſoins de nôtre Prince, nous ravir ſon aimable preſence, nous alarmer par la crainte de la perdre, mêler dans ſon ame des deſirs de vengeance avec l'amour de ſes ſujets, qui ocupoit ſeul ſes penſées, & qui eſt venuë enfin pour ſe ruïner & montrer ſa foibleſſe, troubler nôtre repos & ſuſpendre les grands deſſeins de nôtre Roi, pour l'augmentation de nôtre gloire & de nôtre felicité.

Il eſt tems, Prince genereux, d'arrêter le cours de vos Victoires, vos ennemis ſont trop foibles pour meriter vôtre courroux : leurs Alliez jaloux de vôtre grandeur, n'oſent même les ſecourir; des Rois moins patiens & moins moderez que vous, pouvant ce que vous pouvez, les compteroient déja au nombre de leurs ſujets; Monarque glorieux, regardez-les tous comme vos eſclaves, puiſqu'il ne vous faut qu'une campagne pour les ſoumettre; Mais redonnez à l'Europe une

profonde Paix ; La peur de vous avoir pour ennemi la rendra generale,& tiendra tous les Etats dans une parfaite union. C'eſt ainſi qu'Auguſte étant devenu le Maître du monde dés ſes plus jeunes ans, donna la Paix à l'Univers; mais une Paix ſi heureuſe,que la Renommée en dure encore aujourd'hui,& ſert de modeſtie pour le tems le plus fortuné de toute l'antiquité. Grand Roi, vainqueur tant de fois, Monarque du plus floriſſant & du plus beau Roïaume du monde, quitez les armes qui ne trouveront plus où s'ocuper: revenez au cœur de vos Etats jouïr de tous les biens qui vous ſont reſervez. Que pouvez-vous deſirer? Vos treſors ſont immenſes, vos ſujets vous adorent ; quelle gloire demandez-vous ? Vous avez tout vaincu par la guerre,vous avez tout charmé dans la Paix;revenez vous redonner à vos peuples,venez atendre ſur vôtre trône l'hommage de toutes les Nations. Riche & ſage comme Salomon, vous ſerez l'Arbitre de tous les differens, & la curioſité de voir un ſi grand Prince, amenera ſur nos terres les Rois les plus éloignez. Genereux & bon comme Auguſte, vous verrez groſſir vôtre Cour des plus puiſſans Princes de l'Univers,& les Sçavans comblez de vos bienfaits, marqueront vôtre ſiecle comme le ſiecle de la felicité.

Il ſemble, MESSIEURS, que le Ciel

veüille exaucer nos vœux, & que tout ſe diſpoſe à apaiſer la juſte colere de Loüis, ſongez donc par avance à preparer les plus beaux traits de l'Eloquence, & de la Poëſie. Une longue Paix vous fournira du loiſir pour parler de toutes ſes Victoires, dont le nombre vous accable aujourd'hui dans ce palais ſi prés de ſon trône, vous trouverez tous les jours de nouveaux ſujets de l'admirer & de le loüer. J'ai commencé, MESSIEURS parce que j'aurois eu trop de deſavantage à parler aprés tant de rares genies qui me ſurpaſſent de ſi loin dans l'Art de bien dire : Mon zele a été aſſez heureux de prevenir les ouvrages fameux qui vont naître de vos veilles, & je ne pretens tirer d'autre gloire de mon diſcours, que celle de vous avoir marqué une partie des belles actions de ce Monarque invincible, auſquelles vôtre Eloquence donnera toutes les couleurs qui ſont neceſſaires pour ne rien diminuer de leur grandeur & de leur éclat.

# HARANGUE AU ROY,

## *A ſon retour de la Priſe de Maſtric.*

SIRE,

Nous revoïons V.M. encore victorieuſe ; & la douleur que nous avons euë de ſon éloignement eſt heureuſement diſſipée par un retour triomphãt & glorieux. Maſtric le plus fier eſpoir de vos ennemis a ſuccombé ſous l'effort de vos Armes, & cette ſuperbe Ville s'eſt vuë ſoûmiſe en peu de jours par l'impetuoſité de vôtre valeur, & les ſeuls conſeils de vôtre prudéce. Quelle joie pour tous vos ſujets qui aiment vôtre gloire, & vôtre perſonne, de vous revoir loin des perils qui les faiſoient trembler, & couvert des plus beaux lauriers qui aient jamais couronné la tête des Heros! Mais quel honneur pour l'Academie Françoiſe, de ſe voir emploiée par vos Victoires continuelles, aux plus

illuſtres matieres qui aïent jamais ocupé les Muſes. Il eſt vrai qu'elle s'eſt plainte plus d'une fois de la rapidité de vos conquêtes ; les Muſes mêmes tout acoutumées qu'elles ſont aux Exploits ſurprenans, ont trouvé quelque choſe de ſi extraordinaire dans ce que la renommée leur venoit raconter tous les jours, qu'elles ont été ſouvent tentées de venir s'éclaircir auprés de V.M. s'il étoit vrai que vous priſſiez pluſieurs fortes places en trois jours & les Provinces entieres en deux ſemaines; s'il étoit vrai que vous entraſſiez dans le païs de vos ennemis à travers les profondes rivieres bordées de ſoldats, ne pouvant croire que vous puſſiez, ainſi qu'on le publioit, forcer les élemens, braver la rigueur des ſaiſons, & ſoûmettre la nature a tous vos deſſeins. Mais enfin, SIRE, il eſt juſte que tout ſe reſſente de la grandeur de V.M. Vos ſoudaines Victoires, vôtre rare valeur, vôtre ſage conduite, vos vertus enfin vous montrent à l'Univers bien au deſſus de tous les Conquerans & de tous les Rois qui ont juſques ici paru ſur la terre ; Il faut auſſi que tous vos ſujets dans leurs emplois differens ſurpaſſent les autres hommes, & qu'ainſi nôtre ſiecle devienne en quelque ſorte digne du Prince qui en eſt tout l'ornement. Nous voïons déja vos Capitaines & vos ſoldats devenus autant

de Heros : La grandeur de vôtre ame a élevé leur courage, & leur a fait oſer ce que la plus haute valeur n'avoit pas ſeulement imaginé. Ce Palais nous montre un nombre infini de miracles que vous avez enſeignez à tous les Arts, & dont les hommes ne ſe fuſſent jamais crus capables, ſi vous n'en aviez le premier conçu les deſſeins, & ſi vous ne leur aviez inſpiré le courage de les entreprendre. Les Poëtes & les Orateurs, animez de ce même eſprit, vont auſſi ſe ſurpaſſer eux-mêmes ; & racontant ſimplement vos actions, ils ſeront plus élevez, plus magnifiques, & agreables que tous ceux des ſiecles paſſez ; La grandeur & la hardieſſe de vos projets fourniront le merveilleux de leurs ouvrages, & le nombre de vos Victoires en fera la diverſité. Voilà, SIRE, ce que l'Academie Françoiſe peut offrir à Vôtre Majeſté pour marquer une partie de la reconnoiſſance qu'elle a des bienfaits dont vous l'honorez, & c'eſt ainſi qu'elle tâchera de répondre en quelque façon à l'honneur qu'elle a d'être dépoſitaire de tant d'explois memorables, pour en rendre compte à tous les âges, & leur propoſer en vous un Heros qui ſera le modelle des Princes, l'amour des peuples, & l'admiration de toute la poſterité.

# DISCOURS

## *De l'utilité des Academies.*

IL y a eu dans tout le cours des siecles peu d'assemblées de gens de lettres, qui aient paru sous le nom d'Academies. La premiere a été chez les Grecs, instituée par Platon, qui dans un lieu agreable aux portes d'Atheres, rassembla les plus habiles Philosophes de son tems, pour conferer des plus épineuses questions de la Philosophie. La seconde a été chez les Romains & Ciceron fut celui qui prit soin d'orner un lieu solitaire auprés de Rome, & c'est de là même que sont sortis ces beaux livres Academiques, & quelques uns de ces traitez que nous admirons encore tous les jours. On a vu dans nos derniers tems plusieurs autres Academies; mais sans pretendre rien diminuer de l'estime qui leur est duë, je compte pour la troisiéme l'Academie Françoise, instituée, sous l'avû du Roi Loüis le Juste, par le Grand Cardinal de Richelieu. Souffrez, MESSIEURS, que je remarque en passant les glorieuses circonstances de ces illustres Academies, instituées par les trois

plus grands genies que l'on ait vû naître parmi les hommes, floriſſantes dans les trois ſiecles du monde les plus beaux & les plus renommez, & immediatement ſuivies du regne des trois plus grands Heros qui aient paru ſur la terre. Quels inſtituteurs, Platon, Ciceron, Richelieu ! Quels diſciples ! En Grece, les Xenocrates, les Polemons, les Speuſippes, les Ariſtotes : à Rome, les Piſons, les Luculles, les Hortenſes, les Varrons : en France, les Balzacs, les Vaugelas, les Racans, les Voitures. Quels ſiecles ! Athenes floriſſante, Rome au ſommet de ſa gloire, la France triomphante. Quels Prince, ou plutôt quels Heros enfin ont paru dans ces tems ſi remarquables ! Alexandre, Auguſte, Loüis. C'eſt ainſi qu'il ſemble que lors que les lettres ſont dans le plus haut degré de leur élevation, elles ont neceſſairement amené avec elles tout ce que la terre pouvoit produire de plus merveilleux, & ont été acompagnées de tout ce qu'il pouvoit y avoir de plus éclatant dans le monde ; ou plutôt, c'eſt ainſi que, lors que le Ciel meditoit de donner de grands Heros à la terre, il en preparoit l'arrivée par un amas brillant de genies admirables dans tous les Arts, & faiſoit preceder leur venuë par de nouvelles lumieres, qui ſembloient venir par avance éclairer les lieux où ces grands hommes devoient paroître,

pour rendre ces lieux plus dignes d'être le theatre fameux de leurs grandes actions.

Ne croïez pas, Messieurs, que ces trois Academies doivent au hazard tout l'éclat dont elles ont brillé, & dont elles brillent encore aujourd'hui ; c'est l'effet ordinaire & presque infaillible des Academies, de produire un grand nombre de personnages illustres, & de rendre ensuite un siecle celebre en toutes choses.

Mais pour bien connoître toutes les differentes utilitez des assemblées Academiques, & pour suivre quelque ordre, prenons une Academie dans sa naissance, examinons ses utilitez secrettes, & le profit qu'elle porte même à ses disciples, & ensuite nous la conduirons jusqu'au comble de sa gloire.

La premiere démarche de celui qui veut former une Academie est d'assembler les gens de lettres, & j'ose dire, Messieurs, que cette premiere démarche est presque tout. Je ne m'étonne point si on a vû si peu d'Academies ; je m'étonne encore moins que ces Academies aïent tant fait d'honneur à leur siecle : il n'est rien de plus difficile que d'assembler des gens de lettres, mais il est aisé de concevoir que leur union & leurs conferences peuvent faire des progrez infinis. Il faut l'avoüer, Messieurs, le sçavoir & le bel esprit sont ordinairement acom-

pagnez de quelque orgueil, de peu de complaiſance, & de beaucoup de jalouſie. Quand Platon voulut aſſembler ces Philoſophes illuſtres qui compoſerent ſon Academie, il eut beſoin ſans doute, de beaucoup de déference à leurs ſentimens pour ne pas choquer la delicateſſe de leur orgueil, d'une grande douceur pour atirer leur complaiſance,& l'on doit croire enfin qu'il eut un genie extrêmement élevé au deſſus d'eux,pour n'être point ſujet à leur jalouſie.Il faut des eſprits du premier ordre, il faut de ces hommes extraordinaires que le ciel envoie ſi rarement,pour former de pareilles aſſemblées.

Il eſt vrai que cinq ou ſix fameux perſonnages ont commencé en quelque maniere les cõferences de l'Academie Françoiſe, mais nous ſçavons, MESSIEURS, à qui nous en devons la premiere idée & la veritable naiſſance ; c'étoit quelque choſe que cinq ou ſix ames ſe fuſſent aſſemblez,mais pour faire l'elite de ce que la France avoit de plus poli, pour établir une ſocieté douce & civile entre tous les rivaux d'un même ſiecle, pour ranger des gens de lettres ſous une eſpece de diſciple, pour reünir enfin dans un ouvrage commun toutes les lumieres des eſprits les plus éclairez du plus floriſſãt roiaume du monde, il ne falloit pas moins qu'un Richelieu. Combien de fois malgré ſes

soins a-t-on vu chanceler un dessein si grand, & si utile ? Ne sçavons nous pas que ceux mêmes qui avoient donné occasion à une si noble idée, ont gemi quelque tems de voir ainsi leur societé augmentée, leur liberté gênée en quelque maniere, & leurs secretes assemblées devenuës publiques ? Non il ne falloit pas moins qu'un Ministre plein d'autorité,& d'un esprit au dessus des envieux, & des jaloux.

Mais s'il est difficile, MESSIEURS, de former une Academie, & d'assembler ceux qui en doivent être les ornemens, on peut dire aussi que dés qu'elle est formée, tout devient facile,& que ceux qui la composent y découvrent tant d'utilitez pour eux-mêmes, que les mêmes choses qui de leur part s'opposoient à son établissement,servent ensuite à sa conservation. Cette espece d'orgueil si naturel à ceux qui par leur esprit se sont mis au dessus des autres, perd par la societé tout ce qu'il a de farouche,& ne conserve qu'une certaine fierté qui fait concevoir de grands ouvrages: le manque de complaisance adouci par la civilité, sert à reprendre les défauts sans indulgence,mais aussi sans aigreur ; & la jalousie enfin se change en une noble émulation.

Si tôt que l'Academie fut formée, quel brillant amas de lumieres ! que d'a-

grément & d'utilité pour ces grands hommes qui y furent apellez! Quelle douceur d'être mêlé parmi l'élite des plus beaux eſprits du monde! quelle utilité de profiter de l'étude & de l'aplication des plus habiles en toute ſorte de literature! Car enfin, MESSIEURS, on ne peut exceller qu'en une choſe. La Poëſie ſeule, vous le ſçavez, ſe partage entre pluſieurs perſonnes differentes, mais la ſocieté d'une Academie rend utile à chacun tous les divers talens de ceux qui la compoſent, par ces converſations ſçavantes & ingenieuſes où chacun aporte de ſon fonds, & parle ſelon le genie que la nature lui a donné, & qu'il a cultivé par l'étude. Que ce fut un commerce agreable & utile tout enſemble, quand on vit dans un même lieu les Silhons, les Meziriacs, les Bourzeis, fournir ces ſçavantes éruditions qui font tant de plaiſir à l'eſprit, & qui découvrent l'origine de toutes choſes; les le Vayers, les la Chambres, aporter les plus curieuſes connoiſſances de la Philoſophie; les Duryers, les d'Ablancours, les Vaugelas, découvrir tous les avantages de nôtre langue, par ces traductions admirables qui font tant d'honneur aux Anciens! Quel profit quelle douceur, MESSIEURS, de jouïr en même tems de l'éloquence d'un Balzac, de l'agrément d'un Voiture, de la fecondité preſque incroiable de

Monsieur Godeau! quelle satisfaction enfin de voir ensemble tant de Poëtes fameux, les Haberts si heureux dans leurs belles & ingenieuses fictions, Chapelain si celebre par tant de beaux ouvrages, Gombaut si sçavant à tourner à de beaux Sonnets, Tristan si naïf dans ses descriptions; Mainard si châtié dans son stile, & si agreable dans ses Epigrames, Racan grand disciple de Malherbe, & également admirable dans le Pastoral & dans le Lirique, & tant d'autres enfin que la posterité n'oubliera pas s'ils échapent presentement à ma memoire.

Je ne croi pas, MESSIEURS, qu'on puisse douter que tant de grands hommes ensemble ne s'instruisent beaucoup mutuellement; les lumieres des uns augmentent celles des autres, & il arrive infailliblement, qui bien qu'on n'excelle qu'en une seule chose, on devient pourtant également capable en toute sorte de stiles & de literature.

Pourrai-je bien ici faire connoître à ceux qui m'entendent toutes les utilitez qu'on tire de la continuation de ces sortes de conferences? C'est là qu'on se forme un gout exquis & raisonnable par ces critiques judicieuses qui se font tous les jours: C'est là qu'on aprend à travaillier solidement, & à polir ses ouvrages par le peu d'indulgence qu'on a pour les défauts, &

par les ſages avis que l'on reçoit. Enfin c'eſt là qu'on cultive avec plus d'étude & de ſuccez les talens qu'on a reçus de la nature, par la noble émulation de paroître & de n'être pas inferieur aux autres. Vous connoiſſez la verité de ce que je viens de vous dire, & j'avouë MESSIEURS, que je l'éprouve plus qu'aucun autre; l'Academie eſt une Biblioteque vivante, on aprend tout ſans peine & ſans étude; ma bonne fortune qui m'a amené parmi vous dés ma premiere jeuneſſe, m'en a fait faire une plus particuliere experience qu'à vous, qui étes entrez dans l'Academie avec un jugement, & un gout tout formé, & avec toutes les belles connoiſſances que les gens de lettres prennent ſoin d'aquerir. Si j'avois ſçu profiter de mon bonheur, que j'aurois apris de belles choſes parmi vous; je laiſſe à juger du profit immenſe que j'aurois pu faire, aiant devant moi les plus beaux modelles, & entendant parler tous les jours les Maîtres en toute ſorte d'arts, & de ſciençes.

C'eſt ici, MESSIEURS, qu'il faut que je déclare à tous ceux qui nous honorent aujourd'hui de leur preſence, la grandeur de l'ouvrage que nous avons entrepris; qu'il nous ſoit permis une fois de prendre un peu d'orgueil, & d'avoir quelque opniion de nos veilles, & de nos travaux. Que faiſoient aprés tout les Acade-

miciens Grecs, & Romains? Ils étoient apliquez aux ſeules queſtions de la Philoſophie ; mais dans nôtre travail quelle diverſité, quelle abondance de matiere: que ne trouve-t-on point dans la vaſte étenduë d'une langue ? toutes les ſciences & tous les beaux arts, les regles de la ſocieté civile, les converſations galantes, que ſçai-je enfin, la nature, & les dependances de toutes choſes: les queſtions de la langue ſont des treſors infinis, les mots ſont comme les ſemences de tout ce qu'il y a d'agreable & de profond : qu'il faudroit de divers talens pour être un parfait Academicien ; il n'eſt rien dans la nature qu'il ne falut connoitre ? il n'eſt aucune ſcience qu'il ne falut poſſeder ; mais cette diverſité qui ſe trouve dans les mots & dans les choſes, ſe trouve heureuſement auſſi dans ceux qui compoſent cette Compagnie. S'il faut définir & diviſer, nous avons des Philoſophes, s'il faut conſtruire, nous avons des Grammairiens; ſi les matieres ſont d'éloquence, nous avons des Orateurs ; ſi elles regardent la Poëſie, nous avons recours aux Poëtes: pour la politeſſe du ſtile nous ne manquons point de Courtiſans; pour l'hiſtoire, les plus ſçavans Hiſtoriagraphes de nôtre ſiecle ſont parmi nous ? traitons-nous les matieres de Juſtice ou de Politique? ceux qui par leur merite ſe ſont éle-

vez aux premieres places dans le Miniſtere & dans les Tribunaux, ont ſoin de nous les expliquer; parlons-nous d'affaires Eccleſiaſtiques ? nos Prelats, & nos Abez nous empêchent de nous y abuſer : Enfin, MESSIEURS, ſi je l'oſe dire même, nous trouvons parmi nous de la galanterie, c'eſt ce mélange heureux, qui fait la douceur, & l'utilité de nos aſſemblées.

Je regarde Richelieu ce fameux Cardinal comme un curieux qui cherche les fleurs les plus precieuſes pour orner un parterre, il ne ſe contentera pas de deux ou trois ſortes de fleurs, quelque rares, & quelque belles qu'elles puiſſent être, il en aſſemblera pluſieurs, & ſongera ſeulement en chaque ſorte de choiſir les plus belles, & les plus recherchées; toutes ces fleurs differentes ſe ſervent mutuellement leurs couleurs mélées avec art ſe prêtent de l'éclat les unes aux autres, & de leur agreable mélange enfin, il ſe forme une beauté ſurprenante qui raſſemble en elle toutes les differentes beautez, qu'elles avoient chacune en elle-même, C'eſt ainſi qu'a travaillé cet homme rare qui a formé l'Academie, il ne s'eſt pas contenté de Philoſophes, & d'Orateurs, il a fait le choix parmi les Doctes, les Grammairiens, les Poëtes, les Hiſtoriens, les Courtiſans, de ceux que le merite, & la re-

nommée avoient diſtinguez des autres; A meſure que la mort cruelle nous a ravi ces grands hommes, ces places, non ſãs quelque heureuſe fatalité qui preſide à la reputation de cette Compagnie, ont éte remplies dignement, & c'eſt par cette heureuſe ſuite de grands perſonnages, preſque tous differens dans leurs caracteres, que l'Academie s'eſt élévée enfin à ce degré de gloire où nous la voions aujourd'hui.

Juſques-ici, MESSIEURS, j'ai parlé des utiltez ſecrettes d'une Academie, & du profit qu'elle porte même à ſes diſciples: c'eſt maintenant au public que je m'adreſſe, & ceux qui nous écoutent ſeront peu-étre ſurpris? quand ils aprendront tout ce qu'ils doivent aux veilles des Academiciens, & quand ils connoitront tous les biens ſolides, qu'ils ont retirez de leurs doctes aſſemblées.

C'eſt une commune ingratitude du vulgaire de ne rechercher jamais la premiere ſource du bien, & de ne s'atacher qu'à ce qui lui eſt le plus proche & le plus ſenſible: Demandez quelle eſt la cauſe de la politeſſe du langage & des mœurs, & d'où vient que la Frãce eſt maintenant ſi remplie de ſcience & d'eſprit; fera-t-on l'honneur à l'Academie de lui en arribuer quelque choſe? Cependant, MESSIEURS, il eſt vrai de dire que tout ce

qu'il

qu'il a d'éloquence dans la chaire & dans le barreau toute cette pureté de langage qui eſt répanduë dans les écrits des particuliers, & cette juſteſſe de ſtile qui eſt preſque univerſelle dans le Roiaume, ſont venuë inſenſiblement des conferences de l'Academie. Je dis encore plus, c'eſt elle qui banniſſant les metaphores, & les pointes ridicules, a formé le goût, & dõné de l'eſprit preſque à tout le mõde; Et enfin il eſt auſſi vrai que la politeſſe, & l'amour des ſciences & des beaux Arts, & mille autres biens ſont dûs à l'Academie; comme il eſt vrai pareillement que l'Academie doit toutes ces choſes, & ſe doit elle-méme au Monarque glorieux que le Ciel nous a donné. Car enfin MESSIEURS, en matiere d'Academie, comme en toute autre choſe, c'eſt aux chefs que la principale, & la plus grande gloire eſt duë. La France a été fertile en grands Capitaines & braves ſoldats: mais tout le cours de nôtre Monarchie en a-t'il fourni en ſi grand nombre, & tels que ceux que nôtre invincible Heros a conduits, & formez à la guerre? Ce Roïaume a de même été fertile en ſçavans & en rares eſprits: mais la France, le monde enſemble en a-t-il jamais fourni de pareils à ceux que cet Auguſte Monarque a inſpirez, & formez aux grandes choſes par le nombre ſurprenant de ſes belles actions?

Richelieu assembla les Muses autour du berceau du jeune Prince ? il semble qu'il previt délors qu'elles auroient besoin un jour de nouvelles forces pour raconter le nombre de ses victoires ? & il voulut ainsi les assembler de bonne heure, pour leur donner le tems de se perfectionner entre elles,& de se rendre dignes de chanter un jour les loüanges du plus grand des Rois. Pendant qu'il croissoit en âge, & que la Fortune & la Vertu lui preparoient ce destin admirable qui le met au dessus de tous les Rois de la terre, ces sçavantes Filles concertoient en particulier, travailloient à se polir,& preparoient des guirlandes immortelles pour le couronner.Voilà la raison du silence de l'Academie pendant vingt années : ses conferences étoient assidues, ses études étoient continuelles, & par des critiques raisonnables, par le choix du bon & du mauvais usage, par une exacte recherche de l'élegance & de la politesse,l'Eloquence & la Poësie s'élevoient insensiblement à la perfection où nous les voions aujourd'hui. Il est vrai que l'ouvrage commun de l'Academie n'a point encore eté donné au public : mais tant de beaux ouvrages partis de la main des particuliers ne sont-ils pas de toute l'Academie ? D'où est venuë cette élegance & cette justesse semée dans tous leurs écrits ? N'en sont-

ils pas redevables à ces conferences Academiques, où les queſtions de la langue ſans ceſſe agitées, ont enfin fixé le noble uſage? Mais diſons tout, MESSIEURS, & avoüons que ſans la protectiõ auguſte dont le Roi a honoré l'Academie, Elle ne ſeroit pas encore élevée au degré de gloire où Elle eſt parvenuë. La pareſſe, & la fierté des Muſes ont été ſurmontées par les bienfaits & par les careſſes de Loüis; & ſa preſence enfin, par ſa protection roïale; a fait parmi ces doctes Filles ce qu'elle a fait par tout où elle a porté ſa lumiere. Ce grand Roi marche-t-il à la tête de ſes armées? les Villes ſe rendent en foule, les Provinces ſe ſoûmettent en peu de jours, la Victoire vole d'une rapidité juſqu'ici inconnuë ſur la Terre Veut-il élever des remparts & fortifier des Villes? les pierres s'aſſemblent avec plus de vîteſſe que celles que la fable fit aſſembler par la main des Dieux, ou par le charme d'une divine harmonie. Veut-il bâtir des palais? il ſemble qu'un enchantement les faſſe ſortir du ſein de la Terre; c'eſt ainſi que ſa preſence agit dans l'Academie. Autrefois les travaux des Muſes ſe faiſoient dans un long loiſir, & les Poëtes, & les Orateurs dormoient longtems à l'ombre des lauriers compoſant leurs ouvrages: maintenant tous les loiſirs ſont bannis du Parnaſſe, la Victoire ne

laisse aucun intervale, & les années suivant la rapidité & le progrez de ce fameux Conquerant, sont fertiles en beaux ouvrages autant que les siecles l'étoient autrefois. Quelle gloire pour vous invincible Heros ! que vôtre activité, vôtre douceur, & vôtre liberalité nous ont produit de biens ? sans conter la valeur que vous avez renduë heroïque jusque dans le cœur des moindre soldats ; sans parler de l'accroissement incroiable que vous avez procuré à tous les Arts, & de mille autres avantages qui ont mis la France au dessus de tous les Roiaumes du monde ! Que de biens nous sont venus de l'amour des lettres que vous avez inspiré ! les plus rares esprits se polissent encore & se rendent recommandables en vous loüant ; le grand nombre des beaux ouvrages se répandant par tout ; donne de la politesse jusque parmi le peuple ; l'ambition d'atirer quelques-uns de vos regards inspire le travail, & l'adresse ; il renait à tout moment de l'esprit, & des nouveautez surprenantes : tout s'anime, tout travaille. Quelle gloire pour vous, d'être vous-meme l'Auteur de la grande reputation que vôtre siecle aura dans la posterité, & de voir que ceux même qui vous loüent, vous doivent la beauté des Eloges qui servent à immortaliser vos grandes actions !

Et à vrai dire, MESSIEURS, ce

n'eſt pas un des moindres avantages de l'Academie, d'avoir des matieres, nobles, diverſes, grandes & merveilleuſes, comme celles que nôtre Monarque lui fournit tous les jours. On lira ſes hiſtoires avec le même atachement qu'on lit celles qui ſont faites à plaiſir. Les poëmes faits à ſa loüange fourniront autant de beaux combats, & d'illuſtres avantures, que ces poëmes ingenieux dõt les agreables fictions ont enrichi toute la poëſie. Hiſtoriens écrivez tous les jours afin que rien ne nous échape ; Orateurs ne finiſſez point vos Panegiriques ; dans le tems que vous les recitez, il s'offre encore de nouveaux ſujets d'éloges : Poëtes partagez les matieres entre vous, LOÜIS ſe preſente à vous également admirable, parmi les combats, & dans les jeux. En effet il ſemble que ce grand Monarque s'aplique à diverſifier, tous ſes exploits, & on diroit qu'il s'étudie à chercher la gloire par toute ſorte de chemins. Regardez le d'un côté à la tête de cent mille hommes traverſant les Etats de ſes ennemis, & mettant en ſix ſemaines toute la Holande aux abois. Voiez-le d'un autre côté avec un petit nombre de ſoldats, marchant comme en triomphe vers pluſieurs villes d'Alemagne qui s'opoſoient à ſes deſſeins ; La conquête qu'il en fit parut moins une expedition militaire, qu'une

promenade, ou une fête. Tantôt il attaque une des plus ſuperbes villes de l'Europe, & des plus renommées, par les longs ſieges qu'elle a ſoûtenus contre pluſieurs fameux Capitaines ; & malgré ſa garniſon nombreuſe & l'abondance des munitions, en treize jours il s'en rend le maître. Tantôt comme s'il cherchoit exprés les choſes les plus difficiles, il choiſit les tems les plus contraires pour conquerir une grande Province; Il ſemble qu'il en trouve l'expedition trop aiſée durant la belle ſaiſon, & que voiant la foibleſſe de ſes ennemis, il cherche des obſtacles dans la nature même pour trouver plus de reſiſtance, & vaincre avec plus de gloire. Choiſiſſez, MESSIEURS, parmi tant de beaux ſujets : repreſentez ce Monarque invincible donnant la loi à toute l'Europe, malgré l'ingratitude de ſes Alliez; peignez le ſoûtenant ſeul l'effort de trois Puiſſances redoutables par tout le monde ; montrez-le enfin parmi tant d'ennemis remportant victoires ſur victoires.

Ceux qui n'ont pas la voix aſſez forte pour entreprendre de grãdes choſes, pourront conſiderer ce Prince Auguſte au milieu de la paix, ou quand durant une ſanglante guerre, funeſte ſeulement à ſes ennemis, il vient ſe repoſer quelques jours à l'ombre de ſes lauriers. La matiere n'en ſe-

ra pas moins riche ni moins belle, & l'on pourra encore le voir ſous mille tableaux differens ; ici recevant les plaintes & les demandes de tout le monde avec douceur, & patience ; là rendant la juſtice, & jugeant les differens des particuliers ; d'un côté on le verra aſſidu dans ſon Conſeil, & y paſſant ſans relâche plus de la moitié de ſes journées, afin de pourvoir à tout, & pour deliberer du repos de ſes ſujets ; de l'autre on le verra au milieu des fetes, & des plaiſirs, & ſoûriant d'y voir l'empreſſement, & la joie de ſon peuple. Venez, envieux & jaloux, conſiderer de prés l'aimable Prince, dont la gloire vous bleſſe les yeux, aprés avoir éprouvé la force de ſes armes, vous le trouverez ici environné de biens, & en le voiant vous le croirez encore plus que jamais invincible : vous verrez ſes treſors inépuiſables vous verrez ſes peuples par troupes inombrables charger les Autels de preſens, en même tems qu'ils y font de ferventes prieres ; vous aprendrez que durant que vous épuiſez vos forces, LOUIS dans ſon abondance rend avec uſure à ſes ſujets les preſens qu'ils lui avoient faits de leur propre mouvement, & que ces mêmes ſujets les répandent ſur la populace, & les emploient en prieres, & en feſtins : vous ſçaurez qu'il renait à tout moment des ſoldats, & des Capitai-

nes, & que tout le monde s'empreſſe d'attirer les regards, & de meriter l'eſtime d'un Roi qui ſçait connoitre le merite, & le recompenſer : vous connoitrez enfin que l'envie, & la jalouſie ne peuvent rien ſur un Prince cheri du Ciel, aimé de ſes ſujets, également grand, & admirable en toutes choſes.

Mon zele me tranſporte, MESSIEURS, & j'alois peut être en le ſuivant m'éloigner tout-à-fait de mon ſujet. C'eſt aſſez de vous avoir propoſé une partie des differentes matieres qui doivent ocuper vos veilles, & qui peuvent achever de perſuader le public de l'utilité de vos aſſemblées. La langue Françoiſe par vos ſoins eſt parvenuë à ſa derniere perfection : c'eſt à vous maintenant de pratiquer le bon uſage que vous avez établi. Conſiderez le juſte raport qu'il y a entre les trois ſiecles Academiques dont je vous ai parlé, & ajoûtez-y que les langues Grecque & Latine avoient auſſi dans ce même tems ateint leur derniere pureté : puis que le ſiecle de LOÜIS à le même avantage, je croi qu'avec vous, MESSIEURS, il ne manquera point de Demonſthenes, d'Homeres, d'Horaces, ni de Virgiles, & il y a aparence que nôtre grand Monarque plus vaillant qu'Alexandre, & plus aimable qu'Auguſte, trouvera auſſi des Orateurs, & des Poëtes, qui ſurpaſſeront ceux de l'antiquité.

# HARANGUE
## A LA REINE
# CHRISTINE
## DE SUEDE.

*Au nom de l'Academie Françoiſe par Monſieur Patru.*

MADAME,

Si l'Academie Françoiſe, prend la hardieſſe de ſaluër vôtre Majeſté, & de lui offrir ſes reſpects tres-humbles, c'eſt vôtre ſeule bonté qui l'a pû rendre ſi hardie. Cette Lettre, également belle, & obligeante ; vôtre Tableau, dont vous l'avez honorée, ſont de ſi hautes faveurs, qu'elle a crû qu'en cette rencontre, rien ne ſeroit moins pardonnable qu'un ingrat & qu'un lâche ſilence. En effet, quãd nous penſons qu'une grande Reine, n'a pas dédaigné de jetter les yeux ſur nous, & de nous envoier des extremirez du Septentrion, d'illuſtres marques de ſon eſtime ; nous ne pouvons aujourd'hui moins faire,

*Cette Harangue fut faite au mois de Septembre de l'année 1656.*

que d'adorer les divines mains, qui nous ont fait tant de graces.

C'eſt, Madame, un devoir ſi juſte, qui nous amene en ce lieu, où nous venons pour contempler Vôtre Majeſté, & lui rendre ce culte religieux, que le monde entier doit à ſa Vertu. Et certainement, ſi on conſidere les actions de vôtre Vie, on y trouvera je ne ſçai quoi de ſi élevé, qu'il obſcurcit toute la gloire des Monarques les plus fameux. Jamais naiſſance ne fut plus heureuſe que la vôtre. Il n'y a rien que de merveilleux en vôtre perſonne ſacrée. Tout vôtre Regne n'eſt qu'une ſuite de triomphes, & de ſuccez étonnans. La Nature, & la Fortune, vous ont donné tout ce qu'elles ont de plus precieux. Toutefois; Madame, ce n'eſt point là le treſor de vôtre cœur; & marchant dans ce ſentier épineux, où on ne voit que les traces des Heros, vous avez cherché quelque choſe de plus rare encore, que tous les dons de la Nature, & de la Fortune. Vôtre Majeſté a donc pû, dans ſa plus tendre jeuneſſe, environnée de tout ce qui peut ſeduire l'ame, ou l'amollir; elle a pû, dis-je, reſiſter au chant des Sirenes, & s'aplicquer à l'étude de la Sageſſe. Que je trouve de grandeur dans cette premiere demarche! Combien de Reines, mais combien de Rois, contera-t'on depuis la fondation du monde, qui aïent brûlé d'une ardeur

ſi noble ? Qu'une Princeſſe, pour concevoir un ſi beau feu, doit être éclairée, qu'elle doit être au deſſus de tout le vain faſte des Diádemes !

Mais quelle rapidité, quel progrez ſi prodigieux ! Souffrez, Madame, que je le diſe, ſi ce n'eſt pour vôtre gloire, que ce ſoit pour l'ornement de nôtre ſiecle. La connoiſſance des Langues, où nous conſumons les jours, & les nuits, & le plus beau de nôtre âge, n'a été que le divertiſſemẽt de vôtre enfance. Les Lettres humaines n'ont point de fruit, n'ont point de fleur que vos mains Roiales n'aïent cueillis. Il n'y a rien dans tout le cercle des Sciences, que vôtre eſprit, cet eſprit ſi vaſte, n'ait penetré. Vous avez fait ce que tres-peu d'hommes ont pû faire ; ce que jamais fille, n'oſa tenter, & tout cela preſque à l'entrée de vôtre vie, tout cela, Madame, au milieu des pompes de vôtre Cour, au milieu de tous les empêchemens de la Roiauté. Qu'on cherche ; qu'on remuë toute l'Hiſtoire ; qu'on foüille dans toute l'Antiquité : on ne trouvera rien de ſemblable ; on ne trouvera, ni cette aſſiduité, ni cette vigueur d'eſprit, & moins encore cet amour de la Vertu, que rien ne peut ni laſſer, ni vaincre. Voilà, Madame, voilà cet or divin ; voilà les Rubis, les Diamans ; & les Perles, dont vous faites tout vôtre Treſor. C'eſt de ces richeſſes

immortelles, que vôtre ſoif ne peut s'étancher: ce ſont les biens que vos veilles, que vos travaux, cherchent tous les jours, & qui ont fait tout le bonheur de vôtre Regne.

Vous avez, aux yeux de toute l'Europe, donné la Paix à vos ennemis, & couronné par une fin ſi triomphante, & vos Victoires, & les Victoires du grand Guſtave. Le vulgaire pourra peut-être, s'en imaginer d'autres cauſes; mais à dire vrai, un évenement ſi memorable, n'eſt dû qu'à la force de vos Conſeils. Ce n'eſt ni l'experience de vos Capitaines, ni la valeur de vos Soldats, c'eſt vôtre Sageſſe ſeule, qui a donné de la terreur à l'Aigle Romaine: C'eſt cette invincible fermeté; ce ſont toutes ces magnanimes habitudes, que vous vous étes formées dans vôtre ſçavant cabinet. Ainſi, Madame, tandis que dans le ſecret de ſes rerraites illuminées, vôtre Majeſté cõſultoit les morts, & s'inſtruiſoit avec eux, en la ſcience de regner, elle faiſoit plus toute ſeule, que ne faiſoient toutes ſes Armées, elle achevoit en effet la guerre, & travailloit d'une maniere inoüie, à l'exaltation de ſon Trône, au ſalut, ou au repos de ſes Peuples. Je ne dirai point, combien vous avez embelli vôtre Roiaume, aprés l'avoir ſi glorieuſement agrandi. Je ne dirai point que Stolckolm, & la Suede ont changé de face, que l'air,

que le Ciel y eſt plus doux ; & que vous avez inſpiré à vos ſujets, à cette belliqueuſe Nation, l'amour des beaux Arts, & des connoiſſances honnêtes. Toutes ces choſes ſont grandes ſans doute ; mais qui ne ſçait que toutes ces choſes, ſont des fruits de ces belles heures, ſi utilement conſumées ; ſont des fruits de cet arbre ſi precieux, dont les racines ſont ameres à la verité, mais ſes branches ſont toutes couvertes de pommes d'or ? Cependant ce n'eſt pas là tout ce que la Suede, ce n'eſt pas là tout ce que vôtre, Majeſté, doit elle-même à la Science.

Car enfin, Madame, c'eſt cette divine fille du Ciel, qui a comme commencé la grand œuvre de vôtre Sanctification. C'eſt par ſes lumieres, que foulant aux pieds toutes les grandeurs humaines, vous êtes ſi heureuſement venuë à la ſource des lumieres. C'eſt dans cette voie, que le Saint Eſprit vous a priſe, pour vous conduire au Tabernacle, & à la gloire du Saint des Saints. Une Princeſſe, qui toute ſa vie, n'a travaillé qu'à cultiver ſa raiſon, qu'à enrichir, qu'à purifier ſon ame, meritoit, ſi je l'oſe dire, que le Ciel s'ouvrit pour elle, & que la grace du Dieu vivant, vint conſacrer une vertu toute celeſte. Quel vaiſſeau plus precieux, quelle fleur plus pure, ou plus belle, pouvoit recevoir cette éternelle roſée ; Et la ſplendeur du Tres-haut

pouvoit-elle habiter un Temple plus magnifique, plus auguſte? Heureuſe la Suede, ſi elle regarde, comme elle doit, un ſpectacle qui a réjoüi le Ciel & la Terre: Heureuſe, ſi elle écoute le Pere des miſericordes, qui l'apelle par la voix d'un ſi grand exemple.

Je finis Madame; auſſi bien je crains d'abuſer de vôtre bonté. Mais avant que de finir, ſouffrez, s'il vous plaît; que l'Academie Françoiſe ſe plaigne de ſa Fortune. Elle n'a rien ſi ardemment deſiré, que cette celebre Journée; elle n'a rien tant ſouhaité, que de contempler cette divine Princeſſe, dont la vie toute pleine de merveilles, fait tout l'embelliſſement de nos jours. Elle vous voit veritablement, elle vous contemple; mais, bon Dieu, que d'amertume parmi cette joie, quand elle penſe que dans un moment elle va perdre, peut-être pour jamais, vôtre adorable preſence. Dans cette dure extrémité, trouvez bon, Madame, qu'elle vous conjure de l'aimer toûjours: Pardonnez ce mot à ſon tranſport, à ſa douleur. Elle ne vous dira point que ſes enfans ſçavent donner l'immortalité aux actions heroïques; que ſes enfans, ſoit qu'ils parlent le langage, ou des hommes, ou des Dieux, ſe font entendre dans tous les climats de l'Univers: en l'état où ſon malheur qu'elle void ſi pro-

che, l'a reduite, tout ce qui peut la flater l'offenſe. Vôtre Majeſté ſe ſouviendra pourtant, s'il lui plaît, qu'une Compagnie, qui doit ſa naiſſance à un triomphant Monarque, qui fut élevée, qui fut nourrie, comme dans le ſein d'un illuſtre Cardinal, dont la memoire durera autant que les ſiecles; qu'une Compagnie, ſi chere autrefois à ces grandes ames, n'eſt indigne, ni de ſes penſées, ni peut être de l'amour de l'incomparable CHRISTINE. Cependant, Madame, vôtre Tableau nous conſolera, ſi rien ne nous peut conſoler dans nôtre infortune. Vôtre Image en vôtre abſence, ſera le plus cher objet de nos yeux; nous lui rendrons nos hommages, nos reſpects; nous lui ferons nos ſacrifices. Elle regnera à jamais dans nos Aſſemblées; & ſi les Muſes Françoiſes, peuvent ſe promettre quelque choſe de l'équitable Poſteriré, la gloire de ce Portrait paſſera dans tout l'avenir; & le fameux *Palladium*; deviendra jaloux de vôtre Auguſte Peinture.

# COMPLIMENT
## A MESSIEURS
## DE
# L'ACADEMIE
## FRANCOISE.

MESSIEURS,

Si je pretendois vous rendre ici, des remerciemens dignes de la grace que vous me faites; je ne connoitrois ni mes forces, ni le prix d'une si haute faveur, & qui passe de bien loin mes plus hautes esperances. A peine se pourroit-on aquiter d'un devoir si juste, avec toutes vos lumieres, avec tous ces dons si precieux, dont le Ciel vous a tous si heureusement partagez. Veritablement quand je vous considere, je trouve en cette docte Assemblée, tout ce que Rome & Athenes ont pû produire de plus merveilleux; je comprens assez combien la place où je suis me doit être chere. Mais pour exprimer, ce que je sens en cette rencontre, pour faire voir quel est mon

cœur, il faudroit avoir vieilli dans cette Ecole de bien parler, & de bien écrire, dans cette Ecole, que toute l'Europe regarde comme un nouvel Aſtre, qui vient éclairer tout le cercle des Sciences. Je vis ſans doute avec joie, la naiſſance & l'établiſſement de cette illuſtre Compagnie. Il me ſembla qu'à ce coup, nos Muſes Françoiſes s'en aloient regner à leur tour, & porter dans tout l'Univers la gloire & l'amour de nôtre Langue. Mais cette joie, je le confeſſe, n'étoit point ſans quelque amertume. Si j'admirois ces rares Genies, ces grands Ouvriers, qui travaillent tous les jours à l'exaltation de la France; je deſeſperois au même tems d'entrer jamais dans un lieu ſi renommé, dans un lieu où quelque part qu'on jette les yeux, on ne voit que des Heros. J'aprens pourtant aujourd'hui, qu'on peut être vôtre Confrere, ſans avoir vôtre merite. Et certainement cette obligeante condeſcendance, ſi elle n'étoit de vôtre bonté, elle ſeroit de vôtre ſageſſe. Car, Meſſieurs, n'eſperez pas de trouver à l'avenir des hommes qui vous reſſemblent. C'eſt bien aſſez à nôtre ſiecle, de s'être vû une fois quarante perſonnes d'une ſuffiſance, d'une vertu ſi éminente. Un ſi grand effort n'a pû ſe faire, ſans épuiſer la Nature. Vos Succeſſeurs ne ſeront plus deſormais que l'ombre de

ce que vous êtes, & des enfans qui n'auront que le ſeul nom de leurs Peres. Que je me ſens de confuſion, de paroitre aux yeux de tant de grands Perſonnages, & de n'aporter ici, à bien dire, que de loüables deſirs, & des inclinations raiſonnables ! Auſſi, Meſſieurs, mon deſſein n'eſt autre en ce lieu, que de m'inſtruire, que de profiter de vos exemples & de vos enſeignemens. Aujourd'hui que je me trouve en poſſeſſion d'un bien, que j'ai ſi long-tems, & ſi ardemment deſiré; je n'ai plus rien à ſouhaiter que d'en être digne. Mais comment s'en rendre digne ? Où chercher cette nobleſſe de genie; qu'on ne tire que du Ciel; & qui luit ſi heureuſement dans tous vos ouvrages? En vain on ſuë, on ſe conſume ſur les Livres, ſans ce feu divin, on ne peut vous ſuivre, on ne peut monter avec vous, au faiſte de la Montagne. Faiſons donc ce qui nous reſte; & ſi le Ciel, ſi la nature nous refuſe toute autre choſe, du moins travaillons à vous comprendre, à bien comprendre les merveilles qui ſortent de vôtre main. Aprenons à vous reverer, à vous admirer avec connoiſſance. C'eſt, Meſſieurs, ce que je ferai toute ma vie; & je le ferai avec tant de ſoin, avec tant d'ardeur, qu'à voir mon zele, peut-être confeſſerez-vous que je méritois de naitre avec plus de force, ou plus de lumiere. Je vous laiſſe

toutes les Couronnes, toute la gloire du Parnaſſe. Je me contente de vous aplaudir, & de ſemer quelques fleurs ſur vôtre route, aux jours de vôtre triomphe. C'eſt ainſi que je pretens juſtifier vôtre choix. & faire voir à toute la France, que ſi d'ailleurs tout me manque, vous ne pouviez pour le moins jetter les yeux ſur une perſonne qui eût, ou plus d'amour pour les Lettres, ou plus de reſpect, & de veneration pour cette illuſtre Compagnie.

# A MONSEIGNEUR
# LE CARDINAL
# DUC
# DE RICHELIEU.

*Cette Epitre dedicatoire eſt pour la traduction Françoiſe de l'Hiſtoire du nouveau monde de Laët, que les Elze-*

MONSEIGNEUR,

L'amour extrême que vous avez pour les beaux Arts, & pour toutes les connoiſſances honnêtes, nous donne la hardieſſe de paroître devant vous, & de preſenter à vôtre Eminence des fruits de nôtre travail, en lui dediant cet Ouvrage. Le vulgaire, dont les jugemens preſque toûjours ſont aveugles, regarde l'Imprimerie ſans l'admirer; parce qu'en effet, il la regarde, & en juge ſans la connoître. C'eſt pourtant un don du Ciel, reſervé, ce ſemble, pour glorifier, ou pour embellir les derniers ſiecles. L'eſprit humain n'a

rien inventé de plus heureux, rien de plus utile pour l'inſtruction des hommes ; & depuis tantôt deux cens ans, que cette merveille s'eſt fait voir enfin dans l'Europe, les Princes les Rois, les plus illuſtres perſonnages en ont jugé tout autrement que le vulgaire.

*viers, celebres Imprimeurs de Hollande, dedierent au fû Cardinal Duc de Richelieu.*

Et certainement, Monſeigneur, ſi les Poëtes, ſi les Orateurs, donnent l'immortalité aux actions heroïques, nous pouvons dire, que le divin ſecret de nos Preſſes, donne l'immortalité aux ſçavantes veilles de ces grãds Genies. Ainſi dans la Republique des Lettres, aprés la loüange de bien parler, ou de bien écrire, la loüange de bien imprimer, tout viſiblement eſt la premiere. De là vient, que tant d'hommes doctes, n'ont point dedaigné une ocupation ſi noble, & que les Aldes, les Vaſcoſans, les Etiennes, les Plantins, ne ſont gueres moins celebres dans le monde des Sciences, que les Auteurs mêmes qu'ils nous ont donnez. Ce n'eſt pas, Monſeigneur, que nous pretendions quelque rang parmi ces Heros de nôtre Profeſſion : Mais aujourd'hui que les Muſes, vous doivent toute leur proſperité, tout leur luſtre ; il n'y a point de ſi petit Ouvrier dans tout le Parnaſſe, qui ne ſe ſente obligé de travailler à vôtre gloire.

C'eſt donc ici un devoir, c'eſt un hom-

mage que nous rendons à vôtre Eminence. Et le livre que nous oſons lui dédier, eſt d'ailleurs ſi curieux, que peut être Elle pourra quelquefois s'y delaſſer avec plaiſir. Vous y verrez, Monſeigneur, une nouvelle peinture, de cette belle partie de l'Univers, qui depuis pres de deux ſiecles, gemit en ſecret ſous la peſanteur de ſes chaines, & qui demande tous les jours au Ciel un Liberateur comme vous. Le Soleil y forme bien encore l'Or, les Emeraudes, l'Ambre, & les Perles; mais il n'y void preſque par tout, que les reliques miſerables de tant de maſſacres ſi inhumains, dont les Eſpagnols ont enſanglanté tout ce vaſte Continent. Je ne doute point, Monſeigneur que ces peuples infortunez, ne ſoient inſtruits des merveilles de vôtre vie, & que le bruit de tant d'immortelles actions, n'ait franchi il y a long-tems l'immenſe abîme qui les ſepare des autres hommes. Mais quand ils entendent que l'Europe, revenuë enfin de ſon aſſoupiſſement, a changé de face; que maintenant elle eſt libre, elle eſt triomphante; & qu'une revolution ſi heureuſe, eſt l'ouvrage du grand Cardinal de Richelieu; je me perſuade que ces malheureux commencent à eſperer, & qu'ils vous regardent comme l'Ange du Seigneur, qui doit bien-tôt affranchir, & l'un

& l'autre Hemiſphere.

Pour nous, Monſeigneur, qui goûtons déja les fruits de vôtre divine ſageſſe, & qui nous voions à la veille d'un repos, que rien ne pourra troubler ; nous ſommes certes des ingrats, ſi jour & nuit nous ne beniſſons vôtre nom, & ces Conſeils magnanimes, qui ont affermi ſi puiſſamment la commune liberté. Ce Prince ſi redoutable à tous les Peuples, qui n'agueres ſe vantoit de voir coucher, & lever le Soleil dans ſes Roiaumes ; cette orgueilleuſe Nation, n'eſt plus aujourd'hui la terreur des Nations. Vôtre Eminence a detrompé tout l'Univers, & détruit ces grands deſſeins, qui menaçoient d'une indigne ſervitude, toutes les parties de la Chrétienté. Nous ne dirons point ce que la France vous doit, ce que vous doivent tous ſes Alliez, pour tant de travaux ſi glorieux; mais il a fallu une grandeur d'ame, une fermeté plus qu'humaine, pour ne point craindre, ou pour ataquer une puiſſance ſi formidable. Faſſe le Ciel qu'une vie ſi neceſſaire à toute la Terre, ne finiſſe qu'avec les ſiécles ; ou ſi la Terre n'eſt pas digne d'un bonheur ſi rare, que du moins vôtre Eminence, ne retourne que bien tard là haut, recueillir toutes les couronnes, que merite ſa vertu. C'eſt, Monſeigneur, ce que

tous les gens de bien eſperent ; ce ſont les ſouhaits, ce ſont les vœux que nous faiſons à toute heure, à tous momens. Et nous ſommes trop heureux, ſi vôtre Eminence agrée le zele plein de reſpect, que nous inſpire pour elle, de ſi douces, & de ſi juſtes penſees.

MONSEIGNEUR,

Vos tres-humbles, & tres-obeiſſans, & tres-fidelles ſerviteurs,
B. & A. ELZEVIERS.

ELOGE

# ELOGE
## DE MESSIRE
# POMPONE
## DE BELLIEVRE,
## PREMIER PRESIDENT
### DE LA COUR DE PARLMENT.

QUelles plaintes, quels gemiſſemens, quels ſanglots, pourront ſoulager, ou raſſaſier ta douleur? Paris, ſuperbe Paris, chere merveille des Nations, que tu perds ! Le grand Pompone n'eſt plus ; & avec lui toute ta joie, toute ta gloire eſt enſevelie. Le Ciel, qui voulut le faire naître dans l'enceinte de tes murs, te le donna autrefois comme un gage de ſon amour ; & maintenant il te l'ôte pour t'humilier, pour t'aprendre à craindre enfin la verge qui te menace. Ne cherche point d'autre cauſe de ton deſaſtre. Cét homme divin que tu pleures, tes iniquitez te l'ont ravi, & ce qui eſt plus amer, ton repentir, & toutes tes larmes, ne ſçau-

roient ni te le rendre, ni te donner rien de ſemblable. Quand ſa mere bien heureuſe le portoit dans ſes chaſtes flancs, la ſplendeur, & la vertu des deux Races de Bellievre, & des Brulars, les Alliancess de Faie, Deſpaiſſes, de Prunier, d'Uxelles, & des Urſins, tant de ſang ſi noble, mêlé enſemble pour le former, fut bien un augure de ce qu'il ſeroit un jour: Mais à peine ſçait-il parler, qu'il ſe montre digne de ſes illuſtres Aieux. Son enfance n'eſt point enfance. Ses Precepteurs ſont étonnez de ſes lumieres. Il ſemble qu'il ait étudié avant que naitre; & dans un âge ſi foible, on voit déja comme une ombre de cette ſageſſe; qu'on peut apeller l'heritage de la Maiſon de Belliévre.

Il aprit avec une incroiable facilité, & les belles Lettres, & les Sciences les plus ſublimes. Cét eſprit ſi vif, avide de ſçavoir, ne trouve rien qui puiſſe ni l'arréter, ni l'aſſouvir. Il ſe preſſe, il s'inquiete, comme s'il ſentoit, que la Providence doit de bõne heure l'apeller aux plus hauts emplois. Ainſi en tres peu de tems il ſe tira des épines, & de la poudre de l'Ecole. Mais ſon Pere avant que de le mettre dans le monde, lui fait faire premierement ſes exercices, & l'envoie en ſuite à Grignon pour étudier tous les beaux Arts, & prẽdre même quelque teinture des Mecaniques. Ce ſage Fils du ſage

Chancelier de Belliévre, n'ignoroit pas combien l'adreſſe, combien la grace du corps, dõne d'éclat & de luſtre à la vertu. Il n'ignoroit pas, que les hommes qui aſpirent aux grandes choſes, & qui doivent éclairer les autres hommes, ne ſçauroient être trop intelligens, ne ſçauroient être trop illuminez. Ce fut donc dans les agreables ſolitudes de Grignon, que Pompone, preſque encore enfant, aprit la Muſique, l'Architecture, la Peinture, & tout ce que l'eſprit humain a pû inveter, ſoit pour la commodité, ſoit pour le plaiſir de la vie. Ce fut là, qu'il commença à connoître les grands Artiſans, & les grands Chefs-d'œuvres; à connoître tout ce qu'une main ſçavante, ou induſtrieuſe, peut faire de plus merveilleux. Licétieuſe jeuneſſe, qui vous égarez de la voie ſainte de nos Peres, jettez le yeux ſur ce rejetton de tant de Heros. Il eſt né dans l'abondance, il eſt né dans l'or, dans la pourpre, & avecque tous les dons du corps, & de l'ame. Ce n'eſt pourtant ni aux Cours, ni aux Tuilleries; ce n'eſt ni dans une lâche oiſiveté, ni dans des ocupations, ou frivoles, ou criminelles; c'eſt dans la retraite, c'eſt dans le travail, & loin des plaiſirs méme permis, qu'il paſſe les commencemens de ſa vie. Il ne connoit point d'autre volupté, point d'autre divertiſſement, que d'aprendre,

que de s'inſtuire, & ſe preparer en s'inſtruiſant, à ſervir un jour ſa Patrie.

Aprés donc que Pompone de Belliévre s'eſt rempli l'eſprit de toutes les connoiſſances honnêtes, il eſt reçu Conſeiller du Parlement, enſuite Maitre des Requêtes; & aiant donné dans l'Intendance de Languedoc, de rares preuves de ſa ſuffiſance, & de ſon integrité, le Roi le met dans ſon Conſeil, & l'envoie au méme tems en Ambaſſade de là les Monts. Il n'avoit alors que vingt-huit à vingt-neuf ans, mais il fit bien voir, que la ſageſſe n'eſt pas toûjours le fruit d'un grand âge. En cette importante negotiation, il fit tout ce qu'il voulut dans tous les Etats, & auprés de tous les Princes d'Italie. Il regna dans les Conſeils de ces ſubtils, de ces deliez, qui penſent que hors de leur Terre, & de leur Soleil, il n'y a ni Politique, ni Prudence. L'Eſpagne épuiſa tous ſes artifices; elle n'épargna ni ſon or, ni ſes promeſſes, ni ſes menaces: mais en vain. Le genie de Pompone l'emporte par tout: rien ne reſiſte à l'adreſſe & à la force de ſon eſprit. Il penetre les intrigues les plus ſourdes; il demêle les interêts les plus cachez; & ſon coup d'eſſai, fut un coup de mâître, qui étonna tout enſemble, & les Alpes, & les Pirenées.

De là il paſſe en la Grand' Bretagne; où pendant trois ans que dura cette Am-

baſſade, il ſe rendit ſi admirable aux yeux de toute la Cour, & tout le peuple d'Angleterre, qu'en effet nôtre Heros ne leur étoit guere moins cher, qu'à la France. Cette preſence ſi agreable, cét air ſi doux ſa converſation toute galante, lui gagna bientôt tous les cœurs, mais ſur tout le cœur du Roi. Et ce ne fut pas ſans une ſecrette conduite de la Providence, qu'il ſe trouva dans ces lieux, au point fatal, qu'on aloit immoler à l'idole de l'hereſie, tant de milliers de victimes innocentes : Car il fut à peine arrivé à Londres qu'on renouvella les ſanglans Edits de la Reine Eliſabeth, & de ce Prince malheureux, qui fut le premier deſerteur de la pieté, & de la foi de ſes Peres. Une vapeur noire, ſortie du fond de l'abîme, avoit empoiſonné les eſprits. Jamais danger ne fut, ni plus proche, ni plus affreux ; déja le glaive eſt levé, les oüailles ſaintes du vrai Paſteur tremblent. Ames fidelles, conſolez-vous ; l'Ange du Seigneur eſt à vos portes ; voilà l'Enfer deſarmé ; l'apareil de ce ſacrifice d'abomination eſt par terre. L'éloquence de Pompone, ſes prieres, ſes ardentes ſollicitations, ont ému enfin les entrailles du Monarque, vaincu la haine des Peuples, & confondu l'orgueil, & la rage des Demons. La nouvelle d'un évenement ſi inopiné, paſſa bientôt dans tous les climats du monde Chrétien. L'E-

gliſe, qui voit ſes enfans ſi heureuſement delivrez, adore le doigt de Dieu dans ce grand ſuccez, & benit au méme tems la ſage main, qui fut l'organe des miſericordes, & de la puiſſance du Ciel.

Son Ambaſſade finie, Pompone revient en France, pour joüir des embraſſemens de ſa Patrie. Son pére déja ſur l'âge, quite ſa Charge de Preſident au Mortier, pour mettre en ſa place ce cher fils, qui rentre par cette voie dans le Parlement, d'où les beſoins de l'Etat l'avoient autrefois tiré. Mais l'Angleterre le demande encore. Ce Roiaume infortuné, venoit de tomber dans d'execrables confuſions. Le peuple miſerablement aveuglé, avoit pris les armes contre ſon Roi. La violence, & la fureur regnent par tout; cette Iſle n'a guere ſi floriſſante, n'eſt plus qu'un hideux theatre d'horreur. Dans cette lamentable conjoncture, toute l'Europe jette les yeux ſur nôtre Heros. S'il reſte quelque eſperance, c'eſt en lui, c'eſt en cét eſprit ſi vaſte, ſi penetrant, & né, ce ſemble, pour terminer toutes les grandes affaires. Il paſſe donc l'Ocean; il entre dans Londres. A ſon arrivée, ce corps malade, ou pour mieux dire, bleſſé à mort, ſemble reprendre de nouvelles forces. Nôtre incomparable Medecin, met en œuvre les remedes les plus puiſſans, les plus exquis, il n'oublie rien de tous les ſecrets de ſon

art : mais en vain. L'heure derniere étoit venuë ; & toute la prudence humaine, ne pût arrêter ce coup de foudre, qui sema bien-tôt apres l'effroi dans le monde.

Je passe son Ambassade de Hollande qui fut la derniere de ses Ambassades; aussi bien, mon cher Lecteur, tu brûles, si je ne me trompe, de le contempler sur le Trône de la Justice. C'est là veritablement, qu'il s'est montré tout entier; c'est là qu'il a déployé tous les tresors de son ame. Un si beau choix fut sans doute une inspiration d'enhaut ; & le jour qui nous donna cette joie, fut le jour le plus heureux que la France vit jamais. Le Roi étoit bien rentré dans le Louvre, le tonnerre ne grondoit plus sur nos têtes ; les vents étoient abatus ; toutefois la mer étoit grosse encore. Un je ne sçai quel demon de discorde troubloit les esprits, & les rempliſſoit de défiances, & de crainte. Mais au moment que ce nouveau Premier Président se montre, les flots s'aplanissent le calme regne par tout. Il est comme l'envoïé du Ciel, qui rassure, qui remet les Peuples, qui dissipe tous leurs vains soupçons, toutes leurs fausses terreurs. Alors on ne douta plus de la fortune, ni du salut de la Monarchie. On crût alors, qu'il étoit permis d'esperer un avenir bien heureux, & que l'élevation

des hommes ſages, étoit l'augure le plus certain, & de la felicité, & de la grandeur des Etats.

Mais qui pourroit dire quelle fut en cette rencontre, la quiétude, ou la modeſtie de nôtre Heros. Ce double cercle d'or, environne ſa tête, ne l'ébloüit point. Tous les Ordres du Roiaume, toute la Cour, témoigne tout publiquemennt ſa joie; les Villes, la Campagne, toutes les Provinces retentiſſent de chants d'alegreſſe; ce ne ſont que benedictions, qu'aplaudiſſemens. Au milieu d'un ſi beau triomphe, ſon ame demeure ferme, & trãquile. A peine peut-on connoitre, ſi en effet c'eſt Pompone qui triomphe. Il eſt ſourd, ce ſemble; à toutes les aclamations de la Patrie, à tout ce grand bruit que fait ſa gloire. Tant il eſt vrai, que les honneurs n'enflent, ni n'aveuglent, les hommes qui en ſont dignes. Voilà certes une entrée bien glorieuſe; la ſuite pourtant, n'a point démenti des commencemens ſi illuſtres. Vous le ſçavez; Auguſte Senat, vous le ſçavez: Dites, ſi jamais Premier Preſident eût plus de vigueur, ou plus de lumiere; plus d'amour pour la Juſtice, ou plus d'ardeur pour la Vertu. Dites ſi jamais vous avez parlé avec plus de force, ou dignité, que par ſa bouche. Combien de fois ſon éloquence a-t'elle étonné le Louvre? Mais com-

bien de fois a t'elle, aux yeux de nôtre jeune Monarque, terraſſé ce Monſtre, qui ne ſe nourrit que de ſang, & de larmes, & qui dechire ſi cruellement les entrailles de la France. Il ne regarde ni à droite, ni à gauche. Il ne conſidere ni ce qu'on peut eſperer; ni ce qu'on peut craindre. Il ne penſe qu'au ſalut de ſa Patrie; il ne penſe qu'à la grandeur de ſon Roi. Pour cela il tonne, il foudroie, il mêle le Ciel & la terre. Mais de toutes tempêtes, il ne s'en forme que des pluies douces, que des pluies de Juſtice, & de benedictions, qui conſolent, qui rafraichiſſent les peuples, & qui glorifient en même tems le Souverain.

Conſiderons-le maintenant ſur ce Tribunal ſacré d'où il diſpenſe la lumiere, & les influences des Loix. Admirons dans cette place ſa patience, & ſa douceur; admirons ſon autorité. Ses Audiances ſont paiſibles, & ſans tumulte; la baguette des Huiſſiers eſt inutile, ſa preſence toute ſeule, tient tout le monde dans le devoir. Il ne ſçait ni interrompre, ni rebuter avec aigreur. Il écoute ſans inquietude, ſans chagrin, & avec une atention qui ſoulage, qui anime ceux qui parlent. Hà, qu'il étoit loin de cette impatience brutale qui égorge, & les affaires, & les parties, & qui traine preſque toûjours à ſa ſuite, ou l'erreur; ou l'injuſtice! Avocats,

ſouvenez-vous à jamais de ſes bontez. Souvenez-vous, que les jours de ſon exaltation furent les jours de vôtre gloire. Que vos femmes, que vos enfans, que toute la poſterité ſçache, combien il vous a aimez, combien il eût & d'eſtime, & de tendreſſe pour le Barreau. C'eſt une marque de vôtre vertu, qui vous doit être bien precieuſe : car à vrai dire, ce grand témoignage vaut tout ſeul des inſcriptions, & des ſtatuës, & tout ce que les hommes ont inventé pour conſacrer la memoire, ou des vivans, ou des morts.

Mais il eſt tems de parler de ce merveilleux ouvrage, tant de fois inutilement tenté, & dont le Pere du grand Pompone conçut le premier deſſein, dés le commencement de nôtre ſiecle. Les pauvres vivoient dans une licence execrable. Ce n'étoient plus les membres de Ieſus-Chriſt ; c'étoient les membres de Belial. Ils ne connoiſſoient ni Mariage, ni Baptême, ni Sacremens ; il ne connoiſſoient ni Loix humaines, ni Loix divines. Le nom de Dieu ne leur étoit qu'à peine connu. Tout le monde voit ces ordures, tout le monde les abhorre; cependant leur calamité fait compaſſion, & la charité des gens de bien entretient ſans y penſer, le ſcandale, & les abominations de leur vie. Il y avoit cinquante ans, & davantage, que cét ulcere deshonoroit la

face du Chriſtianiſme ; les remedes n'avoient fait que l'envenimer; le mal ſembloit incurable. Voici pourtant un Liberateur que le Tout-puiſſant envoie à ces malheureux. Au milieu de toute cette foule d'affaires, dont Pompone eſt accablé, il embraſſe ce pieux deſſein. Il recherche les reliques precieuſes de ce grain celeſte, que ſon pere avoit autrefois ſemé, il les ramaſſe, il les cultive; il n'épargne pour cela ni ſa ſubſtance, ni ſes ſoins ; & cette riche moiſſon que nous avons admirée, que nous admirons tous les jours, c'eſt le fruit heureux de ſa pieté, & de l'amour qu'il eût pour les pauvres. Mais qui ſçaura combien de difficultez, combien d'obſtacles il a fallu vaincre ; combien il a falu devorer d'injuſte plaintes, & de murmures inſenſez, qui ſçaura toutes les machines que l'Enfer a remuées, pour détruire, pour renverſer ce ſaint Edifice, reconnoîtra au même tems la divine main qui put faire ce grand chef-d'œuvre. Nos aumônes ne ſeront plus deſormais le pain, & la viande des enfans de perdition. Ces miſerables ſont enfin ſortis de la terre de miſere, & de tenèbres. Les imprecations les blaſphêmes de leur bouche, ſont convertis en benedictions, & en cantiques de loüange. Ces loups ſont devenus des agneaux. Ils adorent le Dieu de miſericorde, le Dieu de toute con-

ſolations. Et ſi on demande, qui fut l'ouvrier d'une revolution ſi étonnante, tout Paris, toute la France répondra que la charité, que le zele du grand Pompone, opera preſque tout ſeul toutes ces merveilles.

Sauveur du monde! faut-il donc que cinquante ans, bornent une vie ſi belle, & ſi digne de durer toujours? Le voilà au lit de la mort, reſigné à tes ſaintes volontez. Acourez Chrétiens; venez ici aprendre à mépriſer les richeſſes, les grandeurs, & les doux apas de la gloire. Ce malade que vous voiez tout prét d'expirer; c'eſt l'eſperance, c'eſt l'amour de ſa patrie, & l'ornement de ſon ſiecle. C'eſt ce bienheureux enfant de ſageſſe, qui a rempli de ſon nom, toutes les parties de la Chrétienté. Il meurt pourtant ſans affliction d'eſprit. Il quite ſans émotion, toutes les choſes que le monde adore: il les regarde déja, comme on les regarde de la dextre du Dieu vivant. Ne le cherchez plus qu'au pied de la Croix; là ſont ſes deſirs, là ſon cœur, là toutes ſes paſſions. Sa maiſon eſt pleine d'hommes, de femmes de tous âges, de toutes conditions, qui fondent en pleurs. Il entend les cris, il entend les gemiſſemens de toute une grande Ville. Ces funeſtes témoignages de la conſternation publique le touchent ſans doute, mais ils ne l'ébranlent pas. Il ne deſi-

re ni de vivre, ni de mourir. Sa volonté eſt comme morte, & ſon ame qui ne tient plus à la terre, atend en paix la fin de l'orage, & les ordres de la Providence.

Divine fille du grand Guſtave; Princeſſe, l'étonnement & la gloire de l'Univers; quand ſon éloquence incomparable ſçut ſi doucement vous charmer, quand ſa preſence vous fit voir, quelque choſe de plus merveilleux encore, que tout ce qu'un bruit confus, & la voix de tant de diverſes Nations, avoit pû vous en aprendre, l'auriez-vous penſez, mais l'auriez-vous crû, grande Reine qu'à ſix mois de là, cette lumiere ſi éclatante ſeroit éteinte; Châceliers de Belliévre, & de Sillery; fameux Ouvriers de la memorable paix de Vervins, c'eſt vôtre cher petit fils, c'eſt ce Phenix ſorti de vos cendres, qui vient d'achever ſa triomphante carriere. C'eſt pour lui que toute la France eſt en deüil, c'eſt pour lui qu'elle gemit, qu'elle ſoûpire; elle n'a plus aujour d'hui d'autre langage. Mais toute l'Europe, mais le monde entier vous dira pour elle, combien ce Heros fut digne de vous, combien il fut digne de ſes illuſtres Anceſtres, Peuples ne le pleurez point; ſa vie ne pouvoit étre ni plus belle, ni plus glorieuſe. Il eſt mort de la mort des Juſtes; maintenãt il marche ſur les étoiles; il eſt maintenant aux nôces ſaintes de l'Agneau ſans tâche. Pleurons ſeulement nôs

tre infortune; pleurons une perte, que les enfans de nos enfans, & les derniers de nos neveux pleurerõt encore. Les Pauvres ont perdu leur pere, les Veuves & les Orphelins leur défenſeur; la Juſtice ſon unique apui, la France ſon plus doux eſpoir, ſes delices, & toute ſa conſolation. Combiẽ faudra-t-il de ſiecles pour reparer cette brêche; Combiẽ de ſiecles, pour trouver un autre Pompone; Chantres ſacrez, chers nourriſſons du Parnaſſe, qui fûtes la joie, & le treſor de ſon cœur, dépoüillez tous vos valons; cueillez vos plus vives fleurs; il eſt tems de couronner le bien aimé de vos ſçavantes montagnes. Que vos bois, que vos fontaines, ne parlent plus deſormais, que de ſes immortelles actions. Portez ce beau nom juſques aux extremitez & dãs tous les coins de la nature. Laiſſez dormir dans l'oubli, & dans l'ombre de la mort, ces ames baſſes, qui n'ont travaillé que pour amaſſer de l'ordure, & de la bouë. Mais ces ames magnanimes, qui n'ont eû que les belles, & les nobles paſſions, n'épargnez pour elles ni vos guirlandes, ni vôtre encens, n'épargnez ni vôtre nectar, ni vôtre ambroiſie. Ainſi par la force de vôtre Art divin, le grand Pompone vivra toûjours, le grand Pompone ſera toûjours la lumiere, & le ſel du monde. Sa Sageſſe, & ſa Vertu feront encore dans les derniers

tems, & des ſiges & des vertueux. Ses exemples inſtruiront toute la Poſterité, & ſa memoire ſera à jamais en benediction à tous les peuples de la terre.

---

## *CETTE INSCRIPTION eſt ſur la porte de la Salle de S. Charles de l'Hôtel Dieu de Paris.*

QUi que tu ſois, qui entre dans ce ſaint lieu, tu n'y verras preſque par tout, que des fruits de la charité du Grand Pompone. Le brocart d'or & d'argent, ces meubles ſi precieux, qui parerent autrefois ſa chambre, par une heureuſe metamorphoſe, ſervent maintenant aux neceſſitez des malades. Cét homme divin, qui fût l'ornement & les delices de ſon ſiecle, dans le combat même de la mort, a penſé au ſoulagement des affligez. Le ſang de BELLIEVRE s'eſt montré dans toutes les actions de ſa vie. La gloire de ſes Ambaſſades n'eſt que trop connuë. Il fut premier Preſident, & petit Fils de deux Chanceliers. Son Ame plus grande encore que ſa Naiſſance, & que ſa Fortune, fut un abîme de Sageſſe. La France ne porta jamais un enfant plus

digne d'elle. Toute la terre dira ſes autres Vertus : Mais cette Salle parlera éternellement de ſa Pieté, & de l'amour qu'il eût pour les Pauvres.

*Le 13. jour d'Aouſt 1674. Meſſieurs de l'Academie Françoiſe s'étant rendus au Louvre avec un tres-grand nombre de gens de qualité & de merite que la curioſité y avoit atirez, Monſieur l'Abbé Huet prit ſa place & fit le Diſcours qui ſuit.*

# MESSIEURS,

Si je ne faiſois reflexion que ſur moi-même, j'aurois ſujet de douter que je puſſe répondre à l'honneur que vous me faites aujourd'hui de me recevoir dans vôtre illuſtre Academie ; & j'aprehenderois même de me faire voir dés l'abord indigne de vôtre choix, en m'aquitant mal du remerciment publicque je vous en dois faire, & qui eſt comme une premiere épreuve du merite de ceux que vous aſſociez. Ce ſeroit inutilemẽt que je chercherois en moi dequoi ſoûtenir la dignité du rang que vous me donnez parmi vous, Vous, dis-je MESSIEURS, celebres par tãt de marques d'eſprits, de ſuffiſance,

& de politesse. La reputation même de cét excellent homme dont je tiens la place ; ses beaux ouvrages également élegans & ingenieux, me font sentir ma foiblesse, & apercevoir mes défauts. Mais sur tout ce nom auguste qui releve si haut l'honneur de cette Assemblée, cette protection Roiale qui la fait fleurir avec tant d'éclat, me rend timide comme elle vous rend jaloux de vôtre gloire, & vous engage à ne souffrir personne entre vous, qui ne puisse justifier vôtre choix par sa vertu, & se rendre digne de prendre part aux faveurs que le Roi répand sur vous. Tout cela, MESSIEURS, me feroit entrer dans une juste defiance, si je ne jettois les yeux que sur moi : car n'y trouvant pour toute recommandation que quelque usage des lettres anciennes ; belles à la verité, & dignes de l'aplication des plus nobles esprits ; mais peu estimées en ce siecle, presque bannies du commerce du monde poli, & releguées dans la poussiere & l'obscurité de quelques cabinets ; je me retirerois dans cette obscurité même, pour y joüir sans éclat des douceurs d'une oisiveté agreablement occupée, & y chercher des plaisirs que vous connoissez, MESSIEURS, & que le vulgaire ignore.

Mais, MESSIEURS, cela même qui pourroit m'abatre le courage me le releve, & dans ces considerations qui pour-

roient faire ma crainte, je trouve de juſtes raiſons pour la bannir, & recevoir avec confiance la grace que vous m'avez faite.

Comment pourrois-je penſer à l'eſtime que cette fameuſe Academie s'eſt aquiſe, parmi nôtre nation, & parmi les nations étrangeres, ſans deſirer d'y prendre part. Seroit-ce entendre mes interêts que de ne pas goûter, comme je dois, le bonheur que je tiens de vous, MESSIEURS, d'être apellé au partage de cette riche ſucceſſion de gloire, que nous ont laiſſée tant d'hommes rares, choiſis & reünis contre la barbarie par le grand Cardinal de Richelieu, & oposez aux entrepriſes, & aux progrez de l'ignorance? Vous-mêmes, MESSIEURS, vous me communiquez une partie de vôtre éclat, en me communiquant le titre glorieux de vôtre confrere. J'entre avec vous dans un heureux commerce de reputation & d'honneur, où je contribuë ſi peu du mien, & où vous me faites une ſi ample & ſi avantageuſe part du vôtre. Je deviens aujourd'hui comme vous l'auteur de tant d'excellentes productions d'eſprit dans tous les genres d'écrire, qui ſont parties de vos mains. J'ai droit maintenât à cette loüange qui vous eſt ſi legitimement duë, de vous être aſſujetti l'uſage cet injuſte tiran des langues, d'avoir purgé la nôtre de la

grossiereté & de la rudesse des siecles passez, de lui avoir donné l'abondance & l'élegance de la Latine & de la Grecque, dont la politesse si vantée a été l'efet seulement d'une usage arbitraire; & de l'avoir autant relevée par dessus ces anciennes, que les reflexions des personnes intelligentes & éclairées sont au dessus des caprices du hazard. Enfin, MESSIEURS, cette couronne de laurier qui couvre vôtre tête, commence d'étendre ses branches sur la mienne; & cette immortalité à laquelle vous aspirez & que vous meritez fait aujourd'hui ma pretention & mes desirs comme les vôtres.

Il est tems, MESSIEURS; que je me dépoüille de cette timidité scrupuleuse, qui m'a si long-tems fait aprehender de m'exposer au grand jour de cette celebre Compagnie. Vôtre choix fait ma hardiesse: je me défierois de vôtre discernement, si je me défiois de mes forces; & j'ose esperer, aprés l'honneur de vos suffrages, de n'être point un indigne successeur de cét homme illustre qui m'a precedé. Son merite si universellement reconnu m'inspire une ambition que je ne connoissois point. Je sens naître en moi une violente émulation de le suivre & de l'ateindre, & j'ai lieu enfin de me promettre qu'avec le secours des lumieres que je puiserai parmi vous, je retournerai plus propre à

éclairer l'eſprit de ce jeune Prince, à l'inſtruction duquel j'ai l'honneur de contribuer: quoi qu'à dire le vrai, nous voions tous les jours ſortir de lui des éclats & des raions d'un naturel ſi heureux ; que nous ne pouvons douter qu'il n'éclaire lui-méme les tems à venir par ſes propres lumieres.

Ces motifs, MESSIEURS, ſont puiſſans à la verité pour vaincre ma retenuë, mais quelque choſe de plus fort encore me pouſſe & m'anime. Quelque idée que la magnificence de ce ſuperbe Palais me donne de la Majeſté du Prince, qui vous y reçoit, il m'en donne une plus haute encore de ſa vertu ; lors que je vous y voi aſſemblez. Les Muſes dont vous ſoûtenez la gloire, aprés la perte de ce celebre Chancelier, qui les avoit pour ainſi dire, adoptées, étoient errantes & deſolées. Le Roi leur tend les bras, il les reçoit dans ſon ſein, il ſe les rend familieres & domeſtiques, & leur imprime un caractere de grandeur qui doit nous élever l'eſprit & le courage, & nous faire faire de nouveaux efforts pour en rien concevoir de bas, rien de mediocre, rien qui ne ſoit digne de l'auguſte protection qui fait le principal ornement de cette Academie, comme le merite du grand Roi qui nous la donne doit faire le principal ſujet de nos veilles.

A quoi me suis-je occupé jusqu'ici ; pourquoi me suis-je arrêté si long-tems à admirer dans l'antiquité des exemples de vertus que je croiois sans égales ? Nôtre âge les a toutes ramassées, plus grandes, & plus pures, dans la personne du Monarque à qui le Ciel nous a soûmis pour nôtre bonheur. Je puis trouver en lui la valeur du plus vaillant des Grecs, sans y trouver ses emportemens & ses autres défauts. J'y puis trouver le même desir de gloire que dans le plus grand des Romains, mais des moiens plus équitables pour l'aquerir. J'y vois la rapidité des conquêtes de l'un & de l'autre ; mais beaucoup plus de moderation pour les laisser borner par la justice. De quoi se pourra vâter l'heureux siecle d'Auguste, que nô re Auguste ne nous fasse aujourd'hui revoir avec avantage ? un grand état mieux reformé dans toutes ses parties, l'ordre plus solidement rétabli, la licence plus fortement reprimée, le merite plus liberalement reconnu, nos frontieres plus glorieusemẽt reculées, nos ennemis plus promptement domtez, nos voisins dans un plus grand respect, ou dans une plus grande crainte, l'abondance plus universellement répanduë, les disettes moins frequentes, par tout une plus parfaite correspondance du chef & des membres. N'a-t'il pas méme sçu nous choisir, & nous donner un Mecene, autant

ou plus apliqué que cét ancien à acroître la gloire & la puiſſance de ſon Maître ; qui travaille avec un peril ou plus grand ſuccez à l'ornement de cét Etat, par le rétabliſſement des lettres ; à l'utilité publique en faiſant refleurir les beaux Arts & le commerce, & qui comme lui ſe montre ſenſible aax plaiſirs de l'eſprit, & vient ſe délaſſer de ſes penibles & glorieux emplois dans les exercices Academiques ?

Toutes ſes grandes & merveilleuſes qualitez, qui partagées autrefois ont fait pluſieurs Heros, & qui réünies aujourd'hui ne font que celui à qui nous avons l'honneur d'obeir ; ces qualitez, dis-je, fourniront deſormais un plus noble objet à mon admiration & à mes études, & un plus juſte ſujet à mes loüanges, que tous ceux qui m'ont ocupé dans l'hiſtoire ancienne tant d'éloquens panegiriques, tant d'éloges ingenieux, dont elles vous ont donné la matiere, MESSIEURS, ne me font point aprehender des redites ennuieuſes. Le ſujet eſt trop vaſte pour être épuiſé. Nous nous abuſons, ſi nous croïons l'égaler par le ſecours que nous empruntons de l'art. Quelque induſtrieux que ſoient nos ſoins, nôtre Prince eſt trop grãd pour être montré tout entier à la poſterité. L'idée que lui en donneront par leurs raports defectueux toutes les voix de la renommée, & toutes les plumes mêmes de

l'Academie, ſera toûjours imparfaite, & au deſſous de la verité. Mais je ferai cependant ſupléer la diligence à la foibleſſe, & ſi je ne puis ſignaler ma force ou mon adreſſe dans une ſi belle entrepriſe, j'y ſignalerai au moins ma volonté.

*Monſieur l'Abé Fléchier Directeur de la Compagnie lui répondit en ce te maniere.*

MONSIEUR,

L'Academie n'entreprend pas de repondre aux loüanges que vous lui avez données, ni de vous donner celle que vous meritez vous méme. Le remercîment que vous venez de lui faire la confirme dans l'opinion qu'elle avoit de vous; & la reconnoiſſance que vous lui avez témoignée ſi éloquemment, lui fait connoitre combien vous étiez digne de la grace, que vous croïez qu'elle vous a faite.

Vous apellez ainſi, MONSIEUR, le choix qu'elle a fait de vous pour remplir une de ſes places, & vous croiez tenir de ſa bonté, ce que vous ne devez qu'à ſon jugement & à ſa ſageſſe. Quelque deſir qu'elle eût depuis ſi long-tems de vous voir dans ſes aſſemblées, elle a ſuivi

ſes

ſes loix plûtôt que ſes inclinations ; rien ne l'a prevenuë en vôtre faveur que vôtre propre merite: elle a eu plus d'égard à ſa dignité qu'à vos emplois, & cherchant à ſe faire aprouver du public plûtôt qu'à ſe ſatisfaire elle-même en vous aſſociant à tant de perſonnes illuſtres qui la compoſent, elle a bien pretendu vous faire honneur, mais elle n'a pas crû vous faire grace.

Elle regretoit la perte qu'elle avoit faite, & ne penſoit qu'à la reparer. Vous le ſçavez, MONSIEUR, elle voit avec douleur ceder à la neceſſité fatale des ans ces hommes choiſis qui preſiderent à ſa naiſſance, qui formerent ſa premiere reputation, qui ont ſuivi toutes ſes fortunes, & qui l'ont élevée par leurs ouvrages juſqu'au degré de gloire où elle eſt montée ; Ces hommes de ce premier âge, où les lumieres étoient ſi pures, la ſocieté ſi douce, l'émulation ſi noble, la vie ſi tranquille, & ſi innocente ; Ces hommes qui aiant reçu, pour ainſi dire, les premices de l'eſprit academique, l'ont entretenu dans la compagnie, & qui joignant la raiſon à l'uſage, & les reflexions à l'experience, ont été tout enſemble nos compagnons & nos maîtres, & nous ont laiſſé des regles & des exemples de bien parler, de bien écrire, & de bien vivre.

Tel étoit celui dont vous ocupez

aujourd'hui la place ; Son imagination vive & feconde, ſon diſcours pur & poli, ſa raiſon droite & éclairée, ſon genie noble & élevé, ont paru dans ces narrations ingenieuſes, ou ſous des noms de Heros ſupoſez, il repreſente des vertus veritablement heroïques.

Ces pertes ne peuvent être que tres ſenſibles, mais, graces au Ciel, elles ne ſont pas irreparables : le ſiecle eſt fertile en beaux eſprits, nos ſuffrages ne peuvent tomber que ſur de bons ſujets, & nous n'avons jamais eu plus de droit d'eſperer cette glorieuſe immortalité que le deſtin ſemble avoir promiſe à l'Academie.

Vous commencez, MONSIEUR, à y partager avec nous tous les avantages qui s'y rencontrent : juſqu'ici il manquoit quelque choſe à vôtre gloire & à vôtre reputation, & vous montez aujourd'hui comme d'un degré dans l'ordre des lettres.

Quelle douceur ne trouverez-vous pas dans nos aſſemblées ! Là, ſous les loix d'une agreable ſocieté, ſe fait un commerce d'eſprit où chacun fournit de ſon fond, & profite de celui des autres : chacun vient s'y décharger en commun des treſors qu'il a recueillis dans ſes études particulieres ; il ſe forme comme un cercle brillant, où pluſieurs penſées comme autant de lignes de lumiere venant à ſe

reünir en un point, reflechiſſant aprés ſur le public. La communication, le conſeil, l'exemple, tout inſtruit, tout excite une loüable émulation; on s'affermit dans ſes connoiſſances; on s'éclaircit de ſes doutes; on ſe défait de ſes preventions; on regle ſes études; on polit ſes diſcours, on redreſſe ſes jugemens.

C'eſt à ces ſoins & à ces ſecours mutuels que nôtre ſiecle doit tant d'ouvrages où l'on admire également la force & la delicateſſe de l'eſprit; ces traductions ſi nobles & ſi naturelles, qu'on quite ſouvent les originaux pour les copies; ces poëſies ingenieuſes qui ont fait les delices de la Cour & de la Ville; ces tragedies qui étalent pompeuſemét ſur nos theatres les Heros anciens, avec toute la grandeur & la majeſté qu'ils avoient autrefois dans la Grece, & dans l'Italie; ces traitez de phiſique ou de morale, dépoüillez des duretez & des rudeſſes d'une autre philoſophie où l'on trouve la ſolidité & l'agrément tout enſemble; ces hiſtoires qui remettent devant nos yeux les ſiecles paſſez, ou qui preparent à la Poſterité le ſiecle preſent, les unes luës avec plaiſir, les autres atenduës avec impatience.

Comme autrefois c'étoit aſſez pour animer les braves de Sparte, de leur montrer des Trophées d'armes, des inſcriptions & des portraits de leurs Anceſtres,

ou de leur raconter en peu de mots les guerres, & les victoires de leur Republique ; j'ai crû, MONSIEUR, que pour réveiller en vous l'ardeur que vous avez toûjours euë pour les lettres, je n'avois qu'à vous faire le plan de nos assemblées, & à rapeller en passant dans vôtre memoire les travaux & la gloire de nos confreres qui deviennent aujourdhui les vôtres.

Si j'avois à parler à quelqu'un qui ne fût que mediocrement touché de l'amour des sciences, je me servirois du pouvoir que donne la Compagnie à ceux qui ont l'honneur de parler pour elle. Je dirois qu'une Academicien n'est pas un homme sans fonction dans la Republique des lettres; qu'il a ses regles & ses obligations; que s'étant chargé volontairement d'une portion du travail commun, il doit répondre de ses ocupations & de son loisir, qu'il s'engage en une discipline qui toute douce & toute libre qu'elle est, ne laisse pas d'avoir ses soins, & ses assujettissemens; qu'il est d'un homme sage de remplir jusqu'aux moindres de ses devoirs : qu'il seroit dur de gemir dans la servitude, mais qu'il n'est pas seant d'abuser de sa liberté; & qu'enfin dans toutes les societez bien reglées il y a des coûtumes qui valent des loix, & des bienseances qui sans dõner aucune contrainte

ne laiſſent par d'impoſer une eſpece de neceſſité.

Mais je ſçai, MONSIEUR, les intentions de l'Academie : Elle n'entend pas que je vous faſſe de ſa part des exortations inutiles, elle connoît la paſſion que vous avez toûjours euë pour tous les exercices academiques. Aprendre les langues les plus difficiles, connoitre les livres & les Auteurs, foüiller curieuſement dans la plus ſombre antiquité, ç'ont été vos premiers plaiſirs & comme les jeux de vôtre enfance. Les études continuée de l'un à l'autre ſoleil, les jours confondus avec les nuits, l'avidité de tout aprendre & de tout ſçavoir ? les longues lectures, où le travail des yeux ſuffiſoit à peine au plaiſir de l'eſprit, ç'ont été les emportemens de vôtre jeuneſſe.

Que dirai-je de ces voiages entrepris non par une vaine curioſité de voir des Cours étrangeres, ni par un deſir ambitieux de faire valoir ſes talens, & & d'avãcer ſa fortune, mais pour communiquer avec les ſçavans, & pour voir une Reine celebre, qui plus touchée du deſir de ſçavoir que du plaiſir de regner, établiſſoit la politeſſe dans des Provinces autrefois barbares. Que dirai-je de cette moderation qui vous fit preferer les douceurs de la retraite à l'honneur d'inſtruire ce jeune Roi qui remplit aujourd'hui le

Trône du grand Guſtave ? Que dirai-je de ces Academies dont vous avez été un des principaux ornemens, de celles dont vous avez été le chef ? Ne ſont-ce pas autant de gages de l'eſtime & du zele que vous aurez pour l'honneur de cette Compagnie, en un tems où ſa ferveur ſe renouvelle, & où elle acheve ce grand ouvrage, qui lui a coûté tant de travaux & tant de veilles ?

Et certes, on peut croire que ce n'eſt ni la difficulté de l'entrepriſe, ni le relâchement de ceux qui la conduiſoient, qui en ont retardé ſi long-tems l'execution, c'eſt plutôt une certaine fatalité qui reſerve aux ſoins & aux ordres du plus grand des Rois, la fin & la perfection de toutes les grandes choſes. Il étoit juſte qu'aprés avoir deſarmé le crime, arrêté le luxe des particuliers; & les diſſipations publiques, reprimé la licence dans ſes armées, purgé la juſtice de ce qu'elle avoit d'incommode ou de mercenaire, aboli la fureur des duëls, & donné par ſes Edits & par ſes exemples, la veritable idée de la valeur ; il étoit juſte, dis-je, qu'aprés avoir reglé toutes les parties de ſon Roiaume, il reglât encore les belles lettres? qu'il reformât la langue des peuples comme il en avoit reformé les mœurs? qu'il leur aprit à bien parler, aprés les avoir obligez à bien vivre ? & qu'en un

tems où il fait des actions ſi éclatantes, il fournit à ſes ſujets les moiens de les raconter noblement.

C'eſt à vous, MONSIEUR, qui partagez avec nous l'honneur de ſa protection, de partager la reconnoiſſance que nous lui devons. Faites des portraits de lui qui puiſſent ſervir d'exemple à la derniere poſterité, & pour dire quelque choſe de plus, contribuez par vos ſoins & par vos lumieres à faire un portrait vivant de ſes heroïques Vertus dans l'eſprit de ce jeune Prince, qui rempli de grandes maximes pour ſa conduite, & de grans principes pour ſes études commence déja d'être le Juge de nos Ouvrages, & comme le ſecond Protecteur de l'Academie Françoiſe.

*Monſieur l'Abbé Fléchier aiant mis fin à ſon Diſcours, invita ſuivant la coutume, ceux de l'Academie qui auroient aporté quelque ouvrage d'en faire la lecture à la Compagnie, pour emploier agreablement le reſte de la ſeance.*

## COMPLIMENT POUR l'Academie Françoiſe, à Monſeigneur le Chancelier, lors que les ſeaux lui furent rendus, prononcé le 6. Ianvier 1656.

MONSEIGNEUR, L'Academie Françoiſe eſt trop ſenſible à toutes vos graces, pour ne l'étre point à toutes vos proſperitez. Le reſpect que nous avons pour vôtre Grandeur, ne peut à la verité augmenter, ni diminuer. En cela, tous les tems nous ſont égaux, comme ils le ſont à vôtre vertu; mais quant à nôtre ſatisfacton, & à nôtre joie, nous confeſſons, MONSEIGNEUR, qu'elle dépend de vôtre fortune. Ce que le Roi vient de rendre à vos grands ſervices, nous penſons l'avoir reçu. Vôtre gloire eſt la nôtre, ſi vous la regardez ſans émotion, nous vous admirons, MONSEIGNEUR; mais nous ne ſçaurions vous imiter. Souffrez que nous en ſoions plus touchez que vous & qu'on reconnoiſſe à cette marque, à quel point nous ſommes tous en general, & en particulier, Vos tres-humbles, tres-obeïſſans, & tres-fidelles ſerviteurs, &c.

## *HARANGUE DE MESSieurs de l'Academie Françoise de Soissons, prononcée par M. Hebert au Roi, en 1680.*

SIRE,

Aprés avoir eu l'honneur de voir ici Vôtre Maiesté, quand elle alloit vaincre ses ennemis ; aprés l'avoir vuë tant de fois avec cette fierté guerriere qu'elle portoit dans les Combats; graces au Ciel, nous avons enfin le plaisir de la voir avec cet air doux & serein que la Paix imprime sur le visage des Monarques, quand elle a fait alliance avec la Justice. En ce tems, SIRE, il est vrai, nous avions de la joie, & nous en avions même par avance, parce que nous étions seurs du succez de ce que V.M. alloit entreprendre de plus grand & de plus difficile ; mais aussi parce que nous sçavions qu'elle alloit hazarder quelque chose d'infiniment plus precieux que tout ce qu'elle pouvoit conquerir, la crainte l'emportoit toûjours sur la joie. Cette passion inquiete empoisonnoit tous nos plaisirs. Elle troubloit nos plus douces reflexions, & nous osons dire

à V. M. que nous étions dans un état malheureux, pendant que vôtre valeur contribuoit si heureusement à établir nôtre felicité. Aujourd'hui, SIRE, que vôtre sageſſe y travaille toute seule, la joie regne toute seule dans nos cœurs; & comme l'idée des perils où Vôtre Majesté s'exposoit alors, ne bleſſe plus nôtre imagination, nous pouvons sans distraction & sans trouble reflechir sur les merveilles de vôtre vie. Nous pouvons à l'abri des Lauriers qui couvrent vôtre Téte auguſte, contempler à loisir les prodigieux effets de cette sageſſe profonde qui regla tous vos pas, & qui mit dans toutes vos Actions le bel ordre & la subordination merveilleuſe que nous y admirõs. Ce fut elle sans doute qui aprit à V. M. que pour parvenir à un bonheur parfait, il falloit paſſer par les travaux & par les peines, qu'une juſte guerre étoit le fondemẽt le plus solide d'une Paix inalterable, & que pour empécher que rien ne troublat jamais le repos & la tranquillité de vôtre Roïaume, il falloit une fois semer la terreur & l'effroi chez tous les Peuples qui l'environnent: Mais, SIRE, ne fut-ce point elle auſſi qui mit à cette Guerre de si juſtes bornes, qu'elle fut aſſez longue pour laſſer les plus opiniâtres de vos Ennemis, & qu'elle ne le fut pas aſſez pour fatiguer le moindre de vos Sujets?

Ne fut ce point elle qui vous arréta ſur le penchant rapide de cette courſe impetueuſe qui vous menoit à l'Empire de l'Univers, & qui pour vous faire vaincre en nôtre faveur ce qu'il y a de plus grand & de plus redoutable ſur la Terre, vous obligea de vous ſurmonter Vous-même? Vôtre Majeſté, SIRE, aimoit la gloire plus que la vie. Elle en avoit donné mille marques éclatantes; mais avec quelle étonnante, avec quelle agreable ſurpriſe, ce procedé genereux ne nous fit-il pas cõnoître que vous aimiez vos peuples encor plus que la gloire. C'eſt avec de ſi nobles ſentimens, c'eſt avec des actions ſi heroïques que vous avez achevé le precieux Ouvrage de la Paix, & V M. le va couronner enfin de tout ce que l'Himenée porte avec lui de douceurs charmantes & de plaiſirs innocens. SIRE, ſi ce Mariage auguſte eſt la cõſommation parfaite de ce grand Ouvrage, nous pouvons bien dire qu'il eſt auſſi l'entier acompliſſement de nôtre felicité: car enfin, parmi tant de proſperitez, il ne nous reſtoit plus qu'une ſeule choſe à deſirer, & c'eſt, SIRE, cette heureuſe Alliance qui va remplir ce dernier deſir. Nous alons voir cette ſuperbe Tige devenir auſſi feconde qu'elle eſt illuſtre. Elle pouſſera bien-tôt des Branches qui donneront de l'ombrage à tout l'Univers, & deſormais nous n'aurons plus

que des actions de graces à rendre au Ciel pour les Princes qu'il nous va donner. Si par les poſitions preſentes il eſt permis de penetrer dãs l'avenir, qu'ils ſeront grands, qu'ils ſeront fortunez ces Princes qui auront l'invincible LOUIS pour Aïeul, & pour Pere ce genereux DAUPHIN, dont la grandeur, quoi que naiſſante encor, a déja brillé à nos yeux en mille manieres differentes ! Quelle facilité n'auront-ils pas à vaincre leurs Ennemis, à proteger leurs Alliez, à ſe maintenir eux mêmes dans ce haut degré de puiſſance & d'honneur où vous les aurez élevez ! Ils trouveront la Terre toute étonnée du bruit de vôtre Nom, & toute remplie de la terreur de vos Armes. Ils trouveront tout fraié, tout aplani, le chemin qui conduit à la gloire. Ils auront cet avantage, que pour ſe rendre parfaits, ils n'auront pas beſoin de chercher des Modeles dans l'Hiſtoire des Siecles paſſez, ni dans celle des Nations étrangeres. Ils n'auront pour cela qu'à lire celle de vôtre Vie ; & comme les exemples recents & domeſtiques ſont toûjours les plus forts, nous avons tout lieu d'eſperer qu'ils ſe rendront dignes de leur naiſſance, qu'ils marcheront à grands pas ſur les glorieux veſtiges que Vôtre Majeſté leur marque, & qu'ils tranſmettront enfin vos Vertus avec vôtre Sang, à une Poſterité qui ſera toûjours la

gloire de ſon Siecle, & qui, ſi nos vœux ſont écoutez, ne finira qu'avec le Monde. SIRE, il nous reſteroit encore à vous faire nos tres-humbles remerciemens, & pour tous ces bienfaits qui nous ſont communs avec toute la France, & pour ceux qu'en particulier cette compagnie a reçus de Vôtre Majeſté. Dans l'embarras de la Guerre, au tems de ſes plus penibles occupations, & de ſes plus nobles travaux, Elle a daigné jetter les yeux ſur nous, Elle a honoré nos aſſemblées d'un avû qui nous a comblez de plaiſir & de gloire; mais quelque éfort que nous ait fait faire le deſir de meriter ces graces, quelque redoublement qu'il ait aporté à nos veilles & à nos études, nous nous ſentons encor bien éloignez de pouvoir rien dire de Vôtre Majeſté qui ſoit digne de ſa grandeur & de nôtre reconnoiſſance. Nous les continuerons, SIRE, ces études & ces veilles; & parce qu'il eſt naturel de ſe flater ſur ce que l'on ſouhaite, nous ne deſeſperons pas qu'avec leur ſecours, nous ne puiſſions un jour rendre à vôtre Majeſté une partie de ce que nous lui devons. Si nôtre foibleſſe nous empêche de l'entreprendre en vôtre perſonne, peut-être l'oſerons nous en celle de ces Princes dont nous venons d'augurer de ſi grandes choſes. Nos forces croîtront avec eux, & cependant, SIRE, pour commencer

en la maniere qui nous eſt poſſible à nous aquiter envers Vôtre Majeſté, nous allons faire des vœux continuels pour ſa Perſonne auguſte & ſacrée, avec tout le zele & toute l'ardeur dont nous ſommes capables. Nous demanderons inceſſamment au Ciel la continuation de ces proſperitez étonnantes, & preſque incroiables dont vous avez uſé avec tant de moderation & de generoſité. Nous lui demanderons la conſervation de cette ſanté pretieuſe qu'on vous a vû toûjours prodiguer avec ſi peu de precaution & de reſerve. Nous lui demanderons enfin de jour en jour la prolongation de cette belle & merveilleuſe Vie que l'amour de la gloire & celui que vous avez pour vos Peuples, vous ont fait expoſer ſi ſouvent avec tant de valeur & d'intrepidité : de cette Vie, dis-je, qui fait l'admiration de l'Univers, la tranquillité de l'Europe, la gloire & les delices de la France.

## *COMPLIMENT QUE devoit faire Monſieur de Vertron à Madame la Dauphine, au nom de l'Academie Royale d'Arles.*

MADAME,

Nous ſerions jaloux avec beaucoup de raiſon, de l'honneur que l'Academie de Soiſſons a eu de vous ſaluër la premiere, ſi nous n'étions perſuadez que cet hõneur lui eſt échû par un effet du Sort. Nous reconnoiſſons l'Academie Françoiſe pour nôtre aînée, & même pour nôtre Maîtreſſe, avec d'autant plus de reſpect, qu'elle a pour protecteur nôtre auguſte Monarque, le Pere des Sciences & des beaux Arts, auſſi bien que de la Patrie.

Aprés avoir entendu Monſieur le Duc de S. Aignan le Chancelier de cette celebre Academie, & l'illuſtre Protecteur de la nôtre, je devois me taire, car enfin, Madame, peut-on ajoûter quelque choſe à ſon diſcours ſi éloquent, ſi juſte, & ſi conforme à ce que vous étes ? Comment ſoûtenir l'éclat d'une Academie Roiale?

Comment parler d'une Princeſſe ſi acomplie en qui la France eſt ravie de trouver tout enſemble une pieté ſans ſuperſtition, une ſageſſe ſans ſeverité dans un âge où les autres font beaucoup de la promettre; une humeur gaie ſans les moindres marques d'emportement; une ſincerité ſans artifice, une douceur ſans déguiſement, une égalité ſans contrainte, enfin une ſience ſans preſomption, une admirable facilité dans les plus belles Langues, & ſur tout dans la Françoiſe la Reine des autres, qui vous eſt devenuë ſi naturelle, que c'étoit un preſage du bonheur dont nôtre glorieuſe Nation joüit à preſent.

Meſſieurs d'Arles, Madame, ne m'ont pas choiſi comme le plus éloquent de leur Compagnie, mais comme le plus ſenſible à la gloire, au bonheur, & à l'interêt de la France, en vous voiant nôtre Dauphine. Le ſilence dans un tems où les autres Academies parlent, ſeroit digne de blâme, & il paſſeroit pour une marque d'inſenſibilité, d'ignorance, ou de timidité, ſi dans ce grand jour où toute la France vous témoigne la joie qu'elle a de cette belle & heureuſe Aliance avec la Baviere, je ne vous témoignois auſſi la mienne au nom d'une Compagnie ſi noble & ſi floriſſante. D'ailleurs, la preſence de mon illuſtre Protecteur m'anime à vous dire, Madame, que le Ciel d'intelligence avec

nôtre Roi Tres-Chrétien, a voulu en faisant l'union de deux cœurs, faire encor celles des Graces, des Sciences & des Vertus.

Il falloit sans flaterie, Madame, à Monseigneur, une Epouse telle que vous. Il vous falloit aussi un Epoux tel que Monseigneur, qui a reçu du Pere & de la Mere, avec le Sang Roial, toutes les plus rares qualitez & du Corps & de l'Esprit, & qui par la parfaite ressemblance qu'il a avec l'un & l'autre, est aujourd'hui l'ornement de la France, & sera un jour la gloire & la merveille du monde.

Le succez nous oblige de croire, Madame, que ce Mariage étoit écrit de tout tems de la main du Dieu des Armées dans le livre de sa sagesse, pour être un des fruits precieux des travaux guerriers de l'invincible Loüis, pour être l'accomplissement des vœux de la France & de la Baviere; pour être le simbole éternel de la Reconnoissance, le lien indissoluble de la Paix, pour être enfin la recompense la plus solide de vos vertus heroïques.

Mais pour faire en peu de mots vôtre Eloge, Madame, il suffit de dire, que vous avez été choisie parmi toutes les Princesses de l'Europe, pour être nôtre Dauphine, par nôtre grand Roi, dont le choix montre également sa sagesse & vôtre merite.

## *REMERCIEMENT DE Monsieur Guyonnet, à sa Reception dans l'Academie Roïale d'Arles.*

MESSIEURS,

Quand je pense aux grandes perfections qu'un Academicien doit avoir, je ne métonne plus que le nombre des beaux Esprits soit si petit, & je ne sçaurois assez estimer ma fortune, d'avoir été mis au rang de ces Illustres. Mais que dis-je? N'est-ce point faire tort en quelque façon à ces rares Genies qui m'ont proposé à vôtre Academie Roiale, que d'atribuer à la Fortune, ce que vous ne donnez jamais qu'au merite? Non Messieurs, leurs loüanges ne sont point interessées. Ce ne sont point des traits de politique, ni jeux d'esprit, pour exercer leur éloquence sur un sujet mediocre. J'avouë que la cause de ses loüanges est une amitié genereuse, ou un esprit prophetique, qui les a engagez à parler de moi en des termes si obligeans, méme si forts. Ils ont prevû par mes desirs pressans, par mes ocupations continuelles; qu'un jour

je me rendrai digne de la qualité éminente d'Academicien. Ces grands Hommes ont jugé des ſuites par quelque heureux commencemens, c'ſt à dire par les Ouvrages que j'ai eu l'honneur de preſenter au Roi, & à Monſeigneur le Dauphin, ſous les auſpices de Monſeigneur le Duc de Montauſier, Duc auſſi éclairé que ſage, & un des plus illuſtres de vôtre ſiecle. Quel prompt changement en moi, Meſſieurs, depuis que vous m'avez fait l'honneur de me recevoir parmi vous? Je ſens déja mon imagination plus vive, mon eſprit plus libre, ma memoire plus heureuſe, mon expreſſion plus riche, mon ſtile plus fort. Je m'apperçois par experience que ma Langue eſt plus diſerte, que ma Muſe eſt plus féconde, que les Ouvrages me coûtent moins, & ſont plus finis. Dites-moi, je vous prie, Meſſieurs, d'où vient cet heureux changement? Ah, c'eſt ſans doute un effet de vôtre influence, une effuſion que vous avez fait en moi de vos lumieres. Je ſens même qu'inſenſiblement vôtre Art a corrigé beaucoup de défauts, que la nature, par une conduite ſecrete, ſage, & admirable, ſembloit avoir mis en moi par plaiſir, pour vous donner la gloire d'avoir achevé ſon Ouvrage, & pour me faire valoir davantage auprés de vous, par mes défauts, pareils aux ombres qui relevent infiniment

les couleurs dans la Peinture, pareils aux taches qui donnent encore plus d'éclat aux Aſtres. Je vous admire en moi & je m'admire en vous, Meſſieurs. Vos lumieres ont diſſipé une partie des tenebres de mon eſprit. Vos perfections en ont effacé quelques taches ; & celles qui reſtent ne me défigureront point.

Vous témoignez avoir de la joie, Meſſieurs, de m'avoir reçu dans vôtre illuſtre Compagnie, & vous aprouvez par vos éloquentes Lettres le choix de vôtre illuſtre Protecteur, que j'oſe à preſent nommer le mien.

Il me ſemble que je l'entens repeter ces paroles. *Si l'on me donne la Sageſſe à condition de la tenir enfermée ; je la rejetterai comme inutile : car le plus grand fruit que l'on puiſſe tirer de l'eſprit de la vertu & de toutes ſortes de perfections, eſt de la communiquer à tout le monde.* C'eſt ſur ces ſages & belles maximes, Meſſieurs, que vous m'avez donné une Place dans vôtre Academie Roiale, qui eſt pour ainſi dire, l'Aſſemblée generale des Etats des Sciences, & des Vertus, puis qu'elle peut ſe vanter avec juſtice d'avoir des Grammairiés verſez dans toutes les langues ſans confuſion, des Orateurs agreables ſans affectation, des Poëtes charmans, des Hiſtoriens habiles, des Philoſophes admirables. On

voit dans vôtre auguſte Compagnie des Eccleſiaſtiqnes, dont la vie eſt ſans reproche, & la doctrine exempte de ſoupçon. Elle fait voir des Courtiſans acomplis, Elle propoſe pour modelles d'équité des Juges éclairez, qui n'ont point d'autres interêts en recommandation que ceux du Prince, & de ſes Sujets: Mais ſur tout elle fournit de ces Hommes divins, qui ſçavent acorder l'exercice des Armes avec la pratique des beaux Arts; & ce qui eſt encor plus rare, avec celle de toutes les Vertus; à l'exemple de nôtre illuſtre Protecteur, l'un des principaux ornemens de l'Academie Françoiſe, & de la Cour. On voit pluſieurs de nos Academiciens dans le tems de la guerre, porter les armes avec ardeur, & dans le tems de la paix, emploier leurs mains guerrieres, pour marquer les actions heroïques de l'incomparable Loüis, aprés en avoir été les témoins genereux. Ces éloquens & braves Capitaines montent auſſi agreablement à la Bréche qu'au Parnaſſe. Ils parlent auſſi éloquemment dans les Academies, qu'ils commandent ſagement dans les Armées. En un mot, nôtre Academie aprend à cueillir les Lauriers de Mars, auſſi-bien que ceux d'Apollon.

Qui ne ſçait à preſent que Loüis le Grand pour recompenſer vos ſervices, a donné à vôtre Academie ſeule le

ſurnom de Roiale, que les autres ne prennent que par uſurpation? Qui ne ſçait encor qu'il a genereuſement acordé à la nôtre les mêmes honneurs, & les mêmes privileges qu'à l'Academie Françoiſe, & qu'il lui a fait part comme à elle, du Sceau de l'Immortalité?

Je ne ſçaurois mieux finir ce Diſcours, Meſſieurs, que par nôtre charmant Protecteur, qui a mis la Beauté & la Vertu, l'Art & la Nature, la Paix & la Guerre, dans une intelligence, dont tous les ſiecles paſſez ne nous ſçauroient fournir d'exemples, & qui ſera l'admiration de tout le monde. On ne ſçauroit douter aprés cela, Meſſieurs, qu'il ne ſoit l'Apollon de nôtre Academie Roiale, puis qu'il nous communique toûjours de ſi éclatantes lumieres, leſquelles repanduës également ſur chacun de nous, font voir plus clairement ſes grandes perfections. Chantons & repetons ſans ceſſe ce Vers admirable, qui fait ſon éloge & le nôtre.

*Solemque ſuum ſua ſydera norunt.*

## *COMPLIMENT FAIT à Monſieur l'Archevêque de Lyon, par Monſieur Mignot de Buſſi de l'Academie de Ville-Franche en Beaujollois.*

MONSEIGNEUR,

Lors que nous voions partir Vôtre Grandeur de ces Provinces, nous reſſentõs des douleurs & des allarmes inconcevable; mais auſſi quand nous la voions revenir heureuſemẽt, le nous ramene avec Elle le calme & le plaiſir. Ces divers mouvemens ont touché nos cœurs cette année. Vôtre abſence nous a fait trembler, vôtre preſẽce nous ranime & nous réjoüit. Mais Monſeigneur, nous recevons un grand ſurcroît de contentement, lors que nous joignons à la joie de revoir vôtre Grandeur en parfaite ſainté, celle qui n'avoit été juſqu'à preſent que l'objet de nos deſirs & de nos eſperances. Quel tranſport pour nous, de voir que nôtre grand Roi, auſſi juſte que penetrant, ait choiſi Monſieur le Marquis d'Alincourt, pour remplir aprés vous la place que vous ocupez avec tant de gloire en ce Gouvernement;

Ce judicieux & sage Monarque voulant vous donner un Successeur, il falloit qu'il le prit dans vôtre illustre Maison. Aucun autre ne meritoit de se voir placé aprés Vous dans un poste si important. Aucun autre ne pouvoit presumer de suivre vos vestiges, ni d'avoir vos vertus que celui que l'on regarde comme le centre, où se doivent réünir l'éclat, le merite, & la succession des Neufvilles, & des Villerois. Mais, Monseigneur, quoi que ce glorieux choix nous cause beaucoup de plaisir, Monsieur le Marquis d'Alincourt ne sera pas fâché si nous souhaitons qu'il ne puisse exercer l'emploi qui lui est destiné, qu'aprés que vôtre Grandeur l'aura possedé pendant une longue vie, qui fait l'objet de nos vœux les plus chers. C'est ce que nôtre Compagnie m'a envoyé vous témoigner, & vous assurer en même tems que nous sommes avec respect,

MONSEIGNEUR,

Vos tres-humbles & tres-obeïssans Serviteurs.

*Les Officiers du Bailliage de Beaujollois.*

HARANGUE

## HARANGUE DE M. Quinaud, à l'Academie Françoise, à sa reception.

BIBLIOTECA NAZ ROMA VITTORIO EMANUELE

MESSIEURS,

Vous ne devez pas être surpris de l'étonnement qui me saisit en entrant dans une Compagnie si celebre. Il est difficile que j'ocupe sans quelque trouble, la place que vous me faites l'honneur de me donner, & je crains bien que vous ne remarquiez encore plus de desordre dans mes paroles, qu'il ne vous en paroit sur mon visage.

C'est l'ordinaire effet des faveurs qui touchent sensiblement le cœur, de ne pas laisser toute la liberté d'esprit qui seroit necessaire pour les graces que l'ō est obligé d'en rendre en pareilles ocasions. Une extrême hardiesse n'est pas si propre à bien remercier, qu'un peu d'embarras,& j'espere que vous ne me compterez pas pour une faute,ce qui vous doit être une marque de ma veneration.

Ne doutez pas, Messieurs, que je ne sois instruit parfaitement de cette illustre Academie; elle fut formée sous Loüis

le Juſte, dont le Regne a commencé de rendre nôtre ſiecle ſi fecond en merveilles ; elle fut l'ouvrage de l'admirable Cardinal de Richelieu, qui la voulut établir comme la depoſitaire de l'immortalité qu'il avoit ſi bien meritée, elle eſt aujoud'hui fleuriſſante ſous la Protection du grand Seguier, qui prend ſoin de l'apuier de la même main dont il ſoûtient ſi hautement la Majeſté des Loix; elle eſt compoſée de ce que la France a de plus achevé pour les belles Lettres, & pour la profonde erudition ; elle a des Heros, en qui Minerve guerriere & ſçavante a réüni les dons qu'elle ne diſtribuë que ſeparément au reſte des hommes ; elle a choiſi ce qu'elle a vû de rare dans les dignitez les plus ſublimes, & les plus ſacrées; elle a même étendu ſon choix juſques aux premieres intelligences de l'Etat.

Je n'ai pas pris aſſez de vanité des aplaudiſſemens dont mes Vers ont été quelquefois favoriſez, pour me croire digne d'être admis dans une Societé ſi pleine de gloire. Je ſçai, Meſſieurs, qu'il s'en faut beaucoup, que le vulgaire aprouve ce que vous aprouvez, & que ſouvent il y a bien loin de l'eſtime du peuple à vôtre aprobation auſſi n'ai-je ſouhaité d'obtenir la grace que vous m'acordez, que pour aquerir parmi vous la perfection qui me manque, &

les lumieres dont j'ai beſoin.

Il en eſt du Roiame des Lettres ainſi que des autres Empires, il y doit avoir de la ſubordinatiõ, & l'harmonie ne s'y trouveroit jamais parfaite, ſi tous les genies s'y rencontroient également élevez. Contentez-vous dont, s'il vous plait, Meſſieurs, que je m'atache à vous étudier ſoigneuſement; Ce n'eſt pas une étude peu conſiderable, & tandis que vous ſacrifierez aux principales Divinitez du Parnaſſe, il eſt bon que vous aiez quelqu'un qui ſoit reſervé pour le culte de cette dixiéme Muſe, à qui Numa Pompilius fit élever des Autels dans l'ancienne Rome, & qui preſide à la ſcience de ſe taire, & à l'art de bien écouter. Je puis tirer de ſi glorieux avantages de ces emplois que l'impatience que j'ai d'en joüir, m'oblige à precipiter la proteſtation que je vous dois faire, de ne perdre de ma vie le ſouvenir de vos bienfaits, & de ne point avoir de plus forte paſſion que de vous en témoigner ma reconnoiſſance.

# DISCOURS

## PRONONCE'

Dans l'Academie de Soiſſons, par Monſieur Delfault premier Preſident du Preſidial de la même Ville.

*Si l'étude du Cabinet eſt fort utile ſans celle de la conference.*

MESSIEURS,

Je ne puis entreprendre d'agiter la queſtion, ſi l'Etude du cabinet eſt fort utile ſans celle de la conference, que je ne reflechiſſe avec douleur ſur la perte des avantages que je pouvois tirer de ces deux genres d'Etudes. Cette perte, Meſſieurs, eſt bien conſiderable, & ce vuide malheureux que je ſens au lieu de cette heureuſe abõdance, au lieu de cette agreable fecondité qui paroît dans toutes vos

compoſitions, me fait bien connoître que ces deux manieres d'étudier, deſquelles je dois vous entretenir, ſont abſolument neceſſaires. Mais traitons nôtre queſtion.

L'Etude du cabinet a ſans doute de grands charmes, & même de tres grands avantages, on y goûte des douceurs qui ne ſont mêlées d'aucune amertume, l'eſprit s'y remplit ſans contrainte de ce qui lui plait le plus; mais s'y remplit-il toûjours de ce qu'il y a de meilleur & de plus profitable; Comment le croire, Meſſieurs, S'il y a des gens qui puiſſent y aquerir aſſez de connoiſſance du Grec & du Latin pour obtenir le titre de Sçavans dans l'Ecole; nous voions qu'ils n'y trouvent pas toûjours les moiens de ſe faire ſouffrir dans le monde, ou parce qu'ils ſçavent mal ce qu'ils ſçavent, ou parce que leur ſcience eſt dure farouche & ſans politeſſe. En effet, combien ont ils de faux principes? combien de folles preocupations? De quel air diſent-ils même les meilleures choſes? D'ailleurs l'orgueil rempliſſant pour l'ordinaire le vuide que la veritable ſcience laiſſe en eux, ils decident de tout ſouverainement, il ne permettent pas de dourer de leurs deciſions, & j'en connois qu'il ne ſeroit pas fort ſeur de contredire.

Mais, dira-t-on, l'Etude du cabinet n'eſt pas aſſez utile, puiſque celui

qui s'y aplique y trouve dequoi se satisfaire ? Qu'importe de passer dans l'esprit des autres pour stupide & pour incommode, si l'on s'aplaudit en secret, & si l'on est toûjours content de soi-même.

En verité, Messieurs, ce sentiment ne peut tomber que dans les esprits gâtez & il ne sera pas difficile de le détruire, si l'on veut se souvenir que c'est aller contre l'ordre de la nature, & manquer d'humanité que de ne travailler que pour soi.

Il n'est pas possible aprés tout, de faire de grands progrez dans ce genre d'étude. Non seulement l'homme est né pour la societé, mais à quelque chose qu'il s'aplique, quoi qu'il entreprenne, il trouve dans la societé seule les moiens de se perfectionner, de réüssir dans ses entrepises. C'est le secours qu'on reçoit & qu'on donne à son tour, qui forme le merite, qui produit les grandes actions, soûtiét les Etats, garde & défend les Roiaumes. Les Heros en ont besoin comme les autres hommes. Et Louis le Grand lui même, l'Eclairé, le Judicieux, le Puissant, l'Invincible, LOUIS feroit-il de si grandes choses sans le concours de l'affection de ses peuples, de la valeur de ses soldats, de la bonne conduite de ses Generaux, & de la vigilauce de ses Ministres? Ses peuples & ses soldats qui doivent tant à ses soins, ses Generaux à ses ordres & à son

exemple, ſes miniſtres à ſes lumieres, avoüent que le genie de cet incomparable Monarque agit plus puiſſamment en eux pour le bien de l'Etat, que leur affection, leur valeur, leur conduite, & leur vigilance : & cependant ce Prince tout acompli qu'il eſt, s'acommode à cette loi commune, & ne ſe paſſe point du commerce de ce ſecours reciproque.

Si donc il eſt vrai que tout roule dans la vie ſur cet heureux commerce ; ne ſeroit-ce pas une preſomption inſuportable de pretendre parvenir à la perfection de quelque ſcience ou de quelque art par ſes propres forces, ſans conſeil, & ſans le ſecours de ceux qui ſont capables de nous y conduire ?

Oüi, Meſſieurs, que rien ne nous empêche de l'avoüer, l'eſprit de l'homme eſt ſi foible qu'en mille ocaſions il a beſoin d'être relevé. Les plus ſçavans hommes ont fait des fautes, dans leſquelles ils ne ſeroient jamais tombez s'ils avoient conſulté des perſonnes éclairées. Les Anciens donnoient peu de choſes au public ſans les avoir fait voir en particulier à ceux de leurs amis qu'ils croioient capables d'en juger. Ces gens dont on ne parle encore qu'avec admiration, doivent à ces ſortes de conferences une partie de l'eſtime qu'ils ont aquiſe. Et n'eſt-ce pas ce qui fait aujourd'hui que les plus

grands Genies de la France forment ce corps illustre, à qui l'on peut dire qu'elle doit ce que les esprits y ont de plus poli & de plus délié ? C'est dans l'Academie Françoise que ces rares personnages trouvent la perfection. C'est là qu'ils en ouvrent le chemin aux personnes qui la cherchent, & c'est à l'heureux épanchement de leurs lumieres à qui nous devons tous ces livres & tous ces discours, où brillent également & la profonde erudition, & la veritable éloquence.

Disons donc, Messieurs, que l'Etude du cabinet est veritablement necessaire, puis qu'il ne faut pas venir vuide aux Conferences ; mais que les Conferences doivent polir cette Etude, & que ce genre d'étude de compagnie humanise, pour ainsi dire, nôtre sçavoir, le rend propre à la societé civile, & nous mene à la perfection. Tâchons, Messieurs, à l'imitation de ces grands hommes, tâchons puis qu'il nous est permis de les imiter, de nous être utiles les uns aux autres. Avertissons-nous de bonne foi & sans orgueil des fautes que nous remarquons, recevons avec docilité les avis qui nous sont donnez. C'est le moien le plus assuré d'arriver à la perfection que nous cherchons, & de soûtenir l'honneur d'une Compagnie établie sous l'autorité du plus grand Roi du monde, d'une Compagnie,

dis-je, protegée par un Prince de l'Egliſe digne de tous les éloges, & à laquelle enfin l'Academie Françoiſe a bien voulu donner ſon alliance.

## DISCOURS PRONONCE' par M. Berthemet Avocat en Parlement.

*Des avantages des Conferences Academiques, & de l'utilité qu'il y auroit en y prononçant quelquefois des pieces de ſa compoſition.*

MESSIEURS,

Quand je conſidere les avantages que nous tirons de nos Conferences, je m'étonne que nous ne rompions point toute ſorte d'engagemens pour nous y rendre: car ſans conter qu'on y goûte une joïe pure & exempte de toute crainte de repentir, on s'y inſtruit de ce qu'il y a de plus ſolide, & en même tems de plus delicat & de plus caché dans les beaux arts.

Il faut l'avoüer, Meſſieurs, quelque peine que nous prenions ſeuls dans le ca-

binet, il est bien difficile de penetrer entierement nôtre matiere, il reste toûjours je ne sçai quelle obscurité qui nous empêche d'en découvrir toutes les beautez & toutes les richesses: mais dans la Conference, les lumieres répanduës en chacun de nous venant à se reünir & à s'acroître par cette douce agitation que produit la diversité des sentimens, il s'en forme comme un jour à la faveur duquel, si nous ne faisons point de nouvelles découvertes, nous voions au moins à plein les choses que nous n'avions fait qu'apercevoir ; en sorte que rien ne nous en échape, & nous sommes en état d'en faire briller aux yeux des autres jusques aux beautez les plus cachées & les plus imperceptibles.

Alors comme nos démarches sont plus seures, elles sont aussi plus libres & plus dégagées, & le chemin qui mene à la perfection n'est plus pour nous un sentier étroit & difficile, où l'on fait des chutes à chaque pas : C'est une voie large & commode où nous marchons de compagnie, & l'affection mutuelle qu'inspire la conformité des mœurs, & des inclinations, sçait si bien nous charmer, que nous sommes arrivez au terme, sans que nous nous soions aperçus ni de la longueur, ni de la difficulté du voïage.

Jusques ici, Messieurs, nous avons pû negliger ces avantages, on ne les re-

garde que comme de simples divertissemens : mais aujourd'hui qu'il a plû au Roi de former un Corps de nôtre Academie, ce n'est point assez de dérober quelques heures à nos ocupations pour les donner aux Lettres, de chercher la science par des routes si aisées, & de l'avoir trouvé cachée, pour ainsi dire, dans un lit de roses, il faut encore que nous fassions joüir le public du fruit de nos études.

Nous aprenons dans nos Conferences à bien penser, & exprimer nos pensées avec netteté & avec politesse. Ces heureuses corrections que nous faisons & que nous souffrons tour à tour peuvent aisement nous conduire à la perfection de la composition, & il n'y a personne de vous qui ne se fit admirer dans cet Art, si l'amour du repos ou la défiance de ses propres forces ne l'en empéchoit. Mais souffrez, Messieurs, puis que le hazard veut que j'ocupe aujourd'hui la place de Directeur, que je vous dise, que nous pourrions encore trouver dans nos exercices l'art de bien parler en public. La parole est l'ame de l'éloquence, c'est au moins par là qu'elle brille & qu'elle éclate avec plus d'avantage, & il ne faut pour cela que nous resoudre à prononcer de tems en tems dans nos assemblées quelques pieces de nôtre composition.

Ce moien est foible en aparence, je

l'avoüe, mais qu'il eſt efficace, qu'il eſt puiſſant en effet! Ce n'eſt, Meſſieurs, qu'en parlant dans le cabinet & devant leurs amis que les Demonſthenes, les Ciceron, & les Plines ont apris à ſe faire admirer en public.

Pour bien parler en public, il faut à la verité la liberté du jugement, la certitude de la memoire, la grace de la prononciation. Quand on penſe bien, quand on ſçait la maniere de bien exprimer ſes penſées, & qu'on a medité ce qu'on doit dire, il n'y a plus que la crainte à ſurmonter. Cette froide, cette importune paſſion peut ſeule venir troubler la ſerenité de l'eſprit & lier la langue, ou nous apliquer ſi fortement à nôtre ſujet, que n'oſant nous en détacher nous nous precipitons, & dans cette precipitation nôtre diſcours perd tous les agréemens & toutes les beautez qu'il pourroit avoir. Mais l'habitude de parler nous élevant inſenſiblement au deſſus des mouvemens de cette crainte, nous rend peu à peu les maîtres de nôtre memoire & de nôtre jugement; & dans cette heureuſe tranquillité, aſſurez du ſuccez nous joüiſſons de tout nôtre eſprit, nous parlons avec liberté, nôtre action ſe trouve acompagnée de toutes les graces qu'elle peut recevoir de l'art & de la nature, & qui atirent pour l'ordinaire un aplaudiſſement univerſel.

Il n'y a perſonne de nous qui ne ſoit expoſé à paroitre, & dans les ocaſions les plus éclatantes,& il faut en toutes ces ocaſions paroître en Academicien, & répondre à ce qu'on peut atendre de nous dans nôtre plus haute élevation. Quelle joïe donc, mais quelle neceſſité de nous mettre en état de ſortir avec honneur de toutes ces actions,

Eſt-ce peine ? Eſt-ce plaiſir de parler en cette Compagnie devant des perſonnes toutes diſpoſées ou à nous aplaudir, ou à nous excuſer?Mais qu'il y ait de la peine & qu'on riſque de rougir,il n'y a point à balancer. Qui refuſe de cueillir le fruit quand il n'eſt pas ſeulement agreable ; mais qu'il eſt devenu d'un uſage neceſſaire?Ne vaut il pas mieux,aprés tout,s'expoſer à rougir ici dans le ſecret, pour être certain de ſe faire aplaudir en public,que de ſe mettre au hazard de rougir en public de crainte de parler dans cette Compagnie?

Mais à quoi penſe-je, Meſſieurs, de nous animer à travailler pour aquerir les lettres & pour faire part au public des fruits d'une aquiſition ſi preticuſe? Peut-on ne s'y pas donner tout entier dans un ſiecle où à l'exemple de ce ſage Miniſtre dont les travaux ſont le repos auſſi-bien que la gloire de la Frànce, chacun les cultive, les cherit & les honore ? Dans

un tems où elles ont pour sejour le Palais de nôtre auguste, de nôtre incomparable Monarque, & où elles partagent ses regards les plus favorables jusques sous ses pavillons? Pouvons-nous d'ailleurs oublier les engagemens que nous avons de soûtenir l'honneur de nôtre institution, & de la protection glorieuse d'un grand Cardinal, & de nous rendre dignes de la reputation que l'Academie Françoise, cette Compagnie également illustre & éclairée a bien voulu nous donner dans le monde?

*APRES CES LECTURES faites, Monsieur l'Abbé Tallemant le jeune à present Directeur, a dit:*

MESSIEURS,

Nous lisons dans les Anciens que lors qu'on celebroit des jeux, on avoit acoûtumé de chanter les loüanges des Dieux en l'honneur de qui ils avoient été instituez; & on a vû souvent même y mêler les Eloges des grands Hommes, qui par leur sage politique ou par des actions memorables s'étoient distinguez des au-

res,& avoient contribué à la felicité publique. Comme ces ſortes de jeux ne ſe faiſoient proprement que pour encourager la jeuneſſe à s'adonner à tous les exercices du corps, la diſtribution des prix que nous faiſons aujourd'hui ramene en quelque ſorte l'idée de ces fameux ſpectacles, puis qu'elle ſert à donner de l'émulation à ceux qui cultivent les belles Lettres, & plus que par l'eſpoir de meriter le prix, la jeuneſſe s'adonnant à l'étude, l'Eloquence & la Poëſie deviennent familieres à tout le monde, & montent inſenſiblement à cette perfection qui nous fait regarder avec reſpect les écrits venerables des Anciens; je crois que nous ne pouvons de même dans un jour ſi celebre nous diſpenſer ſans ingratitude d'offrir nôtre encens au Heros qui fait fleurir les beaux Arts avec tant de ſuccez. Dans le tems que nous couronnons les Orateurs & les Poëtes, ſouvenons-nous de couronner auſſi le Prince qui les protege & qui les aime; & quand nous donnons le prix d'Eloquence & de Poëſie, n'oublions pas de donner auſſi le prix de la Vertu.

Nous le pourrons donner à l'invincible Monarque de la France, auſſi juſtement que nous avons donné les autres aux illuſtres Athletes que nous couronnons, quand nous aurons mis avec lui en con-

currence tous les Heros de l'antiquité, de même que nous avons vû plusieurs nobles rivaux disputer ici les prix que nous avons si justement distribuez.

Et en effet, Messieurs, si nous regardons dans les siecles passez, nous y verrons une haute valeur dans un Cesar, ou dans un Alexandre; une prudence consommée dans un Nestor; beaucoup d'adresse & d'éloquence dans un Ulisse; une sagesse & une bonté presque sans exemple dans Auguste: Mais s'il est vrai que le souveraine vertu naisse de l'assemblage entier de toutes les vertus particulieres, la couronne ne balancera guere entre nos mains, quand nous jetterons les yeux sur le glorieux Monarque sous l'Empire duquel nôtre bonheur nous a fait naitre; vaillant plus qu'il ne faut même pour nôtre repos, prudent dans ses desseins, engageant dans tous ses discours, sage dans ses conseils, accessible à tous, juge équitable, pere commun du peuple, juste dispensateur des biens: tel est l'invincible Loüis, rassemblant en lui seul toutes les grandes qualitez dont une seule suffisoit autrefois pour meriter des autels.

Nous pouvons donc hardiment Messieurs, donner à ce Prince incomparable le prix qui est si justement dû à sa vertu: Ce prix c'est la loüange, & c'est ici qu'il la doit recevoir; ici où à l'abri de son

trône les Muſes tiennent leur empire, ici où par liberalitez elles joüiſſent de cet heureux loiſir qui les fait toûjours & bien penſer & bien dire. Puis que le ſort me met aujourd'hui à vôtre tête, quoi que le plus jeune & le moindre de tous, c'eſt à moi à vous donner l'exemple ; & ſans rapeller ici ces actions innombrables qui ont déja été ſi vantées, quoi que toutefois elles ne le puiſſent être aſſez, je m'arréte aux ſeules merveilles de cette campagne, dont la matiere eſt ſi riche & ſi noble, qu'elle eſt capable d'elle même de donner grace à mon diſcours, & de me faire écouter avec plaiſir.

N'admirez-vous point, Meſſieurs, le ſoin qu'il ſemble que le Roi prenne tous les ans de diverſifier les étonnãtes actions qui le rẽdent ſi redoutable à toute la terre ? le Printems ramene tous les ans les mêmes fleurs, LOÜIS fournit tous les ans de nouveaux ſujets d'éloges ; le Soleil n'a parcouru aucun eſpace dans le Ciel d'où il n'ait vû LOÜIS vainqueur & glorieux ; & nous connoiſſons plus que jamais en le voiant ſe mettre en toutes choſes au deſſus de la nature & des coutumes, que le ſage n'eſt aſſervi ni aux ſaiſons, ni aux regles ordinaires, & que les grandes Ames ſe font par tout des chemins pour arriver à la gloire. Tantôt il prend les Villes de vive force, tantôt il

les prend en se promenant avec toute sa Cour ; quelquefois il en ataque plusieurs en même tems, souvent par la terreur de son nom il les emporte, méme sans les ataquer ; mais quelque grande que soient toutes ses actions, on peut dire qu'elles ne peuvent égaler celle de cette campagne, où les plus fortes villes de la Flandre ont cedé en peu de tems à sa valeur; mais où sur tout les peuples de plusieurs Provinces ont trouvé leur repos, & ont vû leurs maisons & leurs biens à couvert des insultes des ennemis. Car pourquoi croiez-vous, Messieurs, qu'on ait vû ce Roi magnanime se mettre de si bonne heure en campagne, se dérober aux charmes d'un repos ordinaire, à tous les Guerriers, & ataquer dans une saison si contraire des remparts que nos vieux Soldats ne devoient regarder qu'en fremissant ? Ce grand Prince vouloit sans doute faire admirer sa prévoiance dans le soin qu'il a eu de faire trouver l'abonce dans son Camp, malgré l'ingratitude de la saison, & il vouloit assurément, en prenant trois fortes Villes, y ajoûter encore la gloire de les soûmettre au milieu des neiges & des frimats. Il y a aparence encore que cette extraordinaire diligence se faisoit pour prevenir les ennemis, & pour avoir le tems d'emporter quelques-unes de leurs places avant qu'ils

puſſent être aſſemblez. Mais, Meſſieurs, que les penſées de cet incomparable Monarque ſont bien plus nobles & plus judicieuſes que nous ne pouvons encore nous l'imaginer. Tant de conquêtes faites au milieu des hivers, les ennemis tant de fois ſurpris & prevenus nous doivent faire croire que Loüis avoit encore de plus puiſſans motifs. Adorez, peuples, les pas de ce Prince Auguſte : ce n'eſt pas ſans raiſon qu'à ſon retour vous ſemiez ſon chemin de fleurs, & qu'il trouvoit par tout des aclamations & des marques extraordinaires de vôtre joie. Il ne marchoit de ſi bonne heure que parce qu'il meditoit de vous donner un repos aſſuré, dans le deſſein qu'il avoit de vous faire un rempart de ces mêmes villes d'où les ennemis inſolens venoient tous les jours brûler vos maiſons & ravager vos campagnes. Il les ataque, & les prend avant même que la premiere verdure ſoit venuë couvrir la terre, afin que dés cette même année, vous puiſſiez reſſentir l'éfet du bien qu'il vous a preparé ; un mois plus tard vôtre bonheur étoit retardé de toute une année; la diligence du conquerant met dés aujourd'hui vos moiſſons à couvert ; ce que vous n'avez ſemé qu'en tremblant, vous le recueillez ſans crainte. Loüis croiroit ne vous avoir ſauvez qu'à demi, s'il avoit retardé d'un moment, & vôtre joie & ſa

conquête. Quel changement en effet. Messieurs, ces Champs toûjours desolez sont aujourd'hui pleins de moissonneurs, le laboureur-ferre en chantant les bleds que le soldat impatient ne laissoit jamais meurir ; & les danses & les jeux se font dans les mêmes bocages, qui depuis quelques années n'avoient vû sous leur ombre que des brigandages & des larcins.

Il n'apartient qu'à nôtre genereux Maître de concevoir de si hauts desseins: mais il n'apartient qu'à lui seul aussi de les executer. Qui auroit pû croire que Valenciennes, où nos armes ont échoüé tant de fois, put étre ataquée au milieu des glaces? Mais pour dire encore plus, qui auroit pû croire que cette Ville si superbe dût étre emporté en un quart d'heure? Il semble qu'on n'ait fait des lignes & des tranchées que pour ne pas deshonorer tout-à-fait ceux qui la defendoient? quelle maniere étonnante & inoüie d'ataquer des places! En plein jour, l'epée à la main, entrer dans une Ville entourée de bastions, & de mille autres travaux que l'Art a inventez pour se defendre longtems ! Qu'il faisoit beau voir nos François racourcir ainsi le chemin de la victoire & franchir en un moment tant de fossez, & tant de differentes fortifications ! Quelle merveille, Messieurs! le Vainqueur

court plus vite que celui qui fuit, les aîles de la victoire ſont plus fortes que celles que donne la peur, & les vaincus alarmez trouvent juſqu'à leur propre retraite occupée par ceux qui les pourſuivent ! Jugez de la ſurpriſe des aſſiegez qui ſe voient encore derriere un grand nombre de puiſſans remparts, & qui voïant en un inſtant les Vainqueurs entrer pêle-mêle avec leurs ſoldats, & le ſabre à la main menacer leur Ville de toutes ces miſeres que les loix de la guerre autoriſent en de pareilles ocaſions. Ne craignez rien, Peuples trop fortunez, le comble de vôtre diſgrace eſt pour vous la ſource de toute ſorte de biens. Si Loüis aime à vaincre, il aime encore plus à pardonner. Oüi, Meſſieurs, la bonté du Vainqueur les delivre du mal avant qu'ils aient eu loiſir de le craindre ; Valenciennes eſt priſe, abandonnée au pillage, & ſauvée en moins de tems qu'il ne m'en faut pour vous le raconnter ; & le Prince couvert de gloire nous laiſſe à decider ce que nous devons le plus admirer en lui dans ce moment, de ſa valeur, & de ſon autorité, ou de ſa clemence. Cette ſuperbe place eſt à lui doublement, & parce qu'il l'a conquiſe, & parce qu'il l'a ſauvée : Il l'ataque & la défend en méme tems, il la gagne par les armes & par les bienfaits, & les habitans le voient en un ſeul matin & leur ennemi & leur protecteur.

Il y avoit lieu de se contenter d'une telle conquête,& il y avoit peu d'aparence que devant une puissante armée qui aprochoit, on put encore entreprendre quelque chose. Cependant, Messieurs, loin que l'aproche des ennemis détourne Loüis de ses desseins, il semble qu'elle lui donne de l'emulation pour oser encore davantage. Lors que l'armée des Cõfederez est éloignée,il n'ataque qu'une ville ; lors qu'elle paroit il separe ses troupes & en ataque deux : Cambrai, le formidable Cambrai n'ocupe qu'une petite partie de ses forces,& toutefois sucombe en peu de jours. Ne vous semble-t'il pas,Messieurs, à voir la promptitude & la facilité avec laquelle ce Heros emporte les places, ou qu'il les prend par quelque espece d'enchantement,ou que la renommée nous a trompez,en les faisant passer pour imprenables? Toutes ces villes qui rendoient,disoit-on, la Hollande inacessible se soûmettoient plusieurs à la fois.Nimegue se fit remarquer par une resistance de cinq journées. Le fameux fort de Skin fut insulté. Le terrible Mastric,où l'art des Ingenieurs s'étoit épuisé,ne tint que treize jours ; Et Cambrai enfin, entouré de demi-lunes, de travaux avancez, de bastions, muni d'une citadelle, dont l'abord seul est effroiable,se voit au bout d'une semaine à la merci du Vainqueur.

Ceſſons toutefois, Meſſieurs, de nous étonner de ce que Loüis prend les villes les mieux fortifiées en ſi peu de tems. Sa grande Ame en conçoit le hardi deſſein, ſa prudence en trouve les moiens, ſa valeur execute; bien maintenir la diſcipline parmi ſes troupes, recompenſer la valeur, joindre une ſage prévoiance à beaucoup de hardieſſe, être par tout, paſſer les jours & les nuits à cheval, partager la peine & le travail avec les moindres ſoldats: C'eſt le ſecret infaillible dont nôtre grand Monarque ſe ſert pour ſoûmettre tout à ſes armes, & c'eſt avec ces grandes qualitez, que ſi la paix ne l'arrête, nous le verrons dans peu maitre de toute l'Europe. Que j'aurois de choſes à vous faire admirer dans le ſiege important du redoutable Cambrai, s'il m'étoit permis d'entrer dans le curieux détail qui doit enrichir l'hiſtoire. Je vous montrerois Loüis infatigable, toûjours dans le peril; & ne confiant qu'à ſes yeux le ſoin de tous les travaux; je vous ferois remarquer ſa judicieuſe conduite dans tout l'ordre des ataques, & dans la diſpoſition de ſes troupes, vous y verriez enfin avec plaiſir ſa genereuſe bonté faire une hõnête retraite aux ennemis rendus à diſcretion, loüer leur valeur, & honorer leur ſortie de toutes les circonſtances qu'ils euſſent pû ſouhaiter dans la compoſition la plus avantageuſe

C'eſt aprés un ſi heureux ſuccez que Loüis croit devoir donner quelque repos à ſes troupes,& aller rejoindre ce genereux Frere, qui venoit de prendre S. Omer & de gagner une bataille. Il me ſemble quand je les conſidere que je voi ces deux freres fameux que la fable a mis au nombre des conſtellations, & dont l'amitié étoit ſi belle, que celui qui étoit immortel voulut partager toutes choſes avec l'autre, & lui ceda une partie de ſon immortalité. C'eſt à Loüis qu'apartient la gloire de toutes les grandes actions,& parce que c'eſt lui qui en conçoit les deſſeins,& parce qu'il donne tous les ordres neceſſaires pour y réüſſir. Il peut lui-même aller cueillir les lauriers qu'il a ſemez : cependant il y envoie ſon Frere, il lui cede les honneurs de cette victoire, & partage avec lui les douceurs du triomphe ; de quatre couronnes il veut que ſon vaillant Frere en emporte deux; & c'eſt ainſi que l'amitié l'oblige à lui faire part de ſon immortalité.

Il ſeroit difficile d'imaginer rien de plus grand que ces quatre évenemens, à les regarder dans toutes leurs circonſtances : il n'eſt aucune ſorte de gloire que Loüis n'y ait aquiſe ; la grandeur de ſon Ame a paru dans le deſſein, ſa prudence s'eſt fait voir dans l'abondance des vivres & des munitions, ſon intrepidité

s'eſt

s'eſt montrée dans les perils qu'il a courus, ſa clemence & ſa pieté ont été remarquées dans le ſoin qu'il a eu de ſauver Valenciennes, ſa generoſité a brillé dans l'honnête compoſition qu'il a fait à la garniſon de Cambrai, l'amour qu'il a pour ſon peuple a éclaté dans le choix qu'il a fait de ſes conquêtes; enfin nous lui devons toutes les couronnes dont les anciens ornoient la tête de leurs Heros: le laurier & l'or lui ſont dûs comme au Vainqueur, les couronnes. Murales, Obſidionales, & tant d'autres doivent lui être aportées; mais ſur tout ces peuples qu'il a ſauvez, & qui ſe voient par ſes heureux progrez à l'abri de la foudre qui grondoit toûjours ſur leur tête, lui doivent cette couronne civique, qui étoit la marque d'un bon Prince, & qui fut donnée tant de fois à Auguſte comme au meilleur Empereur qui fut jamais.

Les entrepriſes ou nôtre vaillant Prince commande en perſonne, ſont ſi nombreuſes & ſi belles, qu'on ne conte preſque pas celles qu'il acheve par ſes Lieutenans, cependant c'eſt la force de ſon divin Genie qui va porter la victoire juſqu'au nouveau Monde, & les flotes brûlées dont les éclats nagent encore ſur les deux mers, ne ſont pas moins ſon ouvrage que la priſe de Valenciennes & de Cambrai. Loüis eſt la tête qui fait mouvoir tant de bras,

& qui acable les ennemis de tant de côtez. Les Poëtes racontant que tous les Dieux étoient un jour conjurez contre Jupiter, pour figurer sa puissance, feignirent qu'il se servit d'un certain Briarée, qui seul avec cent bras dardoit cent rochers à la fois, & mit tous les Dieux en fuite : ce Briarée represente assez bien la puissance du redoutable Roi des François: toute l'Europe est liguée contre lui, & seul avec plusieurs armées, il combat & soûmet en mille lieux, mille differens ennemis; nouveau Jupiter il lance la foudre, & tous ses Lieutenans, comme autant de bras, font sentir les effets de sa colere en tant de climats differens, que tout l'Univers en raisonne; en Flandres, en Allemagne, en Catalogne, en Sicile, à Caïenne, à Tabago ; la victoire vole incessamment d'un bout du monde jusqu'à l'autre, & lui raporte sans cesse de nouveaux lauriers.

Ce sont là les heureux effets d'une sage conduite, & c'est ce que produit l'assiduité infatigable de Loüis dans son Conseil. On n'entendoit parler cet hiver dans sa Cour que de jeux, de danses, & de spectacles ; cependant il travailloit sans relâche, & meditoit ce grand dessein qu'il a si heureusement executé : il se dérobe ensuite à tous les plaisirs de la saison pour s'exposer à tout ce qu'elle a de rigueurs,

il emporte des places, il gagne une bataille, & voiant qu'il n'y a plus rien à redouter, & que ſes ennemis ſont hors d'état de rien entreprendre, il vient ſe redonner à ſon Conſeil, & travailler auſſi au bien de ſon Etat, qui ne connoit de la guerre que le plaiſir d'entendre d'agreables nouvelles, & qui devient tous les jours plus floriſſant par les ſoins aſſidus de cet Auguſte Monarque. Que de biens nous produiſent ces heureuſes deliberations! c'eſt delà que partent les foudres qui vont juſques aux Indes brûler les vaiſſeaux Hollandois, & c'eſt delà en même tems que viennent ces douces roſées qui tombent ſur le merite & ſur la vertu; c'eſt delà que vient & le malheur des ennemis & le bonheur de la France; & c'eſt delà enfin, que la gloire eſt toute chez les François, la valeur au ſuprême degré, & tous les Arts dans leur derniere perfection; nous goûtons en même tems les douceurs de la victoire & les douceurs de la vie civile; l'eſprit de la guerre ne diminuë rien de la politeſſe; l'eſprit de douceur & de paix ne diminuë rien de la valeur: ſiecle de grandeur & de gloire pour la France, qui répandra ſur tout l'avenir la memoire immortelle du plus vaillant, du plus ſage, du plus juſte, & du plus magnifique de tous les Rois.

# DISCOURS
## PRONONCÉ
## AU GRAND CONSEIL
### *POUR LA PRESENTATION des Lettres de Monſeigneur le Chancelier.*

MESSIEURS,

Les grandes qualitez de MONSIEUR LE CHANCELIER, la veneration de tous les peuples pour cét Illuſtre Magiſtrat, la joie univerſelle qui a paru au moment de ſon élevation, les deputations extraordinaires des Compagnies Souveraines, les aplaudiſſemens de tous les Ordres du Roiaume, & pardeſſus tout, le choix de nôtre incomparable Monarque, me donnent toute la confiance dont j'ai beſoin pour répondre à l'atente du Public & à l'éclat d'une action ſi celebre.

Quand on s'efforce de relever un ſujet mediocre par des loüanges outrées, le murmure des Auditeurs fait naître la

confuſion de l'Orateur, & il ne s'aquite qu'en tremblant d'un Eloge que la flaterie dérobe à ſa bouche, & que la verité reproche à ſon cœur.

Je me trouve, MESSIEURS, dans une conjoncture bien opoſée ; la voix publique, loin de me contredire, m'a prévenu ; & cét Eloge que je fais aujourd'hui, il n'eſt point dans le Roiaume de bouches ni de cœurs qui ne l'aient fait avant moi.

Un merite ſi univerſellement reconnu n'a donc rien à craindre de mon incapacité. Ce ſont des membres que je mets au tableau de MONSEUR LE CHANCELIER, c'eſt un ſacrifice que je fais volontiers à ſa gloire. Trop heureux ſi la foibleſſe de mes expreſſions devient pour ce grand Homme une nouvelle eſpece de loüange, & ſi le défaut même de mon eſprit marque les ſentimens de mon cœur.

Il a été des ſiecles ; & il eſt encore des Etats, ou les grandes dignitez ne ſont pas des preuves aſſurées du grand merite ; la cabale & la faction élevent les uns, les autres arrivent par le vice à des places qui doivét être la recompenſe de la vertu: ceux même qui devroient gouverner par leur propre raiſon, ſe laiſſent gouverner par les paſſions d'autrui, le hazard diſtribuë les emplois, l'importunité les obtient, l'avarice les vend, l'ambition les achete, la neceſſité des tems les extorque.

Mais le Monarque qui nous gouverne, sçait nous preserver de tous ces malheurs, ses lumieres le garantissent de toute prévention, sa raison le défend dés passions d'autrui comme des siennes, sa puissance le met au dessus de la necessité, sa sagesse déconcerte les intrigues, son autorité réünit tous les partis, sa vertu donne l'exclusion à tous les vices: En sorte que toûjours guidé par la prudence & par l'équité, on peut dire qu'il est le Prince du Mõde qui sçait le mieux donner des emplois aux hommes, & des hommes aux emplois.

La mort nous a ravi MONSIEUR LE TELLIER: c'est une des plus grandes pertes que nous pouvions faire au dedans du Roiaume, nous qui ne sçavons plus ce que c'est d'en faire au dehors. La France au milieu de ses triomphes en a été sensiblement émûë, & j'ose dire qu'elle en auroit été inconsolable, si elle n'avoit esperé que la sagesse du Roi sçauroit remplir un si grand vuide. Nous trouvions à la verité dans le Sang de cét excellent Homme, un Illustre heritier de ses vertus, nous y trouvions un grand Ministre toûjours animé comme lui d'un zele infatigable pour la gloire du Prince & pour le service de l'Etat: mais il faloit un Chef à la Justice. Dans cette conjoncture si importante, & pour le Prince & pour les Peuples, chacun est atentif sur le choix qui

doit décider de cette ſupréme Dignité, & entre un ſi grand nombre de bons Sujets & de Magiſtrats conſommez, en élever un ſeul à ce haut faiſte d'autorité & d'honneur. Ici, MESSIEURS, laiſſons la liberté à nos deſirs, formons nous l'idée d'un parfait Chancelier, donnons-lui toutes les qualitez qu'il doit avoir, ôtons-lui tous les défauts qui pourroient ternir l'éclat de ſa dignité. Quel homme faloit-il au Roi ? Quel homme faloit-il à l'Etat ? Quel homme faloit-il au Public ? Un homme à qui la nature eût donné une grande étenduë & une grande force d'eſprit, à qui l'étude & les emplois euſſent fourni toutes les connoiſſances, & la religion toutes les vertus : Un homme recommandable par ſa naiſſance, & plus illuſtre par ſon merite, qui ſe fut fait connoitre & aimer de tout le Roiaume par ſes differens emplois, & qui eût reüſſi dans tous les degrez de la Magiſtrature, avant que d'arriver à cette Magiſtrature univerſelle ; d'une humeur douce & d'une diſcipline ſevere ; modeſte ſans affectation, populaire ſans baſſeſſe, ſublime ſans diſtraction, actif ſans embarras, tranquile ſans oiſiveté, & vertueux ſans oſtentation ; pourvû de genie & de capacité pour exercer une Charge ſi importante, de ſolidité pour la ſoûtenir, de belles connoiſſances pour l'orner, & d'é-

minentes qualitez pour l'honorer : Un homme digne par ſa ſeule probité d'être le Juge de tous les Juges, incapable de préocupation & d'opiniâtreté, de precipitation & de negligence, ſuperieur aux paſſions, & né pour reformer tous les abus ; éloigné de tous les vices, & deſtiné pour vanger le Ciel, & purger le Roiaume de tous les crimes : Un homme aſſez éloquent pour exprimer les penſées du Prince le plus ſenſé qui fut jamais ; aſſez prudent pour être le depoſitaire du ſecret de l'Etat ; aſſez ſage pour être le premier diſciple de la ſageſſe de ce Monarque ; aſſez équitable pour être le ſouverain Prêtre de ſa Juſtice ; aſſez bienfaiſant pour être l'organe de ſa bonté ; aſſez rempli de pieté pour être l'inſtrument de ſa religion & de ſon zele : Enfin un homme qui fut le commun objet de l'eſtime du Prince & de la veneration des Sujets ; tout au Monarque par ſa fidelité ; tout au Peuple par ſa mediation ; toûjours prêt à repreſenter au Prince les beſoins des Peuples, & à annoncer au Peuple les volontez du Prince ; ſemblable à cette chaine d'or que les Poëtes faiſoient ſortir de la bouche de leur Hercule pour unir le Ciel & la Terre : c'eſt à dire, digne d'être par le miniſtere de la parole le lien ſacré qui entretient l'harmonie du Monde politique, & qui joint ce qu'il y a de plus

bis dans l'Etat, avec ce qu'il y a de plus ſublime.

En vous faiſant, MESSIEURS, le portrait d'un parfait Chancelier, je croi vous avoir fait celui de MONSIEUR BOUCHERAT. Vous l'avez ſans doute enviſagé dans ce tableau, vous l'avez reconnu à ces traits. Mais voulez vous que j'y ajoûte les emplois de ce grand Homme, & que je parcoure en peu de mots la ſuite d'une ſi belle vie. Monſieur ſon pere, Doien de la Chambre des Comptes de Paris, homme d'une profonde érudition, d'une ſinguliere probité, par ſon merite beaucoup au deſſus de ſon emploi, l'engagea d'abord dans la même Compagnie, où il fut autant aimé que diſtingué : mais il laiſſa bien-tôt aprés aux Officiers de ce Corps celebre le regret ſenſible de perdre un homme qui devoit être l'ornement de toutes les Compagnies qui auroient l'avantage de le poſſeder.

Il paſſa de la Chambre des Comptes au Parlement de Paris, où il fut pendant quelques années Conſeiller & Commiſſaire aux Requêtes du Palais. Dans cette nouvelle dignité, il fit voir le modéle d'une capacité parfaite, d'une probité incorruptible. Jamais on ne vit plus d'aplication & de patience à examiner les affaires, plus de vivacité à les comprendre, plus de penetration à les aprofondir, plus

de netteté à les expliquer, plus de diligence à les expedier ; plus d'équité à les décider. Mais l'élevation de son genie l'apelloit ailleurs, & cet auguste Tribunal, qui pour un si grand nombre de Magistrats est un teatre de gloire, ne fut pour lui qu'une espece d'academie & d'exercice pour passer à d'autres emplois.

Il entre dans le Conseil du Roi : mais à peine est-il Maître des Requêtes, à peine a-t-il pris place dans ce sanctuaire de la Justice, à peine un merite aussi éclatant se fait-il connoitre à un Prince aussi penetrant que le nôtre ; qu'on l'envoie dans toutes les Provinces du Roiaume, ou pour administrer la Justice aux Peuples, ou pour entretenir l'ordre & la discipline parmi les Troupes, ou pour remedier à des besoins differens. Il est Intendant à Soissons, en Guienne, en Languedoc, en Champagne; le Roi le nomme Commissaire aux Etats de Languedoc, aux Etats de Bretagne; & dans tous ces emplois Sa Majesté toûjours également satisfaite, persuadée de son zele, penetrée de sa haute capacité, le fait Conseiller d'honneur au Parlement de Paris, Conseiller d'Etat Ordinaire, & Conseiller du Conseil Roial. Ce grand Prince lui confie les commissions les plus importantes, on le voit tout à la fois Président à deux Chambres Roïales l'une établie pour retirer des biens

Eccleſiaſtiques alienez, & ſubvenir aux beſoins de ceux qui couverts de plaies glorieuſes pour le ſervice de l'Etat, ont trouvé par la bonté du Roi dans un Hôtel magnifique, une retraite honorable & une ſubſiſtance aſſurée ; l'autre pour exterminer un monſtre, qui ſe dérobant aux yeux de la Juſtice, n'étoit aperçû que par ſes effroiables deſordres, & qui ſe gliſſant inſenſiblement dans le Roiaume, introduiſoit les meurtres dans la ſocieté civile, les parricides dans les familles, & portoit l'alarme & la deſolation dans l'Etat. En tous ces lieux, en tous ces tems, MONSIEUR BOUCHERAT eſt toûjours lui même, toûjours agiſſant, toûjours infatigable, toûjours incorruptible, toûjours pourvû de ce genie qui ſuffit aux plus grandes ocupations, & auquel les plus grandes ocupations ne peuvent ſuffire ; ſans jamais ſe troubler ; ni rebuté par la difficulté des affaires, ni arrêté par l'embarras, ni ennuié par la longueur, ni étonné par l'importance, ni acablé par le poids & par la multitude.

Toutes ces differentes dignitez dont il a été honoré, ſont ſoûtenuës d'une naiſſance ancienne & illuſtre, par le grand nombre d'Officiers de Compagnies Souveraines qui ornent ſa Famille depuis pluſieurs ſiecles. J'y remarque des Officiers en la Chambre des Comptes, de Conſeil-

lers, des Avocats Generaux, & des Presidens au Parlement de Paris. J'y trouve, MESSIEURS, en 1561. un Conseiller de vôtre Compagnie, qui vous rend aujourd'hui avec usure l'honneur qu'il a reçû de vous. C'étoit beaucoup pour lui de faire partie de vôtre illustre Corps; mais c'est bien davantage pour vous de tenir de lui un Chancelier de France, qu'il vous donne pour Chef en la personne de son petit fils.

Si nous voulons considerer MONSIEUR BOUCHERAT dans ses alliances, ne sçait-on pas avec combien d'empressement la sienne a été recherchée, & avec combien de prudence il s'est choisi des Gendres recommandables par leur naissance, distinguez par leur rang, celebres par leur merite, & à qui le discernement du Prince a déja confié les plus grands & les plus importans emplois. Mais n'entreprenons point de parler ici de leur gloire, elle se trouve aujourd'hui confonduë dans celle de MONSIEUR LE CHANCELIER: le Roi s'est expliqué en sa faveur, il l'a mis dans la place la plus auguste, il l'éleve à la charge la plus éminente. Voilà le prix qui devoit couronner tous les services de MONSIEUR BOUCHERAT. Voilà la recompense de son merite & de ses vertus. Etre Chancelier de France, ce n'est pas assez dire; mais être Chancelier de LOUIS LE

GRAND, mais être l'ouvrage de ſa raiſon, & l'objet de ſon choix & de ſa preference, c'eſt le plus glorieux de tous les titres.

En effet, MESSIEURS, quand je parle de LOÜIS LE GRAND, je nomme un Prince qui fait plus d'honneur au trône, que le trône n'en fait aux autres Rois : Un Prince qui effaçant & relevant tout à la fois la gloire des Rois ſes aieux, leur rend de la ſienne bien plus qu'il ne prend de la leur : Un Prince qui remplit toute la Terre de l'éclat de ſon nom & de ſes victoires; qui comme Salomon dans ſa magnificence, attire des extrêmitez de l'Orient des témoins de ſes merveilles, ou des admirateurs de ſa ſageſſe ; & qui par des évenemens inoüis donne le plaiſir à ſes Sujets de voir ſans ſortir du Roiaume toutes les nations de l'Univers qui viennent ſe proſterner à ſes pieds, ou pour implorer ſa clemence, ou pour ſatisfaire ſa juſtice, ou pour rendre hommage à ſa grandeur : Un Prince qui ſe regardant, non pas comme un Roi, mais pour parler avec l'Ecriture, comme le Miniſtre du Roiaume de Dieu, conſomme ſa puiſſance aux ouvrages de ſa pieté : Un Prince qui purge le Monde, non pas de monſtres imaginaires comme les Heros de la Fable ; mais qui aprés avoit aboli les Duels, étoufé le Blaſphême, reduit l'Impieté à ſe cacher, ſçait encore ſi glorieuſement triompher de l'He-

reſie, ſemblable à ce fameux Conquerant
*Iſaïe 45.* dont il eſt parlé dans le Prophete, que Dieu apelle ſon Paſteur, que le Seigneur prend par la main pour le conduire à l'execution de ſes deſſeins, à la vûë duquel les Peuples ſont frapez d'admiration & de fraieur, les portes des Villes ſont ouvertes, les Souverains ſont mis en fuite, & le peuple d'Iſraël ſe trouve délivré d'une longue captivité: avec cette difference, que cét illuſtre Roi de Perſe ſervoit un Dieu qu'il ne connoiſſoit pas, au lieu que nôtre auguſte Monarque adore religieuſement ce même Dieu qu'il fait adorer, & briſe bien moins par ſon autorité que par ſon zele, ces liens funeſtes, dans leſquels une erreur hereditaire retenoit un ſi grand nombre de ſes Sujets: Un Prince en un mot qui conçoit & qui acheve toutes ces grandes choſes par cette raiſon ſuperieure qui l'éleve au deſſus de tous les autres hommes, qui le fait dominer ſur la Fortune; qui le rend maître des volontez d'autrui, & qui le met au deſſus de ſes propres victoires; enfin par cette raiſon ſuperieure, qui eſt comme le Sceptre avec lequel il regne ſur ſes Peuples, ſur les Etrangers, & ſur lui même.

Sous l'autorité d'un tel Monarque, que ne devons-nous point eſperer de MONSIEUR LE CHANCELIER? Quel apui pour l'innocence? quel ſoûtien pour le

merite ; quel azile contre l'opreſſion ? quelle exactitude dans la diſcipline ? Attendons-nous à voir ſous un tel Chef la Juſtice plus honorée que jamais ; preparons-nous à voir retrancher les abus qui la pourroient rendre mépriſable, & ne doutons pas que ſi le Ciel nous conſerve ce grand Magiſtrat, & regle ſes années ſur nos vœux, il n'encheriſſe ſur les ſages deſſeins de ceux qui l'ont precedé, qu'il ne perfectionne les ouvrages de MONSIEUR LE TELLIER, & qu'il n'en entreprenne de nouveaux pour la felicité publique. Car il ne faut pas ſeulement enviſager MONSIEUR LE CHANCELIER comme la bouche qui rend les oracles du Prince, mais encore comme l'œil de ce même Prince, inceſſamment apliqué à démêlé ce qui ſa paſſe dans l'Etat. C'eſt par cét œil vif & penetrant que les beſoins des Peuples ſeront remarquez pour être repreſentez au Monarque ; c'eſt par cette bouche que le Monarque s'expliquera de ſes graces ; & c'eſt par ce canal heureux que nous verrons couler les effets de ſa clemence & de ſes bontez ſur tous les Sujets de ſon Roiaume.

Mais, MESSIEURS, dans cette joie publique perſonne n'en doit avoir une ſi particuliere que vous. Entre toutes les Compagnies Souveraines il n'en eſt point qui touche de ſi prés à MONSIEUR LE

CHANCELIER. Quand le Roi donne un Chancelier à toute la France, il vous donne un Chef, il eſt vôtre premier Preſident né. Pour les autres Compagnies, il eſt l'Intelligence qui les fait mouvoir : mais à vôtre égard, il eſt l'Ame qui vous anime. Que ſi ſes grandes & indiſpenſables ocupations pour le ſervice du Prince & de l'Etat vous privent de l'honneur de le voir ſouvent à vôtre tête, il en eſt encore comme de l'ame qu'on ne voit point, & qui ne laiſſe pourtant pas de ſe rendre ſenſible dans le corps par les operations qu'elle y exerce. Car ſi MONSIEUR LE CHANCELIER ne preſide pas en perſonne à vôtre Compagnie, ſon eſprit preſide à vos Arrêts, ils ſont toûjours formez avec une telle équité, qu'il eſt aiſé de reconnoître que vous êtes les plus proches de la ſource de la Juſtice ; & que ce Genie tutelaire des Loix qui vous anime vous les inſpire.

Que nous reſte-t il, MESSIEURS, ſinon de ſouhaiter que cette parfaite union d'une ſi grande Ame avec vôtre illuſtre Corps dure long tems ; que les Peuples joüiſſent pendant une longue ſuite d'années de ce don precieux que le Roi fait à ſon Roiaume, qu'ils en recueillent tous les fruits, dont les merveilleuſes qualitez de ce grand Miniſtre de la Juſtice leur donne lieu de ſe flater ; & que les vœux de

toute la France ſoient comblez par la longue & heureuſe vie du Monarque, à qui le ciel a inſpiré un ſi digne choix.

## *REMONTRANCE DU Clergé de France aſſemblé à Saint Germain en Laie, en l'année 1680. faite au Roi le 10. Juillet, par Monſeigneur l'Illuſtriſſime & Reverendiſſime Iean Baptiſte Adhemar de Monteil de Grignan, Archevêque de Claudiapolis, & Coadjuteur de l'Archevêché d'Arles, Conſeiller du Roi en ſes Conſeils, aſſiſté de Meſſeigneurs les Archevéques, Evéques, & autres Deputez de l'Aſſemblée Generale du Clergé, en prenant congé de Sa Majeſté.*

SIRE,

Le Clergé de vôtre Roiaume, aprés s'étre conduit, pendant le cours de ſon Aſſemblée, ſelon ſes anciens Reglemens,

& vos volontez, ne croit pas devoir se separer, sans rendre à Vôtre Majesté les hommages, que de fidelles Sujets doivent à leur Souverain, & que les premiers Ministres de l'Eglise doivent aussi au plus illustre de ses Enfans, & au plus puissant de ses Protecteurs.

Nous nous aquitons, SIRE, de ce devoir avec d'autant plus de joie, & de liberté, que si nous avons l'honneur d'aprocher du Trône de Vôtre Majesté; ce n'est plus pour tracer à vos yeux l'image de nos maux; vos lumieres, ausquelles rien ne sçauroit échaper, vous les découvrent, avant même que nous nous en apercevions; & le zele de Vôtre Majesté plus prompt encore que nos vœux, ne nous donne pas le tems de souhaiter le remede.

Les remerciemens, SIRE, prennent donc aujoud'hui la place des remontrances, & cette triste liberté que nous avions autrefois de nous plaindre, devient une douce necessité de loüer nôtre bienfacteur.

Nous nous voions même reduits à cét heureux scrupule de n'oser presque vous faire des demandes; de peur de donner des bornes aux grandes vuës de Vôtre Majesté pour la prosperité de l'Eglise.

Mais, SIRE, si jamais nous n'avons moins demandé; jamais aussi nous n'a-

vons eſperé davantage. Vôtre gloire & vôtre pieté animent nôtre confiance, & nous répondent que ſous un Regne ſi floriſſant que le vôtre; Nous aurons le bonheur de voir l'Hereſie mourir à vos pieds; l'Autorité de l'Egliſe parfaitement rétablie; & ſon ancienne Diſcipline dans ſa premiere vigueur.

Quel heureux avenir ne devons nous pas atendre; quand Nous conſiderons ce que Vôtre Majeſté a fait de grand & d'avantageux pour l'Etat & pour la Religion; Quelle difference entre la France & la France; depuis que vous la gouvernez par vous-même? A-t-on jamais vu nos Frontieres plus glorieuſement étenduës de toutes parts; nos Ennemis plus ſouvent vaincus; nos Forces plus univerſellement redoutées? Auroit-on crû qu'il eût été poſſible de reprimer entierement la fureur des Duëls, qui deſoloient les Familles; de purger les Mers & le dedans du Roiaume des Ennemis du Commerce, de la Societé civile; de bannir des Tribunaux ces chicanes immortelles: qui, ſelon l'expreſſion d'un Prophete, rendoient ameres les plus doux fruits de la Juſtice, à ceux même qui en étoient les plus favoriſez: Et enfin de nous delivrer, dans ces derniers tems, de ces Monſtres d'iniquité, qui faiſoient un cruel trafic de la vie des hommes, & dont la malignité devenoit tous.

*Amos 7. c. 5. v.*

les jours d'autant plus funeſte qu'elle nous étoit inconnuë.

Cependant ce ne ſont là que les moindres Prodiges de LOUIS LE GRAND; qui nous font voir, que c'eſt ici le tems de la felicité publique; le tems de la reformation generale de l'Etat; le tems du retabliſſement des Autoritez oprimées; en un mot, le tems auquel chaque choſe ſera miſe dans ſon ordre naturel & legitime.

Nous commençons déja, SIRE, à goûter les fruits de ces tems heureux, par la publication de ces nouveaux Edits, qu'on peut dire avoir été dictez par l'eſprit de Dieu: Les uns excluent les Heretiques des emplois, qui pouvoient flater leur ambition, & les diſpoſent, par la privation de vos graces, à ſe rendre fideles à celles que Dieu leur preſente pour les apeller à la veritable Religion. Les autres remedient à l'inconſtance & à la fragilité de l'eſprit humain; & fermant aux Catoliques la porte de la depravation, les attachent irrevocablement à la Foi de l'Egliſe: Et les autres, par la ſupreſſion des Chambres de l'Edit, détruiſent ces Tribunaux, où l'Hereſie étoit la diſpenſatrice de la Juſtice; ces Tribunaux où l'Autorité Roiale ſervoit d'azile à l'erreur & au menſonge; enfin ces Tribunaux, ſemblables à ceux dont S. Ciprien ſe plai-

*S. Cipr. epiſt. 55.*

gnoit autrefois, où les fideles gemiſſoient d'avoir pour arbitres de leur vie & de leur fortune les ennemis de leur croiance.

Ces moiens doux & innocens, dont vous vous ſervez SIRE, avec tant de ſuccez, pour atirer les Heretiques dans le ſein de l'Egliſe, ſont dignes de la bonté, & de la ſageſſe de Vôtre Majeſté; & conformes, en même tems, aux intentions du divin Paſteur; qui conſerve toûjours des entrailles de miſericorde pour ces Brebris égarées: il veut qu'on les ramene, & non pas qu'on les chaſſe; parce qu'il deſire leur ſalut & regrette leur perte.

Que cette conduite eſt éloignée de la rigueur, avec laquelle on vient de traiter les Catoliques, dans ces Roiaumes voiſins, que l'Hereſie a infectez: Vôtre Majeſté fait bien voir la difference, qu'il y a, entre la raiſon, & la paſſion entre la douceur de la verité, & la violence du menſonge; entre le zele de la Maiſon de Dieu & la fureur de Babilone.

Continuez, SIRE, par de ſi ſages Reglemens à réunir tous vos Sujets ſous une même Loi. Comme il n'y a qu'un Dieu qui nous a créez, & qu'un Roi qui nous gouverne; qu'il n'y ait auſſi qu'une Foi qui nous ſerve de Regle. La diverſité de creance eſt preſque toujours l'occaſion ou le pretexte du deſordre, & quand

les peuples ne ſont pas unis par les liens d'une même foi, ils s'acordent rarement à vivre en paix ſous une même Domination.

Mais, SIRE, aprés avoir fait triompher ſi heureuſement l'Egliſe de ſes ennemis declarez; il reſte encore à la rétablir dans tous ſes droits; en arrêtant le cours des entrepriſes, que quelques-uns de vos Parlemens font tous les jours ſur nôtre Divin Miniſtere.

L'Autorité eccleſiaſtique, & l'Autorité ſeculiere ſont toutes deux des écoulemens de la Puiſſance ſouveraine de Dieu: ce ſont deux filles d'une même mere; qui doivent toûjours s'entraider, & non pas ſe détruire, ni s'enrichir des dépoüilles l'une de l'autre. Cependant, SIRE, vous avez des Magiſtrats; qui moins zelez pour les regles de la Hierarchie, que le premier Parlement de vôtre Roiaume; entreprennent tous les jours de juger de nos plus ſaintes Ceremonies: les Cenſures de l'Egliſe ne ſont pour eux que de ſimples formalitez; & cette Autorité pour laquelle les Theodoſes, & les Charlemagnes ont eu des égards ſi religieux, n'eſt plus aujourd'hui, par raport à ce qu'elle étoit autrefois, qu'un phantôme pour ainſi dire, & une ombre de Juriſdiction.

Quel deſordre ne cauſe pas cette multitude d'Apels comme d'abus; dont les

Juges ſeculiers abuſent eux-mêmes, pour avilir une Juriſdiction, qu'ils devroient reſpecter ? Il eſt certain que preſque toûjours ces chicanes artificieuſes ouvrent la porte du libertinage aux mauvais Eccleſiaſtiques, & leur donnent le moien de ſe ſouſtraire à l'obeïſſance, qu'ils doivent à leurs legitimes Superieurs. Neanmoins, SIRE, nous ne vous demandons pas de ſuprimer entierement ces Apellations : nous vous ſuplions ſeulement de les renfermer dans les bornes de la Juſtice ; afin qu'elles ſervent à autoriſer les Loix de l'Egliſe & non pas à les violer.

Vôtre Majeſté a déja commencé de remedier à ces maux par pluſieurs Declarations, qu'elle a eu la bonté de nous acorder, & que nous regardons comme des Oracles de ſa prudence, & des Monumens de ſa pieté. Mais SIRE, oſerons-nous le dire à Vôtre Majeſté ; toutes ces Declarations ſi avantageuſes à l'Egliſe, non ſeulement lui deviennent inutiles, par la difficulté, que font pluſieurs de vos Parlemens de les verifier, & de les faire executer dans leur reſſort : mais même elles ſe tournent, en quelque maniere contre nous, & ne ſervent preſque plus que de piege à la Juſtice Eccleſiaſtique : parce que, voulant juger ſur la foi de ces regles, elle s'expoſe tous les jours à la honte de voir caſſer ſes Jugemens.

Nous avons lieu d'eſperer, que Vôtre Majeſté, toûjours occupée du deſir de la reformation generale de ſon Etat, ne ſouffrira plus la continuation de ces deſordres. Mais, SIRE, s'il eſt neceſſaire, pour vôtre gloire, & pour le bien de l'Egliſe, que vous vous apliquiez à reprimer les entrepriſes, que l'on fait entre nous dans la diſpenſation de la Juſtice : Il eſt encore plus important, que Vôtre Majeſté nous aide de ſon autorité, à travailler utilement à la reformation des Mœurs.

Pour cét effet, SIRE, permettez aux Evêques de vôtre Roiaume, de s'aſſembler dans des Conciles Provinciaux; pour rétablir la Diſcipline Eccleſiaſtique, de laquelle dépendent abſolument; & nôtre ſanctification, & celle de vos peuples.

Si ces ſaintes Aſſemblées ont été établies, même dans ces tems fortunez, dans leſquels le Caractere Epiſcopal renfermoit la plenitude de la ſcience neceſſaire, pour la conduite des Ames: à plus forte raiſon devons-nous les ſouhaiter aujourd'hui, pour y pouvoir aquerir parfaitement cette ſcience du ſalut. C'eſt là que la fermeté des uns ſoûtiét la foibleſſe des autres; que la ferveur des plus pieux r'anime les tiedes; que la moderation des plus ſages tempere la chaleur d'un zele indiſcret; en un mot, c'eſt-là que l'Eſprit de

de Dieu triomphe de toutes les miſeres de l'homme. Rien ne s'y fait par ignorance, ou par caprice : Tout ſe peſe au poids du Sanctuaire: Tout ſe concerte ſelon les maximes de la prudence Chrétienne : Tout ſe traite avec un eſprit d'union, & de paix : Enfin tout ſe decide par les lumieres de la Foi, ſuivant les regles de la Charité, & dans la ſeule vuë de la gloire de Dieu, & d'une ſainte uniformité de Diſcipline.

Et quel tems peut-on trouver plus favorable, pour faire revenir ce Siecle d'or de l'ancienne Egliſe, que ſous un Prince Puiſſant, Eclairé, Religieux ; qui peut contribuer ſi efficacement à l'heureux ſuccez de ces Aſſemblées Canoniques ; qui peut en fortifier l'autorité par ſa protection ; en regler l'uſage par ſa ſageſſe ; & en éloigner par ſa prudence tout le mélange des affaires du ſiecle ?

Ce ſont là, SIRE, les moïens, que nous croïons les plus eſſentiels, pour aſſurer la proſperité de l'Egliſe : Nous ne faiſons que les propoſer à Vôtre Majeſté : l'experience du paſſé nous aprend que ç'en eſt aſſez pour tout atendre de vôtre zele.

Nous ſçavons, SIRE, qu'on eſt ſouvent obligé, même ſelon les regles de la politique Chrétienne, d'acommoder les interêts de la Religion avec ceux de l'Etat, de ſuſpendre les plus ſaintes entre-

prises, pour atendre le moment favorable de les executer. Mais Vôtre Maiesté est presentement au dessus de ces ménagemens : l'Europe réunie a ressenti les effets de vôtre puissance ; & c'est vôtre volonté seule, qui fait maintenant la destinée des Republiques, des Roiaumes, & des Empires.

Ce seroit faire outrage au Dieu que nous adorons, de ne le pas reconnoitre pour le veritable Auteur de ces grands avantages ; Mais SIRE, s'il en est le principe il veut encore en être la fin : s'il comble vôtre Regne de tant de benedictions ? c'est pour vous mettre en état de faire fleurir la Religion, & la pieté dans tout vôtre Roiaume. Ce sont là sans doute les conseils de la divine Providence, & j'ose même dire que ce sont les plus nobles projets, que Vôtre Majesté puisse faire & pour la grandeur de son nom, & pour la prosperité de la Monarchie.

Il est certain que les entrepriſes les plus saintes sont toûjours les plus heroïques : Constantin & Clovis sont bien plus glorieux d'avoir élevé le Christianisme sur le Trône, que d'y être montez eux-mêmes.

Oui, SIRE, tout ce qui n'a pas Dieu pour objet, ne peut être glorieux aux hommes qu'imparfaitement : sans les impressions de la grace, & de la Reli-

gion, la vie la plus éclatante n'eſt qu'une ombre, qui paſſe, & une fumée qui s'évapore. Il eſt vrai que les Souverains ſont les Images de Dieu ſur la terre, mais ſi, en repreſentant ſes perfections, ils n'apuient pas ſes interêts, & ne ſoûtiennent pas ſon culte, ce ne ſont que des Images imparfaites, & défectueuſes. S'ils veulent donc s'élever veritablement au deſſus du reſte des hommes; il faut que ce ſoit par des actions heroïques dans la Religion; s'ils veulent ſignaler leur valeur, il faut qu'ils l'emploient pour la défenſe des Autels; s'ils veulent rehauſſer leur Trône; il faut qu'ils y faſſent regner Jeſus-Chriſt: enfin s'ils veulent rendre gloire immortelle il faut qu'ils la ſacrifient à celle du vrai Dieu.

Mais les actions Chrétiennes ne contribuent pas moins au bonheur de la Monarchie, qu'à la grandeur du Monarque: puiſque la Religion eſt comme l'ame de l'Etat, & que les politiques mêmes Prophanes conviennent qu'elle eſt le fondement de la ſocieté, & la ſureté des Empires. Des Sujets penetrez des veritables ſentimens de la Religion, reconnoiſſent avec plaiſir dans le Roi qu'ils ſervent, l'image du Dieu qu'ils adorent; ils lui obeïſſent (comme parle Saint Paul) non ſeulement par un motif de crainte, mais encore par le devoir de leur conſcience.

*S Leo. Ep. 24. ad Theodoſium Auguſtum.*

Au contraire, de mauvais Chrétiens ne ſçauroient étre de bons ſujets ; n'étant pas retenus par les Loix divines, ils manquent aiſement de reſpect pour les Loix humaines, lorſque l'eſprit d'irreligion les gouverne, ils ſont capables de toute ſorte de deſordres, & ſi nous avons vû avec horreur des Peuples voiſins renverſer des Trônes, c'eſt parce qu'ils avoient auparavant renveſé les Autels.

Je ne puis, SIRE, mieux conclure ce diſcours, que par ces paroles d'un grand Pape à un grand Empereur. Faites pour JESUS-CHRIST ce que vous voulez que JESUS-CHRIST faſſe pour vous ; deffendez ſon Egliſe contre les Corrupteurs de ſa doctrine, & les Uſurpateurs de ſes droits, ſi vous voulez qu'il protege vôtre Empire contre les Envieux de vôtre élevation.

*S. Leo, Ep. 24. ad Theodoſium Auguſtum.*

Ce n'eſt pas, SIRE, que Dieu ſoit en peine de conſerver ſon Egliſe. Il ſçaura, quand il voudra, delivrer cette Arche de la nouvelle alliance des mains des Philiſtins : je veux dire il ſçaura la garantir, par ſa toute puiſſance, de l'opreſſion de ſes ennemis.

Mais SIRE, il veut bien vous faire l'honneur de vous deſtiner pour cette glorieuſe entrepriſe. Celui par qui vous regnez, veut bien regner par vous. Celui qui vous a rendu victorieux de vos enne-

mis, veut bien l'être des ſiens par vôtre miniſtere; & l'Auteur de vos proſperitez veut bien vous devoir celles de ſon Egliſe.

Il vous demande, que vous faſſiez pour la gloire de ſon Epouſe, ce qu'il a fait pour la gloire de vôtre Regne, que vous favoriſiez le progrez de ſon Culte, comme il a favoriſé le progrez de vos Armes, & que vous ſoumettiez tous vos Sujets à ſa Loi, comme il a ſoumis preſque le Monde entier à vôtre Empire.

Voilà, SIRE, ce que Dieu demande de vous, & ce qui fait l'objet de nos vœux & de nos eſperances. Nous alons maintenant dans nos Dioceſes, atendre tranquillement ces grands évenemens; & penetrez de la reconnoiſſance, & de l'amour que nous vous devons, il ne nous ſera pas difficile d'inſpirer les mêmes ſentimens à vos peuples, & de leur faire connoitre le bonheur qu'ils ont, & que nous avons tous, d'être gouvernez par un Prince, ſous l'Empire duquel, bien mieux que dans les tems les plus heureux de l'ancienne Rome, on trouve une parfaite liberté dans une parfaite obeïſſance.

# HARANGUE FAITE AU ROY A VERSAILLES LE VINGT ET UN JUILLET M. DC. LXXXV.

*Par Monſeigneur l'Illuſtriſſime & Reverendiſſime* JAQUES NICOLAS COLBERT, *Archevêque & Primat de Carthage, Coadjuteur de l'Archevêché de Roüen.*

Aſſiſté de Meſſeigneurs les Archevêques, Evêques & autres Deputez de l'Aſſemblée Generale tenuë à S. Germain en Laïe, en ladite année 1685. En prenant congé de Sa Majeſté.

SIRE,

Le Clergé de France, qui ne s'aprochoit autrefois de ſes Souverains, que pour leur retracer de triſtes images de la Re-

ligion oprimée & gemiſſante, vient aujourd'hui, la reconnoiſſance & la joie dans le cœur, faire paroître à Vôtre Majeſté, cette même Religion toute couverte de la gloire, qu'elle tient de vôtre Pieté.

Elle a paru durant plus d'un ſiecle ſur le penchant de ſa ruine; on l'a vuë déchirée par ſes propres enfans, trahi par ceux qui devoient la ſoûtenir & la deffendre, en proie à ſes plus cruels ennemis. Enfin aprés une longue & funeſte opreſſion, elle reſpira peu de tems avant vôtre Naiſſance heureuſe, avec Vous elle commença de vivre avec Vous elle monta ſur le Trône. Nous contons les années de ſon acroiſſement par les années de vôtre Regne; & c'eſt ſous le plus floriſſant Empire du monde, que nous la voions aujourd'hui plus floriſſante que jamais.

Si elle ſe ſouvient encore de ſes troubles & de ſes malheurs paſſez, ce n'eſt plus que pour mieux goûter le parfait bõheur dont vous la faites joüir; elle eſt ſans agitation & ſans crainte à l'ombre de vôtre autorité; elle eſt même ſi j'oſe ainſi dire, ſans deſirs, puiſque vôtre Zele ne lui laiſſe pas le tems d'en former, & que vôtre Bonté va ſi ſouvent au delà de ſes ſouhaits.

Ce zele ardent pour la Foi, cette Bonté paternelle dans tous les beſoins de l'Egliſe, Qualitez ſi rares dans les Prin-

ces ſont, SIRE, le veritable ſujet de nos Eloges.

Nous laiſſons à vos autres Sujets aſſez d'autres Vertus à admirer en Vous. Les uns vous repreſenteront comme un Monarque Bienfaiſant, Liberal, Magnifique, Fidele dans ſes promeſſes, Ferme & Inflexible contre toute ſorte d'injuſtice, Droit & Equitable, juſques à prononcer contre ſes propres interêts, veritablement Maître de ſes Peuples, & plus Maître encore de lui-même.

Les autres vous reſpecteront comme un Roi toûjours Sage & toûjours Victorieux, dont les impenetrables deſſeins ſont plûtôt executez, que connus; qui ne regne pas ſeulement ſur ſes Sujets par ſon Autorité Souveraine, mais ſur ſon Conſeil par la Superiorité de ſon Genie, mais ſur les Cours de ſes Voiſins par la penetration de ſon Eſprit, & par la Sageſſe dont il ſçait inſtruire ſes Miniſtres; qui pouvant tout par lui-même ſçait ſe paſſer des plus grands Hommes, & ſans eux Reſoudre, Entreprendre, Executer; qui donne la Loi ſur la Mer, auſſi bien que ſur la Terre; qui lance quand il lui plaît la foudre juſques ſur les bords de l'Affrique; qui ſçait à ſon gré humilier les Nations ſuperbes, & reduire des Souverains à venir aux pieds de ſon Trône reconnoître ſon pouvoir & implorer ſa clemence.

Vos ennemis ; même, SIRE, ne peuvent s'empêcher de loüer vos actions heroïques, ils ſont contraints d'avoüer, que rien n'eſt plus capable de vous reſiſter, & le merite du Vainqueur adoucit en quelque ſorte le malheur des Vaincus.

Ce n'eſt pas à nous, SIRE, à parler des progrez étonnans de vos Armes triõphantes, nous ne devons pas confondre l'éclat d'une valeur qui n'eſt que l'objet de l'admiration des Hommes, avec ces Oeuvres ſaintes qui ſont en eſtime devant Dieu. Le Clergé, Sire, s'atachera ſur tout à loüer en Vous cette Pieté, qui toûjours atentive aux interêts de la Religion, n'obmet rien de ce qui peut être neceſſaire pour la relever dans les lieux où elle eſt abatuë, pour l'étendre au delà des Mers dans les lieux où elle eſt inconnuë, pour la faire triõmpher dans l'un & l'autre monde.

Mais, que dis-je ? l'Egliſe ne doit-elle pas elle-même conſacrer des Victoires, que Vous avez ſi heureuſement fait ſervir à la Propagation de la Foi & à l'extinction de l'Hereſie ? Il ſemble que vous n'aïez combatu & triomphé que pour Dieu, & le fruit que vous tirez de la Paix, nous fait aſſez connoître, quel étoit le principal but de vos victoires. C'eſt par ces Victoires que vous avez établi cette redoutable Puiſſance, qui tenant deſor-

mais vos Voiſins en bride, ôte aux Heretiques de Vôtre Roiaume, & l'audace de ſe revolter, & l'eſpoir de ſe maintenir par de ſeditieux commerces avec les Ennemis de l'Etat.

Si c'eut été la ſeule ambition qui vous eût armé, juſqu'où n'auriez vous point étendu vôtre Empire? Vous vous êtes hâté de finir la Guerre, lorſque vous en pouviez tirer de plus grands avantages ; ne ſçait-on pas que ce n'a été que par l'empreſſement que vous aviez de donner tous vos ſoins au progrez de la Religion ? La Converſion de tant d'ames engagées dans l'erreur, vous a parû la plus belle de toutes les Conquêtes, & le triomphe le plus digne d'un Roi Tres-Chrétien.

Mais quelle que ſoit vôtre Puiſſance, elle avoit encore beſoin du ſecours de vôtre Bonté ; C'eſt en gagnant le cœur des Heretiques, que vous domtez l'obſtination de leur eſprit : c'eſt par vos bienfaits que vous combatez leur endurciſſement, & ils ne ſeroient peut-être jamais rentrez dans le Sein de l'Egliſe par une autre voie, que par le chemin ſemé de fleurs que vous leur avez ouvert.

Auſſi faut-il l'avoüer, SIRE, quelqui interêt que nous aions à l'extinction de l'Hereſie, nôtre joie l'emporteroit peu ſur nôtre douleur, ſi pour ſurmonter cette Hidre, une fâcheuſe neceſſité avoit forcé

vôtre Zele à recourir au fer & au feu, comme on a été obligé de faire dans les Regnes precedens. Nous Prendrions part à une Guerre qui seroit sainte, & nous en aurions quelque horreur, parce quelle seroit sanglante : Nous ferions des Vœux pour le succez de vos Armes sacrées; mais nous ne verrions qu'avec tremblement, les terribles executions, dont le Dieu des vengeances vous feroit l'instrument redoutable: Enfin nous mêlerions nos voix aux aclamations publiques sur vos Victoires, & nous gemirions en secret sur un Triomphe, qui avec la défaite des Ennemis de l'Eglise, enveloperoit la perte de nos Freres.

Aujourd'hui donc que vous ne combatez l'orgüeil de l'Heresie, que par la douceur & par la sagesse du Gouvernement ; que vos Loix soûtenuës de vos bienfaits sont vos seules armes ; & que les avantages que vous remportez ne sont dommageables qu'au Démon de la Revolte & du Schisme, nous n'avons que de pures actions de graces à rendre au Ciel, qui a inspiré à Vôtre Majesté, ces doux & sages moien de vaincre l'erreur, & de pouvoir en mélant avec peu de severité, beaucoup de graces & de faveurs, ramener à l'Eglise ceux qui s'en trouvoient malheureusement separez.

Nous le confessons, SIRE, c'est à

Vôtre Majeſté ſeule, que nous devons bien-tôt le retabliſſement entier de la Foi de nos Peres : auſſi ne faloit-il pas que l'Etat vous devant déja ſon ſalut & ſa gloire, l'Egliſe dut à un autre qu'à Vous, ſa victoire & ſon triomphe : ſans cela vôtre Regne, que le Ciel a voulu qu'il fut un Regne de merveilles, auroit manqué de ſon plus bel ornement. On auroit bien dit un jour de Vôtre Majeſté, ce que l'Ecriture dit de pluſieurs grands Rois de Juda : Il a terraſſé ſes Ennemis & relevé la Monarchie, il a autoriſé & reformé les Loix, il fait regner la Juſtice ; mais on auroit ajoûté ce que le ſaint Eſprit reproche à ces Princes : il n'a pas aboli les Sacrifices qui ſe faiſoient ſur la Montagne.

Que vôtre Nom ; SIRE, ſera éloigné de ce reproche ! ce que vôtre Zele a déja fait, la poſterité le regardera toûjours comme la ſource de vos Proſperitez, & le comble de vôtre Gloire.

Mais ce n'eſt pas au retabliſſement des Temples & des Autels, que ſe borne vôtre Zele : Vous avez entrepris de faire revivre la Pieté & les bonnes mœurs ; & c'eſt à quoi Vôtre Majeſté travaille avec ſuccez, autant par ſon exemple que par ſes ordres. C'eſt un honneur maintenant de pratiquer la Vertu, & ſi le Vice n'eſt pas tout-à-fait détruit, au moins eſt-il re-

duit à ſe cacher ; & les voiles dont il ſe couvre, épargnent aux gens de bien un fâcheux ſcandale,& ſauve les ames foibles du peril d'une contagion funeſte.

Ne penſons plus à ces jours de tenebres, où la plûpart de ceux qui étoient encore dans le Sein de l'Egliſe,ſembloient n'y être demeurez, que pour l'outrager de plus prés ; où les blaſphêmes & les railleries ſacrileges de ce qu'il y a de plus ſaint, éclatoient avec audace : ces Monſtres d'infidelité ont diſparu ſous vôtre Regne heureux, & ſi les Remontrances tant de fois réïterées ſur ce ſujet, ne nous donnoient connoiſſance de ce deſordre, nous l'ignorerions à jamais.

Qu'eſt devenu cét autre Monſtre produit par l'eſprit de vengeance, toûjours alteré du Sang des Hommes, mais plus encore de celui de la Nobleſſe Françoiſe; nous n'avons qu'à le laiſſer dans l'oubli éternel, où depuis tant de tems vous l'avez enſeveli. Vous l'avez étouffé tout indomtable qu'il paroiſſoit. Vôtre Majeſté a ſçû renverſer les fauſſes Maximes de l'honneur & de la honte ; & autant qu'une deteſtable erreur avoit mis de fauſſe gloire à ſe vanger, autant y auroit-il d'ignominie à ne vous pas obéïr, c'eſt ainſi que vôtre volonté ſeule l'emporte ſur la coûtume inveterée du mal, & ſur le penchant criminel des Hommes.

Le Clergé ne ſe diſpoſe plus qu'à être le Spectateur de la fin de toutes vos ſaintes entrepriſes, aprés en avoir admiré de ſi heureux commencemens, il ceſſe d'uſer de Remontrances; s'il a encore quelques beſoins, vous les connoiſſez, cela lui ſuffit, il vient encore de reſſentir en cette Aſſemblée d'inſignes effets de vôtre Protection Roiale; & perſuadé que vous lui avez deſtiné une longue ſuite de graces, dans d'autre tems, & avec les circonſtances, dont vous ſeul les ſçavez ſi bien acompagner, il craindroit par ſes demandes, ou de troubler l'ordre que vôtre Sageſſe y a établi, ou peut-étre de mettre des bornes où vôtre Zele n'en a point mis.

L'unique affaire qui nous ocupe, c'eſt l'obligation de rendre à Vôtre Majeſté de tres-humbles actions de graces. Aprés un ſi juſte devoir, aſſuré que nous ſommes de vôtre puiſſante Protection, nous pouvons nous ſeparer ſans inquiétude. Nous alons dans les Provinces de vôtre Roiaume, faire retentir les loüanges que l'Egliſe doit à vôtre Zele. Chaque Paſteur aura la joie de retrouver par vos ſoins, ſon Troupeau plus nombreux qu'il ne l'avoit laiſſé, & chacun de nous reboublera ſes vœux pour obtenir du Ciel, qu'il redouble ſes benedictions en faveur d'un Prince, qui ſe les atire par des actions ſi glorieuſes, & ſi utiles à la Religion.

# HARANGUE
## FAITE
# AU ROY
## A VERSAILLES
## LE QUATORZIEME JUILLET
## M. DC. LXXXV.

*Par Monſeigneur l'Illuſtriſſime & Reverendiſſime* DANIEL DE COSNAC, *Evêque & Comte de Valence & Die.*

Aſſiſté de Meſſeigneurs les Archevêques, Evêques, & autres Députez de l'Aſſemblée Generale tenuë à S. Germain en Laïe, en ladite année 1685.

SIRE,

C'eſt la ſeconde fois que j'ai l'honneur de porter à Vôtre Majeſté la parole du Clergé de ſon Roïaume, je ne ſçai par quelle raiſon je me trouve aujourd'huï

plus ſurpris, je me ſens plus étonné que la premiere. J'avois alors à parler au plus redoutable, & au plus Grand Roi de la Terre, je parle à ce même Roi ; mais qui s'eſt fait infiniment & plus Grand & plus Redoutable.

Cette nouvelle Grandeur, SIRE, ne vient pas du nombre de vos Conquêtes, des Provinces reduites ſous vôtre obéiſſance, de l'Europe dont vous êtes devenu l'Arbitre; elle vient de ce Zele, & de cette aplication ſans relâche, qui vous a toujours fait preferer le deſſein de ramener dans l'Egliſe les Pretendus Reformez, à toutes les conſiderations humaines, à toutes les raiſons politiques : Elle vient de cette foule innombrable de converſions qui ſe ſont faites par vos ordres, par vos ſoins, par vos liberalitez.

C'eſt à ce ſeul endroit de vôtre admirable Vie que je m'arrête, car vous êtes trop Grand, SIRE, pour être montré tout entier. Je vois bien même que je chercherois vainement dans les ſiecles paſſez, que j'apellerois inutilement à mon ſecours tous les éloges des premiers, & des plus ſaints Empereurs Chrétiens ; ils ne me fourniroient point de termes qui puſſent aſſez noblement exprimer la gloire que V.M. s'eſt aquiſe, en prenant l'interêt de la Religion.

Mais qu'eſt-il neceſſaire de chercher

ſur ce ſujet des ornemens ailleurs que dans le Sujet même ; Vous nous délivrez, SIRE, d'un ſoin dont l'heureux ſuccez nous ſeroit impoſſible. Ce que vous avez déja fait pour la gloire de Dieu a porté la Vôtre à un ſi haut degré, que ſans avoir beſoin des aclamations & des aplaudiſſemens des hommes, elle ſubſiſtera toute ſeule.

A parler dans le veritable Eſprit de l'Egliſe, (au ſervice de laquelle vous êtes engagé plus particulierement que pas un des autres Souverains, puiſqu'on ne ſçauroit vous diſputer le droit d'être le premier, & le plus illuſtre de ſes Enfans) à parler, dis-je, dans cet Eſprit, tout ce que vous avez fait juſques ici qui n'a pas été fait pour la gloire de Dieu & de ſon Egliſe, comme ; triompher de vos Ennemis, rétablir l'autorité Roiale ataquée de tous côtez par tant de brigues, la tirer des mains de ceux qui en abuſoient, enfin reduire toutes choſes dans leurs juſtes bornes, toutes ces grandes actions vous ont à la verité tres-juſtement aquis le nom de Grand, d'Invincible, de Maître de la Paix, & de la Guerre, tous ces titres pourtant mis enſemble ne ſont aprés tout que des loüanges qui ne dureront qu'autant que durera l'Univers ; mais d'avoir relevé la Religion Catolique, d'avoir trouvé l'Egliſe de France opreſſée, & de l'avoir

renduë l'admiration des autres Egliſes, d'être le Reſtaurateur de la Foi, l'Exterminateur de l'Hereſie, ce ſont des titres ſolides, des titres immortels, qui non ſeulement perceront l'épaiſſeur de tous les tems, mais qui ſubſiſteront encore quand il n'y aura plus de tems.

Quelle gloire pour Vous, SIRE! quelle ſatisfaction pour Nous; que ces loüanges vous ſoient uniquement propres & particulieres! Qu'on remonte juſqu'au dernier ſiecle, que l'on conſidere les peines que les Proteſtans ont données, les Places de ſûreté qu'ils ont tant de fois demandées les armes à la main, & ſi ſouvent obtenuës; combien de fois ils ont oublié qu'ils étoient Sujets; Combien de fois ils ont tenté de faire une autre Etat dans le Roiaume; combien d'Edits de Pacification auſſi tôt enfreints que publiez, d'Amniſties violées par de nouvelles rebellions; Trouvera-t-on quelque autre Roi, qui non ſeulement ait mis la Religion Catolique dans un état ſi triomphant, qu'il ne lui reſte plus qu'un leger ſouvenir de tous ces deſordres, mais qui même l'ait delivrée de la crainte de revoir jamais des atentats ſi funeſtes, & des tems ſi déplorables?

Pardonnez à ma temerité, SIRE, ſi j'oſe ici rapeller les noms, & faire revivre la memoire de vos Predeceſſeurs, qui

tout victorieux & tout invicibles qu'ils ont été, ont pourtant vû leurs Loix presque toûjours inutiles leurs armes presque toûjours impuissantes, pour étouffer & pour abatre ce monstre de l'Heresie. S'ils revenoient aujourd'hui sur la Terre (j'entens dans la condition humaine, susceptibles de passions & de foiblesses) quel sentiment leur viendroit-il, Seroit-ce de joie, de trouver un changement si heureux & si suprenant? Seroit-ce de jalousie, de voir que vous seul en si peu de tems avez presque achevé, ce que tous ensemble ils avoient si peu avancé dans l'espace de tant d'années? Que diroient-ils de ce Genie si penetrant, si capable de trouver des moiens, tantôt doux, tantôt forts, toûjours, justes, d'augmenter l'Empire de Jesus-Christ? Avec quelle satisfaction verroient-ils cette pretenduë Religiõ (que sous leur Regne on apelloit la Religion des Esprits forts, dont une partie des plus Puissans de l'Etat, des plus beaux Genies de la Cour étoient pour ainsi dire Idolatres) mépriſée maintenant, abatuë, & reduite à se voir desormais abandonnée de toutes les Personnes raisonnables? & tout cela sans violence, sans armes, & bien moins encore par la force de vos Edits que par vôtre Pieté exemplaire? Avec quelle douleur se souviendroient-ils de leur autorité si traversée, si disputée, si inter-

rompuë ſujette à tant de revolutions: Avec quel étonnement regarderoient-ils la vôtre ſi pleine, ſi affermie? Quelle difference ne trouveroient-ils point entre le trouble affreux où ils vivoient, & le glorieux repos dont vous joüiſſez, & dont vous faites joüir l'Egliſe.

Mais comme ſi ce n'étoit pas aſſez pour Vous d'avoir ramené dans le ſein de l'Egliſe tant de millions d'Ames égarées, qui vivoient ſous vôtre Empire, vous avez encore voulu conquerir de nouvelles Provinces pour rétablir les Prelats, le Culte, & les Autels. La Hollande, & l'Allemagne n'ont ſervi de teatre à vos Victoires que pour y faire triompher JESUS-CHRIST. Que ne doit-on pas encore atendre; l'Angleterre eſt ſur le point d'offrir à V.M. une des plus glorieuſes ocaſions qu'Elle puiſſe deſirer: le plus triomphant, le plus Hardi, le plus Grand de tous les Monarques de l'Univers (avant que le Ciel eut donné V.M. à la Terre) ſouhaitoit pour comble de bonheur de rencontrer une fois en ſa vie un peril digne de lui; le Roi d'Angleterre, par le beſoin qu'il aura du ſecours, & de l'apui de vos Armes pour ſe maintenir dans la Religion Catolique, vous fera bien-tôt trouver le moien de donner une Protection digne de Vous.

Cet Eſprit inquiets & ſeditieux, qui

ces dernieres années, dans le Dauphiné, dans le Vivarets, dans les Sevennes, s'étoient ſi follement figuré que les tems étoient prêts de changer en leur faveur, qui dans leurs projets imaginaires avoient conçu quelque eſperance d'un ſecours étranger, vous ont couté trop peu de peine, & trop peu de tems à châtier pour meriter qu'on s'en ſouvienne : Ils vous ont pourtant aquis trop de gloire à leur pardonner pour devoir être oubliez, le ſalut que vous leur avez procuré a fait toute leur punition, & vous n'avez pû les regarder comme des Sujets infidelles, dés le moment qu'ils ſe ſont rendus fidelles à Dieu.

Mais, SIRE, de toutes les grandes choſes que vôtre zele & vôtre juſtice ont faites pour la Religion, la ruine de ces Colleges établis ſans vôtre autorité, où l'on élevoit la Jeuneſſe dans l'erreur, de ces Academies dont il ſortoit tant de faux Predicateurs pour aller répandre une ſi pernicieuſe doctrine dans la France, & dans toute l'Europe, la démolition de ces Temples uſurpez, ou maintenus au mépris de vos Declarations, ſont ſans doute de tous vos ouvrages les plus utiles & les plus importans. Oüi, SIRE, ces Temples dont le nombre & l'élevation étoit ſi funeſte à l'Etat, ſi deſavantageuſe & ſi mortelle à l'Egliſe, laiſſeront à jamais

parmi leurs debris & leurs mazures les plus illuſtres monumens de vôtre Pieté,& comme les ſtatuës de ces deux derniers des Romains qu'on ne porta point dans les pompes publiques,releverent davantage l'éclat de leur nom que toutes les autres qu'on y voioit,ne firent d'honneur à ceux qu'elles repreſentoient : de même l'on peut dire que les Temples qu'on ne voit plus , porteront vôtre gloire plus avant dans la poſterité que tous les Monaſteres fondez , que toutes les Egliſes élevée depuis le commencement de la Monarchie , n'ont porté celles de tous vos Predeceſſeurs.

Et que reſte-t-il à deſirer ſinon qu'une ſaiſon ſi belle ſoit d'une éternelle durée , qu'un ouvrage ſi heureuſement avancé ſoit mis dans une entiere perfection : Et quel ſuccez ne devons nous pas eſperer d'un Protecteur , qui en ſi peu de tems a mis tant d'Ames dans nôtre parti ? Que ne pouvons-nous pas nous promettre d'un Prince qui n'a jamais rien entrepris dont le ſuccez ne lui ait été favorable. Seroit-il juſte , Grand Dieu , ſeroit-il même poſſible , que celui qui a toûjours triomphé quand il a combatu contre des Peuples qui n'étoient que ſes ennemis particuliers , ne put achever de détruire entierement ( avec vôtre ſecours ) ceux qui tant de fois ont été tous en-

ſemble & ſes ennemis & les vôtres ?

Que nôtre Aſſemblée, SIRE, ſeroit heureuſe, ſi, de même qu'elle reçoit & qu'elle reſſent encore plus que les deux autres Corps de vôtre Roiaume, les fruits de l'Hereſie abatuë, Elle pouvoit auſſi par ſes ſoins, par ſes inſtructions, par ſon exemple, ſeconder plus utilement vôtre zele & vôtre Pieté ; ou ſi du moins, comme il en rejaillit ſur elle particulierement plus de gloire, Elle pouvoit auſſi mieux faire éclater la vôtre, par des remerciemens proportionnez aux obligations qu'elle vous a. Mais, SIRE, c'eſt moi que nôtre Aſſemblée a honoré de cette commiſſion ; aiant eû tant à choiſir, ne peut-on pas dire que ça été pour Elle une eſpece d'aveuglement d'avoir fait tomber ſon choix ſur une Perſonne ſi peu capable de répondre à ſon atente ? Il faloit je l'avouë ( pour me bien aquiter d'un emploi ſi glorieux ) ne rien dire qui ne fût digne d'un ſi grand Roi, & rien dont pas un autre Roi pût être digne.

PANE

# PANEGIRIQUE
# DU ROY,

PRONONCE' DANS L'EGLISE
des FF. Prêcheurs de Caën.

*Par le R.P. FEIACQ, Professeur en Theologie, & Prieur du même Couvent,*

Le 5. de Septembre 1685.

JOUR DE LA NAISSANCE DU ROY.

Au sujet de la Statuë que cette Ville a élevée à la gloire de Sa Majesté.

# PANEGYRIQUE DU ROY.

QU'ATENDEZ-VOUS de moi, MESSIEURS ? avez-vous eſperé que je répondrois à vos idées, quand vous m'avez fait l'honneur de me choiſir pour Panegiriſte de nôtre Auguſte Monarque, & pour Interprete de vos cœurs ? Ces deux qualitez ſont difficiles à ſoutenir : ce qu'a fait LOUIS LE GRAND eſt ſi extraordinaire & ſi ſingulier ; les ſentimens que vous avez pour lui ſont ſi vifs & ſi delicats, qu'on ne peut ſans temerité ſe promettre de réüſſir, ſoit qu'on ſoit obligé de parler de Lui, ſoit qu'il faille parler pour vous.

L'Invincible, le Magnanime LOUIS fait le bonheur de la France, la deſtinée de l'Europe, l'étonnement de l'Univers. La gloire de ſon nom s'étend juſqu'aux extremitez de la Terre ; & de ces extremitez, des Peuples dont les noms nous étoient preſque inconnus, viennent le

# PANEGYRIQUE DU ROY.

QU'ATENDEZ-VOUS de moi, MESSIEURS ? avez-vous espéré que je répondrois à vos idées, quand vous m'avez fait l'honneur de me choisir pour Panegiriste de nôtre Auguste Monarque, & pour Interprete de vos cœurs ? Ces deux qualitez sont difficiles à soutenir : ce qu'a fait LOUIS LE GRAND est si extraordinaire & si singulier ; les sentimens que vous avez pour lui sont si vifs & si delicats, qu'on ne peut sans temerité se promettre de réüssir, soit qu'on soit obligé de parler de Lui, soit qu'il faille parler pour vous.

L'Invincible, le Magnanime LOUIS fait le bonheur de la France, la destinée de l'Europe, l'étonnement de l'Univers. La gloire de son nom s'étend jusqu'aux extremitez de la Terre ; & de ces extremitez, des Peuples dont les noms nous étoient presque inconnus, viennent le

voir & l'admirer. Adoré de ſes Sujets, reſpecté de ſes Voiſins, toûjours Vainqueur, ſoit qu'irrité de l'orgueil de ſes Ennemis, il leur faſſe la guerre ; ſoit que touché de leur foibleſſe, il leur donne la Paix. Quelles expreſſions peuvent égaler la gloire d'une tel Prince ? l'Eloquence acoutumée à relever les actions des autres Heros, ne peut qu'affoiblir celles de LOUIS, preſque reduite à ne le loüer que par ſon deſordre & ſon ſilence.

Il paroît bien, MESSIEURS, qu'un merite ſi extraordinaire a fait ſur vos cœurs toute l'impreſſion qu'il eſt capable de faire. L'éclat de ce jour qui va devenir celebre ; cette pompe, cette aſſemblée, la joie qui paroît dans vos yeux, la place même que vous avez fait embellir, & la magnifique Statuë que vous venez d'y eriger, ne nous laiſſent point douter, qu'entre tous les Sujets d'un ſi grand Roi, il n'y en a point qui reſſentent mieux que vous, le plaiſir & la gloire de lui obeïr. Rien de tout ce que ſa grandeur vous a fait penſer, ne devroit échaper à quiconque doit parler pour vous. Mais quelle langue pourroit ſervir d'interprete à tant de cœurs ? quel Orateur aſſez habile pourroit expliquer ce q'uont penſé tant de ſpirituelles & d'illuſtres perſonnes?

Quand il ne seroit pas même impossible d'y réüssir, étoit-ce sur moi, MESSIEURS, que devoit tomber vôtre choix? né dans une autre Province, & presque inconnu dans cette Ville, où fleurissent les beaux Arts, où plusieurs excellens Hommes joignent l'étude de l'Eloquence à celle des Loix, des belles Lettres, des Sciences humaines, & de la divine Theologie; devois-je esperer d'autre part au Panegirique que vous prepariez, que celle d'entendre & d'aplaudir?

Mais vous avez voulu que ce Panegirique dût sa beauté à la grandeur de sa matiere, sans rien devoir à l'Orateur. Vous l'avez voulu, MESSIEURS, & j'obeïs; persuadé de mon insuffisance, sur neanmoins de vous plaire, puisque j'ai l'honneur de parler d'un Prince pour qui vous n'avez pas moins de tendresse que de respect, & qui merite l'amour & l'admiration qu'ont pour lui les deux Mondes qui composent l'Univers, je veux dire, le Monde Chrétien, & le Monde Politique. Il est rare qu'on leur plaise également. Tels Princes qui ont été les delices de l'Eglise n'ont pas eu l'aprobation du Siecle; & tels qui ont fait l'admiration de ces Sages Mondains, qui preferent à toutes les raisons la raison d'Etat, ont eu le malheur de déplaire aux

Sages Evangeliques, qui preferent à tous les interêts l'interêt de la Religion.

Respublica in eo quod admiretur, & Ecclesia potest invenire quod diligat. *Sidon. Apoll. lib. 7. epist. 9.*

Ce qui distingue le Roi d'avec les autres Rois, est qu'il plaît en même tems à ces deux Mondes. On voit en lui ce que l'Eglise peut aimer : on y voit ce que le Siecle peut admirer. Et si je suis assez heureux pour raconter seulement quelqu'une de ses actions sans en affoiblir la beauté, ou pour découvrir quelqu'une de ses vertus sans en diminuer l'éclat ; vous avouërez, Messieurs, qu'on pourroit ajouter aux nobles inscriptions, que des personnes distinguées par leur rang & par leur merite ont fait graver au pied du superbe Monument que cette Ville consacre à la gloire du Roi, qu'on pourroit, dis-je, y ajoûter ces deux mots, qui seuls valent un Panegirique ; LOUIS LE GRAND, L'AMOUR DU MONDE CHRETIEN, L'ADMIRATION DU MONDE POLITIQUE.

Si ce que l'Eglise aime dans les Princes, n'est pas toujours ce qui brille le plus en eux ; c'est du moins ce qui merite le plus d'estime. Incapable qu'elle est de se laisser ébloüir par un faux jours ; éclairée des lumieres de l'Evangile, elle n'estime que le vrai merite, ne donne que de justes éloges. Que peut-on s'imaginer de plus grand que ce qu'elle aime

dans nos Rois ? ne ſe croire élevé ſur le Trône que pour rendre ſes Sujets heureux ; n'entreprendre la Guerre que pour reprimer l'injuſtice, ou pour affermir la Paix ; n'avoir de puiſſance & de grandeur que pour les faire ſervir aux interêts de la Religion : c'eſt ce qu'aime l'Egliſe, & ce que nous admirons en LOUIS LE GRAND.

Qu'on eſt heureux quand on obeït à un Prince perſuadé comme lui, que la Providence fait naître les Rois pour l'utilité de leurs Sujets ; & que comme les Aſtres ne ſont atachez au Ciel que pour éclairer l'Univers, les Souverains ne ſont élevez ſur le Trône que pour le bien de leurs Etats ! LOUIS ne penſe qu'à faire la felicité des ſiens. Si nous l'admirons, il nous aime. Nous nous eſtimons heureux de l'avoir pour Maître ; & il ne ſeroit pas content de lui-même, s'il y avoit dans le Monde un mielleur Maître que lui.

A qui devons-nous qu'à ſa valeur & à ſes ſoins, le repos dont nous avons joüi pendant une longue Guerre, qui ne nous a point empêché de gôuter les fruits & les douceurs de la Paix ? Si nos Voiſins n'ont pas ſeulement aproché de nos Provinces qu'ils eſperoiẽt cõquerir ; s'ils n'ont rien fait de tout le mal qu'ils vouloient faire ; n'eſt ce point qu'il les a prévenus,

& que portant la terreur & la deſolation ſur leurs terres, il les a mis hors d'état d'entreprendre rien ſur les nôtres ?

A qui devons-nous qu'à ſa prudence, & à la paſſion qu'il a de nous rendre heureux, l'établiſſement du Commerce, la ſureté de la Navigation, la reforme des Loix, le bon ordre de la Juſtice, la diſcipline des Armées ; tout enfin ce qui rend la France auſſi floriſſante au dedans, qu'elle eſt redoutée au dehors ? De tout ce qui peut nous étre utile, rien n'echape à ſa prévoiance, rien ne fatigue ſa bonté : rempliſſant ſelon nos divers beſoins les differentes fonctions de Legislateur, de Pere, & de Juge, tantôt il fait des loix, tantôt il acorde des graces, & tantôt il termine des differens.

Plus ſage que tant de Rois, qui ne ſe ſouciant pas que leurs Sujets ſoient bons, pourvû qu'ils leur ſoient ſoumis, penſent plus quand ils font des loix, à conſerver à chacun ſon bien, que ſon innocence. LOUIS ſe conſiderant plutôt comme le Directeur des mœurs de ſes Sujets, que comme l'Arbitre ſouverain de leur fortune, ne fait pas ſeulement des Loix pour maintenir la tranquillité dans ſon Empire, il en fait pour y conſerver la vertu. Il punit le blaſphême, il defend les uſures, il arrête la fureur des duels, fureur preſque auſſi ancienne que la Mo-

*Auguſt. lib. 2. de Civit. c. 20.*

narchie, inveterée, opiniâtre, incurable à tout autre qu'à LOUIS LE GRAND, dont l'empire ſemble s'étendre juſques ſur les cœurs. Il commande, & comme on perd en même tems juſqu'au deſir, juſqu'à la penſée de lui deſorbeïr, il ne trouve preſque point de coupables qu'il ſoit obligé de punir.

Il voudroit bien ne pas trouver plus de malheureux; mais parce que telle eſt nôtre deſtinée, qu'il y en aura toûjours, il ſe fait un plaiſir & une loi de les ſecourir. Qui d'entre ſes Sujets diſtingué par le merite, & acablé par la fortune, lui a fait connoître ſes beſoins ſans le voir s'y intereſſer? Laquelle de ſes Provinces a vû mourir ſes eſperances par le déreglement des ſaiſons, ſans les voir auſſitôt renaitre par les ſoins qu'il a pris de la ſoulager? Il ſuffit que LOUIS ſçache qu'on eſt malheureux, pour qu'on ceſſe auſſitôt de l'être. Son air ſeul & ſes manieres obligeantes tiennent lieu de bonne fortune aux miſerables qui ont l'honneur de l'aborder; il y ajoûte des ſecours conſiderables, & il ſemble que la Providence ne permet qu'il arrive quelques diſgraces, que pour lui laiſſer la gloire d'avoir fait ſeul le bonheur de ſes Sujets.

L'amour qu'il a pour eux le fait ſouvent deſcendre du Trône pour monter

ſur le Tribunal, où comme s'il n'étoit point d'ailleurs ocupé à regler la deſtinée de preſque tous les Souverains de l'Europe, il ſe fait une ſerieuſe ocupation de terminer les differens de ſes Sujets. Il écoute, il examine, il prononce: mais avec quel diſcernement? avec quel reſpect pour les Loix? Ceux dont il daigne prendre les avis, avoüent que plus habile qu'eux il ne regne pas moins dans ſon Conſeil par l'élevation de ſon genie, que par la ſuperiorité de ſon rang. Il démêle toûjours le bon droit; & ſi nous en exceptons les ocaſions, où ſa bonté pour ſes Sujets l'empêche de ſe rendre juſtice à ſoi-même, il le favoriſe toûjours; inflexible dans la juſtice qu'il rend aux autres, injuſte avec honneur dans les injuſtices qu'il ſe fait à lui-même, & par tout également digne de l'amour du Monde Chrétien.

Mais peut-être qu'il paroît moins aimable à ce Monde Pacifique, quand à la tête de ſes redoutables armées il porte la guerre chez les peuples jaloux de ſa gloire, & envieux de ſa puiſſance. Rien moins, MESSIEURS; il plaît autant ſous les Armes que ſur le Trône.

Qu'on ne ſe figure point ici un de ces Conquerans, qui ne troublent le repos de la Terre que pour calmer le trouble qu'un deſir déreglé de s'agrandir excite

dans leur cœur. Tels ont été les Cesars & les Alexandres, qui en aquerant un peu de gloire, se sont atirez beaucoup de haine: au lieu que nôtre invincible Monarque ne s'est pas moins aquis par ses conquêtes l'amour que l'admiration de l'Univers.

Ne sçait-on pas que le desir de vaincre, le desir de se vanger, le dessein de nuire, ni aucune de ces farouches passions que font les guerres injustes, ne lui a point fait prendre les armes? Nos Ennemis mêmes peuvent-ils desavoüer, que quelque ardeur qu'il eût pour la gloire, quelque assuré qu'il fût de triompher, il n'a combatu que malgré lui; Jamais il n'eût fait la guerre, si sans la faire il eût pu reprimer l'injustice de ses Voisins, ou assurer le repos de ses Sujets.

Empereurs, Rois, Souverains, Republiques, Etats, Peuples qu'il a vaincus, ne vous en prenez qu'à vous-mêmes de vos pertes & de vos malheurs. Si l'Espagne n'eût pas contesté des droits trop bien justifiez, LOUIS n'eût point attaqué les Pais-Bas, qu'il parcourut comme un foudre, avec une incroiable rapidité, laissant par tout d'éclatantes marques de ses victoires. Si la Hollande eût été moins ingrate, on ne l'eût point vûë succomber sous la même puissance, à laquelle elle étoit redevable de son éleva-

tion. Si l'Allemagne eût mieux connu ſes veritables interets ; ſi des craintes imaginares, ſi d'injuſtes défiances ne l'euſſent fait armer contre la France, le Roi qu'elle a contraint de devenir ſon ennemi, n'eût jamais été que ſon protecteur.

Combien les Princes liguez avec tant de peine, & avec ſi peu de ſuccez, euſſent-ils épargné de ſang ; Combien de places euſſent-ils conſervées, ſi leur opiniâtreté ne les eût empêchez d'obſerver les Traitez, que leur foibleſſe les avoit forcé de conclure ? Luxembourg n'eût point changé de maître, s'il n'eût falu par un coup de ſi grand éclat mettre fin aux lenteurs & aux artifices de la Politique Eſpagnole. L'obſtination des Ennemis à perdre cette importante place, a forcé le Roi a la prendre. Paſſionné pour la Paix juſques dans le ſein de la Victoire, il n'a fait cette derniere conquête que pour n'être pas obligé d'en faire de nouvelles.

Quel autre obſtacle, que ſa ſeule moderation s'eſt opoſée à celles qu'il pouvoit faire. L'ocaſion ſera t-elle jamais plus favorable de remonter ſur le Trône de Charlemagne, & de s'aſſujetir l'Empire, qui ſur le penchant de ſa ruine ſembloit demander un nouveau Maître, & un plus puiſſant Protecteur ? Le

Roi n'avoit qu'à le vouloir, il pouvoit tout. Mais ſemblable au Grand Theodoſe, que ſaint Auguſtin admire pour avoir été moins ſenſible au deſir d'aquerir un Empire, q'uà la gloire de ſecourir un Empereur deſtitué de tout ſecours : LOUIS, pour laiſſer à l'Empire la liberté de réünir ſes forces contre les Turcs, retire les ſiennes du voiſinage de Luxembourg, prêt à ſecourir l'Empereur, & à renouveller ſur les bords du Danube les merveilles de la journée du Raab, ſi ce Prince n'eût mieux aimé s'expoſer à perdre tout, qu'à lui devoir deux fois ſa Couronne.

Quem omnibus opibus deſtitutum nullo negotio poſſet auferre, ſi latiùs regnãdi cupiditate magis, quàm benefaciendi charitate flagraret. *Auguſt. l. 5. de Civit. c. 26.*

Que cet endroit, MESSIEURS, a été touchant pour l'Egliſe ! & que le Roi parut aimable au Monde Chrétien, quand il ſuſpendit ſes conquêtes pour faciliter le ſecours de Vienne, dont la perte n'étoit pas tout le mal qu'on devoit craindre ! Les interêts de la Religion étoient mêlez avec ceux de l'Empire dans la conſervation de cette place ; c'eſt ce qui faiſoit trembler le Monde Chrétien, & c'eſt ce qui toucha LOUIS LE GRAND : car fut-il jamais un Prince plus Religieux ?

J'en prens à témoin toute la Terre: on voit par tout des marques de ſon zele & de ſa pieté. Dans l'Empire, Strasbourg & Munſter aſſujetis à leurs Prin-

ces legitimes, & en même tems à leurs legitimes Pasteurs ; dans la Hollande des lauriers consacrez au Dieu des batailles, & au lieu d'arcs de triomphe, des Croix élevées, & des Autels reparez ; en Afrique les Prisons de Tripoli, d'Alger & de Tunis ouvertes par de glorieux Traitez, ou brisées par d'heroïques efforts, & un nombre infini d'Esclaves arrachez à la fureur des ennemis du Nom Chrétien ; dans tout l'Empire Ottoman, le Christianisme florissant à l'ombre des Lis ; dans la Palestine, les Lieux saints protegez contre l'impieté des Infideles, & mis à l'abri de leurs insultes ; dans les Indes, dans le Japon, dans la Perse, des Missions d'hommes Apostoliques établies, protegées, entretenuës ; dans l'Italie, la fameuse Piramide, qui fut élevée pour vanger l'honneur de la France, abatuë pour ménager la gloire du saint Siege ; à nos yeux, de dangereuses nouveautez ou prévenuës, ou dissipées ; la Paix renduë à l'Eglise, & ce qui fera l'éternité de cette Paix, l'Episcopat rempli d'excellens Sujets, & de grands Hommes.

*Ambr. ep. 58. ad Theodosium.*

Ajoûtons à tant de merveilles ce qui seul suffiroit pour immortaliser la pieté de LOUIS LE GRAND, le Calvinisme presque anéanti ; il expire ce monstre qui desoloit autrefois la France ; elle languit elle meurt cette heresie qui

fut la ſource funeſte de nos diviſions & de nos guerres. Ils ne ſubſiſtent plus ces Temples élevez ſur les ruines de nos Egliſes ; ces Temples où l'on n'offroit pas de victimes, & où l'on formoit des vœux qui n'avoient peut-être pas pour objet nos proſperitez. Des millions de Proteſtans ſont reduits à un petit nombre, & bientôt ce ne ſera plus que par l'Hiſtoire qu'on aprendra quelle a été la fortune de ce formidable parti.

De diſpendiis querunturqui nunquã noſtro ſãguini peperceruntqui ipſa Eccleſiarũ ædificia ſubruerunt. *Ambr. ep.* 11. *ad Valent.* Magis pro eis ſuntiſtæ leges, quæillis vidẽtur adverſæ quoniã multi per illas correcti ſunt &c. *Auguſt. ep.* 185.

Il avoit reſiſté aux armes de pluſieurs grands Rois, & il cede preſque ſans reſiſtance à LOUIS LE GRAND, qui n'emploie pour le ruiner que ſa bonté, ſa douceur, ſes bienfaits, ſon zele, & ſes loix ; loix qui ſans violer d'anciens Edits, en repriment les abus ; loix également douces & ſeveres, juſtes & charitables ; loix favorables à ceux mêmes qui les trouvent dures, & auſquelles ceux qui s'en plaignent ſe confeſſeront quelque jour redevables de leur ſalut.

L'Egliſe peut-elle donner moins que ſon cœur à un Prince qui lui rend de ſi grands ſervices ? Eſt-ce aſſez qu'elle l'appelle le Predicateur de la Foi, le Defenſeur des veritez ortodoxes, l'Evêque ſeculier de ſes Sujets ? noms glorieux que ſaint Remi donnoit autrefois à Clovis. Eſt-ce aſſez....Mais laiſſons à l'Egliſe le choix de ce qu'elle doit faire pour mar-

quer ſa reconnoiſſance à ce Grand Roi, & voions dans le peu de tems qui nous reſte, s'il ne merite pas auſſi juſtement l'admiration du Monde Politique, que l'amour du Monde Chrétien.

*aliàs* 50. *ad Bon. c.* 2. *Id. l.* 3. *cont. Creſcon c.* 42 *lb. cap.* 51. Non ſolùm prædicator fidei Catholicæ, ſed defenſor, regionũ præſul, cuſtos patriæ, gentiũ triumphator. *S. Remig. ep. ad Heraclium & Leon. &c.* 1. *Mach.* 1. 3. 3. *Reg.* 10 3.

L'ADMIRATION, toute muette qu'elle eſt ordinairement, eſt le plus glorieux de tous les éloges. Tandis que ce qu'on eſtime laiſſe la liberté de parler, ce qu'on dit peut être ſoupçonné de flaterie; tout eſt naturel, tout eſt ſincere dans le ſilence qui acompagne la ſurpriſe; ce qu'on voit ne peut être que tres-grand, quand on admire ſans loüer. Alexandre toûjours brave, toûjours heureux, ne trouva rien qui pût arrêter le cours rapide de ſes victoires, toute la Terre en fut ſaiſie d'étonnement; & comme il eſt remarqué dans l'Ecriture, ne pouvant le loüer, elle ſe tût, & l'admira. Salomon fut le plus magnifique de tous les Rois, & ceux qui le virent, tomberent dans une eſpece de raviſſement qui leur ôta l'uſage de la parole. Ce que ces Princes ont été dans leur ſiecle, LOUIS LE GRAND ne l'eſt-il pas dans le nôtre? Eſt il moins vaillant & moins heureux qu'Alexandre? Eſt-il moins magnifique que Salomon? N'en doutez pas, MESSIEURS, la poſterité l'admirera, comme nous les admirons.

Le fameux paſſage du Rhin va prendre parmi les prodiges le rang qu'ont tenu juſqu'ici les Paſſages du Granique & de l'Hidaſpe. On y verra LOUIS LE GRAND s'eſtimer heureux d'avoir enfin trouvé un peril digne de lui; & ce que ne put faire Alexandre, on l'y verra imprimer dans les cœurs de tous les ſiens la noble ardeur dont il brûloit. Soutenus par ſa preſence, animez par ſa valeur, glorieux de combatre ſous les yeux d'un ſi grand Roi, ils ſe precipiterent dans les eaux, & ils alerent malgré la profondeur & la rapidité du fleuve, chercher des ennemis, qui n'eurent ni aſſez de fermeté pour les recevoir, ni aſſez de cœur pour les atendre.

Tandē per animo meo periculum video. *Quint. Curt. l. 8. n. 47.*

Cent prodiges ont ſuivi ce premier miracle: mais la poſterité, qui les doit admirer, les croira-t-elle? Vous mêmes MESSIEURS, qui les avez vûs, les croiez-vous? l'hiſtoire de LOUIS LE GRAND, toute vraie qu'elle eſt, a-t-elle moins que celle d'Alexandre l'air de la fable? y a-t-il de la vrai-ſemblance dans les veritez qu'on dit de lui?

Qu'en quinze jours, dans la plus fâcheuſe ſaiſon de l'année, il ait ſubjugué toute une Province conſiderable par le nombre & par la force de ſes places; qu'en moins d'un mois il ait pris plus de Villes qu'il n'en faudroit pour faire un

puiſſant Etat ; qu'il ait reſiſté ſeul à toute l'Europe ; qu'il ait triomphé par tout où il a combatu ; que ſes Ennemis n'aïent été que les témoins & les ſpectateurs immobiles de ſes victoires ; qu'il leur ait ôté juſqu'au courage de ſe defendre ; qu'il ait reduit Alger à confeſſer qu'il lui faiſoit grace, quand il lui impoſoit des loix ; qu'il ait humilié Gennes, ſans achever de la détruire : ſouffrez que je le repete, vous qui en avez été les témoins, le croïez-vous ? ou parce qu'il vous eſt impoſſible d'en douter, eſperez-vous que les ſiecles futurs n'en doutent point ? Alexandre crut qu'il étoit de ſa gloire de les tromper par les vaines aparences d'une grandeur qu'il n'avoit pas : il eſt au contraire de la gloire du Roi qu'on les ménage ; & qu'on ne leur aprenne des grandes choſes qu'il a faites, que celles qu'ils pourront croire.

Munimen a caſtrotrum juſſit extendi .... ut ſpeciem omniũ auge-ret ; poſteritati fallax miraculum præparans. *Q. Curt. l. 9. n. 3.*

Que la Poſterité ſçache, que LOUIS s'eſt rendu deux fois maître de Valenciennes, par ſes armes, & par ſes bienfaits. Mais ne lui diſons pas, que cette importante place ataquée au milieu de l'hiver, a été priſe en un quart d'heure & en plein jour ; qu'on la vit paſſer en un moment de la confiance au deſeſpoir, & du deſeſpoir à la joie ; & que le ſort des Vaincus y fut bientôt égal à celui des Victorieux ; ceux-ci penſant avec plaiſir

à la gloire qu'ils avoient aquiſe, ceux-là au pardon qu'on leur avoit acordé, & tous à la victoire que LOUIS avoit emportée.

Que la Poſterité ſçache, que le formidable Cambrai n'a reſiſté que tres-peu de jours : mais qu'elle ignore, que le Roi n'emploia pour le prendre que la moindre partie de ſes forces : & que plus genereux qu'Alexandre, qui croioit perdre autant de gloire, que les autres en aqueroient, il avoit envoié ſes meilleures troupes à ſon illuſtre Frere, qui dans le méme tems prenoit une Ville, & gagnoit une Bataille. *Q. Curt. l. 6. n. 1.*

Ce que nous retranchons des ſurprenantes actions que l'Invicible LOUIS à faites, empêchera ceux qui viendront aprés nous de le prendre pour un Heros fabuleux ; & le peu que nous en dirons ſuffira pour le faire regarder comme le plus grand des Heros.

Pourra-t-on lui refuſer ce titre, quand on ſçaura qu'aprés avoir triomphé de ſes Ennemis, il s'eſt vaincu lui-méme ? C'eſt ce qu'il faudra raconter exactement à la poſterité. Il eſt de l'interêt de toute la Terre, qu'aucun Prince ne le puiſſe ignorer. LOUIS plus grand que ſa gloire & que ſa fortune, auſſi maître de lui-méme que de ſes ennemis, s'arrête au milieu de ſa courſe, & borne ſes con-

quêtes dans un tems où ſon glorieux deſtin ſembloit l'apeller à l'empire de l'Univers. Il eſt vrai qu'il fait la Paix en Conquerant & en Maître il la donne à ſes Ennemis, comme il donne des Loix à ſes Sujets ; ſeul Arbitre, ſeul Mediateur, il conclut, il decide ; ce qu'il pretend qu'on reſtituë, ce qu'il veut donner, ce qu'il doit retenir, qu'il regle tout ; mais il ſe regle d'une maniere ſi deſintereſſée, ſi genereuſe, qu'il ſemble vouloir partager avec les vaincus le fruit de ſes victoires ; & qu'il donne ſujet de douter, lequel des deux lui eſt plus glorieux, ou d'avoir ſi ſouvent triomphé durant la Guerre, ou d'avoir ſacrifié tant de conquêtes à la Paix.

L'Antiquité, toute fiere qu'elle eſt du grand nombre de ſes Heros, pourroit-elle nous en montrer un, qui dans de telles conjonctures ait fait un ſi grand ſacrifice ? Il y a peu de Conquerans, qui ne ſe ſoient laiſſez entraîner comme des eſclaves par leur bonne fortune. Alexandre ſucomba ſous le poids de la ſienne ; aveuglé de ſon bonheur il perdit toute moderation. C'étoit, MESSIEURS, c'étoit à LOUIS LE GRAND qu'étoit reſervé l'avantage de donner au Monde ce rare exemple de vertu, & d'aprendre aux Souverains, qu'ils doivent preferer aux charmes de la gloire

Q. *Curt. l. 5. n. 12.*

le repos de leurs Sujets, & au titre de Conquerant la qualité de Pacifique.

Un Prince connu ſous ce nom dans la Judée fut autrefois adoré de toute la Terre ; & ce Prince ſemble renaître en LOUIS LE GRAND. Ces nombreuſes Armées prêtes en tout tems à marcher & à combatre ; ces Flotes qui font trembler toutes le Mers ; ces Fortifications ſi regulieres, & preſque auſſitôt achevées que reſoluës ; ces richeſſes immenſes, ces magnifiques Palais, cet aſſemblage de tous les chefs-d'œuvre de la nature & de l'art, ces montagnes abatuës, ces rivieres détournées, cent autres ſemblables merveilles ne renouvellent-elles pas dans nos jours les merveilles du tems de Salomon ? N'en voions-nous pas même un grand nombre qui échaperent à la magnificence, ou aux ſoins du Monarque des Juifs ? Ce fameux Hôtel, qui diſputeroit de beauté avec les plus ſuperbes Palais des Rois, & qui ſert d'azile à de braves & d'illuſtres Malheureux ; ces ſoins ſi noblement emploïez à former de jeunes Guerriers ; ces établiſſemens où la beauté trouve une protection qui l'empêche de devenir criminelle, & où la Nobleſſe trouve des ſecours qui l'empêchent d'être miſerable, ne ſont-ce pas des prodiges de magnificence inconnus juſqu'au tems de

LOUIS LE GRAND? Le Monde les admire; mais ce qu'il admire le plus, eſt la perſonne même de LOUIS.

Quelle grace! quel air! quel admirable mélange de douceur & de majeſté! Peut-on le voir ſans l'aimer? & ſe laſſe-t-on de le voir? N'y a-t-il point dans ſes moindres mouvemens je ne ſçai quel agrément qui enchante? un air de Heros & de Souverain; je ne ſçai quoi de plus qu'humain, qui charme les yeux, qui ravit les cœurs, & qui inſpire tout à la fois la tendreſſe, l'obeïſſance & le reſpect. Un ſeul de ſes regards le fait mieux connoître, que ne le feront jamais ſes Hiſtoriens & ſes Panegiriſtes: & pour être perſuadé de tout ce que la Renommée publie de lui, il ne faut que le voir un moment. On ſe l'imagine d'abord, tel qu'il eſt, à la tête de ſes Armées, intrepide, agiſſant, infatigable; tel qu'il eſt dans ſon Conſeil, aſſidu, pénetrant, judicieux; tel qu'il eſt dans ſa Cour, & au milieu de cette foule d'adorateurs, que ſon merite plûtôt que ſa fortune lui attire de tous les endroits de la Terre, doux, careſſant, de facile accez, ſenſible à l'amitié, diſtinguant le merite, recompenſant la vertu, diſſimulant les défauts, ſuportant les foibleſſes; enfin plus grand Homme encore que grand Roi, & toûjours digne de l'admiration

du Monde Politique, & de l'amour du Monde Chrétien.

Que n'ai-je, MESSIEURS, une éloquence aſſez vive & aſſez forte pour le repreſenter tel qu'il paroît à ceux qui ont l'honeur de le voir ? Mais vous avez heureuſement ſupleé à ce que vous ſçaviez qui manqueroit à ma voix. L'excellente Statuë que vous avez érigée parle pour vous ; elle parlera même dans tous les tems : & ce monument travaillé avec un art & une delicateſſe capables d'immortaliſer ſon Auteur, n'eſt pas ſeulement le témoin fidele des ſentimens reſpectueux que vous avez pour le Roi, il ſera ſon Panegiriſte éternel. Les ſiecles les plus reculez ſe ſouviendront en le voiant, des Victoires & des Vertus de LOUIS LE GRAND ; on penſera tout ce que vous penſez aujourd'hui ; & l'on dira que ſi LOUIS a été le plus grand des Rois, vous avez été les plus fidelles, & vous vous êtes eſtimez les plus heureux de ſes Sujets.

Faites, ô mon Dieu, que nous joüiſſions long-tems de ce bonheur, & qu'il dure encore aprés nous. Conſervez-nous un Prince que vous nous avez donné, parceque vous nous aimez. Laiſſez-lui le tems d'achever ce qu'il medite pour vôtre gloire ; & comblez-le de vos graces, tandis qu'il nous comble de ſes faveurs, 3. *Reg.* 10. 9.

Qu'il n'ait point d'ennemis, ou qu'il en triomphe toûjours : que la felicité de ſon regne s'étende également ſur ſa Famille & ſur ſes Etats : que le glorieux Heritier de ſa grandeur le ſoin de ſa vertu : qu'il ait ſon cœur, comme il a ſon nom. Que les peuples reverent ce Monarque, l'amour de l'Egliſe, l'admiration du Monde : que les Rois l'imitent, que tout lui ſoit aſſujetti, & que lui même vous ſoit ſoumis.

M. l'Evêque de Baïeux M. de Barillon Morangis.

Ce ſont, ô mon Dieu, les vœux que forment de toute l'étenduë de leur cœur ce Prelat ſi vertueux & ſi digne de ſon auguſte caractere ; ce ſage & judicieux Intendant, digne Miniſtre d'un ſi grand Roi ; ces Magiſtrats ſi zelez pour le bien public ; ces Docteurs ſi habiles ; ces Juges équitables & éclairez : ces Sçavans de toutes Profeſſions ; & tout ce Peuple. Ils vous demandent, Seigneur, & je vous demande avec eux, la continuation des graces que vous avez ſi liberalement répanduës ſur la Perſonne, ſur la Famille, & ſur les Etats de LOUIS LE GRAND.

ORAISON

# ORAISON FUNEBRE
## DE
## TRES-HAUTE, TRES-PUISSANTE
## ET
## EXCELLENTE PRINCESSE
## MARIE ANNE CHRISTINE
## DE BAVIERE,
## DAUPHINE DE FRANCE.

*Prononcée à Saint Denis le 5. Juin 1690. en preſence de Monſeigneur le Duc de Bourgogne.*

Par Meſſire PIERRE DE LA BROÜE, Evêque de Mirepoix.

# ORAISON FUNEBRE DE MARIE ANNE CHRISTINE DE BAVIERE, DAUPHINE DE FRANCE.

Væ qui dicitis malum bonum, & bonum malum.

*Malheur à vous qui apellez le mal bien, & le bien mal.*

Au Chapitre 5. du Prophete Isaïe.

MONSEIGNEUR,

Par où pouvois-je mieux commencer à essuïer aujourd'hui vos larmes, que par ces paroles du plus élevé de tous les Prophetes, & qu'y a-t-il de plus capable d'adoucir les douleurs qui paroissent les plus legitimes, que d'entendre l'esprit de Dieu qui anime les Prophetes, con-

damner ſi hautement tous les jugemens que les hommes font ſur le bien & ſur le mal qui leur arrive ? Auſſi quelque ſujet que Vous croïiez avoir de pleurer la mort de la plus tendre de toutes les meres, je ne doute pas que s'il daigne ſe faire entendre aujourd'hui à Vous par ma voix, Vous ne condamniez vous même les larmes que Vous avez répanduës. Ecoutez-le donc atentivement, MONSEIGNEUR, ce divin eſprit, qui élevant vôtre cœur audeſſus des mouvemens ordinaires de la nature, Vous aprendra à juger de la perte que Vous venez de faire, ſelon les regles de cette ſageſſe éternelle, ſur laquelle un Prince apellé, comme Vous, à tout ce qu'il y a de plus grand ſur la terre, ne ſauroit commencer trop à former ſes ſentimens.

Il eſt vrai, les jours de la Princeſſe que nous avons perduë ont été courts, & ceux même qui ſembloient devoir être les plus beaux, ſe ſont paſſez dans les douleurs de la maladie : mais n'apellons point un malheur, CHRE'TIENS, ce qu'Elle regarde maintenant comme la ſource du bonheur dont Elle joüit. Si Dieu n'a fait que lui montrer tout ce qu'il y a de grand parmi les hommes, c'eſt que tout ce que les hommes apellent grand, n'eſt point un Bien, mais un Mal, par le dan-

ger où ſont continuellement ceux qui en jouiſſent, que leur cœur ne s'y atache, & que par une ſuite neceſſaire; il ne s'éloigne de Dieu qui eſt le ſeul veritable Bien. Heureuſes donc les ames, à qui Dieu ne laiſſe la jouïſſance de ces faux biens, qu'autant de tems qu'il en faut pour lui en faire un ſacrifice volontaire en ſe tournant ſincerement vers lui: & Heureux ceux qui atentifs aux exemples de ces ames choiſies que Dieu ne fait que montrer à la terre, s'inſtruiſent de tout ce qui les ſanctifie, & entrent ainſi dans le deſſein que Dieu a eû en les donnant, & en les ôtant au monde.

Je ne crains pas de le dire, CHRE'TIENS, & il n'eſt pas méme poſſible de reflechir ſur la mort des trois dernieres Princeſſes qui vous ont ſucceſſivement aſſemblez dans cette Egliſe, ſans demeurer convaincu que Dieu qui fait tout ſervir au ſalut de ſes Elûs, & les grands plus que les petits, parce que par leur élevation ils y ſont plus propres, a voulu les ſacrifier l'une aprés l'autre à l'inſtructon des peuples de ce grand Roiaume. A la verité, il y a cette differenee, que la mort de feu Madame par où Dieu commença, & celle de la Reine qui ſuivit aſſez long-tems aprés, furent l'une & l'autre également promptes: au lieu que Madame

la Dauphine nous a été enlevée par une longue & opiniâtre maladie. La mort s'eſt montrée de loin, s'eſt aprochée à pas lents; & comme ſi elle eut craint de ne ſe pas faire aſſez ſentir, elle ſemble avoir pris plaiſir à lui faire gouter toute l'amertume de ſon calice. Un genre de mort ſi different eſt ſans doute deſtiné à nous donner une inſtruction differente. Mais que n'ai-je pour vous la faire entendre aujourd'hui, la vive & ſublime éloqnence du grand Evêque, qui vous expliqua avec tant de force les inſtructions que Dieu vous donnoit dans les deux dernieres morts qui ont été pleurées dans ce Saint Temple. C'étoit ſans doute par ſa voix que vous deviez aprendre l'inſtruction que Dieu vous a preparée dans la vie & dans la mort d'une Princeſſe, auprés de laquelle le Roi l'atacha dés le moment qu'Elle vint en France, & à qui il a ouvert les portes du Ciel dans l'extremité de ſa derniere maladie. La Princeſſe l'avoit Elle-même deſiré; mais une fonction plus utile au repos de ſon ame atache aujourd'hui à l'Autel ce religieux Pontife; & il étoit juſte que la victime qui efface les pechez du monde, fut offerte pour Elle à Dieu, par les mêmes mains qui venoient de lui en diſtribuer la chair ſacrée.

La voici donc, autant que mes foibles

lumieres l'ont pû apercevoir, cette inſtruction importante. Le Chrétien placé ſur la terre entre les biens que les ſens lui montrent, & ceux que la foi lui propoſe, a deux differens devoirs à remplir, par raport à ces deux differentes ſortes de biens. Car il faut qu'aprés s'être arraché à tous les biens ſenſibles qui frapent ſans ceſſe ſon ame par mille impreſſions agreables, & l'aſſiegent en quelque ſorte de tous côtez pendant qu'elle eſt dans le corps; il marche avec courage vers les biens inviſibles dont les ſens ne donnent point d'idée, & que l'eſprit même n'entrevoit qu'à la faveur des lumieres de la foi, qui toujours obſcures quoi que certaines, ne diſſipent qu'imparfaitement les tenebres de ſon exil. Mais qu'il eſt dificile de remplir ces deux devoirs de la pieté chrétienne, quand on joûit dans une pleine & forte ſanté de tout ce qu'il y a de grand parmi les hommes! Comment ne pas s'atacher à la terre alors, & comment ne pas laiſſer aller ſon cœur aprés des biens dont la joüiſſance nous enchante, quand rien ne fait ſouvenir de la neceſſité où l'on ſert de les quiter un jour? L'oubli de Dieu ſuit bien-tôt cét atachement funeſte; & à force de gouter les biens qui ſe font ſentir, on vient à perdre le gout des biens qui ne peuvent pas même ſe con-

cevoir : que dis-je , on va quelquefois plus loin , & juſqu'à ne ſavoir ce que l'on en doit croire.

Dieu fécond en moiens pour ſauver ſes Elûs , les garantit ou les retire de cét abime en mille manieres differentes : mais une des voies dont il ſe ſert plus ordinairement depuis que l'Egliſe n'a plus de perſecuteurs , ce ſont ces longues & cruelles maladies , qui ſouffertes avec une patience digne des premiers ſiecles, ſont encore aujourd'hui des martirs, dont le ſacrifice ne lui plait pas moins que ceux qui lui ont été offerts dans les anciens jours. C'eſt par là qu'il lui a plû d'atirer à lui la Princeſſe que nous avons perduë ; & il n'y a qu'à conſiderer qu'il a preſque égalé la longueur de ſa maladie à la courte joüiſſance des felicitez qu'il lui a montrées pour s'apercevoir qu'il ne l'a ainſi arrêtée long-tems entre la vie & la mort, entre les biens qui nous échapent & ceux qui nous atendent, qu'enfin qu'aiant eû le tems de ſe détacher inſenſiblement de tout ce qui paſſe, elle ſe trouvât quand la mort arriveroit, uniquement ocupée de ce qui demeure éternellement.

Vous la verrez donc aux priſes avec cette longue & cruelle maladie qui nous l'a enfin enlevée. Mais pendant qu'aidée par les maux qu'Elle ſouffre , Elle ſe dé-

tache de tout ce qu'il y a de plus brillant & de plus doux ſur la terre, qu'en ſuite à la faveur de ces mêmes maux Elle travaille à ſe rendre digne des biens qui nous ont été promis dans le Ciel : aprenons à remplir comme Elle ces deux differens devoirs qui partagent la vie chrétienne ; & s'il faut que Dieu ſe ſerve de la maladie pour ranimer nôtre foi languiſſante, aprenons par l'uſage qu'elle en a fait, à ne l'apeller plus un Mal, mais un Bien : Inſtruiſons-nous en un mot, CHRETIENS, pendant qu'Elle ſe ſanctifie ; & que ce ſoit-là le fruit du diſcours que je conſacre aujourd'hui à la memoire de TRES-HAUTE, TRES-PUISANTE ET EXCELLENTE PRINCESSE MARIE ANNE CHRITINE DE BAVIERE DAUPHINE DE FRANCE.

Il y avoit ſi peu de tems que LA PRINCESSE DE BAVIERE venoit de naitre à Munich quand Dieu donna un Dauphin à la France, que ce raport fit juger que le Ciel la deſtinoit à en être l'Epouſe. L'Electrice ſa Mere petite fille de Henri le Grand par Chriſtine de France Ducheſſe de Savoie, en forma auſſitôt le deſſein ; & la jeune Princeſſe ne fut pas plûtôt en âge de ſe connoitre, qu'on lui aprit juſqu'où Elle pouvoit porter ſes eſperances. Il n'y avoit rien à

quoi la Maiſon dont Elle ſortoit ne lui donnât lieu de prétendre. Car qui ne ſait quelle eſt la grandeur de la Maiſon de Baviere, qui a donné, il y a pluſieurs ſiecles, divers Empereurs à l'Allemagne, & qui partagée en deux illuſtres branches, ſe voit encore aujourd'hui maitreſſe de deux Electorats, & en poſſeſſion du plus puiſſant Roiaume du Nort. Il n'y a rien de trop élevé pour des Princeſſes d'une Maiſon ſi illuſtre. On en a vû il y a long-tems ſur le trône de la France le plus Auguſte de l'Univers; & qu'on ne diſe point que la France crût alors avoir ſujet de s'en plaindre, nôtre jeune Princeſſe qui ſe trouvoit déja le cœur François, auroit pû reparer les fautes d'Iſabelle de Baviere, ſi le regne de LOUIS LE GRAND n'avoit mis depuis long-tems la France, hors d'état de craindre jamais des malheurs ſemblables.

Elle croiſſoit en âge, en eſprit, & en vertu; & Dieu qui ne vouloit pas la laiſſer long-tems ſur la terre, lui donna délors un ſi grand attrait pour la ſolitude, qu'Elle penſa preferer l'auſterité de la regle de Saint Benoît à la grandeur des eſperances dont on lui avoit apris à ſe flater. La Ducheſſe ſa Mere l'en détourna; mais il lui en reſta toûjours un gout ſecret pour la retraite, contre lequel Elle eût enſuite beaucoup à combatre, quand

l'obligation de ſe prêter au commerce éclatant du monde, fut devenuë l'un de ſes devoirs. Long-tems Elle combatit avec ſuccez ; & ſoutenuë par le deſir de plaire au plus grand des Rois, qui fut toujours la plus forte paſſion de ſon cœur, Elle eut pû cacher juſqu'au bout cette inclination qui lui étoit devenuë comme naturelle, ſi les commencemens de ſa maladie ne lui en euſſent fait enfin une veritable neceſſité.

Mais tu viens trop tôt, facheuſe Maladie, interrompre le fil de mon diſcours. Il ſera tems que tu paroiſſes quand nôtre Princeſſe ſe verra couronnée de grandeur & de gloire. Ce ſera alors que ta victoire éclatera, & que ſi par ma foible voix je puis faire entendre à cette auguſte Aſſemblée le ſecret de la predeſtination de Dieu ſur nôtre Princeſſe, ceux qui m'entendent ſeront forcez d'avouër, que ce que les hommes apellent un Mal eſt ſouvent l'unique voie qui peut les conduire au Bien veritable.

Cependant le moment heureux aprochoit. La jeune Princeſſe voïoit déja dans la ſeconde place de la France une Princeſſe de ſa Maiſon ; & l'amitié qui devoit unir leurs cœurs en uniſſant leurs fortunes, n'arendit pas qu'Elles ſe fuſſent vûës pour ſe faire ſortir. Dans l'eſperance de paſſer leur vie enſemble, la joie

étoit reciproque, & Madame ne prévoioit pas que ce preſage heureux qui flatoit ſi agreablement la Princeſſe de Baviere, dût ſi-tôt lui couter à elle-méme tant de larmes.

Le Roi qui venoit de donner alors la paix à l'Europe, touché du merite d'une Princeſſe élevée au milieu de ſa Cour, & qu'il regardoit comme ſa Fille, balança quelque tems ſur le choix qu'il avoit à faire; mais il n'étoit pas poſſible de refuſer à l'Eſpagne une Reine, en qui elle eſperoit de voir revivre la celebre Iſabelle de France, & qu'elle nous demandoit comme en échange de tant d'illuſtre Reines qu'elle nous a données. Heureuſe, ſi profitant d'un bien qu'elle n'a pas ſû connoitre, elle en eut joüi auſſi long-tems que la jeuneſſe de cette Reine ſi acomplie lui donnoit lieu de l'eſperer. Mais, ô néant des choſes humaines! Qui l'eût crû, Jeune Heros, qui faiſiez alors l'objet des vœux de ces deux Princeſſes, qu'Elles deuſſent paſſer toutes deux en ſi peu d'années?

Il s'élevoit en méme tems d'autres obſtacles à la Cour de Baviere, & où depuis la mort de l'Electrice, les diſpoſitions paroiſſoient entierement changées; mais ils ne ſervirent qu'à faire voir de quoi la Princeſſe étoit capable; & Elle eût la joie de voir ceder à ſon habileté, tout ce

qu'une politique mal entenduë opoſoit à ſon bonheur.

Déja la pompeuſe foule des Officiers qui doivent compoſer ſa Maiſon, arrive ſur la frontiere. Nos Princes, Monſeigneur le Dauphin, le Roi lui-même, tout va audevant d'Elle, & qui pourroit exprimer quelle fut la pompe de ce grand jour ? Il ne faut point le diſſimuler : dans un interét ſi vif où le bonheur qu'on atend peut étre troublé par tant d'endroits, on n'en veut croire qu'à ſes yeux ; ainſi ils étoient tous atachez ſur la Princeſſe : ceux des peuples dont Elle devoit faire le bonheur, ceux de la Cour où Elle devoit tenir un ſi haut rang, ceux du Prince à qui Elle étoit deſtinée, ceux du Roi à qui Elle devoit des ſucceſſeurs dignes de Lui. Quel ſpectacle pour une jeune Princeſſe à qui il étoit ſi important de gagner les cœurs de tous ceux dont Elle arrétoit les yeux ! Mais qu'il devint glorieux pour Elle, quand s'avançant pour ſe jetter aux pieds du Roi, avec une grace que la Cour la plus polie qui fut jamais, ſe vit contrainte d'admirer, *Ce n'eſt point l'éclat de vôtre Couronne*, lui dit-Elle, *c'eſt celui de vos vertus qui fait aujourd'hui le ſujet de ma joïe.* Que ne reſſentit point alors le Roi, que ne reſſentit point Monſeigneur, & que ne reſſentites-vous point vous-même,

Grande Princeſſe, lors qu'à cette atentive curioſité qui tenoit tous les eſprits en ſuſpens, vous vites ſucceder dans ces mémes yeux une joie ſi vive & ſi univerſelle ?

Elle croiſſoit tous les jours cette joïe ; & pendant que l'on ne pouvoit aſſez s'étonner qu'une Princeſſe élevée hors de le France, en eût ſû prendre ſi parfaitement toutes les manieres ; mille brillantes qualitez que le Ciel ſembloit avoir raſſemblées pour nôtre bonheur, lui atiroient l'admiration de tous ceux qui la voioient. Une éloquence vive & naturelle lui fourniſſoit ſans peine tout ce qu'il y avoit à dire dans chaque ocaſion ; & ſa bonté la portant toûjours à choiſir ce qu'il y avoit de plus obligeant, il ne lui étoit pas difficile de gagner les cœurs. On étoit ſurpris de trouver avec un ſavoir peu commun dans les perſonnes de ſon ſexe, une politeſſe encore moins commune, & l'on ne ſavoit lequel on devoit le plus admirer, ou l'exacte connoiſſance qu'Elle avoit de preſque toutes les langues vivantes de l'Europe, & de la langue méme de l'Egliſe qu'on lui avoit apriſe dans ſon enfance, ou la modeſtie avec laquelle Elle cachoit tous ces avantages.

A toutes ces qualitez Elle en ajoûtoit une beaucoup plus rare dans les Grands

du ſiecle, qui voiant que tout s'incline devant eux, n'aiment d'ordinaire que par raport à eux-mêmes. Elle diſoit ſouvent qu'Elle ſe ſentoit pour ſes amis le cœur d'un particulier : & ce qu'Elle diſoit d'Elle-même, tous ceux qui ont eû part à ce glorieux avantage, ſe le rediſent encore aujourd'hui, les uns pour l'avoir éprouvé, & les autres perſuadez qu'ils l'euſſent éprouvé de même, s'ils ne l'avoient pas ſi-tôt perduë. Mais ce qui ne ſauroit étre aſſez celebré dans cette chaire, c'eſt que cét art malin de s'inſinuër auprés des Princes, ſoit en blâmant aveuglement ceux qui ont eû le malheur de leur déplaire, ſoit en déchirant la reputation de ceux que l'on craint qu'ils nous preferent ; la médiſance, ſous quelque forme qu'elle ſe déguiſât, n'aprocha jamais des oreilles de nôtre Princeſſe : Elle interrompoit bruſquement tous les diſcours qui en avoient la moindre aparence ; & l'on connut bien-tôt que le moien le plus aſſuré de lui déplaire, c'étoit de lui parler deſavantageuſement des perſonnes dont on croioit qu'Elle avoit ſujet de ſe plaindre.

Auſſi faiſoit-Elle les delices de la Cour. Le Roi la regardoit comme ſa Fille cherie ; & remercioit Dieu d'avoir voulu couronner tant de proſperitez, en met-

tant dans ſa maiſon une Princeſſe telle qu'il l'avoit toûjours ſouhaitée. Monſeigneur avoit pour Elle une extrême tendreſſe : & qui ne ſait que dans la cruelle maladie qui penſa les ravir tous deux à la France, il parut beaucoup plus touché des maux qu'Elle ſouffroit, que de ceux dont il étoit acablé lui-même ? Il ne reſtoit plus qu'une choſe, & on ne l'atendit pas long-tems. Madame la Dauphine nous donna bientôt Monſeigneur le Duc de Bourgogne ; & la joïe que cette nouvelle répandit dans la France fut ſi grande, qu'on eut dit que tous les Ordres du Roiaume avoient entrepris de faire voir qu'il n'y ſauroit jamais avoir rien de trop dans les témoignagnes d'amour que les Sujets doivent à leur Souverain. Cette naiſſance fut ſuivie de celle de deux autres Princes ; & Madame la Dauphine eut l'avantage de contribuër ainſi par ſa fecondité, à l'affermiſſement de cette puiſſance que toute l'Europe jalouſe de ſa grandeur s'efforce inutilement d'ébranler.

Alors veritablement Fille, Epouſe, & Mere la plus heureuſe qui fut jamais, il ſembloit que rien ne manquoit à ſon bonheur. Mais ſouvenons-nous, CHRE'TIENS, de la malediction prononcé par le Prophete dans les paroles de mon texte, & n'apellons point un Bien, ſelon

le langage du monde, ce que la foibleſſe des hommes, qui ne peuvent s'empêcher de s'atacher à tout ce qui les flate, rend pour eux un veritable Mal.

Plus les liens qui nous atachent au ſiécle ſont brillans, plus il eſt difficile de les rompre. Et qu'on ne diſe pas que dans les atachemens que la Nature forme & que la Religion autoriſe, rien n'empêche que le cœur ne s'y livre tout entier. Ecoutez ce que nous enſeigne le grand Apôtre, *Si quelqu'un*, dit-il, *aprés avoir poſé Jeſus-Chriſt pour fondement de l'édifice* de ſon ſalut, *ne bâtit ſur ce fondement qu'avec du bois, du foin & de la paille.* Il deſigne ſous cette figure toutes les affections, qui ſans détruire cét amour de preference que nous devons à Jeſus-Chriſt (car ce ſeroit renverſer le fondement) nous atachent à des choſes periſſables. Et qu'arrive-t-il à ce Chrétien? *Le jour du Seigneur viendra*, continuë l'Apôtre, *ce jour qui doit tout éprouver par le feu: & alors quelle perte ne fera point celui qui aura ainſi bâti, lors que ſon ouvrage brulera, & que lui-même il ſera ſauvé à la verité mais comme par le feu?* Entendez-vous, CHRETIENS? Il faut que le feu du jugement de Dieu conſume toutes ces ataches aux choſes periſſables; & quelque droit que ce Chrétien ait en mourant à la

I. Corinth. III. 12.

poſſeſſion de Dieu, il n'y ſauroit être admis que ces ataches ne ſoient détruites ; aprés la mort, par un feu purifiant, dont la nature ne nous a pas été revelée, & à la mort par une autre eſpece de feu, ainſi que l'apelle Saint Auguſtin, c'eſt-à-dire, par la vive douleur que cauſe à une Ame fortement atachée aux biens de ce ſiecle, la perte de ce qu'elle aimoit. En ſorte que ce n'eſt qu'en paſſant par l'un ou l'autre de ces feux, & quelquefois par tous les deux enſemble, qu'un Chrétien qui s'eſt ataché aux choſes periſſables, peut eſperer d'être ſauvé. Mais qui ſait d'ailleurs s'il ne portera pas l'atachement qu'il a pour les biens qui paſſent, juſqu'à renverſer le fondement de l'édifice, en les preferant à Jéſus-Chriſt ? Il eſt ſi aiſé d'aller au-delà des bornes qui ſeparent à cét égard le veniel d'avec le mortel ; & alors au lieu d'un feu paſſager deſtiné à purifier les taches des Elûs, on tombe pour jamais dans le feu éternel qui a été preparé au Demon & à ſes Anges.

*S. Aug. Enchirid. c. 68.*

Il eſt donc vrai, CHRE'TIENS, que ce qui faiſoit aux yeux des hommes le bonheur de Madame la Dauphine, n'étoit qu'un amas de dangers, d'autant plus inévitables, que ſans ſonger à s'en défendre, elle les voioit croitre tous les jours. Tous les jours, vous le ſçavez, &

vous vous en rejoüiſſez, François qui m'entendez, tous les jours, ſous un Roi qui faiſoit l'admiration continuelle de nôtre Princeſſe, & dont elle diſoit que tous les autres Rois devoient ſans ceſſe imiter les vertus; tous les jours croiſſoit la gloire de la premiere Maiſon de l'Univers: tous les jours croiſſoit la reputation du Heros, qui deſtiné à la ſoûtenir toute entiere dans la ſuite des tems; en a déja ſi vivement augmenté l'éclat: & tous les jours croiſſoit le merite du Jeune Heritier de cette même gloire, qui a preſque fait perdre à nos ennemis l'eſperance de la voir jamais diminiuer.

Dieu avoit même permis que la Reine mourût quelque tems auparavant: & cette mort en privant nôtre Princeſſe d'un exemple d'autant plus capable d'agir ſur ſon cœur, qu'il ne ſe pouvoit rien ajouter à l'eſtime qu'Elle avoit toûjours eûë pour cette pieuſe Reine, l'aprochoit ſi fort du premier Trône du monde, qu'elle ne voïoit plus de Princeſſe au-deſſus d'elle ſur la terre. C'eſt-à-dire, que c'étoit-là pour elle un nouveau danger. Il eſt vrai qu'ils ne ſe multiplioient ainſi que pour faire éclater davantage la victoire que la maladie alloit lui aider à remporter ſur elle-même.

Il n'y a preſque perſonne qui ne l'ait éprouvé. Tout ce qui nous atache à la

terre, tout commence à ſe faire moins ſentir dés qu'on eſt malade ; & ſi la mort nous ſepare entierement des objets de nos atachemens, on peut dire que la maladie, en les éloignant de nous, par l'incapacité où elle nous met d'en joüir, fait qu'ils diminuënt, qu'ils s'effacent ; en un mot, qu'ils ne font preſque plus d'impreſſion ſur nous. Or il nous eſt bien plus aiſé de nous en détacher alors ; & c'eſt le premier coup que la maladie frape pour nôtre délivrance: mais le ſecond, par où elle acheve d'ordinaire de trancher nos liens, c'eſt qu'on n'eſt pas longtems malade, ſans comprendre que ce qui s'éloigne ainſi avec tant de viteſſe, pourra bien diſparoitre entierement, pour peu que la maladie devienne ou plus longue ou plus violente. Ainſi l'eſprit ſe fortifiant à meſure que le corps s'affoiblit, il s'éleve ſans peine audeſſus de tout ce qui le tenoit aſſujetti. Les objets les plus brillans ne jettent plus, dans l'éloignement où la maladie les a mis, aſſez d'éclat pour le pouvoir ébloüir ; & averti par la violence du mal, que tout ce qui le flatoit le plus agréablement va bientôt lui manquer, il refuſe de s'apuier ſur des biens qu'il ſent qui lui échapent. Que cét état me paroit heureux, CHRETIENS, & que je demanderois volontiers, non pas comme on le demandoit

autrefois à l'éloquent Prêtre de Marſeille, Pourquoi les ſerviteurs de Dieu ſont-ils quelquefois malades, mais pourquoi ne le ſont-ils pas plus ſouvent ?

Il eſt vrai qu'il n'eſt pas donné à tous de faire de ces ſortes de graces l'uſage qu'en a fait nôtre Princeſſe, & permettez-moi de vous arrêter ſur deux principales circonſtances de ſa maladie, afin que pendant que le deſſein de Dieu ſe manifeſte clairement ſur Elle, la fidelité qu'Elle aporte à s'y conformer, nous rende atentifs à profiter de ces mêmes graces, quand il plait à Dieu de nous en faire.

A peine avoit-Elle achevé d'aſſurer nôtre bonheur, par la naiſſance d'un troiſiéme Prince, que frapée de la maladie dont Elle eſt morte, quelque leger que parut d'abord le mal, on lui entendit bientôt dire qu'Elle en mourroit : comme ſi Dieu qui l'avoit deſtinée à entrer de bonne heure dans ſa gloire, eût voulu lui faire connoître qu'il ne lui laiſſoit plus de tems, que pour ſe preparer à quiter la terre. Auſſi, depuis ce moment, ſemblable à ces fleurs qu'on voit ſecher auſſitôt que le fruit qu'on en atendoit commence à paroitre, Elle ne fit plus que languir, tombant d'une infirmité dans une autre, juſqu'au jour où elle mourut. Mais depuis ce moment auſſi, dégagée par ſes infirmitez de tous les brillans aſ-

ſujetiſſemens qui acompagnent les premieres places, Elle eut la liberté de donner plus de tems à cét amour de la ſolitude que Dieu lui avoit inſpiré dés l'enfance; & ce tems étoit emploié (nous ne diſons rien que nous ne ſachions) ce tems étoit emploié ou à la priere, ou à la lecture de l'excellent livre de l'Imitatoin de Jeſus-Chriſt, ou à des reflexions ſur le néant des grandeurs humaines. Quelquefois le travail prenoit la place de la priere ou de la lecture; & les mains ſaintement apliquées à des ouvrages deſtinez pour les Autels, y conſacroient à Dieu ce qui reſtoit de force au corps épuiſé par la maladie.

Mais pendant qu'Elle profitoit ainſi de l'avertiſſement que Dieu lui donnoit, cette formidable ligue, où une aveugle jalouſie de la gloire de la France a fait entrer toutes les Puiſſances de l'Europe, commençoit à ſe déclarer. Le plus foible, mais le plus dangereux de ſes ennemis, fâché de voir évanoüir les eſperances qu'il avoit conçûës de ſortir de la condition privée où ſes anceſtres avoient vécu, s'étoit réſolu de monter par le crime; ſur un Trône où il n'eſperoit plus de pouvoir parvenir par la ſucceſſion. Dans ce deſſein qu'il cachoit encore alors avec une profonde diſſimulation, & que la France ſeule pouvoit traverſer,

agiſſant avec une activité incroiable, tantôt par lui-même, tantôt par les miniſtres d'un Etat dont il n'a pas craint d'opprimer la liberté, mêlant habilement la Religion & la Politique, & profitant de tous les tems auſſibien que de toutes les conjonctures, il avoit ſû malgré la difference des Religions & des interêts, réunir toutes les forces de l'Allemagne contre la France. Tout étoit à craindre d'une Nation belliqueuſe, & qui enflée des victoires qu'elle venoit de remporter ſur les Infidelles, n'atendoit pour s'ébranler que le moment où elle pourroit ataquer nos frontieres avec avantage. Le Roi forcé de la prevenir reſolut de lui enlever Philisbourg, & Monſeigneur le Dauphin fut choiſi pour faire la conquête de cette importante place.

Que ne ſentites-vous point alors, Grande Princeſſe! D'un côté vous ne pouviez penſer aux dangers où vôtre Epoux aloit s'expoſer, ſans trembler pour une vie à laquelle la vôtre étoit atachée: mais de l'autre auſſi vous le voïiez cét incomparable Epoux marcher à une gloire certaine; & quand vous penſiez de quelle joie vous vous étiez trouvé capable, à la nouvelle des victoires que vôtre illuſtre Frere avoit remportées ſur les Infideles, il ne vous étoit pas poſſible de vous refuſer à toutes les douces eſperan-

ces, dont vous vous ſentiez flater au ſujet d'un Epoux qui vous étoit mille fois plus cher. Il les paſſa cependant toutes ces eſperances, & il revenoit couronné de gloire, recevoir dans la joïe qu'il s'atendoit de lire dans vos yeux, la plus douce recompenſe de ſes travaux.

Mais vous ne vouliez pas, ô mon Dieu, qu'Elle s'accoutumât à la joüiſſance d'un bien ſi doux, & ce fut aſſez de le lui avoir montré. Au milieu de l'ardeur qui l'emporte audevant de Monſeigneur le Dauphin, tout d'un coup les forces lui manquent; Elle tombe en foibleſſe, & comprend par cét acident, que tout ce qui la flatoit le plus agrablement ſur la terre, aloit lui échaper ſi vite, qu'il ne faloit plus ſonger qu'à en retirer ſon cœur.

Heureux ceux que Dieu avertit ainſi, CHRE'TIENS, quand ils ſavent comme nôtre Princeſſe, profiter de ſemblables graces, & qu'au lieu de ſe rejetter avec effort vers des objets que Dieu leur arrache, ils travaillent ſerieuſement à mourir au monde qui les quite. Qu'atend-on en effet dans cét état d'un Monde trompeur, & à qui on commence à n'être plus propre? Il pourra garder d'abord quelques bienſeances, encore ne faut-il pas atendre qu'il ſe contraigne long-tems ſur tout, quelque tort qu'il paroiſſe

paroiſſe avoir, qu'on ne s'aviſe point de s'en plaindre, il s'éloigneroit encore davantage. C'eſt là le Monde, & n'en murmurez pas, CHRÉTIENS. Dieu permet qu'il ſoit ainſi injuſte à l'égard de ceux qui l'animent, afin qu'ils ceſſent de s'y atacher. Je ſai que les divers interêts qui lient les Sujets à leurs Princes, empéchẽt d'ordinaire les Souverains d'êter envelopez dãs cette injuſtice generale du Monde. Mais que peuvent alors les amis même les plus fideles, par les plus tendres demonſtrations de l'amitié la plus ſincere & la plus vive ? retenir ſur la terre nos deſirs encore flotans, lors que Dieu cherche à les emporter avec lui dans le Ciel : voilà ce qu'ils peuvent. Et c'étoit en effet ce qui retardoit quelquefois le mouvement dont le cœur de nôtre Princeſſe étoit emporté vers les Biens éternels. Sans parler de tout ce que la tendreſſe de Monſeigneur lui faiſoit ſouffrir, il eſt certain qu'Elle ne voïoit jamais le Roi, que, penetrée de ſes bontez, Elle ne ſentit un extréme regret à quiter la vie.

Mais l'amour des Biens éternels étoit déja trop avãt dans ſon cœur. Elle ne penſoit plus qu'à la vie future ; & de là vint que ſes aumônes toûjours abondantes, le furent depuis ce tems-là beaucoup davantage. De tout ce que le Roi lui don-

noit, Elle n'en gardoit pour Elle qu'une tres-petite partie : encore ce qu'elle gardoit étoit-il ſouvent diminué par les neceſſitez dont on la faiſoit apercevoir. Car il y avoit déja quelque tems, que ne s'amuſant plus à ſe faire de ces amas prétieux des brillantes dépouïlles de la mer ou de la terre, dont les Princeſſes de ſon rang prennent quelquefois plaiſir de ſe trouver riches ; Elle ne croioit poſſeder que ce qu'Elle envoioit devant Elle dans le Ciel, où Elle avoit déja envoié ſon cœur. Le Ciel, le Ciel ſeul l'ocupoit toute entiere, & le Mal qui devenoit tous les jours plus dangereux, contribuoit à fortifier en Elle ces ſaintes diſpoſitions. Auſſi étoit-ce par la maladie qne Dieu qui s'en étoit déja ſervi pour la détacher des Biens ſenſibles, avoit reſolu de lui faire meriter les Biens éternels.

ICY, j'EN APELLE A VÔTRE experience, Grands de la terre que cette triſte ceremonie aſſemble dans cette Egliſe, eſt-il aiſé au milieu d'une grande proſperité que rien n'altere, que rien n'interromp, & dont on ne voit pas même que rien puiſſe troubler le cours, eſt-il aiſé de conſerver ce ſaint deſir des Biens éternels, qui fait le caractere des vrais Chrétiens? Que dis-je? Il ne faut pas même joüir de la proſperité pour

oublier ces Biens inéffables : il ſuffit ſouvent de la deſirer. Et qu'il ſeroit dangereux de faire à la plûpart des Chrétiens qui vivant à la Cour des Rois, la queſtions que Saint Auguſtin demandoit autrefois que chaque Chrétien ſe fit à ſoi-même, pour s'aſſurer s'il avoit l'amour de Dieu dans le cœur. Il y en a bien peu qui ſoient perſuadez que le bonheur qu'on leur promet dans le Ciel, vaille mieux que la felicité dont ils croient qu'ils pourroient joüir ſur la terre, ſi leurs paſſions y étoient ſatisfaites en la maniere qu'ils s'imaginent qu'elles le pourroient étre. Et ſi Dieu leur laiſſoit le choix, dont parle Saint Auguſtin, ou de vivre éternellement ſur la terre dans l'abondance de toute ſorte de biens temporels, & privez ſeulement de la vûë de Dieu, ou de renoncer à toutes les ſatisfactions de cette vie, pour arriver par la mort du corps qui eſt toûjours douloureuſe, à la poſſeſſion de la gloire, qui leur a été promiſe, ils diroient bien qu'ils ne veulent pas ceſſer de reconnoitre toûjours Dieu, de l'adorer même, & de le ſervir en reconnoiſſance des biens temporels, dont il les combleroit ; mais pour les Biens de la vie future, pour ces Biens que ni l'œil n'a vû, ni l'oreille entendu, ni l'eſprit de l'homme pû concevoir : ils croiroient trop hazarder s'ils

*S. Aug. en Pſal. 127.*

*Aeg. ibid.*

les preferoient aux joïes de la vie preſente. Acoutumez ou livrez plûtôt à la joûïſſance des plaiſirs des ſens, ils diroient volontiers ce que les Iſraëlites du Deſert diſoient de la Manne, *que leur cœur ne ſauroit s'acommoder d'une viande ſi legere. Anima noſtra nauſeat ſuper cibo iſto leviſſimo.* Car ils ont en effet tellement perdu le gout de la veritable nourriture de leur ame, qu'il leur ſemble que tout ce qui ne la charge pas, ne la nourrit pas.

*Num. XXI. 5.*

De là vient que peu s'en faut qu'ils ne doutent de tout ce que la Religion nous aprend de ces Biens infinis. Et dans cette incertitude ils oſent bien ſe plaindre de ce que Dieu ne ſe fait pas ſentir à eux auſſi fortement que les objets de leurs paſſions. Que ne ſe montre-t-il à découvert, diſent-ils quelquefois ? que ne ſe laiſſe-t-il voir; que ne ſe fait-il entendre: Comme s'il n'y avoit que les impreſſions que les Corps font ſur nos ſens qui pûſſent ocuper agreablement nôtre cœur, & que tout ce qui ne bleſſe point nôtre ame, fut incapable de la toucher! Ah Seigneur, ſi ce mépris des biens que vous leur avez preparez, n'a pas fermé à leur égard la ſource de vos miſericordes, répandez ſans ceſſe de nouvelles amertumes, ſur les douceurs d'une vie qu'ils preferent aux delices de vôtre gloire

Renverſez tous ces édifices periſſables, ambitieux ouvrages de la main des hommes, pour leſquels ils ne craignent pas d'abondonner les palais éternels de la celeſte Jeruſalem, ou plûtôt mettez le feu, Seigneur, à toutes ces cabanes de bois & de chaume, qui ne leur aiant été données que pour le ſoulagement de leur voiage, leur paroiſſent cependant aſſez belles, pour leur faire ſouhaiter d'y établir éternellement leur demeure.

C'eſt ce qu'il fait auſſi, CHRETIENS, quand il les frape par quelque grande maladie; afin qu'alors au moins, ſemblables à ces Iſraëlites qui ne *cherchoient Dieu que quand ils voioient la mort au milieu d'eux*, ils aprennent à recourir ſincerement à lui. *Pſal.* 34. Nôtre Princeſſe à qui les douceurs de la proſperité n'avoient jamais fait perdre le deſir des Biens éternels, ne fut pas plûtôt malade, qu'Elle commença à ne deſirer plus rien ſur la terre. Car remarquez, CHRETIENS, que ſi la maladie éloigne, comme nous diſions, les biens qui nous échapent, elle raproche auſſi ceux qui nous atendent: Et alors, pour peu que les yeux de la foi ſoient ouverts, il faut par neceſſité, que l'impreſſion qu'ils font ſur nous, devienne plus vive. Qu'on n'apelle donc plus un Mal ce qui raprochant de nous les veritables Biens, les met à portée de

ſe faire ſentir, c'eſt-à-dire, de ſe faire deſirer. Car c'eſt le caractere de ces biens, qu'ils ne ſauroient ſe faire ſentir qu'ils ne ſe faſſent deſirer, ni ſe faire deſirer qu'on ne commence de les meriter; ſelon ce que dit Saint Auguſtin, que c'eſt être déja citoien de Jeruſalem, & par conſequent avoir déja quelque part à ſes joies, que de gemir comme étrangers ſur les fleuves de Babilone.

*S. Aug. in Pſal. 148.*

Vous connoiſſiez toutes ces veritez, Grande Princeſſe; & avec quel détachement, dés les premiers jours d'une maladie que perſonne ne croit encore mortelle, parliez-vous de la mort & de la vie future? Vous gemiſſiez aſſiſe ſur les bords des fleuves de Babilone: Et ce n'étoit pas de voir emporter par leurs rapides eaux toutes les flateuſes eſperances qui pouvoient vous atacher au ſiécle, c'étoit de n'avoir pas toûjours fait de l'habitation de Jeruſalem, la premiere de toutes vos joies. La ſeule choſe qui vous faiſoit tourner quelquefois la tête vers la vie; c'eſt que ne croiant point avoir aſſez travaillé pour meriter ces joïes ineffables, vous euſſiez voulu avoir plus de tems pour vous en aſſûrer la poſſeſſion, par un grand nombre de bonnes œuvres.

Mais ce ne ſont pas toûjours nos ſervices que Dieu cherche. Content des ge-

miſſemens qu'il nous inſpire, il ſe plait à les récompenſer, & il les récompenſe: (Ecoutez, CHRETIENS, & inſtruiſez-vous de ce qui merite d'être apellé Bien) il les recompenſe en nous rendant conformes à ſon Fils. *Car tous ceux que Dieu a réſolu de glorifier*, dit l'Apôtre Saint Paul *il a réſolu de les rendre conformes à ſon Fils*; & cette conformité conſiſte principalement (ſelon le même Apôtre) en ce que *ſi nous participons à ſes ſouffrances nous participerons auſſi à ſon roiaume: ſi ſuſtinebimus & conregnabimus.* C'eſt la loi que Dieu a établie; loi generale, dont il n'a pas même diſpenſé ſon Fils unique, qui hereitier par nature de la gloire où Dieu habite, n'y a pû entrer que par les ſouffrances. *Rom. VIII. 29*

Diſons cependant la verité. Où trouve-t-on dans la vie que menent les Princes & les Grands de la terre, cette conformité avec les ſouffrances de Jeſus-Chriſt? Ce n'eſt d'ordinaire qu'un cercle de divertiſſemens, & plus encore pour les Princeſſes, que pour les Princes; parce que leur ſexe les éloignant & des ſoins du gouvernement & des fatigues de la guerre, il ſemble ne leur laiſſer de tous les apanages de la Roiauté, que le droit que penſent avoir ceux qui commandent aux autres hommes, de faire tout ſervir à leur plaiſir. Que de ſoins, que de dé- *2. Tim. II. 12.*

penſes, que de rafinement pour contenter plus delicieuſement tous les ſens ! que d'empreſſemens pour empécher que même l'ennui ne les aproche ! que de raiſons vraies où fauſſes, pour les diſpenſer des penitences que l'Egliſe impoſe à tous ſes enfans ! comme s'il y avoit pour eux une Religion differentes de celle des autres fidelles.

Que n'auroient-ils donc pas ſujet de craindre, ſi Dieu n'envoioit à leur ſecours ces longues & cruelles maladies, qui ſouffertes avec une patience chrétienne produiſent ſi parfaitement cette heureuſe conformité avec Jeſus-Chriſt ? Il eſt vrai qu'il ne ſuffit pas pour cela de ſouffrir. Les Démons ſouffrent, & n'en ſont que plus malheureux. Il faut ſouffrir dans les diſpoſitions, dans leſquelles Jeſus-Chriſt a ſouffert : ſouffrir comme lui pour ſatisfaire à la juſtice de Dieu, pour détruire le regne du peché pour obeïr à la volonté de ſon Pere. Autrement les maladies ne ſont que la punition & non le remede du peché ; les chatiment d'un criminel, & non la ſanctification d'un penitent ; une des ſuites de la deſobeiſſance d'Adam, & non une des voies de la reconciliation que Jeſus-Chriſt eſt venu nous aporter.

C'eſt ſous ces idées que nôtre Princeſſe regarda toûjours ſa maladie, mais

particulierement dans les derniers tems & lors qu'elle fut devenuë beaucoup plus violente. Inſtruite par ſon experience, & ſes lumieres ſe fortifiant par l'éclat de la gloire dont Elle aprochoit, Elle s'aperçut qu'il pouvoit manquer quelque choſe aux inſtructions qu'Elle avoit reçuës dans ſon enfance ; & recourant auſſi-tôt aux plus pures ſources, Elle ſe rempliſſoit dans la lecture des livres ſacrez & de ceux des ſaints Docteurs qui en ont mieux penetré l'eſprit, de tout ce qu'il y a de plus élevé dans la Religion. C'eſt-là qu'Elle aprenoit à profiter & de la violence des douleurs qu'Elle ſouffroit, & de l'inutilité des remedes, qui ſouvent ne ſont que des douleurs encore plus grandes ; à regarder la main de Dieu & dans l'incertitude des Medecins les plus habiles, & dans les contre tems des domeſtiques les plus affectionnez; ſur tout à conſiderer ſes ſouffrances, comme *l'acompliſſement* qu'Elle devoit *donner dans ſa chair à ce qui manque à la Paſſion de Jeſus-Chriſt.*

Mais que dis-je, manque-t-il quelque choſe à la paſſion de Jeſus-Chriſt ? Oüi, CHRETIENS, Saint Paul l'enſeigne ainſi formellement, & afin que vous entendiez cette doctrine du grand Apôtre, remarquez premierement, que ce qui s'eſt paſſé dans Jeſus-Chriſt, doit ſe pa- *Ad Coloſſ. l. 24.*

ſer dans chacun de nous, ſi nous ſommes ſes membres ; & en ſecond lieu, qu'en qualité de nôtre chef il regarde ce qui ſe paſſe en chacun de nous comme ſe paſſant en lui-même, mais principalement ce qui ſe paſſe dans ceux de ſes membres, qui en cela plus ſemblables à leur divin chef, ſont deſtinez à contribuër à la ſanctification de tout le corps, tel qu'étoit par ſon miniſtere l'Apôtre des Gentils, & tels que ſont par élevation tous les Grands de la terre. ¶ Ainſi tout ce que l'Egliſe a encore à ſouffrir juſqu'à la fin du monde, & ſur tout, ce qu'ont à ſouffrir ceux de ſes enfans qui doivent contribuër à la ſanctification de leurs freres, tout cela *manque à la Paſſion de Jeſus-Chriſt*: nonpas à la Paſſion qu'il devoit ſouffrir lui-même dans Jeruſalem ; à Dieu ne plaiſe que nous penſions ſeulement qu'il n'ait pas acompli juſqu'à la plus petite circonſtance tout ce qui lui avoit été preſcrit par ſon Pere, mais à la Paſſiõ que l'Egliſe doit ſouffrir dans toute l'étenduë des ſiecles : Paſſion que Jeſus-Chriſt regarde comme la ſienne, parce qu'elle eſt la Paſſion de ſes membres, & qu'il ne ſe croit pas pleinement glorifié, juſqu'à ce que tous ſes Elûs recueillis avec lui dans le Ciel, y joüiſſent de l'immortalité glorieuſe dont il eſt revétu lui-même. Voilà, CHRETIENS, *ce qui manque*

*à la Paſſion de Jeſus-Chriſt* ; voilà ce que chacun des fidelles, ſelon le rang qu'il tient dans l'Egliſe, doit acompli dans ſa chair ; & voilà ce qui faiſoit que nôtre Princeſſe ne vouloit point qu'on la plaignit de ce qu'Elle ſouffroit. Contente d'unir ſes ſouffrances à celle de ſon divin chef, afin que ſanctifiées par le même eſprit, elles ne fiſſent qu'une même paſſion avec la ſienne, Elle diſoit ſans ceſſe qu'on ne pouvoit trop ſouffrir pour Dieu.

C'eſt ainſi que tranquille juſqu'alors dans la meilleure partie d'Elle-même, Elle enrichiſſoit ſon ame de toutes les douleurs qui déchiroient ſon corps. Mais la plus amere partie du calice reſtoit encore, & il failloit que conforme à Jeſus-Chriſt dans les douleurs du corps, Elle participât aux agitations que l'Ame de ce divin Sauveur ſouffrit aux aproches de la mort. Rapellez donc dans vôtre eſprit, CHRETIENS, ce que les Hiſtoriens ſacrez nous aprennent de ces agitations de l'Ame du Sauveur ; car ils n'ont pas voulu nous en laiſſer ignorer une ſeule criconſtance. Ils nous le repreſentent non ſeulement comme ſaiſi de fraïeur, mais comme plongé dans une extréme triſteſſe aux aproches de cette mort qu'il avoit ſi ardemment deſirée. Voiez comme il éloigne d'abord de lui

ſes plus chers Diſciples pour prier ſon Pere à l'écart. Puis n'obtenant rien de ſon Pere, il retourne juſqu'à deux fois vers ſes Diſciples, & autant de fois de ſes Diſciples qu'il trouve toûjours endormis, vers ſon Pere qu'il trouve toûjours inexorable, juſqu'à ce que tombant enfin accablé de foibleſſe, & prêt à mourir de la triſteſſe exceſſive où il eſt reduit, Il demande à ſon Pere avec de nouvelles inſtances, qu'il ne boive pas, s'il eſt poſſible, le Calice qui lui a été preparé.

Nous étonnerons-nous aprés cela, CHRÉTIENS, de voir nôtre Princeſſe agitée d'une grande crainte aux aproches de la mort? Nous étonnerons-nous de la voir recourir aux Diſciples de Jeſus-Chriſt, aux Prêtres de ſon Egliſe, pour tâcher d'obtenir par leurs prieres, que l'heure de ſa mort ſoit reculée? Nous étonnerons-nous de lui entendre demander Elle-même cette grace à Dieu avec de grandes inſtances; Admirons plûtôt, que toûjours ferme comme Jeſus-Chriſt dans la ſoumiſſion qu'Elle doit aux ordres de Dieu, la priere par où Elle termine toutes ſes prieres (c'eſt *que la volonté de Dieu s'acompliſſe plutôt que la ſienne. Verumtamen non quod ego volo, ſed quod tu: non mea ſed tua voluntas fiat*, diſoit-Elle ſans ceſſe, & dans la langue de l'Egliſe, comme pour mieux

Matt. XIV. 36. Luc. XXII. 42.

prendre l'esprit de cette divine priere.

C'est l'effet ordinaire de l'impression que la justice de Dieu fait dans une ame sur laquelle la misericorde va bientôt deploier tous ses dons. Degagée du monde qu'elle va quiter, elle souhaite de s'unir à Dieu ; & pressée par les douleurs de la maladie, elle soupire aprés les joies de cette celeste patrie, où elle espere de voir à découvert l'objet de son amour. Mais quand d'un autre côté elle vient à penser à la multitude de ses pechez, effraiées de la majesté du redoutable Juge devant qui elle va paroitre, elle ne peut s'empêcher de tourner la tête en arriere : Elle voudroit pouvoir reculer : elle le demande à Dieu : elle le lui fait demander par ses serviteurs. Et qu'on apelle si l'on veut cette agitation une foiblesse : depuis que Jesus-Christ a voulu la souffrir, elle est devenuë une source de sanctification pour les Chrétiens ; sur tout, lors qu'à son exemple, fermes dans la soumission qu'ils doivent à Dieu, ils ne remplissent pas avec moins de courage, tous les devoirs ausquels la Religion les oblige.

Nôtre Princesse fut même en cela d'autant plus conforme à Jesus-Christ, que la force qu'Elle fit paroitre, lui fut aportée du Ciel comme à Lui, & en quelque sorte par le ministere d'un Ange. Car

vous futes, illuſtre Pontife qui ne la quitiez preſque plus alors, vous futes à ſon égard comme un Ange envoié de Dieu, qui en lui aportant le pain celeſte deſtiné à fortifier le cœur de l'homme Chrétien, dans le perilleux voiage de la vie à la mort, lui aportâtes du Ciel cette admirable force. Son cœur bruloit au dedans d'Elle, pendant que vous parliez; & tranſportée déja dans le Ciel par la vive repreſentation des joies de ce ſejour bienheureux, Elle ne parut plus prendre de part aux choſes de la terre, que dans le même eſprit que le Sauveur qu'Elle venoit de recevoir, y en avoit pris aprés la viſite de l'Ange.

Vous reſſouvenez-vous, CHRETIENS, avec quelle bonté, au ſortir du Jardin, & prét à ſe livrer lui-même à ſes ennemis, il pourvût à la ſûreté de ſes Diſciples? avec quelle effuſion de charité ataché déja ſur la croix, il emploia ce qui lui reſtoit de force, pour excuſer envers ſon Pere le crime de ceux qui l'avoient crucifié, & pour lui demander qu'il le leur pardonnât? enfin avec quelle tendreſſe, prêt à rendre ſon ame à Dieu, il prit ſoin de ce qu'il laiſſoit de plus cher ſur la terre, de ſa Sainte Mere & de ſon fidelle diſciple?

Paroiſſez donc maintenant, paroiſſez, Femme veritablement Forte, qui au mi-

lieu des mêmes agitations, pleine du Dieu que vous veniez de recevoir, avez rempli, avec un courage aprochant, des devoirs à peu prés ſemblables. Vous eûtes ſes premiers ſoins, fidelles & zelez Domeſtiques, dont l'union, rare exemple dans les maiſons des Souverains, n'avoit jamais été troublée par aucune diviſion : & vous lui auriez fait regretter d'avoir ſi peu vécu, par le peu de tems qu'Elle avoit eu pour recompenſer vos ſervices, ſi dans le deſir qu'Elle avoit d'aller à Dieu, la bonté du Roi ne l'eut raſſûrée : Encore voulut-Elle vous laiſſer dans cét écrit ſi ſage & ſi meſuré, qu'il a merité les loüanges du Roi, un témoignage éternel de l'affection dont Elle vous honoroit. Aprés avoir ainſi, à l'exemple de Jeſus-Chriſt, pourvû à ceux qui lui étoient atachez, Elle ſe crut obligée; dirai-je de pardonner à ſes ennemis ? Elle n'en avoit point ; mais de ſatisfaire du moins à ceux qu'Elle pouvoit avoir mortifiez, & de donner des marques de ſa bienveillance à ceux dont Elle pouvoit avoir été offenſée. Car l'élevation où Dieu place les Princes, & qui leur fournit une ſi grande facilité de faire ſouffrir ceux qui les aprochent, ne les met pas toûjours à couvert de ſouffrir quelquefois eux-mêmes de la part de ceux qui leur ſont ſoumis. De là vient que s'il faut

qu'ils demandent qu'on leur pardonne, il faut auſſi qu'ils pardonnent eux-mêmes. Et c'eſt à quoi le cœur de nôtre Princeſſe étoit ſi diſpoſé, que ne trouvant pas ſa voix aſſez forte pour repondre en cette ocaſion à l'ardeur de ſa charité, Elle crût devoir emprunter celle de l'eloquent Evêque qui l'aſſiſtoit : & il n'eût qu'à expoſer ſimplement les ſentimens de nôtre Princeſſe, pour faire fondre en larmes tous ceux que le triſte ſpectacle de ſa mort avoit atirez autour de ſon lit. Mais avec quel courage & quelle tendreſſe tout enſemble, recueïllant ce qui lui reſtoit de forces, parla-t-elle aux Princes ſes Enfans, & ſur tout, à celui qui par ſon âge étoit plus capable de profiter de ſes inſtructions, & à qui auſſi par le rang auquel il eſt deſtiné, elles devoient être plus utiles ?

Allez aprés cela, Grande Princeſſe; nous ne vous retenons plus. Et que vous reſte-t-il pour cette parfaite conformité avec Jeſus-Chriſt, que de remettre comme lui vôtre ame entre les mains de Dieu? Auſſi ne fut-ce qu'aprés avoir prononcé pluſieurs fois ces ſaintes paroles du Sauveur que venant à s'affoiblir, inſenſiblement Elle expira. Qu'on eſt heureux de mourir ainſi, CHRETIENS, & qu'il importe peu d'avoir long-tems vécu quand on termine auſſi chrétienne-

ment une vie, qui, à quelque vieilleſſe qu'elle parvienne, ne ſauroit jamais être longue.

Imaginons-nous pourtant, ſi vous voulez, pour eſſaier de tromper quelque tems nôtre douleur : auſſibien en demeurerons nous plus convaincus, que tombant à tout moment dans la malediction du Prophete, nous apellons le Mal Bien, & la Bien Mal. Imaginons nous que la Princeſſe que nous avons perduë, ait vécu auſſi long-tems que les bornes reſſerrées de la vie humaine, peuvent s'étendre ; Que non ſeulement Elle ait eû la joie de voir diſſiper par la ſage conduite du plus grand des Rois, & par l'heroïque valeur de ſon Epoux, cette conſpiration preſque univerſelle de tous les Princes de l'Europe contre la France : Mais que pour rendre ſa joie plus pure, Elle ait vû les Princes ſes Freres, inſtruits enfin de leurs veritables interêts, rentrer avec un atachement inviolable dans nôtre aliance. Alons plus loin, & compoſant à nôtre gré ſon hiſtoire, paſſons aux triomphes du jeune Prince qui lui rend ici avec tant de pieté les derniers devoirs. Et ſuivons, ſi nous pouvons, un jeune Heros, qui à la faveur des conquétes que le bras victorieux de ſon illuſtre Pere va bientôt ajouter à toutes celles de ſon invincible Aïeul,

ſemble devoir porter la domination Françoiſe juſqu'aux extremitez de la terre. Deſcendons au merite, aux vertus, à la reputation des deux Princes qui lui ont été donnez pour le ſeconder. Et repreſentons nous nôtre Princeſſe, qui comme cette Mere de l'Ecriture, va audevant de ſes Enfans, toute couverte de la gloire dont ils brillent eux-mémes, lors que victorieux des Nations les plus reculées, ils viennent dépoſer leurs conquétes aux piez de Loüis le Grand, comme le fruit de ſes ſoins, de ſes inſtructions, & de ſes exemples. Penſons en même tems avec quels épanchemens, la tendreſſe de Loüis le Grand auroit paſſé des Enfans à la Mere, & que de nouveaux nœuds auroient étreint chaque jour la parfaite union, qui lioit déja ces deux grandes Ames l'une avec l'autre.

*Eccli. XV. 2.*

Elle feroit morte enfin au milieu de toute cette gloire: & ſi ceux qui lui auroient rendu alors les devoirs que nous lui rendons aujourd'hui, avoient eu de quoi groſſir ſon Eloge, non ſeulement de tous les faits Heroïques de ſon Epoux, & de ſes Enfans mais encore de tous les traits de ſageſſe, de grandeur, & de magnanimité dont Elle-même eût eu ocaſion d'embellir une longue & heureuſe vie: ils auroient eû auſſi (ne craignons pas de le dire) & plus de dangers à diſ-

ſimuler, & plus de fautes à cacher, & plus de pechez à déplorer. Ce ſont les ſuites inévitables d'une longue vie paſſée dans une grande proſperité. On ne ſauroit preſque marcher dans un païs ſi gliſſant, que chaque pas ne ſoit une chûte : Et à combien de Princeſſes a-t-il été funeſte, en plus d'une maniere, d'avoir trop vécu ? Auſſi pour moi, quand je vois Celle que nous avons perduë, ſortir d'une vie d'autant plus pleine qu'elle a été plus courte, il me ſemble que je vois un de ces Eſprits celeſtes, qui ſe montrant quelquefois dans un corps mortel pour remplir les miniſteres dont Dieu les honore, n'y ont pas plûtôt ſatisfait, qu'ils ſe dégagent de ce corps pour aler ſe ranger avec les autres Eſprits adminiſtrateurs, autour du Trône de celui qui les a envoiez. C'eſt ainſi en effet qu'Elle a paru ſur la terre, autant qu'il a fallu pour acomplir le deſſein que Dieu avoit eu en la donnant à la France ; & ſi Elle a gardé ſon corps encore quelque tems, ce n'a été que pour ſe mettre en état d'entrer par les ſouffrances, en participation de la gloire de ces bienheureux Eſprits. Achevez donc avec confiance le divin ſacrifice, Sacré Miniſtre des ſaints Autels, & couronnez par ce dernier devoir tous ceux que vous lui avez rendus avec tant de zele pendant la vie.

Mais nous, Mes Freres, nous imagi-

nerons-nous toûjours que nous ne ſommes ſur la terre que pour y travailler à une vaine fortune, pour laquelle la vie la plus longue paroit toûjours trop courte, ou pour y joüir juſqu'à une extrême vieilleſſe, de toutes les ſatisfactions que les ſens nous offrent ? Il faut bien, ſi cela eſt ainſi, que nous aions oublié que Jeſus-Chriſt a choiſi de naitre dans la pauvreté ; de vivre dans l'humiliation, & de mourir dans les ſouffrances. Car de pretendre que l'exemple de nôtre chef, qui eſt le motif dont les Saints Apôtres ſe ſont ſervis dans leurs divines Epitres, eſt trop élevé audeſſus de nous, lors que nous ſavons que c'eſt pour ſe proportionner à nôtre foibleſſe, qu'il s'eſt couvert de nôtre mortalité : qu'eſt-ce autre choſe que blaſphemer inutilement, ce qu'on voudroit pouvoir ignorer ? Encore, qu'y gagne-t-on ? Il n'y a qu'à reflechir ſur ce que ſes ſerviteurs, foibles hommes comme nous, ont ou fuï, ou recherché à ſon imitation, pour connoitre quel eſt pour nous, pendant que nous ſommes ſur la terre, & le Mal & le Bien veritable. Qu'eſt ce donc qui diſtingue les favoris de ce nouveau Roi qui a declaré que ſon royaume n'étoit pas de ce monde ? la pauvreté, les afflictions, les infirmitez, les tourmens, les morts les plus cruelles : voilà en quoi les Saints que nous

honorons avoient apris à ſe glorifier; voilà de quoi ils s'eſtimoient heureux; voilà en quoi ils mettoient toute leur joie. Et nous, Mes Freres, nous regardons comme le plus grand de tous les biens une ſanté forte, une vie longue, une élevation qui met en vûë des avantages qui ne ſervent qu'à nous enorgueillir, une abondance qui nous facilite la jouiſſance de tout ce que la cupidité nous demande, une proſperité qui porte dans le cœur un poiſon, ſubtil dont on ne manque point de ſentir tôt ou tard les funeſtes effets. Ah, encore une fois, eſt-ce par toutes ces choſes que les Saints ſe ſont ſanctifiez! & les honorerions-nous, CHRETIENS, s'ils ne les avoient courageuſement mépriſées?

N'apellons donc plus le Mal Bien, & le Bien Mal; & corrigeant à l'avenir nos idées, ſur ce que nous venons de voir que Dieu a fait pour la ſanctification de la Princeſſe par laquelle il a voulu nous inſtruire, ſortons de nôtre aſſoupiſſement: ouvrons les yeux aux ſaintes veritez de la foi, qui ſeules nous peuvent montrer le veritable Bien; & ne jettons plus le divin Pere des miſericordes dans la neceſſité de nous inſtruire, par de ſemblables coups de ſa juſtice.

Pour vous, MONSEIGNEUR, Ecoutez encore ici cette Mere ſi cherie, qui

vous conjure par ma voix de vous reſſouvenir ſans ceſſe des inſtructions qu'Elle vous a données, lors que prête à entrer dans la lumiere éternelle, Elle a vû la verité à decouvert. Que n'a-t-elle pas atendu de vous, & que ne ferez-vous point auſſi, MONSEIGNEUR, pour répondre à ſes eſperances? Jamais Prince, je l'avoûë, n'eu eût de ſi grandes à remplir, & quels efforts ne demande point de vous, je ne dis pas ſeulement, l'atente de tant de peuples, à qui la joie qu'ils eurent à vôtre naiſſance, ſi grande, qu'elle parut comme inſpiré, a fait preſager des choſes ſi extraordinaires; mais principalement ce prodigieux amas de gloire, qui paſſant de Loüis le Grand juſques à vous par un Fils ſi digne de lui, vous acablera quelque jour de ſon poids, ſi deſtiné à étre l'heritier de leurs Etats; vous ne travaillez ſans ceſſe à le devenir de leurs vertus.

N'oubliez dont jamais, MONSEIGNEUR, ces avis importans que la Pieté Elle-même vous a dictez, & que cette incomparable Mere qui avoit été ſi touchée de voir le ſoin de vôtre éducation entre les mains de ce qu'il y a de plus ſage de plus ſavant & de plus religieux à la Cour ait la conſolation d'y contribuër Elle-méme aprés ſa mort. Ainſi, que ce ſoit principalement par ce ſouvenir qu'Elle

vive dans vôtre cœur, & que du haut du Ciel où nous avons lieu d'eſperer que ſes ſouffrances lui auront fait meriter une place, Elle ait la joie de voir toutes ces vertus, qui ſe developent ſi heureuſement chaque jour, n'être pas moins le fruit des dernieres paroles d'une Mere mourante, que de ces nobles inclinations que vous reçutes d'Elle en venant au monde.

# ORAISON FUNEBRE

DE

MARIE ANNE CHRISTINE

# DE BAVIERE,

DAUPHINE DE FRANCE.

*Prononcée dans l'Egliſe de Nôtre-Dame le 15. Juin. 1690. en preſence de Monſeigneur le Duc de Bourgogne, de Monſieur, & des Princes & Princeſſes du Sang.*

Par Meſſire ESPRIT FLECHIER, nommé à l'Evêché de Niſmes.

# ORAISON FUNEBRE DE MARIE ANNE CHRISTINE DE BAVIERE, DAUPHINE DE FRANCE.

Dies mei ſicut umbra declinaverunt, & ego ſicut fœnum arui: tu autem, Domine, in æternum permanes. *Pſal.* 101.

*Mes jours ſe ſont évanoüis comme l'ombre & j'ai ſeché comme l'herbe : mais vous, Seigneur, vous demeurez éternellement.* Dans le Pſeaume 101.

MONSEIGNEUR,

C'eſt ainſi que parloit autrefois un Roi ſelon le cœur de Dieu, quand ſes jours défaillans, & ſes infirmitez mortelles l'aprochoient du tombeau, & lui laiſſoient encore un reſte de vie, pour ſentir ſa lan-

gueur & ſa chûte, & pour adorer la grandeur & la durée éternelle du Dieu vivant.

*Defecerunt ſicut fumus dies mei.*

Il regarde ſa vie, tantôt comme la fumée qui s'éleve, qui s'affoblit en s'elevant qui s'éxale & s'évanoüit dans les airs: tantôt comme l'ombre qui s'étend, ſe rétreſſit, ſe diſſipe; ſombre, vuide, & diſparoiſſante figure, tantôt comme l'herbe qui ſeche dans la prairie, qui perd à midi ſa fraicheur du matin, & qui languit & meurt ſous les même raions du Soleil qui l'avoit fait naitre. De combien de triſtes idées ſon eſprit eſt-il ocupé, & combien trouve-t'il par tout d'images ſenſibles de nos fragiles plaiſirs, & de nos grandeurs paſſagares;

*Populus quicreabitur laudabit Dominum. Reges ut ſerviant Domino. Mutabis eos & mutabuntur. Tu autem*

Mais lors qu'il ſe regarde du côté du Seigneur, comme une de ces Creatures qui ſont faites pour le loüer, comme un de ces Rois qui doivét ſervir à ſa gloire, il demeure en ſuſpens entre la confuſion & la confiance. Il excite ſon humilité à la vuë de ſon neant; il anime ſes eſperances à la vuë de la bonté & de l'éternité de Dieu. Il voit une vanité qui paſſe, & il dit: Vous les changerez, Seigneur, & ils ſeront changez: Il voit une verité qui demeure, & il s'écrie: Pour vous, mon Dieu, vous étes toûjours de méme, & vos années ne finiſſént point: il tremble à la face de l'indignation & de

la colere de ce Dieu, qui coupe le fil de ſes jours, & qui le briſe aprés l'avoir élevé; mais il ſe raſſure par la penſée de ſes miſericordes, qui ſe reveillent ordinairement dans le tems de nos plus grandes miſeres.

*idem ipſe es. A facie ira & indignationis tuæ, quia elevans alliſiſti me. Quia tempus miſerendi ejus.*

Ne connoiſſez-vous pas, MESSIEURS, dans les ſentimens de ce Prince, ceux de la Princeſſe que nous pleurons? Ne vous ſemble-t'il pas qu'elle vous dit d'une voix mourante: La lumiere de mes yeux s'éteint, un nuage ſans fin ſe leve entre le monde & moi: je meurs, & je m'échape inſenſiblement à moi-même, triſtes momens! terme fatal de ma languiſſante jeuneſſe! Mais ſi je ſens qu'il n'y a qu'un petit nombre de jours pour moi, je ſçai auſſi qu'il y a des années éternelles. La main qui me frape, me ſoûtiendra; & comme par la loi du corps je tiens à ce Monde qui paſſe: par l'eſperance & par la foi je tiens à Dieu qui ne paſſe point.

Si je venois déplorer ici la mort imprevuë de quelque Princeſſe mondaine, je n'aurois qu'à vous faire voir le Monde avec ſes vanitez & ſes inconſtances: cette foule de figures qui ſe preſentent à nos yeux, & s'évanoüiſſent: cette revolution de condition & de fortunes qui commencent & qui finiſſent, qui ſe relevent & qui retombent: cette viciſſitude

de corruptions, tantôt ſecrettes, tantôt viſibles, qui ſe renouvellent : cette ſuite de changemens, en nos corps par la défaillance de la nature, en nos ames par l'inſtabilité de nos deſirs ; enfin, ce dérangement univerſel & continuel des choſes humaines, qui tout naturel & tout deſordonné qu'il ſemble à nos yeux, eſt pourtant l'ouvrage de la main toute-puiſſante de Dieu, & l'ordre de ſa Providence.

Mais, graces au Seigneur, je viens loüer une Princeſſe plus grande par ſa Religion que par ſa naiſſance ; & vous montrer, au lieu des fragilitez de la Nature, les effets conſtans de la Grace : des Vertus Evangeliques pratiquées en eſprit & en verité, des Sacremens reçûs avec des ſentimens d'une devotion exemplaire : des prieres atentives & perſeverantes ; une volonté ſoûmiſe & conforme à la conduite de Dieu ſur elle : des ſouffrances unies à celles de JESUS-CHRIST crucifié : des conſolations venuës du ſein du Pere de miſericordes, des eſperances immobiles, fondées ſur celui qui dit dans l'Ecriture : *Je ſuis Dieu : je ne change point.* Recueïllons ce diſcours, & reduiſons-le à vous faire voir une vie courte, mais toute reglée par la ſageſſe ; une longue mort ſoûtenuë par la reſignation, & la patience. Ces deux Reflexions com-

*Malach.* 3.

poſeront l'Eloge de TRES-HAUTE, TRES-PUISSANTE, TRES-EXCELLENTE PRINCESSE MARIE ANNE CHRISTINE VICTOIRE DE BAVIERE, DAUPHINE DE FRANCE.

Quel eſt donc mon deſſein, MESSIEURS, & de quelle ſageſſe dois-je ici vous entretenir? Ce n'eſt pas de celle du Siecle, qui s'empreſſe & qui s'inquiete, qui conduit des intrigues, qui demêle des interêts, qui traite d'affaires, qui cauſe ou qui termine des differens. Vous ne verrez dans ce diſcours, ni ces digreſſions politiques qu'on acommode au ſujet avec art, & qu'on ramene à la Religion avec peine: ni ces portraits ingenieux, où l'imagination vive & hardie fait voir, comme en éloignement, les agitations preſentes du Monde, avec les interêts & les paſſions des grands Hommes qui le gouvernent. PARTIE I.

L'Hiſtoire de nôtre Princeſſe n'eſt pas liée à celle du ſiecle; elle n'a nulle part à la guerre, ni à la paix des Nations. Ses actions n'ont point de plus grand éclat que celui que la vertu donne: La Providence de Dieu ne s'eſt pas tant ſervie d'elle pour faire de grandes œuvres, que pour donner de grands Exemples. Quelque honorée qu'elle ait été, elle a eu moins de reputation que de merite; &

nous pouvons dire d'elle à la lettre, ce que diſoit le Roi Prophete, Que toute la gloire de la fille du Roi eſt renfermée au dedans d'elle: *Omnis gloria filiæ Regis ab intus.*

*Pſ.44.*

Je parle donc de cette ſageſſe, qui montre à chacun les regles & les bienſeances de ſon état, qui donne le diſcernement pour connoitre, & la prudence pour agir, qui ſepare les veritez des illuſions, qui ſe fait des preceptes de bien vivre, & qui les obſerve. Enfin, de cette ſageſſe dont parle l'Apôtre ſaint Jaques; *Qui vient d'en haut, qui eſt chaſte, paiſible, modeſte, équitable, ſuſceptible de tout bien, docile, pleine de miſericorde & de fruits de bonnes œuvres qui ne juge point, & qui n'eſt point diſſimulée.* Eſt-ce la ſageſſe qu'il loüe? Eſt ce la Princeſſe? L'une & l'autre, ce n'eſt preſque qu'une même choſe.

*Epiſt. c.3.*

Avec quelle moderation a-t'elle uſé des avantages que lui donnoient ſon rang & ſa naiſſance? Qui ne ſçait que la Maiſon de Baviere eſt une de ces Maiſons auguſte, où la puiſſance, la valeur & la pieté ſe perpetuent, & dont la gloire ne vieillit point avec le tems. Il en eſt ſorti des Rois & des Empereurs, il y eſt entré des Imperatrices & des Reines. Combien de ſiecles faut-il percer pour découvrir ſon origine? Combien de Couronnes

faut-il unir pour compter ſes aliances ? Et combien faudroit-il raporter de noms & d'Actions heroïques, pour la faire voir dans tout ſon éclat ?

Madame la DAUPHINE, je l'avouë, ne fut pas inſenſible à cette eſpece de gloire, mais elle n'en fut pas éblouïe. Elle fondoit ſa grandeur ſur les exemples, plûtot que ſur les titres de ſes Ancêtres; l'idée qu'elle avoit de ſa Naiſſance excitoit dans ſon cœur, non pas une élevation d'orgeuil, mais une émulation de vertu, & la pureté du Sang ne fit que ſervir de motif à la pureté de ſes mœurs; Elle ſçavoit que Maximilien ſon Aieul ſoûtint par ſon zele & par ſon courage les Autels que l'Hereſie avoit ébranlez, & ſauva la Religion ataquée & chancelante dans l'Allemagne. Elle n'ignoroit pas que Guillaume ſon Biſaïeul, aprés avoir ſagement gouverné ſes Etats, s'en demit par une abdication volontaire, pour jouir d'une ſainte tranquillité dans une retraite religieuſe. C'eſt de là qu'elle tiroit ces principes de religion & de retraite, & ce deſir qu'elle avoit eu dans ſes jeunes ans de renoncer tout a fait au monde.

Mais Dieu la reſervoit dans les tréſors de ſa Providence, pour donner à la France, par ſon heureuſe fécondité, la ſeule benediction qui lui manquoit. La prudente Adelaïde meditoit ce noble deſſein.

Ocupée de la puiſſance & de la majeſté de nos Rois dont elle ſortoit !, quel ſoin ne prit-elle pas de ſon enfance ? Combien de fois demanda-t-elle au Ciel dans ſes prieres, d'aprocher la fille du Trône, où la mere avoit autrefois eſperé de monter ? Avec quelle aplication lui forma-t-elle une humeur ſage, un eſprit juſte, un cœur François ? heureuſe, ſi elle eût pû faire paſſer ces inclinations dans le reſte de ſa Famille. Ses vœux furent enfin accomplis, mais elle ne vit pas le jour du Seigneur, elle mourut, comme Moïſe, ſur la montagne, & Dieu pour ſa conſolation, ſe contenta de lui montrer de loin la terre promiſe.

*Deuter.* 32.

Cependant la reputation de cette jeune Princeſſe croiſſoit avec l'âge. Sa prudence avancée lui tenoit lieu d'éducation. Elle ſe fit dans ſon Palais une cour, & une retraite ; & par la force de ſa raiſon, elle aprit l'art de parler & de ſe taire. On vit paroître en elle ce que nous avons depuis admiré, la retenuë qui inſpire la ſolitude, la politeſſe que donne l'uſage du monde, une fierté noble qui marquoit la grandeur de ſa naiſſance, une ſcrupuleuſe pudeur qui marquoit le fond de ſa vertu : une vivacité qui lui faiſoit ſouvent prevenir les penſées des autres : une ſageſſe qui lui donnoit toûjours le tems de peſer les ſiennes : une bonté

prête en tout tems à faire le bonheur des uns, à soulager les peines des autres ; une sincerité qui la rendoit incapable de dissimuler, ni par gloire, ni par foiblesse: une fidelité inivioable dans ses amitiez & dans ses paroles : Enfin, une pieté qui n'étoit ni austere ni relachée, qui se faisoit honorer de tous, & ne se faisoit craindre à personne.

Toutes ces grandes qualitez brillerent à son arrivée. Souvenez-vous, MESSIEURS de ces jours heureux, où parmi les vœux & les aclamations des Peuples, elle parut au milieu d'une cour pompeuse, avec un air qui n'avoit rien ni d'étranger ni de contraint ; avec une grace plus estimable & plus touchante que la beauté même. Vous la vites soûtenir les favorables regards du plus grand Roi du monde, avec les sentimens d'une joie modeste, & d'une humble reconnoissance : allumer au pied des Autels à la vûë d'un aimable & roial Epoux, les feux sacrez d'un chaste Mariage, & recevoir les hommages qu'on lui rendoit, avec un visage aussi doux & aussi riant que sa Fortune. Aplaudie de tous, mais à son tour affable & civile à tous, elle prevenoit ceux-ci, répondoit honnêtement à ceux-là, donnant au rang & au merite des preferences d'inclination & de justice, sans faire des mecontens ni des

envieux, conſervant de ſa dignité, ce que lui en faiſoit garder la bien-ſeance, & ne comptant pour rien ce que ſa bonté lui en faiſoit perdre.

Mais, quoi ? oubliai-je mon triſte ſujet ? & comment acordai-je ici le ſouvenir de ces joieuſes ſelemnitez à cét apareil de ceremonies funebres ? Il eſt juſte, MESSIEURS, que vous eſtimiez la perte que vous avez faite, que vous ſçachiez les joies auſſi bien que les douleurs que Madame LA DAUPHINE a reſſenties, & que vous connoiſſiez le bon uſage qu'elle a fait des biens, & des maux de la vie.

Quelle fut la moderation de ſon eſprit? Vous parlerai-je de ces Audiances où elle recevoit les Ambaſſadeurs, entrant dans les interêts de chacun, & parlant à chacun ſa langue, acompagnant les honneurs qu'elle leur faiſoit, d'un air de grandeur & d'intelligence, & joignant toûjours à l'elegance du diſcours, les graces de la modeſtie? Vous dirai-je avec quel diſcernement elle jugeoit des ouvrages d'eſprit ; Quelle juſteſſe, mais auſſi quelle circonſpection étoit la ſienne! exacte ſans critique, indulgente ſans flaterie, loüant par connoiſſance, excuſant par inclination, & ne blâmant que par neceſſité. Elle ſe defioit de ſes lumieres : une ſage timidité lui fit preſque toûjours

ſuprimer une partie de ſon avis, bien loin de decider comme la plûpart des perſonnes de ſon élevation & de ſon ſexe, qui pour faire valoir leurs ſentimens, ſe ſervent de l'autorité qu'elles ont, & de là complaiſance qu'on a pour elles.

Combien étoit-elle plus retenuë en matiere de Religion ! éloignée de curioſité & de preſomption, elle ne ſçavoit que deux choſes, obeïr, croire. Elle ne refuſoit pas d'être inſtruite, mais elle n'avoit pas beſoin d'être convaincuë, allant à Dieu par la docilité de ſon cœur, non pas par l'agitation de ſon eſprit. Le moindre bruit de diviſion dans l'Egliſe la faiſoit trembler. Les differens & les diſputes des Theologiens alarmoient ſa pieté d'autant plus craintives qu'elle étoit conſtante & ſolide ; & comme on voulut quelquefois lui faire entendre la diverſité des opinions & des doctrines : *Laiſſez-moi*, diſoit-elle, *mon heureuſe ignorance, & ne m'ôtez par le merite & la tranquillité de ma foi.* Attachée au ſaint Siege & à l'Egliſe de JESUS-CHRIST par les liens de paix, de charité & d'obeïſſance, elle ſçavoit que tout Fidele doit captiver ſon entendement, que comme il y a une voie étroite qui reſſerre les mœurs dans les regles de l'Evangile, il y a auſſi un chemin étroit qui reſſerre l'eſprit dans la creance de l'Egliſe ; & qu'en-

2. *Cor.* 10.

*Leon Serm.* 24. *c.* 1.

ſin Dieu, ne demande pas aux perſonnes de ſon ſexe une ſublime raiſon, ni une ſcience faſtueuſe: Mais une devotion tendre, & une foi ſimple acompagnée d'un humble ſilence.

N'eſt-ce pas cette Foi qui la conduiſit & la regla dans tous les offices de la vie chrétienne? Quel ordre & quelle atention dans ſes prieres! elle s'y prepare par le recueillement, s'y ſoûtient par la ferveur, s'y perfectionne par les deſirs, les reſolutions, & la vigilance. Son imagination ſe purifie, les idées du monde s'éloignent au moindre ſignal qu'elle leur donne, & ſon cœur par une ſainte habitude ſe rend à elle, ou plûtôt à Dieu, aux heures qu'elle a marquées, pour implorer ſes miſericordes, ou pour reciter ſes loüanges. Entre-t-elle dans les lieux ſaints pour aſſiſter aux ſacrez Miſteres? proſternement, adoration, ſilence. Elle porte à l'Agneau ſans tache, immolé ſur l'Autel, des vœux ſinceres, des penſées pures, des affections ſpirituelles, l'oblation d'un cœur contrit & reconnoiſſant, & le ſacrifice de ſes paſſions détruites, ou du moins humiliées.

Quels égards n'avoit-elle pas pour les Prétres de JESUS-CHRIST, qu'elle conſideroit comme les Miniſtres de la Loi, & les diſpenſateurs de ſon ſang & de ſa Parole? Ecoutez, eſprits moqueurs

& libertins, qui prenez plaiſir d'abaiſſer ceux que Dieu éleve, & qui cherchez aux dépens de leur caractere, le ridicule de leur perſonne. Elle ne ſoufroit pas qu'on touchât aux Oints du Seigneur, les honorant lors même qu'ils ſembloient ſe rendre mépriſables, couvrant leurs foibleſſes par ſa charité, & voiant au travers des défauts de l'humeur & de l'eſprit de ceux que Dieu ſouffroit dans ſes Miniſtres, l'honneur de leur vocation, & la dignité de leur Sacerdoce. Quelle étoit ſa regularité dans les obſervances de l'Egliſe, qu'elle regardoit, non pas comme des coûtumes de bienſeance, ou des inſtitutions d'une diſcipline arbitraire, mais comme des regles & des pratiques de ſalut, dont elle ne ſe diſpenſa jamais, qu'après avoir examiné ſes beſoins, & rendu à ſes Paſteurs les déferences neceſſaires.

De ce même principe de religion & de ſageſſe nâquit cette bonté ſi connuë & ſi éprouvé. Que ne puis-je vous découvrir ici les inclinations genereuſes de cette Princeſſe bienfaiſante, liberale, & charitable ! A qui refuſa-t'elle jamais ſes aſſiſtances ? A qui ne fit-elle pas tout le bien qui dépendit d'elle ? A qui ne ſouhaita-t-elle pas tout celui qu'elle ne put faire ? Je reveille ici, ſans y penſer, Maiſon deſolée de cette Princeſſe, vôtre

tendreſſe & vôtre douleur, par le ſouvenir des bienfaits, ou de l'eſperance qui vous reſtoit de la protection d'une ſi bonne & ſi puiſſante Maîtreſſe. Elle aloit à la ſource des graces avec une humble confiance. Elle emploioit auprés du Roi ſes ſollicitations & ſes prieres, prudente ſans timidité, preſſante ſans indiſcretion, montrant plus d'impatience dans ſes deſirs, que dans ſes demandes, atendant de la bonté du Prince plus que de ſon propre credit, les graces qu'il voudroit lui faire. Elle en revenoit toûjours ſatisfaite, ſoit qu'elle raportât des biens preſens, ou des promeſſes pour l'avenir, également reconnoiſſante de ce qu'on lui acordoit avec plaiſir ou de ce qu'on lui refuſoit avec peine.

Combien de Lampes precieuſes qui brûlent dans les Sanctuaires! Combien de Vaſes ſacrez qui ſervent à la gloire du Saint Sacrifice! Combien de dons brillans ſuſpendus devant les Autels, ſont des monumens éternels de ſa foi & de ſa pieté liberale! Combien de Familles & de Communautez chancelantes ont été ſoutenuës par les ſecours qu'elle leur donnoit! Que vous dirai-je MESSIEURS, de ſa charité? que la compaſſion ſembloit être née avec elle: qu'elle a étendu ſa main ſur le pauvre: qu'elle n'a pas fait atendre inutilement la veuve avec l'orfe-

*Iob.* 31. *Prov.* 31.

lin; que l'abondance de ſes aumônes a répondu à la tendreſſe de ſon cœur, qu'elle a ſoulagé autant de miſerables qu'elle a connu de veritables miſeres ; & qu'enfin, à l'exemple du Dieu qu'elle ſervoit, elle a été riche en miſericorde. *Epheſ.* 2.

Atentive à tout ce qui peut ſervir le prochain, elle ne l'eſt pas moins ſur tout ce qui peut le bleſſer. Qui de vous, ſur des bruits incertains, l'ouït jamais parler deſavantageuſement de perſonne ? Ne ſe fit-elle pas une religion de donner un frein à ſa langue, en un ſiecle ou l'on blâme indifferemment les vices & les vertus, où l'on ſe fait une étude des défauts d'autrui, où la malignité des uns ſe jouë de la foibleſſe des autres : où par un juſte jugement de Dieu, la vanité inſulte à la vanité; & où les plus ſages ont peine à ſe ſauver de l'iniquité des jugemens & de la contradiction des langues. Echapa-t'il jamais à ſon eſprit vif & preſent, quelqu'une de ces railleries d'autant plus piquantes, qu'elles ſont plus ingenieuſes, qui cachent beaucoup de venin ſous peu de paroles, & donnent la mort en riant, ſelon le langage de l'Ecriture ? *Proverb.* 10.

C'étoit ſa maxime, que la raillerie ne convient pas à ceux qui ſont élevez au-deſſus des autres, que les traits qui partent d'en-haut, font des bleſſures plus profondes ; qu'il eſt inhumain de s'en prendre

aux gens à qui la crainte & le reſpect ôtent la liberté de ſe défendre & de ſe plaindre, & que de tels diſcours ſont empoiſonnez, & par la dignité de celui qui parle, & par la maligne & flateuſe aprobation de ceux qui écoutent.

Que ſi la faute d'un domeſtique, car, peut-on être toûjours ſi juſte & ſi fidele dans ſes devoirs ? ou ſi la force de ſes maux, car peut-on poſſeder toûjours ſon ame dans ſa patience ? avoient comme arraché d'une bouche ſi ſage & ſi circonſpecte, une parole plûtôt ſevere que fâcheuſe, quel ſoin ne prenoit-elle pas d'adoucir & de guerir la plaie qu'elle avoit faite ? Elle excuſoit l'action, elle loüoit l'intention, elle offroit ou rendoit ſes bons offices, acordant le pardon, comme ſi elle l'eut demandé, & juſtifiant la promptitude de ſon eſprit, par la conſtance, & par la bonté de ſon cœur.

Mais ſi elle mit une garde de prudence ſur ſes lévres, pour les fermer à la mediſance : elle mit auſſi, ſelon le conſeil du Sage, une haie d'épines autour de ſes oreilles, pour arrêter & pour piquer les mediſans. Reconnoiſſez ici vôtre ignorance ou vôtre injuſtice, vous qui prêtez l'oreille au menſonge, & qui par honneur & par conſcience renonçant à debiter les mediſances, vous vous êtes reſervé le droit de les croire, & le plaiſir de les

Sepi aures tuas ſpinis. *Eccl.* 28.

écouter. Que faites-vous par vos credulitez & vos complaiſances ? Vous animez le médiſant ; vous rechauffez le ſerpent qui pique, afin qu'il pique plus ſurement : vous ne voulez pas être l'aſſaſſin mais vous devenez le complice ; & c'eſt, à tout que vous croiez être innocent du ſang de vos freres, quand par vos aplaudiſſemens, vous aiguiſez les fléches dont on les perce : & qu'au lieu de les proteger, vous apuiez le bras qui les tuë. *Garde-toi d'écouter la méchante langue*, dit le Sage, *ne t'aviſe pas d'être complaiſant à ceux qui parlent mal du prochain ſi tu ne veux porter leur peché*, dit-il encore; Et quelle marque donne le ſaint Eſprit de la juſtice & de l'innocence d'un homme de bien ? C'eſt de n'avoir pas reçû favorablement l'opropre & la médiſance contre ſes freres : *Qui opprobrium non accepit adverſus proximos ſuos.* Eccle. ibid. Pſal. 14.

Ce fut là le caractere de Madame LA DAUPHINE, bien loin d'avoir de la credulité, elle n'eut pas même en ces occaſions de la patience. Elle rompit l'iniquité, & fit la guerre au detracteur. Combien de reputations innocentes ſauva-t'elle des mauvais bruits qu'aloit ſemer la haine d'un ennemi, ou la jalouſie d'un concurrent ? Combien de fois par un triſte ſilence, ou par un ſevere regard

étouffa-t'elle dans ſa naiſſance, une calomnie qui avoit cauſé des diviſions éternelles? Combien de fois arrêta-t'elle par autorité le coup mortel, qu'une langue cruelle aloit porter à l'honneur où à la fortune d'une famille?

Qu'atendez-vous d'une vie ſi ſage & ſi chrétienne? Ce qui en eſt la ſuite & la recompenſe, une Mort ſoûtenuë par une ſainte reſignation, & par une heureuſe patience.

II. PARTIE

*Soit que nous vivions ſoit que nous mourions, nous ſommes au Seigneur*, dit l'Apôtre. C'eſt lui qui m'a fait & qui m'a créé, & qui me reduit au neant ſans que je le ſçache, je reconnois en l'un & en l'autre ſa ſouveraineté, & ma dépendance Mais quoi que nous vivions en Dieu, & que Dieu nous faſſe vivre, il ſemble qu'en mourant nous ſoions encore plus a lui. Il étend ſa main, & il déploie ſur nous ſa puiſſance, il entre en poſſeſſion pour l'éternité & de nos corps & de nos ames: il conſomme en nous ſes miſericordes ou ſes juſtices, il nous arrache au Monde, à nos plaiſirs, à nous-même; & dans cet état de ſeparation, & d'humiliation, nos volontez, à ſon égard, doivent être plus patientes & plus ſoûmiſes.

Telle étoit la diſpoſition de nôtre

Princeſſe. Je n'ai fait juques ici que loüer d'heureuſes vertus, & qu'amaſſer, pour ainſi dire, les fleurs que parent la victime. Je viens à celles que produit la tribulation, & qui font l'apareil & la conſommation du Sacrifice. N'atendez pas, MESSIEURS, que je ménage vos eſprits, ou que par des figures étudiées je flate ou j'irrite vôtre douleur. La mort de Madame LA DAUPHINE eſt une de ces morts pretieuſes qui couronnent une belle vie, qui font naître les ſoûpris, & qui les étouffent; & qui aprés avoir atendri par la compaſſion, raſſurent par la pieté, & conſolent par l'eſperance.

Elle s'y prepara par la retraite, Elle connut les inutilitez & les corruptions du Monde; & je ne ſçai quels preſſentimens d'une fin prochaine lui en donnerent du dégoût. On la vit renoncer inſenſiblement aux plaiſirs, & ſe faire une ſolitude, où elle pût ſe dérober à ſa propre grandeur, & jouïr d'une paix profonde au milieu d'une Cour tumultueuſe.

Je ſçai ce que vous penſez, MESSIEURS, que les Princeſſes comme elle, ne ſont pas faites ordinairement pour la ſolitude: qu'elles ſe doivent au Public; qu'encore qu'elles ne veüillent être qu'à Dieu, leur condition les obli-

ge à ſe prêter quelquefois au monde, pour être comme les liens entre les Souverains, & les Sujets qui les aprochent; pour remplir les jours vuides des Courtiſans, & leur ôter l'ennemi d'une triſte & penible oiſiveté : pour calmer & ſuſpendre par d'honnêtes & neceſſaires divertiſſemens, les paſſions ſecretes qui les devorent, & pour entretenir entr'eux la paix & la ſocieté, en les raſſemblant tous les jours auprés du Trône qu'ils reverent.

*Rom.* 8. Mais qui ne ſçait, que ſelon l'Apôtre *Nous ne ſommes pas debiteurs à la chair, pour vivre ſelon la chair*; que le détachement du Monde eſt la premiere vocation, & le premier vœu de l'Ame Chrétienne, & que la Religion de JESUS-CHRIST eſt une Religion de ſeparations & de ſolitudes. Il y a, direz-vous, un éloignement d'eſprit & de mœurs, & une retraite en ſoi-même, qui dans le commerce des hommes, ſeparent inviſiblement les Juſtes d'avec les pecheurs, & mettent les uns à couvert des diſſipations & des convoitiſes des autres.

Mais qu'il eſt difficile, qu'au milieu de tant de paſſions, ſi l'innocence ne ſe perd, du moins elle ne s'affoibliſſe! A force de voir la vanité, on s'acoûtume à la connoître & à l'aimer. De tant d'objets qui frapent les ſens, il s'en trou-

ve toûjours quelques-uns qui ſe gliſſent juſques au cœur : Et les SS. Peres nous enſeignent, qu'il y dans le ſiecle, des feductions imperceptibles, & qu'il faut moins de force à y renoncer, qu'à s'y maintenir avec la ſageſſe & la moderation que Dieu demande.

Saintes veritez, dont nôtre Princeſſe étoit penetrée, que n'êtes-vous connuës à ces Ames, dirai-je trompeuſes, dirai-je trompées! qui pour plaire à Dieu, & pour plaire aux hommes, acommodent la Religion avec les plaiſirs, regardent quelquefois le Ciel, ſans perdre la terre de vûë, & ſe font honneur d'une devotion qui n'exclut pas les empreſſemens ni les affections du ſiecle ; comme ſi l'on pouvoit mêler aux graces de JESUS-CHRIST, les conſolations & les joies humaines, & joüir de la paix de la ſainte Sion, parmi les troubles & la confuſion de Babilone.

Madame LA DAUPHINE voulut éviter ces dangers. Jeux, converſations, ſpectacles, rien ne la tira de ſa ſolitude. L'exemple recent d'une Reine, que la France admirera & pleurera éternellement, lui paroiſſoit au deſſus de la portée de ſa vertu. *Que ſuis-je*, diſoit-elle, *auprés d'une Sainte, en qui la grace avoit purifié tous les ſentimens de la Nature également pieuſe dans ſes au-*

*ſteritez & dans ſes condeſcendances, qui ſavoit trouver Dieu, là-même où ſouvent les autres le perdent ?* Ainſi retenuë par une triſte & ſecrette langueur tantôt elle cultivoit ſon eſprit par la lecture des Hiſtoires édifiantes, & nourriſſoit ſa pieté du ſuc & de la ſubſtance des ſaintes Ecritures; tantôt occupée à l'ouvrage, mêlant induſtrieuſement l'or à la ſoie, elle emploïoit l'adreſſe, & pour parler avec le Sage, le conſeil & la prudence de ſes mains roïales à la décoration des Autels, & à la gloire du Tabernacle. Tantôt, aprés ſes prieres acoûtumées, s'abaiſſant juſqu'à ſon neant, ou s'élevant juſqu'à Dieu par la Foi, & la meditation de ſes Miſteres, elle lui demandoit ſa grace, & lui offroit un cœur contrit & humilié.

*Prov.* 31.

C'eſt alors, mon Dieu, que vous lui parliez dans la ſolitude, où vous-même l'aviez conduite : vous vouliez qu'elle mourût peu à peu, & comme par degrez au monde; qu'elle perdît inſenſiblement le goût des plaiſirs & des vanitez; & qu'aiant à mourir dans vôtre paix & dans vôtre amour, ſa vie fût auparavant cachée en vous avec JESUS-CHRIST.

Quelle vie, MESSIEURS ? une vie ſouffrante & crucifiée. A ce mot, combien de triſtes objets viennent s'offrir à ma penſée ? Une langeur qui ſemble d'abord

d'abord plus, incommode que dangereuſe: des maux d'autant plus à plaindre, que n'étant pas aſſez connus, ils n'étoient pas peut-être aſſez plaints ; des remedes auſſi cruels que les maux mêmes ; des douleurs vives & longues tout enſemble : les humiliations de l'eſprit jointes à celles du corps : les forces de la nature uſées par le ſoin même qu'on prend de la ſoûtenir : l'art des gueriſons impuiſſant, & toutes les reſſources reduites à la patience, & à la mort de cette Princeſſe.

Je ne crains pas d'avancer ici le pitoiable recit de ſes peines. Pourquoi ne dirois-je pas, ſans crainte, ce qu'elle a prévû, ce qu'elle a ſouffert ſans foibleſſe ? Elle fit de ces maux, comme l'Epouſe des Cantiques, un faiſſeau de mirre, qu'elle reçût des mains de ſon bien-aimé, & qu'elle mit dans ſon ſein, comme une marque pretieuſe de ſon amour, & de ſes volontez ſur elle. Elle atendit ces mauvais jours que le Ciel lui preparoit, pour en compoſer avec ſoûmiſſion, les exercices de ſa pieté & le cours de ſa penitence. Elle vit toutes les dimenſions de ſa croix, & réſolut de s'y laiſſer atacher ſans ſe plaindre, & de faire du ſuplice de ſes pechez, un ſacrifice volontaire de ſa vie. Prevenuë des benedictions, des miſericordes du Seigneur, au travers mêmes des nuages *Can.* 2.

qu'un corps corruptible & mourant éleve juſques dans l'eſprit, les yeux éclairez de ſa foi découvrirent la main paternelle qui la frapoit, pour éprouver ſa fidelité & ſa confiance.

Loin d'étendre ſa vûë ſur les eſperances trompeuſes d'un heureux avenir, elle ſe dit mille fois : *Le jour du Seigneur aproche.* Prés de paroître devant le Tribunal de ſa Juſtice, elle ſe preſenta ſouvent à celui de ſa miſericorde, aprés une exacte recherche de ſes actions & de ſes penſées. Peché, affections au peché, ombres & aparences de peché, elle vous pourſuivoit dans les plus ſecrets replis de ſon Ame ! Rien n'échapoit aux ſoins ni aux lumieres de ſa penitence : elle craignoit tout ; elle peſoit tout au poids du Sanctuaire, comptant pour grand tout ce qui peut déplaire à Dieu, quelque leger qu'il fût en lui-même, & conſiderant non pas l'importance du commandement, mais la dignité du Dieu qui commande. Ne vous figurez pas ici une foibſſe de ſcrupule, mais une délicateſſe de vertu ; un grand deſir de la pureté ; & une humilité profonde. Trois jours lui ſuffiſoient à peine pour regler ſes Confeſſions ordinaires ; & combien en prit-elle dans le cours de ſa maladie, pour repaſſer dans l'amertume de ſon ame toutes les années de ſa

*Iſaï.* 13.

vie ; dérobant, pour ainſi dire, à la douleur de ſes maux, tout le tems qu'elle pouvoit donner au repentir de ſes pechez.

Vous, qui dans vos Confeſſions precipitées, n'examinez que la ſurface de vôtre ame, qui ne pouvez hair vos pechez, que vous ne vous donnez pas le tems de connoître ; qui ſous un air de Penitent, portez encore un cœur coupable, qui ne vous preſentez au Sacrement de reconciliation, que pour arracher à l'Egliſe une abſolution qui vous lie encore davantage, & qui ſemblez, en retenant une partie de vos fautes, ne dire l'autre que pour apaiſer les remors de vos conſcience : condamnez-vous aujourd'hui ſur les ſoins & ſur l'exactitude de cette Princeſſe.

Lavée ainſi dans le ſang de l'Agneau, elle prit de nouvelles forces pour ſoûtenir des maux preſſans, & pour atendre une Mort tardive. Quand elle vient en peu de tems cette mort toûjours amere, & toûjours cruelle, on n'a pas le loiſir de la voir avec tout ce quelle a d'affreux. Les ſens ont toute leur vigueur, on a, pour ainſi dire ſon ame encore toute entiere ; on opoſe à ſes maux une conſtance ramaſſée. La patience ſe ſoûtient par le deſir de vivre, ou par l'eſperance même de mourir. Mais lors qu'il faut

ſouffrir une longue & penible langueur, qu'un cœur eſt rempli d'amertume, & devient à charge à lui-même, qu'affoibli du paſſé, acablé du preſent, on eſt encore effraié de l'avenir, qu'il eſt à craindre que l'inquiétude & l'impatience ne diminiuënt un peu la ſoûmiſſion & la foi ! Une penitence continuée n'eſt pas toûjours également volontaire, & l'on eſt las de porter ſa croix, quand il la faut porter ſi loin.

Madame LA DAUPHINE, dans toute ſa tribulation, n'eſt point ſortie des mains de Dieu, ni de l'ordre de ſa Providence : elle a vu, ſans murmurer, le débris de ſon corps mortel ; & joignant à la fermeté qu'elle tenoit de la nature, celle que la pieté lui avoit acquiſe, elle a ſenti juſques où va la miſere humaine juſqu'où vont les miſericordes divines. La maladie ou la ſanté lui devinrent indifferentes. Que demanda-t'elle à Dieu dans ſes prieres ? Sa grace, rien plus. On faiſoit mille vœux pour ſa gueriſon : on la prioit d'y joindre ſon intention. *Quelle intention puis-je avoir*, diſoit-elle, *ſinon que la volonté du Seigneur s'acompliſſe* ? Quel tems penſez-vous qu'elle vouloit donner à ſes peines ? autant qu'il en faloit pour expier ſes pechez. Combien de fois s'uniſſant en eſprit à JESUS-CHRIST

crucifié, lui offrit-elle ſon cœur & ſon mal, afin qu'il fortifiât l'un, & qu'il augmentât ou adoucît l'autre ? Combien de fois humiliée, mais non pas abatuë, lui dit-elle avec une humble confiance, comme cét homme de l'Evangile : *Si vous voulez me guerir, Seigneur, vous le pouvez ?* Mais auſſi combien de fois l'adorant comme ſa fin & ſon principe, diſoit-elle ces paroles d'un Roi ſoûmis & penitent ! *Ma vie eſt dans ſa volonté, Vita in voluntate ejus* ? C'eſt ainſi qu'elle s'élevoit au deſſus d'elle-même, & de la Mort qu'elle craignoit. *Matth.* 8. *Pſ.* 29.

La Mort qu'elle craignoit ! ne fait-je point de tort à ſa religion & à ſon courage, & ne me contredis-je point ? Non, MESSIEURS, cette crainte d'amour & de penitence n'a rien de lâche. Elle ſe regardoit comme une Pechereſſe frapée de la main de Dieu. Elle ſçavoit que les Anges, tout ſpirituels & celeſtes qu'ils ſont, ne ſont pas aſſez purs en ſa preſence. Elle avoüoit qu'il y a dans la grandeur, quoi qu'innocente, je ne ſçai quel eſprit d'orgueil & de molleſſe contraire à l'humilité & aux ſouffrances de JESUS-CHRIST. Auſſi eut-elle recours aux remedes de l'ame, dans le tems qu'elle mépriſoit ceux du corps. Sa conſcience acheva de ſe purifier, & tout l'apareil de la Mort ne fit que re-

doubler ſon zele & ſa componction,

Avec quels ſentimens de reconnoiſſance & d'amour reçut-elle le S. Viatique ? Que n'étes-vous à ma place dans cette Chaire, éloquent & pieux Prelat, qui lui portiez ce Pain vivant, avec la parole de vie ! Vous l'avez vû, & vous diriez en des termes plus énergiques, Que la foi ranimant la nature, elle ſentit vivement la charité de JESUS-CHRIST? qu'elle le vit au travers des voiles miſterieux qui le couvrent : qu'elle ſortit comme hors d'elle-même pour aller audevant de lui ; qu'aprés d'inutiles efforts pour ſe relever, retombant comme ſous le poids de la Divinité preſente, par reſpect, moins que par foibleſſe, elle reçut ce dernier gage de ſon amour, comme le ſceau de ſa predeſtination éternelle.

*M. l'Evêque de Meaux.*

Que ne puis-je vous exprimer avec qu'elle preſence d'eſprit elle ménagea ce qui lui reſtoit de momens precieux, pour délier les nœuds qui l'atachoient encore au monde ? avec quelle candeur elle ouvrit ſon cœur au Roi, humiliée devant lui, & touchée non pas de ſa grandeur, de ſa gloire, ou de ſa puiſſance, Dieu ſeul, devant qui elle alloit comparoître, lui paroiſſoit grand : mais de ſa religion, de ſa juſtice, de ſa bonté, & du merite de ſa perſonne : avec quelle

douceur, elle leva vers Monſeigneur, ſes yeux mourans & ſes mains tremblantes. Ses yeux qu'elle avoit toujours arrêtez ſur lui, cemme ſur l'unique objet de ſa tendreſſe : ſes mains qu'elle avoit ſi ſouvent levées au Ciel, lors qu'il s'expoſoit à tous les perils de la guerre, & qu'elle ocupoit, dans les tranſports de ſa joie, à lui preparer des couronnes aprés ſes victoires. S'il reſtoit encore en ſon cœur quelque endroit ſenſible, c'étoit à l'amour, à la gloire, & plus encore au ſalut de ce Prince.

Tout s'atendriſſoit, tout fondoit en larmes : la ſainte Onction qu'on lui donnoit, les triſtes prieres qu'on faiſoit pour elle, la Croix de JESUS-CHRIST qu'elle embraſſoit ; le pardon qu'elle demandoit tantôt à Dieu, tantôt aux hommes ; la compaſſion qu'on avoit pour elle, & celle qu'elle avoit pour ceux qui l'avoient ſervie, cauſoient une douleur qui portoit la conſolation, mais auſſi le trouble dans l'ame ; elle ſeule, MESSIEURS, elle ſeule demeuroit tranquille.

Maitreſſe de ſon eſprit, & toute ocupée de ſes devoirs, au milieu même des horreurs de la mort, elle voulut benir les jeunes Princes ſes enfans, celui-là méme qu'elle croioit étre l'enfant de ſa douleur ; & receuïllant ſa force avec ſa

ſageſſe : *Voiez*, dit-elle, *mes Enfans, l'état où Dieu m'a miſe, & que cela vous porte à le ſervir & à le craindre : Rendez AU ROI & à MONSEIGNEUR, l'obéiſſance que vous leur devez : ſouvenez vous du ſang dont vous êtes ſortis, & ne faites rien qui en ſoit indigne.* Prince, qui faites aujourd'hui les eſperances & les délices de la France, que pourrois-je vous dire de plus touchant ? Puiſſent ces efficaces & ſaintes paroles être éternellement gravées dans vôtre eſprit, & dans le tems que ſous les ordres du Roi, dont le Ciel, a toûjours beni les Armes, un Pere victorieux va par mille actions éclatantes, vous tracer le chemin de la gloire : puiſſe le pieux ſouvenir d'une Mere infirme & mourante, maintenir dans vôtre cœur une vive impreſſion de la crainte de Dieu, & de l'humilité Chrétienne.

M. le Duc de Bourgogne.

Vos ſouhaits ſeront acomplis, pieuſe Princeſſe : Fermez, fermez pour jamais vos yeux à la vanité, que vous avez connuë & que vous avez mépriſée. Pour nous, mes Freres, ouvrons-les pour la connoître & pour nous en déſabuſer. Quels conſeils nous faut-il ? quelles raiſons ? quels exemples ? Nous voions mourir tous les jours nos inferieurs, nos égaux, nos Maîtres. Nous portons en nous-mêmes une voix & une réponſe de

mort, comme parle l'Apôtre, une Sentence qui se prononce & qui s'execute incessamment par l'affoiblissement & la diminution continuelle de nôtre vie, & nous sommes aveugles & insensibles. A la vûë de cette Mort que nous pleurons, touché de douleur, & baigné de larmes, vous reconnutes vôtre neant, Grand Roi, & vous dites : *C'est ainsi que nous finissons : Voilà qui nous égale tous.* Job au milieu de ses infortunes parloit ainsi : *Celui-ci meurt dans les prosperitez & dans les richesses, celui-là dans la misere & dans l'amertume de son ame. Et les uns & les autres dormiront ensemble dans la même poussiere.* Et vous, lors que vôtre grandeur & vôtre puissance semble éclater davantage, vous donnez à vôtre Cour, & prenez pour vous-même cette leçon si salutaire. 2. Co. 5. Iob. 1. 21.

Pour nous, MESSIEURS, nous voïons ce lugubre apareil, & ces tristes ceremonies, peut être sans fruit, & sans reflexion sur nous mêmes. Une tristesse superficielle compose pour un tems le visage & la contenance, mais l'esprit & le cœur n'en sont pas frapez. Nôtre penchant nous porte à des idées plus agreables ; nous nous livrons à nos plaisirs, le siecle present nous entraîne, les bons ou le mauvais succez nous enflent ou

nous inquiétent ; nous ne penſons ni à la mort dont Dieu nous menace, ni à l'immortalité qu'il nous promet. Si nous n'étions Chrétiens que pour cette vie, & ſi nous n'eſperions qu'aux biens de ce monde, nous ſerions peut-être excuſables ; mais par la grace de Jeſus-Chriſt, nous ſommes Chrétiens pour l'autre vie, & c'eſt en Dieu ſeul que ſe fondent nos eſperances.

Oublions donc ce qui n'eſt que periſſable & paſſager, pour nous atacher à ce qui eſt nôtre partage éternel. Et pour finir par où j'ai commencé, diſons-nous ſans ceſſe, ſelon le conſeil de Saint Auguſtin : *Toutes choſes paſſent comme l'ombre*, pour nous exciter à la penitence, ou pour renouveller nôtre ferveur ; de peur de dire un jour inutilement : *Toutes choſes ont paſſé comme l'ombre* ; pour nous reprocher nôtre oiſiveté, & pour nous plaindre de nos pertes irreparables. Faſſe le Ciel que nous profitions du tems, des graces & des exemples que Dieu nous offre ; & qu'aprés nous être unis à lui par la foi, nous joüiſſions de lui par la charité au ſiecle des ſiecles.

# ORAISON FUNEBRE

DE

MARIÉ ANNE CHRISTINE

# DE BAVIERE,

DAUPHINE DE FRANCE.

*Prononcée dans l'Egliſe de l'Abbaïe Roïale de Maubuiſſon, le 27. Juin 1690.*

Par M. l'Abbé DU JARRY.

# ORAISON FUNEBRE DE MARIE ANNE CHRISTINE DE BAVIERE, DAUPHINE DE FRANCE.

*Uxor tua ſicut vitis abundans in lateribus domus tuæ, filii tui ſicut novella olivarum in circuitu menſæ tuæ : Ecce ſic benedicetur homo qui timet Dominum.* Pſ. 127.

Vôtre Epouſe eſt comme une vigne féconde dans l'enceinte de vôtre Maiſon, vos Enfans ſont comme de jeunes Oliviers autour de vôtre table : Ainſi ſera beni l'homme qui craint le Seigneur. *Pſeaume* 127.

MADAME,

Comme une des plus grandes menaces que Dieu fait aux impies dans ce monde ; eſt d'éteindre leur famille avec eux, & de *Mad. la Princeſſe Palatine.*

renfermer leur nom dans les bornes d'une generation paſſagere : une des principales benedictions qu'il promet à l'homme juſte, eſt de le faire la tige d'une famille nombreuſe, dont les rejettons ſe renouvellent pendant pluſieurs ſiecles, & d'immortaliſer ſa memoire dans une longue & glorieuſe poſterité. Je multiplierai ta race comme les ſablons de la mer, & comme les étoiles du Ciel, diſoit-il au plus grand des Patriarches : Je te ferai le pere d'un grand nombre de Rois & de Princes ; qui ſe ſuccederont les uns aux autres ; & le ſang qui coule dans tes veines, paſſant par une infinité de canaux illuſtres, ſera pendant pluſieurs ſiecles, la ſource de la gloire hereditaire dans ta famille.

*Abbeſſe de Maubuiſſon.*

Vous me prévenez, ſans doute, Chrétiens ; & cherchant à vous conſoler dans une douleur commune, vous jettez les yeux ſur ces jeunes Princes, qui au même tems qu'ils font couler nos larmes, en rapellant la perte que nous avons faite, les eſſuïant par les heureuſes eſperances qu'ils nous donnent ; qui en nous faiſant regreter un des plus riches ornemens de la Cour, nous promettent une ſuite de dignes Succeſſeurs au Trône ; & qui mêlant une joie ſecrette avec nôtre deüil, lors qu'ils font ſentir à LOUIS le Grand, & à ſon auguſte Fils, le coup dont la

main de Dieu les afflige, nous repreſentent les benedictions dont le Ciel les comble : *Ecce ſic benedicetur homo qui timet Dominum.*

Mais n'offrirai-je à des Chrétiens que raſſemble une ſainte ceremonie de la Religion, que des vuës qui ſont fondées ſur la chair & ſur le ſang ? Ces mêmes Princes en qui nous voïons revivre leur illuſtre Mere, ne ſont-ils pas eux-mêmes aſſujetis à la triſte Loi qu'elle vient d'éprouver ? N'a-t'elle porté que de ces fruits paſſagers qui naiſſent dans la terre des mourans, où tout eſt ſujet à la corruption ? L'image de ſa vie preſente à nos yeux, ne rapelle-t'elle aucune de ces ſolides conſolations de la foi ſur l'état *de ceux qui dorment* ? Tout ce qui nous en demeure eſt-il renfermé dans l'ordre des biens periſſables ? & n'a-t'elle rien ſçu ravir à cette rapidité fatale qui emporte tout ce qui ſe trouve dans le cours des choſes humaines ?

Le Prophete nous aſſure que les reſtes de l'homme pacifique ſubſiſtent aprés lui. Il le compare à un grand arbre planté ſur le bord d'un fleuve, dont les fruits ſe renouvellent avec les ſaiſons, & dont il ne tombe aucune feüille dans les eaux qui l'arroſent : pour nous faire entendre que l'homme juſte vivant ſur la terre, tient au Ciel par la Foi & par l'Eſperan-

ce, qu'animant toutes ſes actions par des motifs ſurnaturels, il communique à des œuvres qui paſſent l'éternité de leur principe; & qu'auſſi ſoigneux de regler le dehors que le ſecret de ſa vie, il ne laiſſe rien perdre ni de l'un ni de l'autre, dans le torrent des choſes humaines qui l'environnent.

Beniſſons, Chrétiens, le Dieu des miſericordes, en faiſant l'Eloge d'une Princeſſe, qui livrant à la mort les dépoüilles de ſon corps fragile, ne lui a pas abandonné la memoire ni la recompenſe de ſes vertus, dont les prétieux reſtes vivront éternellement dans les exemples d'une vie ſans tache, d'une patience heroïque, d'une mort veritablement Chrétienne, qui par l'aſſemblage de toutes les qualitez, & par l'acompliſſement de tous les devoirs conformes à l'élevation de ſon rang, & à la ſainteté de ſa Religion, paroît dans le champ du Seigneur comme une vigne féconde, qui parée de feüillages verdoïans, & courbée ſous le poids des fruits dont elle eſt chargée, découvre les benedictions viſibles du Ciel ſur celui qui en eſt le Maître. *Ecce ſi benedicetur homo, &c.*

Mais helas Meſſieurs, mettrons-nous au rang des benedictions un treſor que nous avons ſitôt perdu: quelque effort que nous faſſions pour tromper nôtre

douleur, pouvons-nous rapeller un moment ce qu'étoit Madame LA DAUPHINE, ſans nous ſouvenir de ce qu'elle eſt, & ne devrois-je pas être aujourd'hui l'organe de vôtre douleur, plûtôt que celui de vôtre reconnoiſſance? Cette belle tige enlevée au milieu des pretieux rejettons qui l'environnoient, cette Princeſſe en qui le Ciel avoit raſſemblé tant de graces, de vertus, & de merite, qui ne voïoit qu'un degré entr'elle & la premiere place du monde, precipitée du faîte de la gloire dans le ſepulchre, ravie à la France, à la Cour, à la Famille Roiale, à ſon Epoux; Eſt-ce ainſi que Dieu benit l'homme qui craint le Seigneur? Ne faut il pas s'écrier plûtôt à la vûë d'un ſi triſte ſpectacle: *Ainſi Dieu frape, le cédre comme l'hiſſope. Ainſi ſe reduiſent en poudre ces Coloſſes de grandeur & de puiſſance, dont les têtes ſont d'or, & dont les pieds & le fondement ſont de terre.* Je me trompe, Chrétiens, la mort des Juſtes conſomme l'ouvrage qu'elle ſemble détruire: elle aſſure la grandeur des Princes vertueux, comme elle renverſe celle des impies; elle rend la gloire des uns ſolide autant que celle des autres eſt vaine & trompeuſe. Les jours du Juſte mourant ſont toûjours pleins, la rapidité de la courſe abrege la longueur de la carriere, & les vertus heroïques raſſem-

blent dans le corps de peu d'années le merite des plus longues vies. C'eſt, Chrétiens, le fondement de cét Eloge funebre où la Religion doit ſanctifier tout ce qui s'y mêlera de profane : Je vous repreſenterai Madame LA DAUPHINE, grande devant les hommes, grande devant Dieu, digne de la Couronne qui lui étoit deſtinée ſur la terre, digne du Diadême que Dieu prepare à ſes Elus dans le Ciel : donnant des exemples à toutes les perſonnes de ſon rang pendant ſa vie, & des leçons à tous les Chrétiens dans ſa mort ; Princeſſe auguſte, fidele Epouſe, fille ſoûmiſe, ſage Mere, couronnant tous ces titres glorieux par celui de Chrétienne, dont elle a rempli tous les devoirs. Voilà, MADAME, la plus haute idée que je ſçaurois vous donner d'une Princeſſe, à laquelle vous étiez unie par les liens les plus étroits du ſang & de l'affection, lors que vous en paroiſſiez ſeparée par tout ce que le Monde met de diſtance entre l'obſcurité du Cloître & l'éclat du Trône : Puiſſai-je remplir tout ce qu'atend de mon miniſtere une Abeſſe, moins glorieuſe d'être ſortie d'une Maiſon dont les Princeſſes ont honoré preſque toutes les Couronnes de l'Europe, que de ſe voir à la tête des ſervantes du Seigneur, dont elle eſt la plus humble ; qui penetrée des

maximes Chrétiens, ne ſçauroit goûter que les diſcours veritablement Evangeliques ; & qui faiſant ſa gloire & ſes delices du joug ſacré qu'elle porte depuis tant d'années ; fait paſſer la bonne odeur de JESUS-CHRIT, dont elle remplit ce Monaſtere, dans une infinité d'autres, où la ſainteté de ſa vie eſt reconnuë: Puiſſai-je ſeconder dignement le zele des Princeſſes vertueuſes, qui dans une perte commune viennent méler le tribut de leurs larmes avec cette Ceremonie Funebre. Heureux, ſi je fais connoître aux Epouſes du Seigneur, combien eſt plus avantageux le ſort des Vierges qui ſont apellées aux nôces de l'Agneau, que de celles qui ſont deſtinées à partager l'éclat des Couronnes avec les Princes de la terre ; & renouveller dans leurs ames le mépris du ſiecle, en déplorant la mort, & en faiſant l'Eloge de TRES-HAUTE, TRES-PUISSANTE, & EXCELLENTE PRINCESSE MARIE ANNE CHRISTINE VICTOIRE DE BAVIERE, DAUPHINE DE FRANCE.

*Madame la Ducheſſe de Broſvic, & les Princeſſes ſes filles.*

LEs Grands qui ne ſont pas animez de l'eſprit de la Religion, font de cette triſte Ceremonie la derniere reſſource de leur vanité, pour ſe ſoûtenir encore aprés le coup qui les renverſe, lors qu'ils ont vû perdre à leurs ſemblables

I. PARTIE.

tout ce qui les mettoit au-deſſus des autres hommes. Ils s'efforcent d'atacher à leur memoire ce que la mort vient de ravir à leur perſonne. Et ramaſſant, pour ainſi dire, les débris de leur gloire dans des Eloges pompeux, dans des Mauſolées ſuperbes, dans des Inſcriptions magnifiques: ils ſe font de cét apareil funebre comme une eſpece de charme, pour ſe dérober à eux-mêmes l'image humiliante de leur triſte deſtinée. Aveuglement déplorable de l'orgueil humain, qui les remplit en quelque ſorte de leur propre vuide; qui des plus triſtes leçons dont Dieu ſe ſert pour l'humilier, ſe fait les plus dangereuſes illuſions dont il ſe nourrit; qui tâche de fixer ſur l'airain & ſur le bronze, cette grandeur fugitive qui paſſe avec tant de rapidité, qui établit les reſtes de ſa puiſſance ſur l'écüeil inévitable où elle ſe briſe, & qui cherche à s'aſſurer une portion de vie juſques dans l'empire de la mort même.

L'Egliſe, par un eſprit tout contraire, rapelle dans ces Eloges funebres la grandeur des Princes vertueux; pour en faire mieux connoître la fragilité, dans le deſſein qu'elle a de nous inſpirer le mépris d'une felicité qui paſſe; elle en unit les idées avec l'image de ce qui la rend vaine & paſſagere. Elle fait briller aux yeux des Chrétiens la figure écla-

tante du ſiecle, pour l'effacer enſuite avec les triſtes ombres de la mort, dont elle la couvre. Elle permet à ſes Miniſtres de loüer les Princes de la terre, mais en preſence de leurs oſſemens & de leurs cendres, pendant que nous élevons leur puiſſance, leur Majeſté, leur Nobleſſe, elle fait ſortir du creux de leur Sepulcre, une voix qui crie bien plus haut que nous : *Tout cela n'eſt que vanité & qu'affliction d'eſprit.* Elle nous découvre l'illuſion viſible des pompes humaines, en offrant à nos yeux le terme fatal où elles ſe reduiſent.

Entrons aujourd'hui dans ſes ſentimens, rempliſſons avec des intentions Chrétiennes, un devoir auquel un des plus ſaints Prélats de la primitive Egliſe ne craignit point de conſacrer ſon zele & ſon éleloquence, en parcourant ce que la vie de nôtre grande Princeſſe a eu d'éclatant ; ſuivons le conſeil du Sage, qui dans le tems de la joie nous avertit de penſer aux jours de deüil, & faiſons un effort pour arracher de nos cœurs ce fatal amour du ſiecle qui nous faſcine à la vuë d'un des plus grands ſpectacles ; où la fragilité des choſes humaines puiſſe étre reconnuë. *S. Ambroiſe.*

Porter la Couronne, c'eſt le comble de la grandeur humaine : mais en étre digne, c'eſt le plus ſublime degré du me-

rite : & nôtre Heroïne vous paroitroit ſans doute moins grande, ſi je vous la repreſentois parée du Diadême, qu'enrichie de tous les dons qui lui répondent. Une Princeſſe étrangere, pour étre digne de regner dans un Etat, doit atirer la veneration des peuples par ſes vertus, témoigner un zele édifiant pour la Religion, & porter la benediction dans la Famille où elle entre. Telle a été Madame LA DAUPHINE ; & j'ajoûte qu'elle merite d'autant plus de loüanges, que la courte durée de ſa vie n'a pû empêcher qu'elle ne remplit toute l'étenduë de ſes devoirs.

Dieu punit ſouvent les pechez des peuples, en élevant ſur leur têre des Souverains qui des-honorent la pourpre, qui défigurent plûtôt en eux l'image de la Divinité gravée ſur tous les hommes, qu'ils n'en font briller avec plus d'éclat les traits imprimez ſur les Monarques, qui doivent tous les hommages qu'on leur rend, au ſacré caractere qu'ils portent ſur leur front, & au glaive redoutable que le Seigneur met dans leurs mains & qui ſembleroient diſpenſer d'une obeïſſance forcé, ceux qui ſont ſoûmis à leur domination, ſi la Religion ne nous imRom. 13. poſoit à l'égard des Puiſſances legitimement établies, les mêmes devoirs que nous preſcrit la Politique. Mais auſſi une

des plus visibles marques de la protection divine sur un Etat, c'est lors que la Providence en remplit les premiers rangs par des Sujets, dont le merite répond à la dignité, pour qui les suffrages des peuples concourent avec les ordres du Ciel, & qui s'aquierent par leurs vertus une sorte de souveraineté que ne sçauroient donner, ni les privileges du sang, ni les droits de l'aliance.

Vous reconnoissez, MESSIEURS, dans ce caractere la Princesse que je louë, souvenez-vous du jour où LOUIS le Grand, par un exemple immortel de moderation, s'arrêtant dans le rapide cours de ses victoires, ou plûtôt meditant des conquêtes plus dignes d'un Roi Chrétiens, resolut de pacifier la terre, pour consacrer un repos heroïque aux grands & religieux dessein qu'il a si glorieusement acomplis. Il jetta les yeux sur toutes les Princesses de l'Europe, pour en chercher une qui, en donnant une digne Epouse à son auguste fils pût être le lien sacré de la Paix durable qu'il vouloit acorder au Monde. Plusieurs filles des Souverains s'offrirent à ses yeux, parées des riches dons du Ciel & de la nature rassemblez en elles; mais la Princesse de Baviere les effaça toutes. A ce nom, vous pensez à cette Famille auguste, qui par l'étenduë de ses alliances, participe à l'é-

clat de toutes les Maiſons ſouveraines, en leur communiquant le ſien, qui par une longue ſuite de Princes, remonte juſques aux ſiecles les plus éloignez, pour y chercher l'antiquité de ſon origine preſqui inconnuë : & que l'on pourroit comparer à ce Fleuve fameux, dont la ſource cachée découvre ſa beauté par celle de ſon cours ; & par la fecondité, dont ſes debordemens ſalutaires enrichiſſent les rivages qu'elle arroſe. Cette Maiſon illuſtre, à qui la France devoit déja des Reines, lui promet une Dauphine, la fille aînée de ſon Souverain prête l'oreille aux ſolicitations d'un grand Monarque. Elle oublie ſon peuple & la Maiſon de ſon pere, pour ſuivre les vœux impatiens du jeune Prince, épris de ſes vertus & de ſes charmes.

Vous raconterai-je ce jour glorieux, où LOUIS le Grand fut recevoir, comme en triomphe, cette jeune Princeſſe ? ce voiage heureux d'où nôtre grand Dauphin revint avec une conquête, qui auroit pû diſputer de prix avec toutes celle de ſon auguſte Pere. Ce moment deſiré qui raſſembla tout ce que l'Univers avoit de plus grand, de plus vertueux, de plus aimable, & de plus auguſte : les ſentimens de joie, de tendreſſe, d'admiration, & de reſpect qui s'eleverent dans ces ames veritablement dignes les unes

des

des autres : les peuples & les Courtiſans atentifs ſur nôtre Heroïne, pour remarquer les charmes de ſon eſprit où les graces de ſa perſonne, qu'elle nous parut propre à bien remplir la grande place qu'elle aloit ocuper, que nous la trouvâmes digne de donner des heritiers au Trône, capables de conſerver à la France, cette ſuperiorité qu'elle s'eſt aquiſe ſur toutes les Monarchies du monde.

Mais n'atendez pas ici, MESSIEURS, que je mêle à l'auſterité du ſtile Evanlique, ces images molles qui nourriſſent les paſſions des enfans du ſiecle, que je donne moi-même de l'encens à l'Idole, devant qui tant d'aveugles adorateurs courbent les genoux, qu'à la vuë du triſte ſpectacle de la Croix, j'expoſe à vos yeux les Graces en deüil pleurant ſur Adonis : que je loüe dans cette Chaire l'écueïl funeſte où tant d'ames periſſent, & que je faſſe entrer dans l'Eloge d'une Princeſſe Chrétienne, cette beauté vaine & trompeuſe que le Sage nous défend de loüer dans la femme forte. Non, Meſſieurs, Loüiſe de Baviere particulierement enrichie des dons immortels, brilloit encore moins par la riche varieté de ſes agrémens, que par le réjalliſſement des treſors renfermez dans ſon ame. La beauté de ſon eſprit l'auroit avantageuſement diſtingué dans une

condition mediocre, elle remarquoit juſques aux graces imperceptibles que cette ſubtile partie de la raiſon ſeme dans ſes productions les plus delicates & les plus achevées. Sa phiſionomie auguſte, où l'on remarquoit un certain mélange de vivacité, de penetration, de delicareſſe, de grandeur, pouvoit-être comparée à ces nuages tout raïonnans des lumieres dont ils ſont le voile : ce don de diſcernement infaillible qui repoſe dit le Sage, ſur les lévres des Rois, paroiſſoit dans les deciſions de nôtre Princeſſe ſur les ouvrages d'eſprit qui partageoient les ſentimens : ſes réponſes recueillies comme celles des Sages, ont été long-tems dans toutes les Relations & dans toutes les bouches : LOUIS le Grand également venerable à ſes peuples par la majeſté de ſon ſilence, & par la ſageſſe de ſes diſcours, a ſouvent reconnu dans Madame LA DAUPHINE cette ſcience de parler & de ſe taire avec dignité, que chacun admire au ſouverain degré dans ce Monarque : & les loüanges qu'il a données à nôtre Princeſſe, ne laiſſent plus de prix à toutes les autres.

Vous parlerai-je de la grandeur de ſon ame, & de cette étenduë de cœur qu'elle reçût du Ciel auſſi-bien que Salomon : ce caractere principal & eſſentiel des

Princes paroiſſoit viſible dans Anne de Baviere, familiariſée avec la pourpre dés le berceau, elle faiſoit bien voir que l'Univers n'avoit rien de trop grand pour elle; jamais Princeſſe ne ſentit plus vivement ces impreſſions ſecrettes & ce prétieux heritage d'une naiſſance illuſtre, ſes amuſemens même tenoient de l'heroïque, & ſes divertiſſemens ordinaires n'avoient rien que de noble : les uns lui trouvoient des manieres ſi polies & ſi Françoiſes, qu'elle ſembloit s'y étre formée dés le berceau par un ſecret preſſentiment de ſa deſtinée : les autres loüoient en elle une érudition d'Heroïne, jointe avec la modeſtie d'un ſexe dont la ſcience n'eſt pas le partage, & le don de dire de belles choſes en quatre où cinq Langues qu'elle parloit comme les Maîtres. L'eſtime qu'on avoit pour elle s'augmentoit ſelon qu'on avoit plus de penetration : l'étenduë de ſon merite univerſellement recounu, mais differemment loüé, reſſembloit à ces pierres prétieuſes, dont l'éclat change de couleur au moindre mouvement qu'on leur donne ; & de tous ces traits differens que chacun ajoûtoit ſelon ſon inclination au portrait de nôtre Princeſſe, ſe formoit cette gloire qui naît du conſentement de tout un peuple, à mettre une perſonne heroïque au-deſſus des autres.

Mais où nous emporte la douceur d'un ſouvenir agreable, ces idées flateuſes peuvent-elles trouver place parmi tant d'objets funebres ? quel raport entre la pompe du lit nuptial, & l'affreuſe ſolitude du tombeau ? Le deüil public devoit donc ſuivre de ſi près l'alegreſſe commune. O joie ! tu n'es qu'illuſion, dit le Sage. O grandeur humaine, tu n'es que menſonge. Helas ! en voiant nôtre Princeſſe environnée de tant d'honneurs, de plaiſirs & de graces, qui ne lui promettoit une ſuite d'années floriſſantes avec le cours d'une longue felicité ? poſſeſſeurs d'un treſor ſi riche, nous ne penſions pas à la fragilité du vaſe qui le contenoit: tout cela devoit diſparoître comme l'ombre ; le Courrier qui paſſe, le nuage qui s'évanoüit, l'oiſeau qui vole, le vaiſſeau qui navige, diſparoiſſent avec moins de viteſſe.

Pardonnez-moi, Chrétiens, ces triſtes reflexions dans un Eloge que vôtre douleur interrompt comme la mienne : mais acompliſſons nos devoirs, & admirons une Princeſſe auſſi digne de regner par ſon zele pour la Religion, que par les grandes qualitez qui la rendoient venerable aux peuples.

Comme la Religion nous oblige à reverer les Princes, les Princes ſont obligez de reverer la Religion ; & il eſt de

leur interêt autant que de leur devoir, de fortifier par leur exemple dans l'eſprit des peuples, le lien le plus fort & le plus ſacré qui les atache au joug de l'obéïſſance. Cette obligation principale des Souverains fut exactement obſervée par Madame LA DAUPHINE ; elle étoit remplie d'un zele hereditaire pour la vraie Religion ; & joignant les exemples de la Maiſon dont elle étoit ſortie, avec ceux qu'elle trouva dans la Famille où elle étoit entrée, elle fut une Princeſſe veritablement Chrétienne, aurant par les principes de l'éducation, que par les devoirs de l'aliance.

Vous dirai-je juſqu'où aloit ſon eſtime pour une Reine, dont la memoire ſera toûjours en veneration parmi ceux qui reverent la vertu? Vous la repreſenterai-je conſacrant à la parure du Tabernacle les heures qu'elle déroboit au tumulte de la Cour, & preferant peut-être le plaiſir de voir ſur les Autels les ornemens que ſes mains avoient tiſſus, à la joie des Conquerans, lors qu'ils arachent aux voutes des Temples les dépoüilles militaires qu'ils ont remportées.

Que ne puis-je vous exprimer ſon reſpect extrême pour les moindres ceremonies de l'Egliſe, toûjours venerables dans leur origine : le ſilence exact qu'elle

gardoit dans les Temples, où ſa bouche ne s'ouvroit que pour prier : ſon aſſiduite reguliere à ſe trouver autant qu'il lui étoit poſſible, dans les ſolemnitez que la preſence des Princes rend toûjours plus venerables ; la reverence profonde avec laquelle elle aſſiſtoit aux ſaints & redoutables Miſteres, l'atention édifiante qu'elle donnoit aux Oracles ſacrez de l'Evangile qu'elle écoutoit dans un eſprit également éloigné d'une curioſité dangereuſe,& d'une critique temeraire.

Quels égards n'avoit-elle point pour tous ceux qui participent à l'onction ſacrée du Sacerdoce éternel d'Aaron écoutez, vôus qui ſelon l'expreſſion du Prophete, oſez porter vos bouches impies juſques dans le Ciel, & faire paſſer le tranchant de vos langues ſur la terre, quand vôus leur abandonnez tout ce qu'il y a de plus auguſte dans la Religion ; qui toûjours prêts à cenſurer les Prêtres du Seigneur, remarquez le fétu dans leurs yeux, pendant que vous n'apercevez pas le poutre qui vous aveugle ; qui cherchant à joüir d'une paix malheureuſe dans le peché, ſaiſiſſez avec avidité la moindre aparence du crime qui s'offre dans leur vie pour autoriſer le déreglement de la vôtre : qui couvrant une joïe maligne ſous des gemiſſemens affectez au lieu de détourner les yeux

pour ne pas voir l'opprobre du Sanctuaire, quand il ſe preſente, voulez toûjours percer au travers du mur du Temple, pour y voir l'idole d'abomination placée ſur l'Autel ; inſtruiſez-vous par la conduite d'une Princeſſe, qui obſervoit ſcrupuleuſement la défenſe qui nous eſt faite de toucher aux Oints du Seigneur, & de laiſſer agir un eſprit de malignité contre ſes Miniſtres, qui parmi les défauts du corps & les imperfections de l'eſprit, ne conſideroit en eux que le caractere ſacré qui les rend venerables, qui reſpectoit les privileges de la Nation ſainte, juſques dans le dernier ordre d'une Hierachie toute celeſte ; & qui bien éloignée de laiſſer par ſon exemple un champ libre à la cenſure des Courtiſans, retenoit l'immoderation de leurs langues par le frein qu'elle mettoit ſur la ſienne.

Elle écartoit loin d'elle les ſifflemens empoiſonnez de ces ſerpens qui ſe gliſſent ſous les fleurs, pour piquer ſans qu'on s'en aperçoive. Elle ſçavoit que le venin de l'aſpic caché ſous les lévres du médiſant, étoit ſouvent envelopé dans un ſoûris, dans un regard, & dans un geſte preſque imperceptible ; que les coups mortels & irreparables portez à l'honneur du prochain par des traits ſi legers, étoient d'autant plus dangereux,

que l'on ne pouvoit s'imaginer qu'on fit tant de mal avec ſi peu de choſe : que toute la malignité du poiſon demeuroit & s'agiſſoit dans l'ame qui l'avoit reçû, pendant que des remors paſſagers & inutiles s'élevoient tout au plus dans le cœur d'où il étoit ſorti ; qu'un mot prononcé dans certaines conjonctures, fermoit pour toûjours la voie de la fortune à un malheureux, qui ſe ſentoit arrêté par un obſtacle inconnu qu'il ne pouvoit vaincre ; qu'une impreſſion deſavantageuſe adroitement inſinuée lioit quelquefois les mains à la liberalité du Prince, lors qu'elle étoit prête à ſe répandre ; & qu'une raillerie piquante, ſemblable à un ver qui ſe forme dans un fruit preſque meur, le fait tomber quelquefois au pieds de l'arbre, lors qu'on eſt prêt de le cueillir, aprés l'avoir cultivé par de longues veilles.

Ce ſont-là les vertus d'une Princeſſe deſtinée à partager le Trône du plus Chrétien des Rois avec ſon auguſte Fils, & à porter la benediction dans la Famille Roiale. La femme ſeduite par le demon reçoit pour châtiment de ſa faute, l'aſſujettiſſement à l'autorité de l'homme, les douleurs inſeparables de l'enfantement, la multitude des peines atachées à ſon état. Eclairée par JESUS-CHRIST ; elle trouve ſa gloire dans une obeïſſance legi-

time, ſon bonheur dans une pénible fecondité, ſon repos dans le nombre des ſoins & des devoirs qui l'ocupent; vous reconnoiſſez dans ce caractere Madame LA DAUPHINE, qu'elle étoit ſa ſoûmiſſion pour Monſeigneur; quel amour reſpectueux l'atachoit à ce Prince plus glorieux lui-même de ſçavoir ſi bien obéïr au plus grand des Rois, que d'être digne de commander à toute la Terre. Parmi tant de vertus heroïques & domeſtiques qui le diſtinguent, celle de bon Epoux ne lui manqua pas : il reconnut avec le Sage, qu'une maiſon opulente & de nombreuſes richeſſes nous ſont données par les parens; mais qu'une femme prudente eſt un don du Ciel qui demande toute nôtre reconnoiſſance. L'Ecriture Sainte nous aprend qu'Iſaac aima ſi tendrement Rébecca, qu'il en eſſuia les larmes, que la perte recente de Sara ſa mere lui faiſoit répandre : nôtre Dauphin eut beſoin d'un ſecours ſemblable pour ſoûtenir le coup ſenſible qu'il reçût dans la mort de l'incomparable Thereſe; & il retrouva dans une vertueuſe Epouſe ce que la Providence venoit de lui ôter dans la plus affectionnée des meres.

Le Ciel benit enfin l'union qu'il avoit lui-même ſi dignement aſſortie. Vous le ſçavez, MESSIEURS, l'Etat qui joüiſſoit d'une Paix profonde, atendoit de

jour en jour le fruit de cette heureuſe aliance. Son Monarque environné d'une gloire qui ſembloit n'être plus capable d'acroiſſement, comblé des benedictions divines & humaines, répanduës ſur ſa perſonne, ſur ſes armes, ſur ſon nom, & ſur ſa famille, n'avoit plus rien à demander au Ciel que la joie de voir les enfans de ſes enfans devenir le nouvel apui du Trône. Cette ombre d'immortalité que l'on atend d'une ſuite de ſucceſſeurs où l'on ſe voit renaître : ce deſir de ſurvivre en quelque ſorte à ſoi-même, naturel à tous les hommes, mais bien plus fort dans les Heros particulierement intereſſez dans le motif qui le cauſe, ocupoit alors le cœur de LOUIS le Grand ; & les vœux de toute la France ſolicitoient aux pieds des Autels la ſeule conſolation qui manquoit au bonheur des peuples, & à la felicité des Princes.

Il arriva, MESSIEURS, ce moment deſiré, vous vous ſouvenez encore de ces nuits étincellantes, où à la lueur de mille flambeaux, mélée avec celle des aſtres, nous celebrâmes la naiſſance de nôtre jeune Prince ; & peut-être que dans le cours d'un regne marqué par tant de jour heureux, il n'en eſt point que l'alegreſſe publique ait rendu plus remarquable. Mais qui pourroit exprimer quels furent alors les ſentimens de nôtre

Princeſſe ? avec quelle pieté reconnoiſſante elle épancha ſon ame devant Dieu? combien de fois elle pria le Seigneur de prendre ſous ſa protection cette tête précieuſe formée pour le Diadéme ? quelle joie interieure elle reſſentit, d'avoir ſi heureuſement ſatisfait à l'atente principale des peuples, & joint à tant de vertus qui la rendoient chere à la Famille Roiale, le preſent ineſtimable qu'elle venoit de lui faire. La liberalité du Ciel a été plus loin que nos déſirs: nous avons vû la benediction multipliée dans Marie de Baviere, enrichir trois fois la France du tribut annuel de ſa fecondité. Fleuriſſez à l'ombre du Trône, & ſous les yeux de LOUIS le Grand, jeunes plantes, arroſées par les larmes, cultivées par les *Eccleſ. c. 39.* ſoins, & nourries par les exemples de nôtre grande Princeſſe : croiſſez & fructifiez en grace, Enfans auguſtes, comme la roſe plantée ſur le bord des eaux courantes : épanoüiſſez-vous, tendres fleurons des Lis, & découvrez chaque jour l'éclat naiſſant de vos roiales qualitez ; que le parfum de vos vertus ſe répande ainſi que l'odeur du Liban : ſoiez l'eſperance des peuples, l'ornement de la Cour, les delices de vôtre aieul, l'amour de nôtre Dauphin, & la gloire immortelle de vôtre vertueuſe Mere.

Ces gages redoublez d'un amour reci-

proque, en ſerrerent les nœuds: les jours de l'Epoux & de l'Epouſe couloient dans l'inocence & dans les douceurs d'une liaiſon parfaite : nôtre Princeſſe joüiſſoit de ce redoublement de veneration que lui avoit atiré la benediction du Ciel répanduë ſur elle, quand une ſeparation imprévûë lui fit ſentir ce mélange inévitable d'amertume, qui corrompt la douceur des felicitez humaines.

Cette triſteſſe maligne qui rangeoit le cœur de Caïn, & qui lui deſſéchoit le viſage à la vûë des victimes d'Abel preferées à ſes offrandes : ce mauvais Eſprit qui s'empara de Saül, entendant les chants d'alegreſſe, que les filles d'Iſraël faiſoient retentir à la gloire de David ; l'envie, en un mot, entrant dans le cœur des Princes de l'Europe, leur fait regarder au travers de ces noires fumées qu'elle éleve de toutes parts de la gloire nôtre grand Monarque. Il ſe forme des vapeurs infernales qu'elle ſuſcite, un nuage gros de foudres & d'éclairs, qui ſe preparant à fondre ſur la France, excite la vigilance de ſon defenſeur. Cette ſageſſe agiſſante & éclairée avec laquelle il ſçait profiter de ces momens pretieux & déciſifs, dont la perte eſt ordinairement irreparable, lui découvre les raiſons qui l'obligent de prevenir les deſſeins de ſes ennemis, & de rompre les preparatifs de leurs ſecretes entrepri-

ſes : aprés avoir pris le Ciel à témoin de la juſtice de ſes armes, & invoqué le ſecours du Dieu des Batailles, il met entre le mains de ſon Fils le glaive vangeur qu'il a reçû du Ciel, & la verge toûjours veillante pour le ſalut de ſes peuples.

Mais vous dirai-je ce qui ſe paſſa dans le cœur de Madame LA DAUPHINE ? quelles tendres alarmes lui cauſa l'idée des perils que ſon illuſtre Epoux aloit affronter, mêlée avec l'eſperance des honneurs qu'il aloit aquerir ? combien lui parut longue cette abſence, dont chaque moment lui pouvoit ravir une vie pretieuſe pour tout l'Univers, mais hors de prix pour elle ? quelles reflexions ne fit-elle pas ſur la vanité de cette chimere éclatante, qui coûte ſouvent tant de larmes aux Etats, & à laquelle on ſacrifie quelquefois les premieres têtes du monde. Mais la deſtinée triomphante du Pere acompagne le Fils : de nouveaux lauriers croiſſent pour nôtre Dauphin ſur les rivages de ce fleuve, où LOUIS le Grand a récüeilli tant de moiſſons de gloire. Le Rhin, teatre fameux des triomphes de l'un, eſt bien-tôt couvert des trophées de l'autre ; le vol victorieux de l'Aigle interrompu ; les plus fortes Places emportées ou ſoûmiſes ; une campagne fameuſe le nombre des Victoires preſque égales à celui des jours qui la

compoſent; les cœurs des Guerriers & des peuples, ajoutez à la conquéte d'une vaſte Province, la douceur, l'humanité, la magnificence reünies avec l'intrepidité, la valeur & la force dans nôtre jeune Conquerant, offrent un ſpectacle d'admiration aux yeux de l'Europe atentive ſur cette premiere & dangereuſe entrée dans le chemin de la gloire.

Comme les fleurs printanieres ont une odeur plus douce, avec un éclat plus vif & plus riant que les autres, les premieres faveurs que la Victoire fait aux Heros, ont pour eux un charme plus touchant que celles qui leur ſuccedent; & quelque illuſtre que ſoit la ſuite de leur vie, l'on peut dire qu'ils ne ſont gueres plus agreables aux peuples que dans cét âge; où les traits d'une jeuneſſe floriſſante ſe mêlent ſur leur front, avec l'éclat des lauriers naiſſans qui les couronnent. Que j'aimerois à vous repreſenter nôtre Dauphin, liſant à ſon retour dans tous les yeux les ſentimens d'une tendreſſe reconnoiſſante, & revenant avec de nouveaux charmes pour une Epouſe dont l'ame étoit toute héroïque. David chargé des dépoüilles du Geant Philiſtin, & du prix dangereux auquel Saül avoit ataché la conquête de Michol ſa fille, plut moins aux yeux de cette Princeſſe, que nôtre jeune Heros ne parut aimable à ceux de

Madame LA DAUPHINE. Qu'elle eut de plaiſir à le voir ſi different de ce malheureux Abſalon, que l'Ecriture nous repreſente employant à ſéduire les peuples d'Iſraël, ces graces victorieuſes qui le rendoient maître des eſprits ; & liant, pour ainſi dire, les cœurs avec les treſſes de cette blonde & ſuperbe chevelure, où la vengeance du Ciel étoit attachée. Qu'elle le trouva conforme à ſes deſirs, quand elle le vit plus ſoûmis que les captifs qu'il avoit faits, auſſi prêt à remettre aux pieds du Roi ſon Pere, le dépôt de ſa puiſſance redoutable, qu'à le recevoir pour executer ſes ordres, & chargé des clefs & des preſens des Villes conquiſes, en faire le digne tribut de ſon obéïſſance. Nôtre Princeſſe remplit exactement dans toutes ces ocaſions les devoirs que lui preſcrivit la difference des conjonctures. Un exterieur plein d'agrément ſans affectation, une élevation d'ame ſans orgueil, toutes les bienſéances de ſon Etat obſervées ſans contrainte, une politeſſe mêlée à toute ſa conduite ſans affectation, un eſprit au-deſſus des autres ſans vanité lui atirerent la veneration des peuples, l'amour de ſon Epoux, & l'eſtime de LOUIS le Grand, qui fut toûjours le principal objet de la ſienne.

C'eſt par ces grandes qualitez, qui ſans avoir porté la Couronne, MARIE DE

BAVIERE en fut veritablement digne, & qu'aiant enrichi la France des fruits de ſa fecondité & de ſa pieté, elle nous fait dire avec une juſte reconnoiſſance : *Ainſi ſera beni l'homme qui craint le Seigneur.*

Vous le reconnoiſſez, & vous l'admirez avec toute l'Europe, cét homme ſur qui réjalliſſent les benedictions repanduës ſur ſon auguſte Fils : ce Monarque, en faveur duquel les promeſſes du Dieu d'Abraham, d'Iſaac & de Jacob, acomplies, font bien voir qu'il n'a pas moins de part à la pieté de ces grands Patriarches, qu'aux recompenſes qu'ils en ont reçuës ; non content de craindre le Seigneur, il le fait reverer dans tous les lieux où il eſt redouté lui-même : toutes les Terres nouvellement découvertes ou conquiſes, ſont des téatres où les trophées de LOUIS le Grand ſont mêlez avec les triomphes de JESUS-CHRIST. C'eſt à ſon zele que l'Egliſe eſt redevable du plaiſir qu'elle reſſent, quand elle voit ces Provinces ſauvages, où à peine paroiſſoit-il aucune trace de la premiere Predication de l'Evangile, devenuës ſi fecondes, que la Croix plantée de toutes parts, nous y montre la face de la primitive Egliſe renouvellée : ce Heros n'entre-t'il pas en communication de merite avec ces Hommes Apoſtoliques, qui por-

tant l'étendart de la Religion avec l'Enſeigne des Fleurs de Lis, vont répandre la ſemence des Chrétiens avec leur ſang, juſqu'aux extremitez de la terre, que l'on a vû braver de nos jours de nouveaux genres de ſuplices inconnus aux anciens Tirans, avec une fermeté qui ne céde en rien à celle des Laurens & des Etiennes, & auſquels il ne manque rien, que d'avoir ſoufert ſous l'Empire des Diocletians & des Nerons, afin que leurs noms conſacrez dans nos Martirologes, fuſſent devenus l'objet de l'éternelle veneration des Fidelles. Voilà, Seigneur, ce qui ouvre la ſource intariſſable de vos graces, qui coule ſans interruption ſur ce Prince Religieux, depuis le commencement de ſon regne juſquà ce jour: vôtre main tant de fois ouverte pour le benir, vient de s'apeſantir pour le fraper; Mais parmi la douceur des benedictions temporelles, dont vôtre grace l'a prevenu; vous mêlez un peu d'amertume pour le défendre contre ce poiſon dangereux de la proſperité, dont les mortelles vapeurs enivrent les ames les plus fortes: craignant qu'il ne ſucombe ſous le poids de ſa propre gloire, vous fortifiez ſa moderation contre le peril où le ſublime degré de ſa puiſſance l'expoſe; & vous lui faites ſentir par des exemples domeſtiques, que toute la grandeur des Rois n'eſt que

vanité, lors même qu'elle eſt à ſon comble; ſi bien loin de s'atacher au faux éclat des Couronnes periſſables, ils ne travaillent, à l'imitation de nôtre Princeſſe, qu'à meriter le Diadême immortel que vous preparez à vos Elus.

II. PARTIE. Le premier mouvement d'une ame que Dieu inſpire, eſt de deſirer la felicité: l'homme raiſonnable & Chrétien, ſent qu'il eſt créé pour une fin digne de la nobleſſe de ſon être: que ne trouvant rien dans l'Univers qui puiſſe remplir l'étenduë de ſes deſirs, il doit ſoûpirer pour un objet, d'une ordre ſuperieur à tout ce qui frape les ſens; que cette puiſſance inſatiable, qui le porte toûjours à ſouhaiter quelque choſe au-delà de ce qu'il poſſede, ne peut pas être une choſe inutile en lui; Qu'il ne ſçauroit l'avoir reçuë de l'Auteur de la Nature, ſans qu'il y ait effectivement un bien, dont l'excellence proportionnée à ſa vaſte capacité, la puiſſe entierement remplir; que ce penchant ſi naturel & ſi fort qui lui fait chercher la felicité juſques dans le peché qui la lui fait perdre, doit avoir un terme réel & effectif qui lui réponde, & que ſon cœur ſera toûjours dans un état violent & inquiet, pendant qu'il ſera hors de ſon centre, & de la voie qui l'y peut conduire. Vous donc, que la Providence a élevez ſur la tête des autres hommes, dit le Sa-

ge, en s'adreſſant aux Rois, Reconnoiſſez la fragilité de ces Diadêmes, qui tombent neceſſairement avec les têtes qui les portent: Souvenez-vous que la derniere place dans la Maiſon du Seigneur, vaut mieux que le premier rang dans les Tabernacles des pecheurs ; & travaillez à paſſer d'un Roiaume temporel & paſſager, à celui qui n'aura point de fin.

Madame LA DAUPHINE a profité d'une ſi ſalutaire inſtruction. O Seigneur, je ne viens pas ſonder la profondeur de vos conſeils impenetrables : je ſçai que vos penſées ne ſont pas les penſées des hommes, que vous n'avez pas des yeux de chair comme nous ; & que les vies qui ſont à l'épreuve des jugemens humains, ne ſoûtiennent pas toûjours la ſeverité des vôtres. Je n'ai donc garde, MESSIEURS, d'autoriſer en quelque ſorte, par une éloge flateur, cette ſuperſtition en uſage dans les ſiecles idolâtres, où l'on mettoit quelquefois au rang des Dieux, des Princes qui à peine avoient merité le nom d'hommes : *Nous ignorons toûjours ſi l'eſprit des enfans d'Adam monte, ou s'il deſcend* ; Et lors que l'Egliſe offre des Sacrifices d'expiation pour le ſalut de nôtre Princeſſe, nous ne pouvons avoir de parfaites aſſurances de ſa felicité ; Mais peſons ſes actions au poids du Sanctuaire ; repreſentons-là,

s'il ſe peut, telle qu'elle a paru devant ce Tribunal redoutable, où les Grands ne portent que leurs bonnes & mauvaiſes œuvres. Dépoüillons ſa memoire de tout cét éclat que le ſouvenir des Princes vivans atache à leur idée : nous découvrirons dans ce Tableau fidelle, les ſolides fondemens ſur leſquels nôtre eſperance & nôtre conſolation ſont apuiées, & nous trouverons dans la vie d'une Princeſſe, que la mort nous a ravie au milieu de ſa courſe, aſſez d'exemples pour édifier les Vierges de JESUS-CHRIST, pour confondre les hommes du ſiecle, & pour nous inſtruire tous dans la ſcience du Salut, dont elle a ſuivi les maximes.

Le S. Eſprit nous aſſure que le patient dans l'adverſité, merite plus de loüanges que le plus brave dans les hazards ; & qu'il y a moins de veritable gloire à prendre des Villes & à remporter des Victoires, qu'à demeurer maître de ſon ame dans le cours des proſperitez. Mais il n'y a que les ames du premier ordre, qui dans cette viciſſitude de biens & de maux qui traverſent la vie humaine, ſoient toûjours égales & tranquilles. Madame LA DAUPHINE a été de ce caractere : je ne ſçaurois vous donner une plus haute idée de cette Princeſſe, que de vous la faire conſiderer victorieuſe de l'é-

cüeil le plus ordinaire, contre lequel les Grands ſe briſent, ou de l'épreuve la plus difficile où ils ſucombent, inſenſible aux douces amorces dont la volupté ſeduit les ames, impenetrable aux traits les plus perçans que l'adverſité nous porte : elle a reçu les biens & les maux de la main du Seigneur, elle a paſſé par le torrent des proſperitez, ſans s'y perdre ; &. par le feu des tribulations, ſans s'y conſumer ; elle a fait un ſaint uſage d'une vie heureuſe & ſouffrante. Dans l'une, elle s'eſt ſanctifiée par la moderation Chrétienne : dans l'autre, elle s'eſt purifiée par la patience Evangelique.

Saint Auguſtin, en expliquant cét endroit du Prophete : *Nous nous ſommes aſſis ſur les fleuves de Babilone*, conſidere les eaux de ce Fleuve, comme la figure des grandeurs & des felicitez humaines. Il y a des mondains heureux, qui prenant le lieu de leur banniſſement pour leur partie, & s'arrétant où ils ne doivent que paſſer, perdent le ſouvenir des biens éternels, pour s'atacher uniquement à goûter les douceurs de leur felicité preſente. Ceux-là, dit ce Pere, ſe plongent dans le Fleuve, ils ſe noient dans les eaux malheureuſes de Babilone : ils ſe laiſſent entrainer au torrent des proſperitez temporelles, au milieu duquel ils ſe trouvent ; & s'engageant dans

une multiplicité de deſirs terreſtres qui ſe ſuccedent les uns aux autres, ils tombent d'abîmes en abîmes dans celui de l'impenitence finale, où l'orgueil les precipite. Il y en a d'autres au contraire, qui environnez des honneurs, des richeſſes, des plaiſirs, ſe regardant toûjours comme dans un lieu d'exil, ſoûpirent ardemment pour la celeſte Sion dont ils ſont ſeparez. Ceux-là, continuë ce Saint Docteur, ſont aſſis & pleurent ſur les bords du Fleuve; ils boivent de tems en tems de ſes eaux par neceſſité, mais ils ne s'y plongent jamais par ſenſualité, s'élevant au-deſſus des choſes de la terre, incapables de goûter aucune joïe pure, dans un ſejour d'affliction. *Ils pendent leurs harpes aux branches des ſaules*; Et ils répondent à ceux qui les invitent aux plaiſirs, *Qu'ils ne ſont pas en état de chanter le Cantique du Seigneur dans une terre étrangere.*

Madame LA DAUPHINE fut de ce nombre: bien loin de ſe laiſſer ſurprendre à cette douce ivreſſe, où tombent ceux qui boivent à longs traits le vin de la proſperité: elle méloit aux plus innocens plaiſirs, de continuelles reflexions ſur les amertumes ſecretes qui les empoiſonnent: elle déploroit ſans ceſſe la deſtinée des Princes, qui aſſervis aux obligations de leur état, dans ces rangs

élevez qui les donnent en ſpectacle aux yeux des hommes, ſont eux-mêmes les eſclaves de ceux qui leur obeïſſent ; qui ſeuls témoins des peines interieures qu'ils éprouvent, ſont en ſecret la victime de cette fauſſe divinité, que leurs Courtiſans encenſent en public ; qui ne trouvant plus rien de nouveau dans la pourpre où ils ſont nez, ſentent renouveller à chaque inſtant, les inquiétudes & les ſoins qu'elle couvre ; qui n'offrant aux regards qu'un vain fantôme de felicité qui nous trompe, ont les épines du Diadême enfoncées dans le cœur, lors qu'ils en portent les fleurs ſemées ſur le front ; & qui ſoûpirant quelquefois aprés l'heureuſe obſcurité de ceux qui leur envient leur élevation, ſemblent n'en avoir reçu l'éclat que pour les autres, lors qu'ils en reſervent tout le poids pour eux-mêmes.

C'eſt cette connoiſſance du néant du ſiecle, qui déroboit ſi ſouvent Madame LA DAUPHINE à ſes pompes ; combien de fois retirée dans le ſecret de ſa Maiſon, à l'exemple de cette Femme illuſtre, qui fut autrefois la gloire d'Iſraël, ſe ſevra-t'elle des plaiſirs, dans un âge où ils ſont la paſſion dominante des perſonnes de ſon ſexe ; Je ſçai, MESSIEURS, les Reflexions que vous faites ſur cét endroit délicat de mon diſcours, & le mon-

de corrompu qui répand la malignité de ſes jugemens ſur tout ce qui donne priſe à ſa cenſure, a cherché dans une retraite ſi contraire à ſes maximes & à ſes paſſions, des motifs ſecrets qui en diminuent le merite. Mais ſi vous conſiderez que nôtre Princeſſe dés les premieres années de ſa vie, avoit eu deſſein de faire éclipſer tout l'éclat du ſiecle ſous le voile de la Religion; qu'elle avoit reçu avec le ſang cette inclination pour la ſolitude, où ſon Aïeul s'étoit enſeveli quelques années avant ſa mort, pour s'y preparer : que cette grandeur d'ame qu'elle a toûjours fait paroître, l'élevoit au-deſſus de beaucoup de foibleſſes, où les Princes qui ſe communiquent avec trop de facilité, ſont obligez de deſcendre; qu'aiant preſſenti de loin les aproches de ſon dernier jour; elle avoit regardé deſlors les pompes & les plaiſirs de la Cour, comme des choſes auſquelles elle commençoit à n'avoir plus de part. Si vous entrez, dis-je, dans ces reflexions, vous laiſſerez aux eſprits foibles & ſeduits, les preventions injuſtes qui les entraînent: & vous avoüerez que cét amour de la retraite, ſi conforme à l'eſprit de l'Evangile, doit tenir une des premieres places dans l'Eloge de nôtre Princeſſe.

C'étoit-là, qu'apliquée à des lectures ſerieuſes, ou à des reflexions Chrétiennes,

nes, ou à des exercices pieux, ou à des devoirs domeſtiques; elle y conſacroit à l'unique neceſſaire tous ces momens que la mediſance, l'oiſiveté, le luxe, & les autres paſſions qui regnent dans les cœurs, font ſervir à de ſi criminels uſages; c'étoit-là, qu'environnée des jeunes Princes ſes delices & ſa gloire, elle les inſtruiſoit à lever au Ciel leurs mains pures, diſtinées à porter le Sceptre, ou à le défendre; que joignant des careſſes affectueuſes avec de ſalutaires inſtructions, elle leur faiſoit ſucer, pour ainſi dire, le lait de la Religion avec celui de la Nature; qu'elle conſacroit en quelque ſorte les premiers dénouëmens de leurs langues, par des paroles Chrétiennes; & que verſant dans leurs ames tendres, les principes d'une éducation pieuſe & roiale, elle leur aſſuroit le plus prétieux heritage que des enfans puiſſent recevoir d'une mere.

Je ne ſçai, MESSIEURS, ſi vous avez remarqué dans le beau portrait, que le S. Eſprit nous a fait de la Femme forte, un trait ſingulier qui renferme une grande inſtruction: il dit, *qu'elle s'eſt ſervie de ſes mains pour operer de grandes choſes.* Vous atendez peut-étre aprés cela, qu'il la repre[illegible] à la tête des armées, défaiſant les ennemis de Dieu, comme une Débora, tranchant la tête d'Holofernes

comme une Judith. Mais au contraire, immediatement aprés ces paroles, il ajoûte : *Ses doigts ont pris le fuſeau*, pour nous aprendre ſans doute, que les femmes les plus dignes de loüanges, ſont celles qui ſçavent mieux ſe renfermer dans les bornes que la bien-ſéance leur preſcrit ; que les vertus modeſtes ſont les Heroïnes de leur ſexe, comme les vertus éclatantes ſont les Heros du nôtre : que l'aiguille ſied auſſi-bien dans la main d'une Princeſſe, que le glaive dans celle des Conquerans ; & qu'il y a d'autant plus de gloire à s'aquiter exactement de ces devoirs obſcurs, que le cœur n'y trouvant point ce charme ſecret, qui adoucit les emplois éclatans, n'eſt ſoûtenu que par les motifs ſolides & Chrétiens qui l'animent.

MARIE DE BAVIERE fut une Héroïne de ce caractere declarant la guerre aux vices, établiſſant l'ordre dans ſon Palais, inſtruiſant par ſes diſcours, édifiant par ſes actions, toûjours ocupée à faire entrer dans *le tiſſu de cette robe miſterieuſe dont la fille du Roi doit être révetuë*, cette agreable varieté des vertus civiles, Chrétiennes & morales, qu'elle a ſçû réünir enſemble. Elle paroiſſoit à la Cour, pour me ſervir de cette riche comparaiſon du Saint Eſprit, comme une colonne d'or placée ſur une baſe d'argent,

joignant à la pureté d'une vie ſans tache, tout le prix d'un merite extraordinaire.

Voilà, Chrétiens, quelle fut MARIE DE BAVIERE dans la proſperité : quelles leçons pour ceux qui en abuſent ! pour ces hommes d'iniquité, qui, comme parle l'Ecriture, ſement les douleurs, & les moiſſonnent; qui s'étant ouverts une voie au ſouverain pouvoir, uſurpé par la trahiſon & par l'injuſtice, joüiſſent tranquillement du fruit de leurs perfidies, pendant qu'ils ſont en execration à tout le genre humain, & qui croïent n'avoir plus rien à redouter, parce qu'ils n'ont plus que le Ciel au deſſus de leurs têtes. Craignez, impies orgueilleux, que Dieu n'affermiſſe par vôtre chûte, ceux que vôtre élevation a ébranlez dans la foi; & que pour réparer les funeſtes impreſſions de vôtre proſperité ſcandaleuſe, il ne rende vôtre châtiment auſſi connu que vos atentats. Pardonnez ces Réflexions, Meſſieurs, à un Miniſtre de la Religion, qui gemit avec vous du ſcandale qu'elle ſouffre, lors qu'il s'efforce de vous édifier par les exemples d'une Princeſſe Chrétienne.

Comme la proſperité ne put la corrompre, l'adverſité ne la put vaincre ; dés l'entrée de ſa vie ſouffrante, je la vois triompher de la plus rigoureuſe épreuve

qui pouvoit ataquer cette grande ame; mais je fremis moi-même à l'aſpect des images affreuſes qui ſe preſentent à mon eſprit ; la diſcorde ſortie des Enfers, ſouflant les étincelles d'un embrazement general aux quatre coins de l'Europe : la Maieſté Roiale, & la Religion intereſſées dans les diſgraces d'un Prince qui ſacrifie l'une pour être fidele à l'autre : un Monarque pieux fuiant ſur les eaux avec ſa Famille deſolée, retracant à nos yeux
*1. Reg c. 16.* l'image du plus ſaint Roi d'Iſraël, lors que perſecuté par un fils rebelle, il paſſa le torrent de Cedron dans cét état déplorable où l'Ecriture nous le repreſente: le
*Apoc. c. 3.* ſigne de la bête, & le ſacré diadême unis enſemble ſur le front d'un homme qui atire les regards de l'Univers, étonné ſur ſon impieté triomphante & couronnée: le glaive de la diviſion qui ſepare le pere d'avec les enfans, le frere d'avec la ſœur; Quelle épreuve pour nôtre Princeſſe ! Je ne vous dirai point, que *cette fidelle Rachel ſuivit toûiours le parti de Jacob dans les demêlez qu'il eut avec Laban; quelle mit ſous ſes pieds les Dieux domeſtiques, reverez dans la maiſon paternelle* ; Que la gloire de ſon nom & l'honneur de ſon ſang, cederent à la force d'un lien plus ſacré pour elle que tous les autres. Penſez ſeulement à quelles erreurs les peuples ſont ſujets; quand ils veulent percer

les voiles qui leur cachent les miſteres ſecrets des Familles Roiales. Vous plaindrez une Princeſſe ſage, qui dans une conjoncture delicate, eſt en proie à l'injuſtice des jugemens; & qui avec l'effort que lui coûtent des ſacrifices douloureux, a ſouvent le déplaiſir de s'en voir ravir la gloire & le merite par la malignité des hommes. Mais une fournaiſe de nouvelles tribulations s'alume pour purifier cét or.

Vierges du Seigneur, compagnes ſacrées de l'Agneau, qui l'avez ſuivi juſqu'aux pieds de la Croix, pour vous immoler avec lui ſous le glaive de la mortification religieuſe, dont vous êtes les victimes, voici des exemples particuliers qui vous regardent: vous alez voir dans un même diſcours ces deux tableaux opoſez du monde, qui en repreſeutent toutes les viciſſitudes: d'un côté les pompes, les grandeurs, les Diadême, & les Couronnes: de l'autre, les langueurs, les infirmitez, le deüil, la deſolation, & la mort. Là, l'épouſe d'un des plus grands Princes du monde, dans les plus beaux jours d'une vie, qui ne promet qu'une ſuite d'honneurs au comble des proſperitez humaines, environnée des jeunes Princes ſes enfans, aimée de ſon Epoux, honorée dans ſa Famille, reverée des peuples: ici cette même Princeſſe ataquée

d'une maladie extraordinaire dans ſon genre, violente dans ſes redoublemens, opiniâtre dans ſa longueur, humiliante dans ſes circonſtances, funeſte dans ſes ſuites, mortelle dans ſa fin ; & quand vous l'en verrez triompher avec une conſtance héroïque, vous ne ſçaurez ce que l'on doit eſtimer davantage, ou du lis de la Virginité, conſervée parmi les épines des Cloîtres ; ou de la palme du martire, remportée ſur les échaffauts ; ou de la couronne de la patience Chrétienne, meritée par tant de ſouffrances.

O Monde! qui ne reconnoîtra le néant de tes felicitez, à la vûë d'une Princeſſe, qui dans ſes plus belles années, perd de jour en jour avec la joie & la ſanté, ces biens pretieux, ſans leſquels toutes les douceurs des Cours & des Diademes ſont inſipides ; qui porte pendant plus de deux années une mort lente & ſenſible dans le ſein, qui la devore & qui la conſume au milieu des remedes : *qui voit ſa vie comme un filet prêt à ſe rompre* ; qui a toûjours devant les yeux l'ange de la mort, le bras levé ſur ſa tête humiliée, dans l'atente du dernier coup où elle ſe prepare : ce triſte objet preſent à ſon imagination, répand des couleurs ſombres & funebres ſur tout ce que la Cour a de plus agréable : elle s'enſevelit de plus en plus

dans une longue & triſte retraite, pour s'y preparer ſerieuſement au jour terrible du Seigneur, dont elle preſſent les inevitables aproches.

Helas, MESSIEURS, nous remarquions avec douleur ; le vuide que ſon abſence laiſſoit dans les Fêtes publiques, à qui elle donnoit tant d'ornement, pendant que proſternée aux pieds de la Croix, elle offroit au Dieu des ſouffrances, cette douloureuſe portion de ſon calice qu'il lui preſentoit à boire ; que repaſſant dans l'amertume de ſon ame, les jours de ſa joie ſi promtement évanoüis, elle expioit ces taches, dont la vie des Grands n'eſt preſque jamais exempte, avec le ſacrifice d'un cœur contrit & humilié ; & qu'à l'aſpect de ce tombeau, qui lui ſembloit s'ouvrir à chaque inſtant pour recevoir ſes triſtes dépoüilles, elle méditoit la vanité de ces plaiſirs trompeurs où elle étoit deſirée ; ſa peine n'étoit pas alors d'y renoncer, mais d'en troubler en quelque maniere l'ordre & la douceur par ſon abſence : Jamais Princeſſe ne fut mieux inſtruite des bienſéances de ſon rang, & ne les ſçut obſerver avec plus de grace & d'exactitude, pendant qu'elle en eut la liberté ; Mais alors arrêtée par des raiſons inconnuës, qu'elle a declarées en mourant, elle ſouffroit avec bien plus de repugnance ce qui bleſſoit en quelque

ſorte la regularité de ſa conduite, que l'infirmité qui en étoit la cauſe. Jugez-en, MESSIEURS, puis qu'elle s'en eſt juſtifiée dans ſes derniers momens, & que la delicateſſe de ſa vertu n'a pû laiſſer ſoupçonner au Roi, ni au Prince ſon Epoux, qu'elle eût été capable de manquer d'une complaiſance qui faiſoit toute la douceur de ſa vie.

Quels grands exemples les bornes étroites de cét Eloge raviſſent-elles à nôtre inſtruction & à ſa gloire ? quelle veneration vous laiſſerois-je pour nôtre Héroïne ſouffrante, ſi je pouvois vous la repreſenter dans les differens états d'une maladie, dont la longueur a plus ſouvent fatigué la charité compatiſſante de ceux qui tâchoient de remedier à ſes maux, que la patience de celle qui les voioit ſans remede ? Combien de ſentimens d'une pieté ſincere, combien de marque d'une reſignation veritable, combien de paroles pleines d'une édification touchante ? la preſſe-t'on de joindre ſon intention avec les vœux que l'on fait pour le retour de ſa ſanté: *Quelle intention puis-je avoir*, dit-elle, *ſi ce n'eſt que la volonté de Dieu s'accompliſſe* ? Lors qu'on lui donne quelque eſperance de gueriſon, elle ne ſouhaite point de vivre, mais ſeulement de ſouffrir pour expier ſes fautes, plus ſenſible aux infirmitez de l'ame qu'à celles du corps ; à me-

ſure qu'elle ſent affoiblir l'un, elle prend ſoin de fortifier l'autre par la vertu des Sacremens : des Confeſſions regulieres la purifient de trois en trois jours dans les eaux ameres de la penitence, & dans les ſources ſacrées du Sauveur, où elle ſe plonge ; elle cherche juſques dans les plus ſecrets replis de ſon cœur, ces mauvemens imperceptibles où le peché ſe cache pour en faire ſortir le venin, par l'humble avû qu'elle en fait aux pieds du Prêtre.

Cependant elle ſucombe ſous le poids des maux differens qui l'acablent, aprés avoir paſſé par cette ſuite de foibles ſoulagemens & de redoublemens ſoudains, qui donnent & qui ôtent l'eſperance de la gueriſon dans les longues maladies : elle ſe trouve reduite à ce triſte état, où tous les remedes eſſaiez en vain, n'en laiſſent plus d'autre que la patience : la fraîcheur de ſa jeuneſſe éteinte : la lumiere des ſes yeux défaillante, tout ce fard que la Nature répand ſur le limon des corps qu'elle paîtrit avec le plus de delicateſſe, entierement effacé, ne laiſſent plus voir que l'ombre de nôtre Princeſſe : la mort ſe peint elle-même ſur ſon corps pâle, languiſſant, & deſſeché ; & il ne reſte plus ſur ſes lévres ternies, qu'un foible ſoufle qui anime ce pitoiable reſte de tant de graces éclipſées. O triſte deſ-

tinée de l'homme né d'une femme ; rempli d'infirmitez & de miſeres, & qui du ſein de ſa mere n'a qu'un pas à faire pour tomber dans le ſepulchre ! Helas ! Seigneur, pourquoi lui avez-vous donné des paſſions ſi contraires à vos loix ? Pourquoi déploiez-vous toute vôtre puiſſance contre cette feüille legere, le joüet des mouvemens infinis qui l'agitent ? d'où vient que vous examinez en ſevere Cenſeur, tous les ſentiers où il marche & que vous écrivez dans l'amertume de vôtre vengeance, les arrêts irrevocables de ſa perte, ſi vous l'avez créé comme un vaſe d'oprobre, que vous voulez briſer dans vôtre colere ? Pourquoi, Seigneur, avez-vous répandu ſur ſa chair ce ſouffle immortel, qui doit éterniſer ſes malheurs avec ſa vie ? Que ne l'exterminez-vous lors qu'il n'eſt encore qu'une maſſe informe & confuſe, dans les flancs de celle qui l'enfante ? Pourquoi lui laiſſez-vous voir la lumiere qu'il doit ſoüiller par ſes crimes ? Que n'effacez vous du nombre des jours celui qui commence la trame infortunée des ſiens ? Que ne couvrez-vous des ombres d'une éternelle nuit le malheureux inſtant de ſa nativité ?

Souffrez, Chrétiens, que je mêle dans cét Eloge, ces gemiſſemens funebres dont l'Egliſe fait retentir les Temples,

pour apaiſer la colere du ſouverain Juge des vivans & des morts ; ces lugubres & lamentables voix , qui ſemblent porter avec elle toute l'horreur des ſepulchres & des cadavres , ſont à peine aſſez triſtes pour une Princeſſe , qui a gemi ſous les foibleſſes de l'humanité , dont elle a fait une ſi douloureuſe épreuve. Arrêtons-nous donc ſur ce grand objet , & conſiderons nôtre Héroïne dans un état , qui nous découvre toute la ſolidité de ſa vertu , comme toute la fragilité de ſa gloire. Entrons en eſprit dans ces Palais ſuperbes, ſous ces lambris dorez , foibles & impuiſſans aziles des Rois , où la mort les va chercher juſques ſous le daix & ſous la pourpre , nous y verrons une Princeſſe mourante , qui joignant ſes derniers ſoûpirs avec le ſon de ma triſte voix , nous inſtruira par l'épreuve de l'humiliante neceſſité qu'elle ſubit , par le tableau du Monde aneanti , qu'elle étale tout entier à nos yeux, par l'union de toutes les choſes qui peuvent rendre la memoire d'une mort venerable.

Le S. Eſprit dit , que le juſte ſurpris par la mort , ſe trouvera dans le rafraichiſſement ; & que la femme vertueuſe ſe rèjoüira dans le dernier jour. Madame LA DAUPHINE aiant connu dés le commencement de ſa maladie , qu'elle ſeroit mortelle , ne s'étonna point de voir

arriver ce qu'elle avoit prévû : aprés une ſuite de ces morts redoublées, & de ces diminutions ſenſibles de vie qui emportoient à chaque inſtant une partie d'elle-même, elle ſe conſola de voir aprocher le dernier coup qui devoit conſommer ce long martire : munie de ces graces puiſſantes, que le vainqueur de la mort nous a meritées par ſon agonie douloureuſe, elle ſurmonta les horreurs de ce dernier combat, avec une conſtance où la fermeté de ſon ame eut moins de part que la force de la Religion; elle demeura ferme & inébranlable comme parle S. Ciprien, ſous la ruine univerſelle de cét amas de gloire & de puiſſance aſſemblée ſur ſa tête ; ce fut alors qu'elle nous parut veritablement au deſſus des Sceptres & des Couronnes par un genereux détachement : & cette lumiere ne jetta jamais plus d'éclat, que dans le moment où elle fut prête à s'éteindre.

Ce ne fut point une de ces conſtances ménagées, qu'affectent quelquefois les Grands du ſiecle, pour ſoûtenir juſqu'au bout ce fantôme d'élevation dont ils s'e forcent d'ébloüir les autres hommes, tout fut ſimple & naturel dans nôtre Princeſſe ; à la verité, les terreurs de la mort la ſaiſirent, les tendreſſes de ſon cœur maternel parurent, la rupture d'un lieu tendre & ſacré lui fut douloureuſe,

la nature ſe fit ſentir, mais la grace fut la plus forte, & le nombre des victimes qu'il lui falut immoler, ne ſervit qu'à rendre ſon Sacrifice plus agreable.

Que n'ai-je le ſecret de vous faire voir dans une vive image de l'eloquence Chrétienne tous les devoirs de la Religion, de l'aliance, de la nature, dont l'acompliſſement a partagé les dernieres heures de nôtre Princeſſe: mais vous rapellez les triſtes Adieux de l'Epoux & de l'Epouſe, *qu'un glaive de douleur perce en les ſeparant*; La ſage diſpenſation qu'elle fait des gages prétieux de ſon eſtime & de ſon affection; le fond deſtiné pour les pompes & pour les plaiſirs, conſervé pour ſervir aux plus parfaits uſages de la charité & de la reconnoiſſance? des entrevûës édifiantes, recherchées dans un eſprit d'obéïſſance aux maximes les plus pures de l'Evangile: un Monarque attendri, qui par des larmes, honorables mêmes aux Heros dans ces rencontres, répond au pardon genereux qu'elle lui demande: *Toutes ſes entrailles émûës* à la vûë des Princes ſes enfans, qu'elle embraſſe pour la derniere fois, & qu'elle benit avec une tendreſſe religieuſe & maternelle, en nommant le dernier, *l'enfant de ſa douleur*, les belles & touchantes paroles qu'elle adreſſe à ce Fils, que l'excellence de ſon naturel, cultivé

par des hommes ſi dignes du choix qui leur a confié ce depôt prétieux, rend capable des plus grandes leçons : *Voiez*, dit-elle, *mes Enfans, l'état où Dieu m'a miſe, & que cela vous porte à le ſervir & à le craindre : Rendez AU ROI & à MONSEIGNEUR l'obéiſſance que vous leur devez : ſouvenez vous du ſang dont vous êtes ſortis, & ne faites rien qui en ſoit indigne.*

Paroles de Madame la Dauphine.

O Paroles dignes d'une Mere de Saint Loüis ! Puiſſiez-vous demeurer éternellement gravées dans l'ame de ce jeune Prince, & faire paſſer juſqu'à la derniere poſterité les vertus du Fils, & les derniers ſentimens de la Mere.

A ces triſtes devoirs ſuccedent des actes Chrétiens : Sacré Pontife, dont les lévres gardent en dépôt le treſor de la verité, nous nous repoſons ſur les témoignages que vous avez rendus ; vous avez trouvé dans cette grande ame un fond de pieté, capable de répondre aux plus purs ſentimens de Religion dont vous êtes rempli ; vous l'avez vûë puiſer dans ces fontaines de vie que vous lui avez ouvertes, les eaux ſalutaires où les dernieres ardeurs de la cupidité ſe ſont éteintes : vous l'avez vûë ſe purifier dans le ſang de l'Agneau pour la derniere fois, par une humble confeſſion de ſes fautes, & faire entrer ſes douleurs preſentes & paſſées, dans le Sa-

crifice qui a conſommé ſa penitence; vous l'avez vûë pleine d'une confiance mélée de crainte, recevoir ce Pain de vie avec lequel l'Ame Chrétienne finit le grand voiage de la terre au Ciel, & qui demeure dans nos corps reduits en cendre, comme un germe d'immortalité, qui leur aſſure la reſurrection : vous l'avez vûë preſenter ſon corps à l'effuſion de cette huile ſacrée, qui adoucit les rigueurs d'une ſéparation toûjours violente; & qui fortifiant les Athletes de JESUS-CHRIT dans cette agonie mortelle, les fait triompher des puiſſances ennemies qui redoublent leurs ataques; vous avez vû ſa grande Ame ſur ſes lévres, ſe coller avec elles aux Plaies de ſon Redempteur, & chercher dans les ouvertures de cette pierre miſterieuſe, un azile contre le Lion rugiſſant, qui tournoit autour d'elle pour en faire ſa proie; vous l'avez vûë ménager autant qu'elle a pû, ce tems prétieux, aprés lequel il n'y a plus de merite, & faire ſervir les connoiſſances vives qu'elle a toûjours conſervée à multiplier les actes de ſa Foi, de ſa Charité, & de ſon Eſperance. Enfin, vous avez vû paroître ſur cette Princeſſe mourante, toutes les marques de la perſeverance finale, & de cette derniere victoire de la grace ſur le peché, par laquelle la mort & la corruption ſont entierement conſommées.

Elle expire : *O vous qui paſſez* par la voie qui doit aboutir au même terme! *conſiderez & voiez. O Fille de Jeruſalem, à qui vous comparerai-je* dans l'état deplorable où la mort vous a réduite? Ne vous ſemble-t'il pas voir, MESSIEURS, une fleur deſſechée & fletrie, dont les feüilles ſont tombées aux pieds de la tige; & qui dépouillée de la riche parure dont elle étoit révétuë, n'offre plus à nos yeux que les bois épineux & noirci, que la nature avoit pris ſoin d'orner avec tant d'artifice. Mais admirons-là ſans la plaindre. A la verité, la vie de nôtre Princeſſe n'eſt point remplie de ces évenemens celebres, que l'on cherche dans l'Hiſtoire des Femmes illuſtres ni diſtinguée par ces traits éclatans, avec leſquels Dieu a marqué ces Heroines celebres, qu'il a choiſi quelquefois pour en faire les inſtrumens des deſſeins éternels de ſa Providence ; l'on n'y voit point les Etats affermis ſur le penchant de leur ruïne, dans des minoritez perilleuſes ; ni tout le poids du Gouvernement ſoûtenu dans le cours de ces Regences heureuſes, qui balancent la gloire des plus beaux Regnes. La courte durée de ſa vie, & le bonheur de la France n'ont pas permis qu'elle ſe trouvât dans ces conjonctures neceſſaires pour faire éclater les grandes qualitez, dont le Ciel l'avoit enrichie : mais outre que les com-

mencemens de nôtre Princeſſe nous faiſoient tout eſperer de la grandeur de ſon ame, à qui rine n'a manqué que les ocaſions de ſe montrer toute entiere; ſa conſtance dans ſa maladie & dans ſa mort ben conſideré, ſeroit ſuffiſante pour donner de l'éclat aux vies les plus obſcures, & pour la faire mettre au rang des Princeſſes veritablement grandes devant Dieu, & devant les hommes.

Qu'ajoûterai-je à ce diſcours, Epouſes de J. C. dont la vie eſt cachée avec la ſienne, & qui portez les dépoüilles du monde que vous avez vaincu, ſur le voile ſacré qui vous a fait mourir à ſes pompes; vous reconnoiſſez combien les Diadêmes de la terre ſont peu de choſe en comparaiſon de cette Couronne incorruptible, que le juſte Juge vous prepare. Le grand exemple que je viens de vous mettre devant les yeux, n'étoit pas neceſſaire pour vous découvrir le néant du monde, que vous meditez ſi ſouvent dans ce Temple auguſte, qui offre de toutes parts à vos yeux les monumens de ces Rois & de ces Reines, dont la majeſté ſe trouve reduite depuis tant d'années, aux figures inſenſibles qui les repreſentent: ces caracteres que le tems a preſque effacez ſur les Tombeaux, vous diſent bien plus clairement qu'ils ne ſont plus, qu'ils ne rapellent ce qu'ils ont

été ; ces Princeſſes vertueuſes qui ſe derobant au tumulte des grandeurs, viennent vous animer par leur exemple, & s'édifier par le vôtre, vous font bien voir que tous les plaiſirs des Cours n'égalent pas la douceur de vôtre ſainte & religieuſe retraite.

Pour nous, Chrêtiens, tirons tout le fruit de cette grande leçon que Dieu vient de faire au monde, en lui raviſſant une ſi grande Princeſſe. Elle a reçû des années entieres pour ſe preparer à la mort. Atendons-nous que le jour du Seigneur qui eſt proche, nous ſurprenne ? Et que, pour me ſervir de cette expreſſion figurée du S. Eſprit, *la cruche briſée ſur la fontaine*, ne nous laiſſe plus de vaſe pour recueillir les eaux de la Piſcine, quand nous voudrons nous y laver par la Penitence ? Si vos cœurs touchez de ce grand exemple, ne vous parlent pas avec aſſez d'efficace, écoutez un grand Monarque, qui montrant à ſa Famille & à ſa Cour, nôtre Princeſſe mourante, dit avec un cœur penetré de religion & de douleur : *Voilà où ſe reduit toute la grandeur humaine.*

Ne vous ſemble-t-il pas que Dieu ſe plaiſe à prendre des Rois pour ſes Predicateurs, quand il veut inſtruire les hommes ſur la vanité des choſes humaines, & que pour en rendre l'avû plus ſolemnel,

il ait voulu le mettre dans la bouche de deux Princes, ſur leſquels il a raſſemblé plus de gloire, de puiſſance, de bonheur, & de majeſté, que ſur tous les autres. Voilà donc où ſe reduira tout ce que le monde enchanteur a de plus propre pour nous ſeduire : laiſſez-vous tranſporter par l'eſprit du menſonge ſur le pinacle du Temple, contemplez-y tous les Roiaumes de la terre avec ce qu'ils ont de felicité, prêtez l'oreille à l'ambition la plus aveugle, qui vous dit : Je te donnerai tout cela ſi tu veux courber le genouil devant mon idole. *Luc. c. 4.*
Pour repouſſer cette dangereuſe tentation, ſouvenez-vous de ces paroles & du Tombeau : Là ſe reduira tout ce qui s'offre de plus grand à mon eſprit, l'éclat des Diadêmes, le gouvernement des Etats, le gain des Batailles, la nobleſſe des Familles l'antiquité des noms, la ſomptuoſité des édifices, la pompe des feſtins, l'aplaudiſſement des peuples, les ornemens du diſcours, les charmes de la beauté, les avantages de l'eſprit, la douceur des plaiſirs la gloire des Sciences, l'excellence des Arts ; en un mot, toutes les vanitez qui ſont ſous le Soleil, voilà leur terme inevitable. J'entre dans la voie univerſelle de la terre, dit un Roi mourant : voie en effet univerſelle, puis que tous les hommes, aprés avoir ſuivi des routes differentes pendant leur vie, ſe rendent neceſſaire-

ment à ce paſſage commun qui ſes égale tous. Là ſe confondent les rangs, les titres, les dignitez. Aprés cet embraſement univerſel on ne diſtingue plus les cendres de la colomne de cédre, d'avec celles du ſarment inutile. Les fleuves qui coulent avec le plus de bruit & de majeſté, ſe perdent dans cét abîme, comment les ruiſſeaux obſcurs & ſans nom y ſeront-ils remarquez. La memoire des Princes des nations s'enſevelira dans l'oubli, que ſera-ce de ceux qui meurent auſſi inconnus que s'ils n'avoient pas vécu ? Que deviendra cette legere portion des vanitez humaines qui nous eſt tombée en partage, qui n'eſt qu'un néant en comparaiſon de ces grandeurs ſouveraines qui ne ſont qu'un néant elles-mêmes. Formons donc aujourd'hui le deſſein de ne plus courir aprés une ombre de felicité qui s'enfuit devant nous; de ne plus bâtir ſur le ſable des maiſons de bouë; que les vents impetueux, & que les torrens débordez renverſent: de ne plus theſauriſer ſur la terre, où la roüille conſume, où les voleurs enlevent: de ne plus nous repoſer ſur ces foibles roſeaux, qui en ſe briſant, bleſſent la main qui s'y apuie; de regarder toutes les creatures comme des vêtemens qui s'uſent, comme des toiles d'araignée qui ſe diſſipent, & de nous atacher à cét Etre permanent, qui ſubſiſte aux ſiecles des ſiecles. *Amen.*

# ORAISON FUNEBRE

DE

TRES-HAUT ET TRES-PUISSANT SEIGNEUR,

MESSIRE

CHARLES DE Ste MAURE,

DUC DE MONTAUSIER

PAIR DE FRANCE.

*Prononcée dans l'Egliſe de Ste Croix de la Cité, le 23. Aouſt 1690.*

Par M. l'Abé JULLARD du JARRY.

# ORAISON FUNEBRE
## DE MESSIRE
# CHARLES DE Ste MAURE,
## DUC DE MONTAUSIER,
### Pair de France.

Non enim dignum eſt, inquit, fingere, ut multi adoleſcentium..... propter meam ſimulationem decipiantur, & per hoc maculam & execrationem ſenecturi meæ conquiram. 2. *Machab.* cap. 6.

*Il ne ſeroit pat digne de nous, de feindre, dit-il, ni de laiſſer un exemple pernicieux aux jeunes gens ; les ſeduiſant par une láche diſſimulation, & laiſſant une tache inéfaçable imprimée ſur ma vieilleſſe.* 2. Liv. des Machab. chap. 6.

C'Est la réponſe genereuſe, que fit le chef d'une famille illuſtre en Iſraël, à ceux qui touchez en ſa faveur d'une indigne compaſſion, le preſſoient de flechir un tiran inhumain par une condeſcendance criminelle. Ce vieillard venerable preferant, dit l'Ecri-

ture, une mort glorieuſe aux triſtes reſtes d'une vie deshonorée, aima mieux laiſſer une exemple éternel d'une fidelité inviolables à la loi de ſes peres, que d'éviter un ſuplice cruel, & la deſtruction de ſa famille entiere, par une feinte plus odieuſe à ſes yeux, que la deſolation de ſa patrie.

Le caractere ſi connu du grand Homme, dont nous pleurons la perte, m'a paru vivement marqué dans ces paroles. A la verité nous ne l'avons pas admiré dans la perilleuſe conjoncture où le ſaint Eſprit nous repreſente le Heros auquel je le compare : mais la Cour qui fut ſon ſejour ordinaire, n'eſt-elle pas ſouvent un de ces lieux où le prince des tenebres exerçant ſur les ames une odieuſe tirannie, y retrace aux yeux de la foi, l'image de Jeruſalem détruite. C'eſt là, que les Temples ſacrez de JESUS-CHRIST ſont livrez aux reptiles & aux animaux immondes, figures des vices & des paſſions qui les ocupent; que la fumée d'un encens ſacrilege s'éleve parmi le ſang des innocens, &des foibles immolez par l'injuſtice, par la calomine & par la violence, que les jeunes & les vieillards le dos tourné contre l'autel, paroiſſent le genoüil courbé devant l'idole de la fortune qu'ils adorent enſemble; que *les enfans de Baal, c'eſt à dire ſans joug* violant impu

impunément les Loix ſaintes de la Religion, offrent de toutes parts les exemples d'une apoſtaſie ſcandaleuſe ; que la force des mauvaiſes coûtumes établies exige du moins que l'on feigne de porter ſur les levres, & ſur la langue, les maximes corrompuës que l'on deteſte dans l'ame ; & contraint ſouvent la main de preſenter des hommages que le cœur refuſe.

C'eſt dans cét endroit où nôtre Heros a triomphé pendant une longue vie, de cette perſecution ſpirituelle, où ceux qui reſiſteroient peut-étre aux ataques du lion furieux, cedent quelquefois aux careſſes du ſerpent flateur, & où le charme des paſſions douces & agreables eſt plus à craindre pour les belles ames, que le plus affreux apareil des ſuplices. Ce grand Homme à fait revivre la noble ſimplicité de nos Peres, dans un ſiecle où à peine en paroiſſoit-il aucune trace. Deux Cours differentes, dont il fut l'ornement, l'ont vû toûjours le même ſur le teatre le plus éclatant des infidelitez, & des revolutions humaines. Combien de fois s'eſt-il trouvé dans de perilleuſe conjonctures, où il s'eſt vû preſſé d'un côté par le tiran imperieux de l'uſage ; de l'autre ſolicité pa une molle complaiſance, de ſe permettre une tranſ greſſion du moins aparente de la Loi, inflexible du devoir qu'il s'étoit preſcrit. Mais faiſant refle-

2. *Maccab.* 6. 6.

xion, comme un autre Eléaſar, ſur la gloire de ſa Nobleſſe, & de ſon grand âge ; ſur les funeſtes impreſſions que les fautes d'un homme de ſon rang & de ſon poids, laiſſent dans les eſprits, il a mieux aimé porter dans le tombeau l'éclat d'une reputation ſans tache, que donner aux Courtiſans l'éxemple d'une diſſimulation criminelle, *non enim ætati noſtræ dignum eſt fingere.*

Ne penſez pas, MESSIEURS, que la reſſemblance de ces deux Heros ſe reduiſe toute à cette noble ſimplicité de cœur ennemie de tout déguiſement. Je trouve dans le reſte de leur vie des raports glorieux, qui peuvẽt fonder un juſte paralelle ; l'un depuis ſon enfance, juſqu'à une vieilleſſe àvancée, s'étoit rendu recommandable par une conduite ſans reproche ; l'autre dans toutes les ſituations differentes où l'on peut ſe repreſenter un Courtiſan, honoré des plus importantes Charges de l'Etat, n'a pas fait une ſeule demarche hors de cette voie étroite, que la plus exacte probité trace à ceux qui la veulent ſuivre. Le premier ſe faiſoit conſiderer par la dignité d'un exterieur tout ouvert de cet éclat, qui acompagne la vieilleſſe des grands hommes. Le ſecond découvroit ſur ſon front, parmi des rides venerables, je ne ſçai quoi de noble & d'auſtere, qui ſembloit offrir aux premiers

*Iblid.*

regards, toute l'integrité d'une Ame que rien n'étoit capable de corrompre. L'Iſraëlite, fidelle obſervateur des ceremonies anciennes aima mieux abandonner ſa tête aux fers des bourreaux, que de flétrir ſon Nom par le violement exterieur de la Loi. Le Chrétien s'étant purifié dans les ſouffrances d'un long martire, vient de donner à tous les Chrétiens l'exemple de bien mourir, aprés avoir apris aux Courtiſans la maniere de bien vivre.

Mais ne crains-je point d'offenſer par de loüanges exceſſives, la modeſtie d'un homme qui les recevoit avec autant de repugnance, qu'ils les diſpenſoit avec meſure. Il me ſemble qu'il me ferme encore la bouche par cette majeſtueuſe ſeverité, devant qui la flaterie n'oſoit paroître. *Si l'enfant, même d'un jour n'eſt pas exempt de tache*; comment ſeront entierement purs ceux qui ont vieilli ſous le poids de la nature corrompuë? *& qui pendant pluſieurs années ont habité des maiſons de bouë?* Avoüons-le, MESSIEURS, quelque irreprochable que nous ait paru la Vie du ſage Chrétien que nous loüons, il ne ſe peut faire qu'il n'ait ſucombé quelquefois dans les aſſauts de cette guerre inteſtine & continuelle que l'homme ſouffre ſur la terre; la ſincerité qui fut ſon caractere, ne l'abandonna pas dans l'humble avu qu'il fit en mourant, *des*

*ignorances de ſa jeuneſſe* ; & je craindrois de renverſer l'édifice de ſes vertus ſi j'en ôtois le fondement de cette humilité profonde, avec laquelle il a confeſſé, qu'il étoit coupable. Mais puiſque, ſans nous ſcandaliſer par des fautes connuës, il nous a édifié par une penitence publique; ſouffrez, Seigneur, que cette grande Ame delivrée des liens qui l'atachoient à ſon corps mortel, vous offre par ma bouche, un ſacrifice de loüange, en reconnoiſſance des dons precieux dont vous l'aviez enrichie : Que la foible voix d'un Orateur Chrétien, aujourd'hui l'organe des Sciences deſolées, qui pleurent un Protecteur illuſtre, ſe joigne au zele pieux & reconnoiſſant d'un digne Miniſtre, qui rend ce devoir funebre à la memoire de ſon genereux Bienfacteur. Et regardez l'hommage que nous rendons à ſon merite devant vos Autels, non comme un trophée que nous érigeons à nôtre vanité; mais comme un tribut que nous devons à vôtre miſericorde.

*M. l'Abbé Danet Curé de Sainte Croix.*

Pour nous preſcrire des bornes dans cette ample matiere de loüanges, conſiderons les Services que M. DE MONTAUSIER à rendus à l'Etat : la protection qu'il a donnée au merite : les exemples qu'il a laiſſez aux Courtiſans : mais ajoûtons que ſes Vertus n'ont point été falſifiées par ce mélange de foibleſſe, qui cor-

rompt ſouvent les actions humaines dans leur principe ; que la ſource étoit encore plus pure que les ruiſſeaux ; que le ſujet fidelle, le zelé Protecteur, le Courtiſan parfait, étoient apuiez ſur l'homme droit & ſimple. Et pour reduire tout cét Eloge aux paroles qui le commencent, il n'a pas crû qu'il lui fut permis de feindre, ni de donner au monde l'exemple d'une lâche diſſimulation : mais mourant ſans tache, comme il avoit vécu, il a laiſſé ſa mémoire en veneration à tout le peuple. Faites, Seigneur que je faſſe ſentir à ceux qui m'écoutent, toute l'efficace d'un grand éxemple, en expoſant à leurs yeux un tableau fidele DE TRES-HAUT & TRES-PUISSANT SEIGNEUR MESSIRE CHARLES DE SAINTE-MAURE, DUC DE MONTAUSIER, PAIR DE FRANCE, GOUVERNEUR DE NORMANDIE, CHEVALIER DES ORDRES DU ROI, CI-DEVANT GOUVERNEUR DE MONSEIGNEUR LE DAUPHIN.

*Loüons les hommes celebres*, dit l'Eccleſiaſtique ; *que les peuples publient leur ſageſſe, & que l'Egliſe annonce leur loüange*. En effet, comme le fruit que nous tirons des belles Vies ne s'étend qu'autant qu'elles ſont connuës, il eſt auſſi important pour l'utilité des fidéles,

que pour la gloire des grands Hommes, qu'ils ſoient loüez aprés leur mort ; afin que la bonne odeur de leurs Vertus, qui s'évanoüiroit avec leur memoire, recueillie dans leurs Eloges, s'y conſerve pour l'édification de ceux qui les écoutent, & qui les liſent.

La gloire du Heros que nous loüions, commença par ce premier éclat de Nobleſſe, dont ſa naiſſance fut honorée, & ſans lequel toute une vie ne ſçauroit être illuſtre. C'eſt en vain que l'on s'efforce de diminuer le prix de cet heureux privilege. Il y a des familles fecondes en grands hommes, qui ſont comme la portion choiſie du genre humain, & que Dieu diſtingue par une ſucceſſion de gloire, qui paſſe de ſiecle en ſiecle, juſques au tems où la Providence a marqué les bornes de cette benediction. Celle de Sainte-Maure fut de ce nombre : la Nobleſſe n'eſt preſque pas plus ancienne dans ce Roiaume, que dans cette Maiſon. Pluſieurs grands Hommes qui en ſont ſortis, ont honoré divers ſiecles, & la ſource de ce beau Sang, aprés avoir recueilli tout ce qu'elle trouva de grand & de vertueux dans ſa longue courſe, verſa toutes ſes richeſſes dans l'Ame de nôtre Heros.

*Le ſentier du juſte*, dit le Sage, *eſt une clarté naiſſante qui va toûjours en croiſ-*

*ſant, juſqu'à un jour parfait.* La vie de M. DE MONTAUSIER, qui ſe perfectionna juſqu'à la fin, fut belle dés ſes commencemens. Je pourrois vous faire voir dans ſes premieres années, ces traits remarquables, & ces genereuſes inclinations, qui preſagent les grands Hommes. Maiv comme ceux qui doivent parcourir en peu de momens toutes les beautez d'un Palais ſuperbe, ne s'arrétent qu'aux endroits les plus riches, je negli-ge de choſes, que l'on ſeroit ſoigneux de recueillir dans une moiſſon de gloire moins abondante; & je me hâte de vous faire voir les ſervices que nôtre Duc a rendus à l'Etat, dans les premieres occaſions que ſa valeur trouva de ſe ſignaler dans les ames.

A peine ſon courage boüillant atendit-il que ſes bras ſe fortifiaſſent, qu'il ſe fit admirer au fameux ſiege de Caſal. Depuis dans des retraites & des victoires fameuſes, il ſuivit de prés les traces d'un frere dont toute la France admira la valeur, & pleura la mort. Vous dirai-je, par quels coups hardis il ſe diſtingua dans une troupe de jeunes Concurrens, qui ne croioient pas meriter le nom de braves, s'ils n'étoient temeraires. Là perçant ſeul un eſcadron entier, il s'ouvre une voie perilleuſe, juſqu'à l'Etendart qu'il enleve; & dans la ſuite du combat, il redou-

*A la Bataille de Cerné.*

ble juſqu'à trois fois une action, dont une ſeule auroit ſuffi pour le couvrir de gloire. Ici il s'avance contre un guerrier ſuperbe, *qui oſe inſulter le camp d'Iſraël avec audace*; & le deſarmant, aprés avoir eſſuïé ſes coups, il retourne dans ſon rang au milieu d'un cri de joie & de victoire qui l'acompagne. Dans cet endroit il repand une émulation de gloire patmi des troupes épouvantées, qu'il ramene au combat; & l'impetuoſité de ſon courage l'emporte à ces heureuſes temeritez, que l'ardeur de l'âge, ou les beſoins de la guerre, juſtifient. Dans cette ocaſion il repare ces incidens malheureux, qui cauſent quelquefois des ordres mal entendus, ou confuſement donnez dans les mouvemens tumultueux des batailles, & laiſſant à des Chefs fameux toute la gloire des grands ſuccez, auſquels il avoit une part conſiderable, il merite leur amitié par ſa modeſtie, leurs loüanges par ſa valeur, & leur eſtime par ſa prudence.

*M. le Duc de Vveimar & le Maréchal de Guebriant.*

Son zele pour l'Etat ne ſe fit pas moins admirer en d'autres rencontres, peut-être plus perilleuſes pour une grande Ame. Mais pourrai-je, ſans bleſſer l'auſterité du ſtile évangelique, rapeller un endroit de ſa Vie, qui méle un peu de foibleſſe avec une des plus glorieuſes marques de fidelité, qu'un ſujet puiſſe dou-

ner à ſon Prince, avant que des nœuds ſacrez renfermaſſent dans les bornes d'une affection legitime, les premiers feux d'une âge où la voix des paſſions eſt ſouvent moins écoutée, que celle de la raiſon, *ſon cœur devient la proie de ſes yeux*, à la vuë d'une perſonne qui ne voioit que le Diadême audeſſus de ſon rang, & que la nature avoit encore plus richement partagée, que la naiſſance. Le merite de M. DE MONTAUSIER ne trouva pas une ame inſenſible, *& l'ame de David n'étoit pas collée plus étroitement avec celle de Jonathas*, que le cœur d'une jeune Princeſſe avec celui de nôtre Heros, lors qu'une revolution imprevuë enveloppant la fille dans le malheur du pere, fit une priſonniere d'Etat, de celle dont nôtre Duc étoit l'eſclave, dans une conjoncture qui ne lui permettoit pas de travailler à ſa délivrance, ſans ſe rendre coupable. L'on atend tout de ſon courage, ſoutenu par ſon credit auprés du Gouverneur ſon Oncle ? on ataque ſon cœur par tous les endroits ſenſibles ; on apelle l'ambition au ſecours de la tendreſſe ; on fait briller à ſes yeux l'éclat de la grandeur, & les charmes de la beauté ; Mais cette paſſion contre laquelle le devoir a ſi peu de force, ſe trouve la plus foible ; & cet écueil fameux où la vertu de tant de grands Hommes s'eſt bri-

ſée, ne fut que l'épreuve illuſtre de la ſienne.

Ces grandes actions publiées de toutes parts, furent les nobles conſolations que vous cherchâtes dans vôtre deüil, digne Mere de ce genereux Fils; lorſque dans un âge & avec des avantages que ſembloient devoir ouvrir vôtre cœur à de ſecondes eſperances, vous les enſevelîtes dans le tombeau de vôtre premier Epoux, & que couvrant ſous un voile funebre, comme ſous un nuage ſombre, tout l'éclat d'une beauté rare, vous vous ſevrâtes des plaiſirs & des pompes du ſiecle, pour travailler au retabliſſement de vôtre Maiſon, & à l'éducation de vôtre Famille. La ſeule douceur qui lui reſtoit dans la vie, étoit de voir ſes Enfans ſoumis & reſpectueux, qui revenoient à la fin de leurs campagnes, eſſuier avec des mains victorieuſes, les larmes que les hazards de la guerre, & les amertumes du veuvage, lui faiſoient répandre. Celui que nous loüons, le fils le plus reconnoiſſant qui fut jamais, reſſembloit à ce Romain, qui dans les plaiſirs d'une victoire fameuſe, prefera les careſſes & les embraſſemens de ſa Mere, à tous les honneurs d'un ſuperbe triomphe. Mais, ô Seigneur! vous détrempez de fiel toutes les joies humaines, l'aîné de ces jeunes Heros tombant ſous le glaive au milieu de ſa courſe,

ſe voit au rang de ces victimes honorables que la deſtinée des armes ſacrifie au bien des Etats, & à la gloire des Familles. *Les pleurs des ce Roi d'Iſraël ſur un fils percé de trois lances dans un jour de bataille*, ne ſont qu'une foible image de la deſolation où cette perte ſenſible laiſſa la plus tendre des Meres, & le plus affectionné des freres, Mais M. DE MONTAUSIER cherchant de glorieuſes diverſions à ſa douleur, donna bientôt à ſa Mere affligée, la conſolation de voir la gloire, & les vertus de ſes deux enfans réünies dans le ſeul qui lui reſtoit. Il reçut les juſtes recompenſes de ſes actions héroïques, dans les Charges de Maréchal de Camp, & de Lieutenant General, dont il fut honoré; dans les Gouvernemens de Colmar, & de la Haute Alſace, confiez à ſa conduite.

Cependant on peut dire que cette Province lui fut donnée moins à gouverner qu'à ſoumettre. Il en prit poſſeſſion, comme le peuple de Dieu de la Terre promiſe, le glaive à la main. Il ſe trouva reduit à la neceſſité qu'éprouvrent ces braves & zelez Iſraëlites, qui pour relever le Temple de Jeruſalem à la vuë des nations ennemies, étoient ſouvent obligez de combatre d'une main & d'édifier de l'autre; arroſant de ſes ſueurs & de ſon ſang ce champ ſterile qu'on lui laiſſoit

plûtôt à défricher, qu'une moiſſon prête à recueillir : il fit enfin d'une matiere penible à ſa valeur, le fruit paiſible de ſes travaux & de ſes victoires.

L'expoſerai-je à vos yeux, ſucombant ſous le nombre dans une journée malheureuſe qu'il s'efforça de prévenir par ſes conſeils, & ne comptant pour rien la perte de ſa liberté, dans une rencontre où il avoit voulu ſacrifier ſa vie. Vous le repreſenterai-je ſouffrant avec une conſtance heroïque, une priſon acompagnée de circonſtances plus rigoureuſes, que la captivité même, & tirant d'une diſgrace ſi genereuſement ſouteunë, ce nouvel éclat que les adverſitez illuſtres ajoûtent à la gloire des grands Hommes. Vous le ferai-je admirer, contribuant à tout ce qu'eut de glorieux pour la France, la celebre expedition de Dunkerque, & étonnant par ſon intrepidité, ce Prince fameux ſi connu par la ſienne. Le dernier degré des honneurs militaires l'atendoit à la fin de la campagne ſuivante : mais la Providence qui le reſervoit pour d'autres emplois, l'écarte heureuſement des hazards de la guerre, dans un tems où la perte de ſon ame auroit ſuivi celle de ſa vie. O Seigneur ! ſoiez éternellement beni, d'avoir *rompu le mur de diviſion*, qu'une ſecte malheureuſe *avoit élevé dans vôtre heritage*, &. tari les *ciſternes*

*corrompuës*, où tant de troupeaux égarez abandonnant *les ſources vives & pures de la verité*, alloient puiſer les eaux mortelles & bourbeuſes de l'erreur. M. DE MONTAUSIER avoit reçu de ſes Parens cét heritage funeſte, & la tache de l'hereſie s'étoit mêlé avec les avantages de ſa Naiſſance. *Il s'étoit comme enivré du vin d'aſſoupiſſement & de vertige que les faux Prophetes lui preſentoient à boire*, & l'opoſition naturelle qu'il avoit au changement, ne permettoit pas d'eſperer en ſa faveur *un heureux paſſage des tenebres à la lumiere.* Mais! *ô Seigneur! vous tenez les cœurs des hommes entre vos mains & comme des eaux que l'on détourne de leur cours naturel par des canaux ſecrets*, vous leur faites ſuivre les impreſſions de vôtre grace. Le voile ne ſe rompit pas neanmoins tout d'un coup ſur les yeux de cet aveugle. Comme il ſoupiroit alors pour un chaſte mariage, auquel ſon erreur étoit un obſtacle invincible, il aprehendi que l'amour propre ne cachât ſes vûës ſubtiles dans le deſſein d'un changement ſi favorables à ſes deſirs; & la droiture *de ce veritable Iſraëlite ſans déguiſement* devant Dieu comme devant les hommes, ſe fit un empéchement pour arrêter ſa converſion, d'une choſe, qui auroit été pour un autre un motif preſſant pour l'avancer.

Mais enfin, animant par des prieres ferventes les actes de ſa Foi qui chancelóit encore, diſant à Dieu : *Ie croi, Seigneur, aidez mon incredulité*, tous les nuages ſe diſſiperent, tous les liens ſe rompirent, & cet enfant égaré ſortant de la maiſon de l'eſclave, pour rentrer dans le ſein de ſa mere, en reçut bientôt au pied des Autels, l'illuſtre & vertueuſe Epouſe qu'il avoit deſirée.

Les hommes, *& les Anges ſe réjoüirent ſur une converſion* d'un ſi grand exemple, qui fut tout enſemble un heureux triomphe pour l'Egliſe, & un ſervice important à l'Etat, dans un tems où les reſtes de l'hereſie, ſoutenus par des factions ſecrettes, troubloient la paix de ce Roiaume. Ici, MESSIEURS, s'offrent à nos eſprits des images auſſi triſtes pour la France, que glorieuſes pour nôtre Heros. Une tempête violente s'éleve, le timon tombe de la main à d'habiles nochers, qui dans le trouble & les tenebres, ne connoiſſent plus la route qu'ils doivent ſuivre ; & ceux qui viennent ſauver le vaiſſeau de l'Etat, ſont emportez par un coup de vent, contre des écueils qu'ils fuient. Mais dérobons à vos yeux un tableau qui nous retrace les malheurs de nôtre Patrie, & ne conſiderons que l'endroit qui nous repreſente M. DE MONTAUSIER, avec les plus beaux traits d'un Sujet fidele. C'eſt aſſez

qu'une téte livrée aux ataques d'un peuple aveugle, ſe couvre à l'ombre du Trône, pour lui paroître venerable. Il ferme l'oreille à de juſtes ſujets de plaintes, contre le diſpenſateur des Graces, pour ne conſiderer en lui que le caracte-re ſacré de l'autorité Roiale, dont il le voit revétu; auſſi incapable d'étre entraîné par les ſolicitations de l'amitié, que d'étre ſeduit par les fauſſes lueurs des pretextes, il n'écoute que la voix du devoir.

Qu'il eſt digne de nos admirations, lorſque ſur les Frontieres de ce Roiaume, confiées à ſa fidelité par une ſage Regente, il rend à l'Etat ces ſervices eſſentiels, d'où dépend quelquefois l'affermiſſement des Couronnes. Tantôt au pied d'une muraille il arrête les progrez du parti victorieux: tantôt à le téte d'une genereuſe Nobleſſe raſſemblée par ſes ſoins, il aporte à des maux preſſants, de promts remedes: tantôt dans un combat ſanglant, aprés des efforts incroiables de valeur, il reçoit, avec des bleſſures qui firent long-tems trembler pour ſa vie, les marques immortelles de ſa fidelité. Enfin, par des Sieges ſoutenus, par des Victoires gagnées, par des Places repriſes, il maintient, ou il remet dans l'obéïſſance une Province, dont les autres ſuivirent bientôt l'exemple.

La face du Roiame change : *Le démon de la diſcorde eſt enchaîné dans le deſert par l'Ange tutelaire de la France*; le Paix cette heureuſe fille du Ciel deſcend ſur la terre ; *une chaſte colombe prend le vol* vers ce climat heureux, *portant dans le bec le ſigne de la concorde* ; & l'Etat voit enfin les triſtes marques de ſes diviſions , effacées par la pompe des ces jours ſolemnels , où les peuples partagerent la felicité de leurs Princes. Quelles careſſes M. DE MONTAUSIER , & ſon illuſtre Epouſe ne reçurent-ils pas alors d'un Roi reconnoiſſant , & d'une Regente genereuſe ? Si je ne craignois de rapeller trop ſouvent les ſanglantes idées de la guerre, devant les Autels du Dieu pacifique , je vous repreſenterois nôtre Duc partageant la gloire dont la conquéte de la Franche-Comté couvrit nôtre Monarque; peut-étre qu'une facilité trop grande à livrer aux plus grands perils une Tête conſiderée comme une des plus precieuſes de l'Etat , vous paroîtroit une audace exceſſive , ſi l'exemple de LOUIS LE GRAND , intrepide au milieu des plus affreuſes images des combats , dont il fut environné , n'avoit juſtifié tous ceux qui l'imiterent. Pourquoi fait-il que les bornes étroites de cet Eloge y laiſſent ſi peu de place pour des faits ſi grands ?

Quelles-glorieuſes réparations le Roi ne fit-il pas depuis au merite de ce grand Homme, qui auſſi peu propre à ſoliciter les recompenſes, qu'il l'étoit à les meriter, s'étoit fermé l'entré à la faveur, par les mêmes voies qui l'y menerent, quand les graces ne coulerent plus par des canaux étrangers. Honoré du Brevet de Duc & Pair, chargé de recevoir un Legat Apoſtolique; choiſi pour Gouverneur d'une des principales Provinces du Roiaume; diſtingué par tous les Titres qui peuvent rehauſſer l'éclat de la Naiſſance & de la Vertu; il ſoutint tout l'éclat d'un rang illuſtre; il remplit tous les devoirs d'un vigilant Gouverneur; il ſatisfit à toutes les bienſeances d'une fonction auſſi delicate qu'honorable.

Mais avec quel zele ſoutint-il tout le poids d'une éducation, à laquelle la deſtinée des peuples eſt atachée. C'eſt ici, MESSIEURS, le plus important ſervice qu'un Sujet puiſſe rendre, & nous le reconnoiſſons dans les Vertus de nôtre GRAND DAUPHIN, l'eloge vivant du Heros qui l'a formé, par ſes ſoins, comme un excellent tableau eſt la gloire du Peintre qui l'a fait. Beniſſons le Ciel, qui en donnant à LOUIS LE GRAND, un Fils ſelon ſon cœur, joignit à ce preſent ineſtimable, le don d'un homme capable de ſuivre le vaſte deſſein

que la nature avoit tracé, & dont l'Ame toute heroïque étoit propre à conduire une Ame toute Roiale. Vous partageâtes dignement les glorieuſes fatigues de ce grand Emploi, Prelat celebre à qui l'Etat & la Religion ſont également redevables. Vous ſçavez avec quel ſoin il raſſembla les plus rares Genies pour en conſacrer les villes, au deſſein qui faiſoit l'unique objet des ſiennes. Cõbien de Livres excellens, dont il donna les premieres idées, feront paſſer juſqu'à la derniere poſterité, les monumens éternels de ſon zele infatigable. Il diſoit au Roi, qu'il étoit de ſa Dignité & de ſa Magnificence, que tous les enfans de ſes Sujets euſſent part à l'inſtruction de ſon auguſte Fils, & que ſon éducation particuliere devoit devenir en quelque ſorte commune & generale. Il avoit principalement en vüë la felicité des peuples, dans les ſages maximes dont il nourriſſoit l'Ame de ce jeune Prince. Il lui rapelloit ſouvent la faute de ce Roi d'Iſraël, qui prefera le conſeil des jeunes inſenſez de ſa Cour, à celui des ſages vieillards, & cette dure réponſe qui ſoulevant dix Tribus entieres les ſepara de ſon obéïſſance. Il eut la conſolation de recueillir les premiers fruits dont il avoit jetté les ſemences: Mais écoutez avec quels ſentimens nobles & heroïques il felicite MONSEIGNEUR, ſur une

*M l'Evéque de Meaux.*

3. *Reg.* c. 12.

Victoire qui lui atire les aplaudiſſemens de toute la France. *Je ne vous loüe pas*, lui dit-il, *de ce que vous êtes intrepide dans les hazards ; de ce que les plus fortes places ne peuvent vous reſiſter ; vous devez ce grand courage à vôtre Naiſſance : mais je vous loüe de ce que vous étes bon, humain, miſericordieux, bienfaiſant & magnifique.* Quoi de plus grand pour faire diſtinguer à un jeune Heros, la gloire ſolide, d'avec celle qui brille davantage ? Peut-on mêler plus dignement les inſtructions avec les loüanges ? Et qu'eſt-ce que les peuples ne doivent point à des hommes de ce caractere? O France, reconnois ton bonheur, & redouble ta reconnoiſſance, en voiant cette benediction renouvellée, & les Heritiers de ta Couronne tomber toûjours en d'heureuſes mains ! Continuez, Seigneur, de répandre vos Graces ſur les Sujets, & ſur les Princes, beniſſez de plus en plus, entre les mains du Fils, les Armes victorieuſes du Pere; vous faites de la terre & de la mer les téatres glorieux de nos Triomphes; nos Victoires ſe ſuivent avec tant de rapidité, que les chants de joïe & de reconnoiſſance que nous vous adreſſons pour l'une, ſont confondus avec les hommages que nous vous rendons pour l'autre. A peine l'orgueil de nos ennemis eſt humilié dans la Flandre par une ſan-

glante défaite, qu'il eſt terraſſé dans la Savoïe par une déroute generale: Et pendant que nous atachons encore aux voûtes de vos Temples les dépoüilles des Nations que vous nous avez livrées; un General fameux, conduit par un Miniſtre auſſi intelligent qu'infatigable, couvre l'Océan du débris de leurs Flottes embraſées & fugitives; & force ces fiers dominateurs de la Mer, qui comme ce *Roi impie croioient commander à ſes flots*, de ceder à LOUIS LE GRAND ce titre ſuperbe, qu'il ne reçoit, Seigneur, que pour vous le rendre. Achevé vôtre ouvrage, rangez les eſcadrons de vos Anges autour d'un jeune Prince, à qui l'obéïſſance n'eſt penible que dans les bornes qu'elle preſcrit à ſon courage. Faites que toûjours, auſſi ſoumis que belliqueux, il mette en pratique les leçons d'un Gouverneur, auſſi vaillant que ſage, loüable par les ſervices qu'il a rendu à l'Etat, comme par la protection qu'il a donnée au merite.

*Antiochus.*

I. PARTIE

LEs fideles obſervateurs de la Religion ſont apellez Iuſtes dans les ſaintes Ecritures; Car comme la Religion nous impoſe de devoirs à l'égard de Dieu, & à l'égard des hommes; ceux qui rempliſſent éxactement ces obligations meritent

veritablement le nom de Juſtes. Or une partie eſſentielle de la juſtice que nous devons exercer à l'égard du prochain, conſiſte à reverer en lui le merite que nous y reconnoiſſons, les rares talens de l'eſprit, les vertueuſes inclinations du cœur, de grands progrez dans les Sciences, des degrez d'excellence dans les Arts, en un mot toutes les qualitez & toutes les perfections qui peuvent contribuer à l'ornement des Etats, à la douceur de la ſocieté, au ſervice des Princes, à la gloire de la Religion, & à l'utilité commune des peuples. Tous ces dons du Ciel demandent, dis-je, qu'on les revere dans les ſujets où ils ſe trouvent, puiſque c'eſt Dieu même que nous reſpectons dans ces traits de ſon image, plus vivement empreinte ſur les uns que ſur les autres : le terme même du *merite* marque une éxigẽce du prix qui le doit ſuivre; de ſorte qu'étant connû ſans recompenſe, il eſt comme une injuſtice publique qui demande reparation.

Je croi, MESSIEURS, lire dans le fond de vos cœurs, & j'entens le témoignage ſecret que vous rendez à M. DE MONTAUSIER. Ne fut-il pas l'azile des Sciences deſolées, quand elles perdirent les apuis glorieux qui les ſoutenoient, avec ces Hommes celebres qui tirent leur principal éclat de la protection

qu'ils leur ont donnée, quelque inclination que le Prince ait à les favoriſer? Combien d'années auroient-elles langui ſur le bord d'une ſource toûjours prête à ſe répandre, ſi elles n'avoient trouvé *cet Ange ſecourable pour les plonger à propos dans les eaux ſalutaires & bienfaiſantes?* Il alloit chercher ces pierres precieuſes juſques dans la poſſiere qui en couvroit l'éclat, pour les faire briller auprés des Couronnes. Dés qu'un raion de vrai merite perçant les ombres qui le couvroient, pouvoit arriver juſques à lui, il prenoit ſoin de le conduire juſques au Trône. Il emploioit toute ſa penetration à le découvrir & tout ſon pouvoir à le recompenſer; & il étendoit, autant qu'il lui étoit poſſible, ſur les autres, la Juſtice que LOUIS LE GRAND lui avoit renduë en ſa perſonne.

Sa generoſité ſe faiſoit un plaiſir de s'exercer toute pure, ſur des Sujets où rien ne pouvoit l'atirer que la Vertu. Il recueilloit avec ſoin ces fleurs champêtres qui naiſſent ſans art dans ces climats écartez, pour en orner des jairdins & des parterres, où des yeux éclairez en pûſſent remarquer toutes les graces. Combien de fois a-t-il vangé la Science ſans apui, de l'ignorance protegée? Combien de fois épargna-t-il à des eſprits

modeſtes, la repugnance naturelle qu'ils avoient à ſe produire ? Combien de fois fit-il remarquer à LOUIS LE GRAND, les ſons d'une lure delicate, qui ſe ſeroient peut-être perdus dans le bruit confus des loüanges qui retentit de toutes parts à ſa gloire ? Combien de reputations apuiées de ſon témoignage, ont diſſipé les nuages dont la cabale s'efforçoit de les obſcurcir dans leur naiſſance ? Combien d'hommes illuſtres, dont les talens auroient vieilli dans des emplois obſcurs, ſe ſont diſtinguez ſur les Téatres glorieux, où cette main ſecourable les a conduits, ſemblables à ces pieces antiques qu'un curieux habile demêle heureuſement d'avec un vil amas de peintures effacées, & qui des reduits obſcurs où elles étoient enſevelies, paſſent dans les cabinets & les ſales des Princes, dont elles ſont les principaux ornemens ?

Vous parlerai-je des precautions qu'il prenoit pour prevenir les impreſſions deſavantageuſes que l'envie pouvoit repandre contre les Sujets, qu'il couvroit, *pour ainſi dire, à l'ombre de ſes aîles.* Il ſe ſouvenoit ſouvent de cette Sentence du Sage: *Le riche ouvre la bouche, chacun l'admire & l'on éleve ſes moindres diſcours juſques aux nuës: le pauvre parle, & l'on demande avec dédain qui il eſt; & s'il vient à chanceler on l'acable. Il*

uſoit, avec une liberté ſage, de l'autorité qu'il s'étoit aquiſe ſur l'eſprit d'un Monarque acoûtumé dés l'enfance à reverer la verité ſans voile, dans la bouche de ce grand Homme. Il étoit perſuadé, que la mauvaiſe diſpoſition du cœur ne laiſſe gueres de diſcernement à l'eſprit; qu'en même tems que le merite s'ouvre des voies favorables d'un côté, il ſe ſuſcite des obſtacles de l'autre, & qu'il ſe fait autant d'ennemis ſecrets, qu'il a de concurrens dont il peut partager les recompenſes.

C'eſt à ſes ſoins que la France eſt redevable de ces hommes qui étendent auſſi loin la beauté de ſa langue, que d'autres la gloire de ſes armes, dont les uns *verſez dans la ſageſſe des anciens, ont découvert les ſecrets les plus cachez de leur doctrine*, les autres répandent *comme une pluie feconde leurs inſtructions ſalutaires, & font couler de leurs bouches des fleuves d'une éloquence évangelique qui arroſe la face de l'Egliſe.* Nous admirons tous cet Homme plus connû par les illuſtres mort qu'il a fait revivre, que par la pourpre qui lui eſt deſtinée, & qui vient de conſacrer un monument éternel de ſa reconnoiſſance à la memoire de ſon genereux Protecteur. Ainſi ſont heureuſement recompenſez ceux qui en cultivant de riches talens, s'aſſurent de dignes éloges.

M. de Niſmes.

éloges. En vain des hommes vertueux laiſſent de riches matieres de loüanges, lorſque les artiſans groſſiers qui les mettent en œuvre, gâtent l'or & le porphire ſur leſquel ils travaillent : & cette fumée precieuſe qui leur coûte ſi cher, s'évanoüit bientôt avec leur memoire, ſi les noms d'un Heros celebre, & d'un Ecrivain fameux mêlez enſemble, ne s'immortaliſent l'un par l'autre.

Je ne viens pas, ô Seigneur ! mettre au rang des biens ſolides cette ombre de vie, que donnent des vertus falſifiées, & des loüanges ſuſpectes. Je ſçai que dans le denombrement que l'Eccleſiaſte fait des vanitez qui ſont ſous le Soleil, il parle de ces hommes qu'on enſevelit avec pompe aprés leur mort, & dont les œuvres ſont loüées dans la ville, comme celle des Juſtes. Je reconnois auſſi, qu'une des plus vaines & des plus laborieuſes ocupations de l'homme ſur la terre, c'eſt d'arranger avec ſoin *les paroles perſuaſives de la ſageſſe humaine.* Et le Sage nous aprend, qu'aprés avoir apliqué ſon eſprit à ſe perfectionner dans les Sciences, & à penetrer les ſecrets que *Dieu a livrez à la diſpute des hommes* ; il avoit reconnû que la plus longue vie étoit trop courte pour ce deſſein ; qu'aprés beaucoup d'efforts il étoit impoſſible de rendre raiſon des ouvrages du Tout-puiſſant, & qu'il étoit

meilleur à l'homme de planter des arbres & de cultiver des fruits ; que de ſe conſumer dans un travail ſi vain & ſi ſterile. Auſſi M. DE MONTAUSIER aimoit les Sciences, quand elles ſervoient à de ſaints uſages ; il cherchoit une érudition ornée par la ſageſſe, une éloquence utile à la Religion ; une politeſſe de langage qui fit goûter les veritez ſaintes. Il vouloit que l'habile & l'honnête homme fuſſent joints enſemble ; que les talens de l'eſprit fuſſent ſoutenus par les qualitez du cœur ; & que les Sciences fuſſent accompagnées dans les autres, des mêmes avantages dont lui-même les avoit enrichies.

Ce ſeroit ici l'endroit de loüer dans nôtre genereux Duc, cet Eſprit incomparable, qui conſervant toute ſa vigueur ſous le poids des années, aloit toûjours en croiſſant par les lumieres de l'experience, ſans rien perdre de ſa vivacité. Cette érudition profonde qui le diſtinguoit dans les Lettres, autant que ſon courage dans les Armes, qui raſſembloit en lui ces deux ſources de gloire qui ſe diſputoient le prix dans les plus celebres Republiques du monde : vous dirai-je que ſon ſuffrage faiſoit tant d'honneur à ceux qui le meritoient, qu'il leur eût tenu lieu de tous les autres, s'il ne les avoit entraînez. Et qu'il étoit d'un ſi

grand poids, que la plus ſure preuve du vrai merite manquoit à ceux qui n'en étoient pas honorez. Qu'il connoſſoit toutes les beautez de ce langage harmonieux, dans lequel nous ſçavons que le Saint Eſprit a dicté la plus grande partie de ſes Oracles. Que ſes moindres productions admirées des Maîtres, lui auroient aquis un des premiers rangs parmi les plumes choiſies, s'il n'avoit eu le talent de bien écrire ſans en chercher la gloire. Qu'il s'étoit nourri du ſuc de ces connoiſſances, dont une legere teinture aquiert ſouvent à mauvais titre la reputation d'habiles, à ceux qui s'efforcent de le paroître. Que par la force d'un raiſonnement ſolide ſoutenu d'une expreſſion vive & noble, il a quelquefois confondu dans une Lettre, des hommes qu'une hereſie qui tombe regarde comme ſes derniers apuis.

Que n'ai-je le tems de vous le repreſenter ici comme le principal ornement de cette Cour ſavante & polie, qu'atiroit par ſon merite une fameuſe Heroïne dans l'empire des Lettres. C'étoit là que des hommes deſcendus *de la tribu qui reçut les beautez du diſcours en partage*, atirant la curioſité par une amorce ſalutaire, faiſoient paſſer l'efficace des bons enſeignemens avec les charmes de la parole; que les Sciences cultivées par les *Madame la Marquiſe de Rãboüillet.*

agrémens & les bienſeances du monde, au lieu d'affecter un air triſte & ſauvage qui le défigure, ne ſe montroient que parmi les ris & les graces dont elles étoient environnées, & que des exercices innocens, utiles, vertueux, tenoient la place de ces jeux & de ces reſſources criminelles de l'oiſiveté, qui font perdre aux gens du monde tant d'heures de leur vie molle & inutile. Nous ſçavons combien M. DE MONTAUSIER ſe diſtingua glorieuſement dans cette Societé choiſie, où le merite donnoit entrée. Les grandes qualitez de ſon Eſprit & de ſon Cœur ſurmonterent la repugnance que l'incomparable JULIE avoit toûjours témoignée pour le lien ſacré, qui l'unit enfin avec nôtre Heros. Il recueillit dans une heureuſe Alliance tout l'eſprit de cette Maiſon celebre, par le concours des grands Hommes qui la rendent encore venerable; & il conſerva dans l'entretien de quelques amis fideles, cette politeſſe habile qu'un interêt ſervile ſemble avoir bannie du commerce du monde, & dont nous avons perdu le Protecteur dans ce grand Homme.

*Mademoiſelle de Rambouïllet, depuis Ducheſſe de Montauſier.*

J'avoüe que les Sciences, & tous les avantages qui leur ſont atachez, doivent être mis au rang des biens mepriſables, s'ils ne ſont apuiez ſur la vertu. Auſſi quelque digne de loüanges que ſoit

M. DE MONTAUSIER, par les ſervices qu'il a rendus à l'Etat, & par la protection qu'il a donnée au merite : il eſt encore plus eſtimable par les exemples qu'il a laiſſez aux Courtiſans.

III. PARTIF.

COMME l'eſprit de l'Evangile, & l'eſprit du monde ſont directement opoſez les vertus les plus expreſſement recommandées dans l'un ſont combatuës par des vices univerſellement établis dans l'autre. Les hommes du ſiecle ont l'ame double ; les diſciples de JESUS-CHRIST ont l'eſprit ſimple : Mais parce que l'air le plus contagieux du ſiécle eſt répandu dans les Cours par l'aſſemblage des perſonnes qui en ſont le plus infectée ; cette duplicité d'eſprit ſi opoſée à la ſimplicité évangelique, eſt ſi naturelle aux Courtiſans, qu'elle en fait en quelque ſorte le caractere. De ce vice naiſſent, comme d'une tige feconde, la diſſimulation, la flaterie, les amitiez fauſſes, les promeſſes trompeuſes, les inegalitez de conduite, les manquemens de foi, les trahiſons couvertes, les injuſtices deguiſées, *fruits empoiſonnez auſquels on peut reconnoître* les eſprits doubles de la plûpart des Courtiſans, que la ſageſſe reprouvée de la chair aveugle. Deſorte que ſi l'on trouvoit un homme élevé dans les Cours, qui ſimple dans ſes mœurs, ſince-

re dans ſes paroles ; deſintereſſé dans ſes devoirs, ferme dans ſes promeſſes, ſolide dans ſes amitiez inviolable dans ſa foi, uniforme dans ſa conduite, & qui *ſans ſe détourner, ni à droit, ni à gauche* du ſentier étroit de la vertu, ſe fut ouvert un chemin au comble des felicitez humaines, s'y fût maintenu pendant pluſieurs années par les mêmes voies qui l'y auroient conduit ; cet homme admirable meriteroit ſans doute d'être propoſé pour modéle aux Courtiſans. Nous l'avons vû, Chrétiens, dans M. DE MONTAUSIER ; & je ne ſçai ſi ce noble & rare caractere parût jamais avec plus d'éclat à la Cour, que dans ce grand Homme.

La veritable ſageſſe deteſte, dit le ſaint Eſprit, la bouche à deux langues. Elle abhorre ces maximes corrompuës, établies parmi les enfans du ſiecle ; que la diſſimulation eſt une partie de la prudence ; qu'un Courtiſan qui ne ſçait pas ſe faire un front different du cœur, ignore la principale Science de ſon état ; que des hommes qui marchent enſemble dans le ſentier étroit de la fortune, ſe heurtent & ſe traverſent neceſſairement les uns les autres, s'ils n'ont le ſecret d'arriver par des voies détournées, à la fin qu'ils ſe propoſent ; qu'aiant à toute heure beſoin de regards obligeans, de paroles honnêtes, de complaiſances affectées, de careſſes ar-

tificieuſes, ils doivent ſçavoir façonner leur exterieur à prendre toutes les formes differentes qui leur ſont utiles ; & que leur habileté conſiſte à ſe couvrir toûjours de ce fard ſubtil qui ne laiſſe rien voir ſur le viſage de ce que l'on a dans l'ame. Toute la vie de M. DE MONTAUSIER ne fut qu'une opoſition continuelle à ces maximes. Il ne trouvoit rien qui fût plus indigne d'un ame noble, que d'emploier à déguiſer ſes penſées, le don de la parole que nous avons reçu pour les exprimer ; il avoit en abomination, comme le Prophete, les levres menſongeres, & tous les ſecrets de cette ſcience, qui conſiſte à paroître ce qu'on n'eſt pas. Il ne pouvoit ſouffrir ces diſcours vains & frivoles, dont s'abuſent reciproquement des hommes, qui *dans leur cœur, & dans leur cœur* diſent des choſes contraires. Il ſuivoit à la lettre cette divine Sentence, *que vôtre diſcours ſoit oüi, oüi, non, non tout ce qui eſt au delà, vient du pere de menſonge.* Il aimoit mieux purifier le fond du vaſe, que d'en nettoïer les dehors ; s'apliquant ſans ceſſe à regler ſon cœur ; il n'avoit pas beſoin de compoſer ſon viſage, il laiſſoit, pour ainſi dire l'un ſur la bonne foi de l'autre, & il ſe donnoit la liberté de dire tout ce qu'il penſoit parce qu'il tâchoit de ne rien penſer qu'il ne pût dire.

S'il fut ennemi de la flaterie, il ne le fut pas moins de la diſſimulation. Ici, MESSIEURS, pour vous faire connoître tout le merite de nôtre Heros, ſouffrez que je vous mette devant les yeux le portrait d'une Cour infidele & trompeuſe, envelopé dans les paroles que le Prophete Jeremie adreſſoit autrefois a la ville de Jeruſalem. Sa demeure eſt au milieu de la fraude. Tous ſes habitans ſont des troupes de ſeducteurs. Ils tendent leur langue comme un arc, dont ils decochent les traits de l'impoſture. Que le frere s'y défie du frere, & que chacun y marche avec défiance, parce que des pieges couverts y ſont ſemez de toutes parts; Que l'ami ſe conduit frauduleuſement avec l'ami, & que l'impoſteur s'y rit en ſecret du ſimple qu'il abuſe. Ils ſe tiennent entr'eux des diſcours de paix, & ils ſe dreſſét en particulier des embûches. Ils inſtruiſent leur bouche à parler finement le langage du menſonge; & ils étudient avec ſoin la ſcience de ſeduire. Vous ſçavez, MESSIEURS, combien nôtre Heros eut d'horreur pour tous ces lâches artifices. Heureux d'être né ſujet d'un Monarque qui merite la plus ſincere veneration, il auroit été incapable de lui en témoigner une aparente. Il reſſenti plus que perſonne, le bonheur qu'il y a de ſervir un Roi, dont les grandes qualitez ſans

aucun mélange de vice, mettent ceux qui l'aprochent, dans l'impuiſſance de lui donner des loüanges flateuſes. Au lieu de ce front ſans rides & toûjours uni, que l'on atribuë aux flateurs, il portoit l'air auſtere de l'integrité, juſques aux pieds du trône, il croioit que l'eclat d'un merite univerſellement reconnû, la fidelité d'un zele incorruptible, l'aſſiduité d'une Cour reſpectueuſe, une ſuite de ſervices importans, une tête blanchie dans les premiers emplois, lui devoient tenir lieu de geſtes concertez & de manieres contraintes: & qu'il faloit laiſſer ces foibles reſſources des Courtiſans, à ceux dont elles font tout le merite. L'innocence & la foibleſſe étoient en ſureté quand il paroiſſoit. La bouche du calomniateur ſe fermoit en ſa preſence, & les traits de la mediſance étoient retenus par la liberté de ſa cenſure. Comme on le connoiſſoit incapable de trahir la verité par complaiſance, l'on n'opoſa jamais à la force de ſon témoignage, qu'une bonté de cœur qui ſurprenoit, diſoit-on, quelquefois le diſcernement de ſon Eſprit. Il avoit en horreur ces paroles à double face, que les levres diſent dans un ſens, & que le cœur prononce dans un autre; & avec leſquelles en trahiſſant la foi & la verité, l'on s'épargne les remords de la perfidie & du menſonge.

Par cette conduite il a merité les ſuffrages de ceux dont il a combatu les vices ; & cette liberté genereuſe qui ne pouvoit *ſouffrir la verité captive dans ſa bouche*, ſe faiſoit eſtimer de ceux-là méme à qui elle ſe faiſoit craindre. Par là, dis-je, il a fait voir qu'une belle ame n'avoit qu'à ſe montrer pour atirer les hommages des Rois & des peuples ; & qu'il y a dans le monde, tout corrompu qu'il eſt, un reſte d'équité qui lui fait reverer ceux qui ont le courage de ſecoüer le joug de ſes maximes. Il s'eſt ouvert une route auſſi nouvelle que glorieuſe à l'élevation. Loin de ſuivre le torrent des mauvaiſes coûtumes ; il a tenu ferme au plus fort de ſa rapidité, au lieu de ſe rendre un lâche eſclave de la fortune, il l'a forcée de ſervir à ſa Vertu, & ſon Merite ſeul l'a fait monter à ce rang ſublime, qui le donnant en ſpectacle au monde, ne laiſſoit aucune de ſes Vertus cachée, ni de ſes grandes qualitez oiſive.

Quelle antipathie n'avoit-il point avec ces hommes frapez de malediction dans les ſaintes Ecritures, parce *qu'ils diſent que le bien eſt mal, & que le mal eſt bien?* Retirez-vous de moi, diſoit-il avec le Prophete, vous qui m'aplaudiſſez par de vaines complaiſances. Avec quelque adreſſe que la flaterie imitât la ſincerité, comme il avoit toûjours parlé le langage na-

turel de l'une, il diſtinguoit auſſitôt l'accent étrangers de l'autre; contre l'inclination ordinaire des grãds, qui avalent avec plaiſir tout ce qui a le goût des loüanges; on ne ſçavoit comment les aſſaiſonner à ſon égard, pour leur ôter cette douceur fade dont il les trouvoit pleines. Cette Muſique, la plus agreable de toutes pour les oreilles, lui paroiſſoit importune: ſon cœur rejettoit celles que ſon eſprit aprouvoit: les groſſieres choquoient ſon diſcernement: les délicates alarmoient ſa Vertu: & on ne pouvoit lui en donner qui ne bleſſaſſent ſa penetration ou ſa modeſtie..

Loüons donc, ſelon le conſeil du Sage, aprés la mort, celui qui ne voulut pas être loüé pendant ſa vie, l'ennemi déclaré des flateurs, l'exemple des amis fideles. A ce mot ſe preſentent à mon eſprit ces plaintes ſi ordinaires dans les Cours, où chacun, par des motifs cachez devient éloquent à peindre l'inconſtance des amitiez; où la diverſité des interêts, & la multitude des revolutions, rendent les épreuves de l'infidelité du cœur humain plus frequentes, où dans les contre-tems inevitables qui traverſent les paſſions, les hommes cherchant à ſe decharger du poids d'une triſteſſe acablante, ſur quelque ami fidele, reconnoiſſent d'autant plus combien ce treſor eſt rare, qu'ils ſen-

tent combien il leur ſeroit neceſſaires. Vous le permettez ô Seigneur ! pour aprendre à ceux qui s'apuient ſur des bras de chair, que c'eſt en vous ſeul qu'ils doivent mettre leur eſperance. Cependant vous aviez enrichi nôtre ſiecle de ce bien ineſtimable. Que ne puis-je, MESSIEURS, vous le faire voir dans tout ſon luſtre, cet ami veritable & ſolide, par l'opoſition de tous ces amis faux & trompeurs, dont l'Eccleſiaſtique nous marque ſes caractetes. De ces amis ſi ardens dans le tems de la proſperité, ſi glacez au tems de l'affliction; de ces amis auſſi peu capables de garder le dépôt des ſecrets qu'on leur confie, qu'une ville ouverte de toutes parts eſt en état de défendre ſes citoiens. De ces amis dont le cœur ſe remplit de fiel, & la bouche de malediction, dans des ruptures precipitées; & qui ſur les plus legers fondemens revelent l'oprobre & les défauts de leurs freres. M. DE MONTAUSIER étoit un ami fidele, dont le zele à toutes épreuves n'avoit d'autres bornes que les Autels, & le Trône. Il rendoit avec bien plus d'exactitude, des offices genereux dans l'adverſité, qu'il ne faiſoit des careſſes ſuſpectes dans la proſperité. Il étoit, à l'égard de ſes amis, une protection puiſſante, & un rempart ferme, toûjours prêt à les apuier de tout ſon pouvoir dans les

rencontres. Il conſoloit leur cœur affligé par ſon entretien, comme les bonnes odeurs réjoüiſſent l'ame triſte. Bien loin d'abandonner les malheureux, une qualité propre à ce grand Homme, fut de les avoir toûjours aimez & protegez. Vous le ſçavez, MESSIEURS, vous qui l'avez vû gemir *de ces calomnies qui ſe répandent ſous le Soleil; mêler ſes ſoupirs avec les larmes des innocens que l'on abandonne ſans conſolatiõ:* tirer de la captivité d'illuſtres malheureux envelopez innocẽment dãs des diſgraces imprevuës: ſoutenir avec chaleur les interêts des abſens, & ſouvent même des inconnus: faire couler les treſors & les graces du Prince ſur des affligez en des conjonctures qui ſembloient devoir lier les mains à ſa liberalité: deffendre l'azile des tombeaux, & ſentir vivement l'outrage des morts.

Loin ces hommes durs dans la proſperité, qui n'ont jamais connû le plaiſir de faire du bien, ſi doux pour les ames genereuſes, dont le cœur ſe reſſerre, & la main ſe ferme au moindre ſoupçon d'une grace que l'on eſpere de leur apui, dont il faut prévenir la malignité par les mêmes devoirs que l'on rend aux autres pour atirer leur bienveillance, & qu'on pourroit comparer à ces Divinitez funeſtes adorées dans les ſiecles idolâtres, que l'on prenoit ſoin d'apaiſer par des Sa-

crifices, ſans eſperer de ſe les rendre favorables. Nôtre genereux Duc participoit, autant qu'une ſimple creature en étoit capable, à cette divine qualité du premier Etre, par laquelle il cherche toûjours à ſe communiquer & à ſe répandre. Il ne trouvoit rien de ſi douloureux pour un cœur bien fait, que de ſe ſentir déchiré par une compaſſion & une amitié deduites à ne pouvoir ſe faire ſentir que par des ſouhaits & par des paroles. Les moindres raports du ſang, de l'éducation, de l'alliance, ſuffiſoient pour faire agir ſa generoſité toûjours bienfaiſante. Vous le ſçavez, Familles, reconnoiſſantes, qui vous êtes engraiſſées de la roſée du Ciel, & de la ſubſtance de la terre, à l'ombre de ſa protection : domeſtiques fideles, à qui l'entrée de ſa maiſon a ouvert la voie à d'avantageux établiſſemens : hommes diſtinguez dans les Arts qui devez à ſes ſolicitations les juſtes recompenſes de vos travaux : Provinces écartées ſur leſquelles il a fait couler tant de fois les influences ſalutaires de ſon credit. Il regardoit avec douleur tous ceux qui *s'abrevent d'abſinte, & qui mangent un pain de tribulation* dans les rigueurs d'une vie indigente. Il ne craignoit point de faire de perilleux eſſais de ſon pouvoir, en prenant une voix ſupliante qui pouvoit ne pas

être écoutée : & quand le bienfait ne ſuivoit pas le deſir de l'acorder, il reſſentoit le premier toute la peine du refus qu'il étoit contraint de faire ſouffrir aux autres.

Quelles étoient ſes ocupations dans ces lieux ſolitaires & tranquilles, qu'il honoroit tous les ans de ſa preſence? terminer les differens d'une Nobleſſe voiſine ; dédommager le Laboureur trompé dans ſes eſperances ; reparer par des aumônes la ruine des moiſſons ravagées, chercher ſous un toit ruſtique des miſeres & des infirmitez inconnuës, pour y remedier. Il ſembloit qu'il fût chargé du ſoin de ſecourir tous les miſerables. Que le fleau terrible des vengeances du Seigneur déſole une Province confiée à ſes ſoins, il n'eſt pas ſatisfait s'il ne va partager tout le peril avec des peuples, dont il ſe croit dans cette ocaſion le pere, plûtôt que le Gouverneur ; s'arrachant des bras de ſa Famille en larmes, il ſe hâte d'aler répandre les ſecours de ſes ſoins vigilans, & de ſes aumônes abondantes, dans une Ville que la malignité d'une vapeur mortelle change en un vaſte tombeau ; & s'offrant lui-même pour victime à la Juſtice divine, il arrête le glaive de l'ange exterminateur, à qui Dieu ne permet pas de confondre l'innocẽt avec les coupables. Reveleraí-je ici

les Miſteres de ſa charité. Combien d'aumônes prient dans le ſein du pauvre, pour le ſalut de cette grand Ame? Combien de familles neceſſiteuſes ont reçu par des canaux ſecrets, les ſecours dont il étoit la ſource? Combien de fois fit-il de grilles ſacrez de cloître, *une haie d'épines pour conſerver le lis des champs* dans toute ſa blancheur. *Ouvrant l'entrée de l'arche à de chaſtes colombes qui ne ſçavoient où mettre ſurement leur pied dans ce deluge d'iniquité*, qui inonde la face de la terre. Vous paroîtrez au grand jour de la revelation, Nobleſſe indigente, qu'il a déchargée du poids honteux de la pauvreté; talens enſevlis qu'il a tirez d'une miſere obſcure; ſombres cachots aſiles des langueurs & des miſeres qu'il a fondez ou ſecourus; ſacrez Miniſtres chargez encore aprés ſa mort, du dépôt de ſes aumônes. Ne vous figurez pas des aumônes formées du butin de l'iniquité, toutes tientes du ſang des pauvres & des pupilles, dont elles ſont la dépoüille, & *qui crient vengeance bien plus qu'elle ne demandent miſericorde.* Il avoit lû & medité cette ſentence du Sage, Quiconque donne au pauvre de la ſubſtance d'autrui, reſſemble à celui qui feroit un Sacrifice au Pere de ſon propre Fils. Des reſtitutions que la delicateſſe de ſa conſcience lui conſeilla,

prévinrent ſes charitez. Il purifia ſes mains pour en rendre les dons agreables, & il fit couler des roſées ſalutaires dans les Provinces où il aprehendoit que les troupes qu'il avoit commandées, n'euſſent laiſſé de triſtes marques de leur paſſage. Exact obſervateur de ſa parole; il ne l'a jamais trahie : comme il ne la donnoit pas avec precipitation, il ne la violoit pas avec legereté ; & de nouveaux interêts ne lui faiſoient pas trouver juſte dans un tems, ce qui ne lui paroiſſoit pas équitable dans un autre. Il a ſoutenu ce noble caractere avec une conſtance qui ne s'eſt point démentie;& parmi les differentes revolutions de la Cour qu'il a vuës, il a toûjours paru le même.

Voilà, MESSIEURS, une partie des exemples que M. DE MONTAUSCER a laiſſez aux Courtiſans pendant ſa vie ; il me reſteroit maintenant à recueillir ceux que tous les Chrétiens peuvent trouver dans ſa mort. Rien ne couronne plus dignement une belle vie, dit le Sage, que la vielleſſe qui ſe trouve dans les voies de la Juſtice. M. DE MONTAUSIER menoit depuis pluſieurs années une vie reguliere & penitente au milieu de la Cour. Deux fois le mois on le voioit recevoir avec édification, l'Agneau qui ôte les pechez du monde, aprés s'être purifié par les larmes de la penitence. Plein des

penſées de l'éternité, & au milieu d'une ſanté parfaite, il ſe ſentit frapé d'un mal, dont les ateintes mortelles & redoublées l'ont conduit dans le tombeau. Sa mort ne fut point de celles que prepare & adoucit un grand âge, lors qu'aprés avoir miné peu à peu les liens du corps & de l'ame, il les briſe enfin ſans violence. Il ſemble que Dieu lui ait laiſſé des forces entieres dans une vieilleſſe avancée; afin qu'éprouvant toutes les rigueurs de cette derniere ſeparation, il en pût avoir tout le merite. Je vous ferois le détail de ce long marrire qui a éprouvé ſa patience, ſi je ne craignois de laſſer la vôtre; & ſi je pouvois ajoûter quelque choſe à ce que vous avez apris de ces deux bouches éloquentes & chrétiennes qui ont recueilli ſes derniers ſoupirs. Dans les plus violens accez d'un mal qui le *méne ſouvent juſques aux portes de la mort*; lorſqu'il ſemble devoir expirer autant de fois qu'il reſpire, & qu'il ne trouve point de ſituation propre, ni pour vivre, ni pour mourir, il n'a que des ſentimens de componction dans le cœur, & des paroles d'édification dans ſa bouche. C'eſt proprement dans ce dernier acte de la vie, que lui conviennent ces paroles genereuſes qui ont fait le fondement de ſon Eloge. *Non enim dignum eſt nobis fingere.* Il ne ſeroit pas

digne de nous, de feindre : Et aprés avoir été pendant ma vie un Courtiſan ſincere, il me ſeroit honteux d'être à ma mort un Chrétien & un Penitent déguiſé. Combien de fois repaſſant ſes nombreuſes années dans les ſentimens de la contrition la plus amere, aprehenda-t il que la vive douleur qu'il reſſentoit de ſes fautes, ne fût une illuſion. Helas, Seigneur ! diſoit-il penetré de cette crainte. *Vous m'avez apris que le cœur de l'homme eſt impenetrable ; le mien qui fut toûjours ouvert pour les autres, ſeroit il caché pour moi ſeul ; & moi qui ne voulus jamais tromper perſonne : ſero-je aſſez malheureux pour vouloir me tromper moi-même ?* Cependant le terme fatal de ſa vie s'aproche. Aprés un dernier effort, pour ſe ſeparer de la Ducheſſe ſa Fille, dont toute la France reconnoit le merite, & partage la douleur, aprés des marques d'eſtime & de tendreſſe données à ce genereux Duc, qu'il laiſſe aprés lui le digne Chef d'une Famille où la nobleſſe & les qualitez de l'Aïeul & du Pere brillent de toutes parts. Aprés des Sacremens reçus diverſes fois avec les diſpoſitions les plus chrétiennes ; aprés les actes les plus parfaits de la Religion, redoublez autant de fois qu'il le pût, dans le cours d'une longue maladie, qui lui laiſſa l'uſage de tout ſon eſprit juſqu'au dernier moment.

Il ſe trouve à l'entrée de l'Eternité, & dans ce paſſage redoutable qui ſepare cette vie d'avec l'autre, arrêtons un peu nos regards ſur le ſpectacle de ce grand Homme expirant. Il me ſemble entendre ce fameux modele de la patience Job, qui dit dans le fort de ſes calamitez & de ſes tribulations: J'ateſte le Ciel qui a plongé mon ame dans l'amertume, que pendant qu'il demerera un leger ſouffle de vie ſur mes lévres, le menſonge ne ſera, ni dans mon cœur, ni ſur ma langue. Je me le repreſente comme un autre Matharias, qui aprés avoir livré de glorieux combats pour la Juſtice, ſe voiant prêt à mourir, dit à ſes enfans: Vous voiez que l'impieté triomphe, à peine paroît il aucune trace de la droiture & de la ſimplicité de nos Peres; armez-vous donc de courage à mon exemple, pour vous opoſer à ce torrent d'iniquité; & donnez vos vies, s'il le faut, pour défendre les loix paternelles que j'ai toûjours ſuivies. Enfin, comblé de jours, de gloire & de vertus, parmi les benedictions de la Loi ancienne, & les graces de la nouvelle, marqué par tous les ſignes des Juſtes mourans dans le baiſer du Seigneur; confondant avec ſes derniers ſoupirs, ces paroles, *fiat voluntas tua*; il remet ſon ame entre les mains de ſon Createur, plus pure & plus belle

*Job cap.* 27.

1. *Mac.* 6.2.

qu'elle n'en étoit ſortie, Ainſi mourut & vécut ce grand Homme, donnant à ſon ſiécle un exemple également propre à l'inſtruire & à le confondre. Je ſçai que la Cour de LOUIS LE GRAND ne manque pas de Sujets illuſtres dans l'un & dans l'autre ſexe que le zele de la juſtice & de la verité guide dans leurs actions & dans leurs paroles. Il n'eſt pas difficile à un Roi ſans défaut, d'avoir des Courtiſans ſans foibleſſe ; l'obligation de ſe conformer aux inclinations du Prince n'étant pour eux qu'une heureuſe neceſſité de reformer les leurs. Mais parmi ceux qui ſont les plus propres à faire revivre nôtre Heros, il n'en eſt point qui ne l'admire. Vous avez remarqué dans ſa vie une fidelité inviolable au ſervice du Prince, une valeur ſage dans les combats, ſignalée par des actions & des plaïes glorieuſes ; une vigilance éclairée pour contenir dans l'obéïſſance des Provinces écartées du centre de l'autorité Roiale ; un zele infatigables à ſoutenir tous le poids d'une éducation où la deſtinée des Peuples & de l'Etat étoit atachée ; une aſſiduité laborieuſe à s'enrichir l'eſprit & le cœur des connoiſſances, qui ſont les plus precieux ornemens des belles ames ; une aplication ſinguliere à tirer de l'obſcurité des Sciences enſevelies ; une reſiſtance vigoureuſe contre la

tirannie des uſages pernicieux ; une prudence ferme, toûjours reglée par la loi inflexible du devoir & de la verité ; une élevation d'ame inacceſſible aux impreſſions de l'air contagieux des vices ; une probité morale purifiée par une pieté religieuſe ; & toutes ces vertus apuïées ſur la ſimplicité du cœur, qui fut ſon caractere. Je ſens bien que j'aurois de grandes choſes à vous dire, & que je voudrois m'élever audeſſus de ma foibleſſe, pour vous inſpirer l'amour de la droiture évangelique & morale, ſans laquelle toute nôtre vie n'eſt qu'égarement & que tenebres. L'homme double, dit le Sage, eſt inconſtãt dãs toutes ſes voies; il ne fait qu'errer de détours, en détours, ſelon les differentes vuës que la duplicité de ſes intentions lui propoſe ; il reſſemble à un flot de la Mer, qui dans ſon agitation continuelle change à chaque inſtant de ſituation & de figure ; engagé, dit JESUS-CHRIST, au ſervice incompatible de deux Maîtres directement opoſez, il ſe trouve à toute heure reduit à l'inévitable neceſſité d'être ſourd à la voix de l'un, ou de negliger les commandemens de l'autre. Concevons donc une veritable horreur pour cette duplicité d'eſprit ; n'affectons point une conformité malheureuſe avec le ſiécle, marchons devant Dieu, & devant les hommes, comme de ſimples colombes, dãs

l'innocence & dans la pauvreté de nôtre cœur, *Parce que bienheureux eſt celui dans l'eſprit duquel il n'y a point d'artifice.* Tel a été cet Homme droit & ſimple que nous venons de loüer dans la chaire de la verité. Nous ſommes perſuadez, ô Seigneur! que vôtre miſericorde a conſommé ſon ouvrage, & qu'il chante avec vos eſprits bienheureux, le Cantique éternel de la gloire. Mais s'il lui reſtoit encore quelques taches à expier, recevez, avec les vœux des fideles, l'hoſtie immaculée, & faites que cette Ame qui porte ſi viſiblement le ſceau de la predeſtination, s'élevant avec l'odeur du ſaint Sacrifice, juſqu'à vôtre Trône, prenne poſſeſſion de vos ſacrez Tabernacles.

# HARANGUE
## PRONONCE'E

DANS L'HOTEL de Ville de Lyon, le jour de S. Thomas Apôtre, l'année 1688.

*Par M.* Du Tour *S. Nizier.*

# HARANGUE

## PRONONCE'E

## DANS L'HOTEL de Ville de Lyon, le jour de Saint Thomas Apôtre, l'année 1688.

*Par M.* Du Tour *S. Nizier.*

C'Est mal connoître, Messieurs, les veritables & solides interêts de la Monarchie que de la vouloir rendre absolument indépendante, & de prétendre que les misteres de la Religion soient incompatibles avec ceux du gouvernement des peuples. Faux Sçavans, indignes politiques, vous ne nous abuserez plus avec la maniere fastueu-

se, dont vous avez débité ces maximes, inspirées par un esprit barbare & feroce, que la corruption du cœur humain a fait souvent valoir, parce qu'elles favorisoient le dereglement des mœurs, & qu'elles flatoient l'autorité des Souverains.

SUJET Le Prince ne peut être veritablement grand s'il n'est sincerement religieux

De meilleurs maîtres que vous nous ont apris qu'un Prince ne sçauroit être veritablement grand s'il n'est fidelle à ses devoirs, & sur tout à sa Religion. Vous en serez persuadez, MESSIEURS, lors que je vous aurai fait voir que ce qui contribuë davantage à établir ce caractere de grandeur, dépend de cette religieuse fidelité. Si en effet il lui est impossible de se soutenir avec honneur sans une prudence étenduë, sans une valeur intrepide, & sans un bon-heur constant; si cette prudence lui est necessaire pour former des entrepriſes, la valeur pour les executer, & s'il a besoin que le bon-heur les acompagne, la seule Religion lui peut procurer ces trois avantages considerables, étant, comme le dit l'Apôtre Saint Paul, une resource infaillible & generale. Resource sans laquelle sa prudence sera fausse, sa valeur sera temeraire, & son bon-heur peu assuré.

*Vtilis ad omnia pietas.* Tam. 1. c. 4.

I. PARTIE

Ouï MESSIEURS, les lumieres

de la prudence à qui l'on veut que les Roiaumes ne doivent pas moins leur felicité, que les particuliers la regularité de leur conduite, ne feront que de fauſſes lumieres, & des lueurs trompeuſes plus propres à égarer qu'à conduire, ſi la Religion cette fille du Ciel ne lui ſert de guide, & ne lui préte elle-même ſon flambeau. Quel ordre en effet cette prudence humaine peut-elle établir dans la nature, ſi elle en outrage l'Auteur par le mépris de ſes plus ſaintes loix, qui ne lui tiennent lieu que d'une foible barriere, laquelle à ſon langage ne doit jamais tenir contre la maxime d'Etat ? Quelle ſeureté peut-on trouver dans une ſageſſe qui met le ſoupçon & la défiance au nombre de ſes plus ſûres precautions ? Quel moien enfin de jetter de ſolides fondemens ſur le terrain mouvant de l'inſtabilité des évenemens, ſur lequel nos Politiques les plus experimentez bâtiſſent avec tant d'aſſurance, qu'ils ſe promettent toûjours le ſuccez d'un avenir qu'ils ont reglé ſur le préjugé du paſſé ? Cõme ſi une cauſe ne produiſoit pas tous les jours des effets biens differens. Combien de fois la même clemence du Souverain, qui dans une ocaſion a gagné les cœurs de ſes Sujets, les a rendus in-

ſolens dans une autre toute ſemblable? la Iuſtice qui les a ſi ſouvent retenus dans le devoir; les a d'autre fois irritez juſques à la revolte; la crainte qui a depouillé ſans reſiſtance tant de Provinces, leur a mis dans un autre tems les armes de la fureur en main pour reſiſter à la puiſſance la plus legitime & la plus victorieuſe.

Aprés cela ſe peut-on fier plus certainement aux prévoiances de la ſageſſe humaine qu'aux pronoſtics de l'Aſtrologie judiciaire? Elles dépendent toutes deux des conjonctures qui ne ſe repreſentent jamais dans toutes les mêmes circonſtances; & faut-il s'étonner ſi la fole termerité a peut-étre fait reüſſir autant d'entrepriſes que la plus reguliere conduite? N'eſt-ce donc point mal ſervir le public que l'abandonner à l'adminiſtration de nos Sages, ſi ſouvent trompez & ſi ſouvent trompeurs.

Mais comment pouvoir reüſſir à décrier une prudence pour laquelle le monde tout entier a une veneration ſi grande qu'on n'a point crû paſſer les bornes d'une juſte eſtime lorſqu'on a dit d'elle, que c'étoit une eſpece de propherie qui découvroit aux hommes ce qui n'étoit encore que dans les deſſeins de Dieu? Pourquoi traiter d'inutile une habitude

qui a toûjours paru être la ſource de tous les biens particuliers & publics ? Quoi cette Intendante generale dont les ſoins ſont apliquez & répandus ſur toutes les neceſſitez de l'Univers, ne nous ſeroit d'aucun ſecours ? Et qui oſeroit former le deſſein de dégrader dans l'eſprit des hommes ces Sages ſi fameux, ces genies ſubilmes que l'Hiſtoire a tant honorez : & que la nature ne nous a donnez qu'avec ménagement.

Je le redis, MESSIEURS, malgré ces favorables preventions, la politique du Prince ne ſera jamais qu'erreur, que tenebres, que confuſion, ſi elle ſe detache de la Sageſſe éternelle; tous ſes deſſeins ſeront confondus s'il ne conſulte l'Ange du Grand Conſeil, lequel ſeul peut faire prendre des vuës aſſurées, puiſque de lui ſeul dépendent tous les évenemens. C'eſt ſans doute pour ce ſujet que Platon vouloit dans ſa Republique qu'on bâtit le Palais de celui qui la gouverneroit proche le Temple du Dieu qui la devoit proteger, afin qu'il pût facilement paſſer du Cabinet au Sanctuaire, & conſulter avec plus d'aſſiduité ſon Oracle que ſon Conſeil.

La raiſon de l'homme ſi pauvre & ſi foible de ſon propre fonds s'affoiblit encore, & ſe trouble conſiderablement dans

le tumulte de ſes paſſions. L'Elevation du Prince ne le met point hors de la portée & de l'ateinte de leurs vapeurs, ſi la Religion ne vient à ſon ſecours pour les diſſiper. La Morale des Stoïciens à long-tems abuſé ſes Diſciples par de fauſſes régles, avec leſquelles elle promettoit de ſoumettre ces rebelles domeſtiques. Elle auroit pû y reüſſir s'il n'avoit falu que l'enflure des expreſſions & de faſtueux preceptes ; Mais ſes miſteres ont été découverts, & on a reconnu à la confuſion de la Secte, qu'elle n'a jamais ſçu que combatre des erreurs par des erreurs, guerir des paſſions par d'autres paſſions. Elle a pû quelquefois arrêter l'impetuoſité de l'mbition par l'amour du repos ; les deréglemens de la volupté par l'inſatiable avidité de l'avarice. Le cœur de l'homme dans le ſiſtéme de cette Philoſophie étoit une proie pitoiable qu'un monſtre arrachoit des dents d'un autre monſtre. Le Prince Chrétien plus heureux dans ce crüel embarras conſulte ſon premier Miniſtre ; c'eſt à dire ſa conſcience, qui étant une effuſion pretieuſe de la lumiere éternelle, ou plûtôt un écoulement de la volonté divine dans ſon cœur, ne peut que le conduire par les routes aſſurées de la verité. Il conſidere encore cette conſcience comme un Ambaſſadeur que

Dieu entretient à sa Cour pour y soûtenir les droits sacrez de sa gloire, de laquelle il tient à honneur d'être le premier tributaire. Les égards qu'il conserve pour cet Agent fidelle, lui meritent la protection, & le secours de son Maitre, toûjours disposé, non seulement à regler sa prudence, mais encore à soutenir sa valeur qui fait le second caractere d'un grand Prince. II. PARTIE

C'est par la valeur, MESSIEURS, qu'il assure les biens & les familles de ses sujets, qu'il devient la terreur de ses voisins, l'admiration des peuples les plus reculez. S'il manque de cette noble vigueur, sa Couronne n'a plus rien d'éclatant, & son poids lui devient insuportable. Les loix fondamentales de son Etat ne sont pas capables de l'assurer sur un Trône perpetuellement agité; le merite des autres est pour lui un fantôme menaçant, toûjours prêt à lui arracher le sceptre qu'il tient avec si peu de fermeté. Comme il craint tout, il croit devoir se faire craindre à tous; la cruauté prenant dans son ame la place de la force, l'oblige à répandre plus de sang dans sa Ville Capitale pour affoiblir à contre tems ses sujets, qu'il n'en faudroit verser sur ses frontieres pour les défendre. Que s'il a mis dans ses

treſors ſa confiance, il reconnoit aprés les avoir épuiſez ſans ſuccez, que les Roiaumes s'aquierent & ſe conſervent bien moins par l'or que par le fer. Enfin aprés avoir perdu ſa reputation, & s'être degradé ſoi-même dans l'eſprit de ſes ſujets, il eſt dépoüillé de ſes Etats par les mains de ſes ennemis, & meurt ſans honneur aprés avoir vécu ſans autorité.

Le titre de Conquérant a naturellement tant de raport avec celui de Roi, qu'il n'eſt aucune nation qui ne nous repreſente le ſien en habit militaire. Si on lui érige des ſtatuës, on leur donne un vêtement guerrier; Si l'on prononce des Eloges à ſon honneur, tout l'art du Panegriſte eſt emploïé à perſuader qu'il a ſurpaſſé les Alexandres & les Ceſars en courage; que s'il ne peut compter dans ſes conquêtes autant de provinces qu'ils en ont ſubjuguées, il pretend qu'il a aquis plus de gloire pour avoir ſurmonté avec moins de ſecours plus de difficultez, & avoir eſſuïez plus de dangers. Un celebre Critique de ce ſiecle, dit que le Prince le-
Gracian. quel pretend une place de diſtinction dans l'Hiſtoire, doit fournir lui-même à cette Secretaire des rems une plume qu'il ait taillée avec le tranchant de ſon

épée. Cette Hiſtoire en effet qui devroit faire juſtice également à toutes ſes actions, s'arrête plus à décrire l'une de ſes journées de bataille que dix années entieres d'une paix heureuſe. Elle ne parle qu'en peu de mots & fort languiſſamment de ſa juſtice, de ſa moderation, de ſa clemence, pendant qu'elle emploie le feu le plus vif de ſon éloquence pour ne pas laiſſer échaper une des circonſtances les moins remarquables des combats où il s'eſt rencontré, & ne pas laiſſer perdre à la poſterité le plus foible des efforts qu'il a faits pour s'aſſurer une victoire long-tems diſputée. La complaiſance du ſujet à louër ſon Roi par cét endroit n'eſt pas fort ſurprenante ; il devient lui-même plus recommandable, auſſi bien que ſa Nation, dans tout le reſte du monde lors que ſon Prince s'y eſt fait un nom par ſes victoires. C'eſt un trait de grandeur qui rejaillit ſur lui ; & l'encens qu'il preſente à ſon Heros, le parfume autant qu'il honore celui auquel il eſt offert.

Cét apareil de fierté dont je viens de revetir le Monarque, peut-il convenir avec la douce modeſtie de la pieté qui doit regner dans ſon cœur. La valeur n'eſt-elle pas une eſpece de torrent qui

renverſe tout ce qui ſe rencontre ſur ſa route? Elle enfle le cœur d'une multitude de projets, de deſſeins, & de deſirs. La pieté au contraire toûjours ocupée à retenir les ſaillies de ce cœur, ne ſemble-t'elle pas le devoir retrecir par une crainte religieuſe, & ſe tenir ſur les limites de ſes Etats pour l'empêcher de les étendre. Comment ſoûtenir des vües étenduës, des entrepriſes vaſtes, des conquêtes importantes avec les reflexions que la pieté inſpire ſur l'inſtabilité des Monarchies, ſur le compte qu'il faudra rendre du plus petit fleuron qu'il aura ajoûté à ſa Couronne?

I'avouë, MESSIEURS, que ſi l'on ne pouvoit être religieux ſans ſuperſtition & ſans foibleſſe, ni conquerant ſans uſurpation & ſans tirannie, il faudroit que le Monarque s'abandonnât à la politique, ou qu'il choiſit le parti de la pieté, ſans pouvoir eſperer de les concilier; mais les Conſtantins & les Theodoſes; nos Charles & nos Louïs, ont bien ſçu nourrir dans un même cœur le feu ſacré de la Religion, & celui d'une ardeur militaire. Leurs étendarts pour avoir été marquez au ſigne de nôtre Foi, n'en ſont pas tombez plus aiſément dans les mains de leurs ennemis. Le glaive qu'ils ont reçu au pieds des Autels n'en a pas été

moins terrible. ¶ Si bien ils ont bâti une infinité de Temples au Dieu des armées, ils n'ont pas laiſſé d'élever une multitude de trophées à leur propre gloire. Leur vertu & leur valeur aiant operé chacune leurs miracles, l'Egliſe les a canoniſez comme des Saints, & l'Hiſtoire les a loüez comme des victorieux. Le Vatican & le Capitole leur ont également decerné des fêtes & des triomphes.

Ces Heros Chrétiens delivrez des juſtes craintes qu'inſpire une conſcience ulcerée de crimes, entroient dans le combat (pour me ſervir de la noble expreſſion de l'Ecriture) avec l'intrepidité du lion. Aſſurez ſur la parole & ſur la protection du Tres-haut qui s'eſt engagé à glorifier celui qui le glorifieroit; animez par toute la juſtice de leurs pretentions, ils ne croioient pas qu'il leur fût permis de douter un moment du ſuccez de leurs entrepriſes; & ſi au travers des perils il apercevoient ce terrible des terribles, la mort qui pouvoit les acabler ſous leurs propres lauriers, ils n'en devenoient pas moins intrepides, ſeurs qu'elle n'ôte la Couronne qu'aux Rois impies, & q'uelle conduit toûjours dans un autre Roiaume, ceux qui expirent entre les bras d'une ſincere pieté. Enfin ſi cette pieté eſt le garand d'un bonheur infini aprés la mort,

*Juſtus quaſi leo confidens.* Prov. 28.

c'eſt elle qui le rend conſtant pendant leur vie; ce qui fait le troiſiéme des avantages qu'elle procure au Prince.

III. PARTIE

Que peut-on, MESSIEURS, ajoûter à la gloire d'un Etat conduit par la prudence, & ſoutenu par la valeur ? Si l'une eſt l'œil de la Monarchie, l'autre en eſt le bras. Quel rival jaloux de ſes avantages oſeroit eſperer d'arrêter des progrez que la ſageſſe a concertez, & que la force apuïe ? Mais il n'eſt que trop de veritables merites qui ont été contrariez par la bizarrerie de la fatalité, & acablez ſous le poids des contre-tems ? Quelles meſures ſont à l'épreuve des incendies & des inondations ſubites ? Qui ſe peut aſſurer qu'une maladie populaire ne renverſera point tous les projets d'une campagne bien concertée ? Combien de legions triomphantes, ainſi que celles de Cambiſe, ont été enſevelies dans des abîmes de ſable mouvant ? Que d'Armez navles englouties par les mêmes flots qui peu auparavant ſembloient gemir ſous le poids de ces fardeaux menaçans ; Quel genie aſſez ferme ſe peut promettre qu'un accident imprevû ne lui fera point tourner la tête, puis qu'il en eſt des actions de guerre, comme de celle de l'éloquence ſujetes tou-

tes deux au troubie & au vertige ? La ſageſſe & la valeur ne ſont point à l'abri de ces coups, à moins que le bonheur ne ſoit d'intelligence avec elles. Qui auroit plus de droit, MESSIEURS, d'eſperer l'éloignement de ces inſultes de la fortune que le Prince, lequel a mis ſon ſort entre les mains du Dieu qui conduit les nuées, qui déchaine les vents ſelon ſon gré, qui tient la clef des abîmes, & qui commande à toute la nature qu'il a voulu rendre la tributaire de la pieté ?

Les proſperitez de la Religion l'ont renduë venerable juſques dans les tenebres du Paganiſme. Cyrus n'a conſervé long-tems le titre de favori de la fortune que parce qu'il faiſoit toûjours preceder les ſacrifices aux entrepriſes, & qu'il n'ordonnoit jamais le moindre mouvement à ſes Armées qu'aprés l'avoir concerté avec ſes Dieux.

Alexandre faiſoit plus de fond ſur la protection de ſes Idoles que ſur le nombre & le courage de ſes ſoldats. C'eſt pour ce ſujet que dans ces longues, & victorieuſes marches, on conduiſoit plus de taureaux pour immoler, que de chevaux pour combatre ; Et s'il en avoit été crû, ainſi que quelques Auteurs l'aſſurent, il auroit terminé au pied des Au-

tels une vie remplie de prodiges pour y reconnoître qu'il leur étoit redevable de la conquête de l'Asie.

Que si Dieu a voulu recompenser ce culte rendu seulement à des Simulacres insensibles, parce qu'ils portoient son nom, & quelques faux traits de ses perfections, combien sera-t'il magnifique & fidelle à combler de bonheur le culte de la veritable religion. Pour peu qu'on s'aplique à reflechir sur l'Histoire de tous les Siecles, on remarquera qu'il n'y a eu de Rois constamment heureux qu'autant qu'ils ont été pieux, & fidelles à leur religion. Le Sceptre de Juda qui a passé dans vingt-deux mains, n'a été fortuné que dans la personne des cinq Rois dont l'Ecriture nous fait remarquer les vertus; que si le malheur est entré quelque fois dans leurs familles, pour leur propre bien, ç'a été comme un éclair pour les reveiller, & jamais comme un foudre pour les abatre.

ELOGE DU ROY.

POurquoi remonter, MESSIEURS, aux Siecles passez, & nous écarter chez les Nations étrangeres, pour vous faire remarquer la pieté triomphante dans la personne des Princes prudens, vaillans & fortunez. Il l'a fallu,

MESSIEURS, & j'ai dû vous faire jetter les yeux sur des astres moins brillans pour les disposer à soûtenir l'éclat des raions du Soleil. Ne faloit-il point vous conduire insensiblement, & comme par degrez au miracle de nos jours, par les figures qui nous l'ont promis. Figures à la verité tres-imparfaites, puis que de tous les Princes qui ont porté avant lui le nom de Grand, aucun ne l'a merité que par quelque vertu souvent mal acompagnée, qui n'a servi qu'a faire paroître davantage leurs foiblesses, & mettre leurs imperfections dans un plus grand jour.

La Prudence, SIRE, la Valeur & la Fortune semblent s'étre disputé l'avantage de vous avoir fait meriter le nom de Grand dans toute son étenduë. La Prudence vous a confié dés vos premieres années tous ses misteres. Elle vous a rendu le maître de vôtre Conseil incontinent que vous y avez parû; elle vous a aidé à former vos Ministres, eux qui ont coutume de former les autres Rois.

L'Espagne qui s'étoit tant fait valoir par le rafinement de sa politique, est tombée tout d'un coup de son ancienne reputation dés qu'elle est entré en negociation avec vôtre Majesté, & elle n'a

plus fait de paix avantageuſe que lors qu'elle eſt devenuë aſſez aviſée pour vous laiſſer le ſoin de ménager ſes interêts contre vous même. L'Alemagne honteuſe de vous devoir ſa liberté, eſt devenuë ingrate, peut étre pour ne pouvoir étre aſſez reconnoiſſante. Combien a-t'elle convoqué de Cercles, combien a-t'elle ocupé inutilement des Dietes à deliberer ſur nôtre ruïne.

Vous avez SIRE confondu tant de têtes confederées, & aprés avoir ſouffert que ce grand Corps ſe fût avancé ſur nos fontieres pour être le ſpectateur de la gloire de vôtre Regne, ou pour aprendre la ſcience de vaincre à lui inconnuë depuis long-tems, vous renvoiates, SIRE, ces legions nombreuſes à leurs veritables ennemis, contre leſquels elles ont ſçu emploier avec ſuccez des leçons que vous leur aviez bien voulu donner pour la gloire du nom Chrétien. Que ces leçons leur ſont devenuë inutiles, lors qu'ils les ont voulu emploier contre leur maître; auſſi bien que leurs armes contre leur bienfacteur.

Que ne puis-je, SIRE, me diſpenſer de parler des actions de valeur de vôtre Majeſté, qui ont ſi ſouvent étonné l'Univers? Ce peu de ménagement de la

plus pretieuſe des vies ne nous a cauſé qu'une admiration inquiette. Ces campemens faits à vuë de vos ennemis, ces Places reconnuës ſous le feu de leurs canons, ces Officiers tuez à vos côtez, nous ont excité autant d'alarmes qu'ils vous ont procuré de gloire. Pourquoi a-t'il falu S I R E, que vous fuſſiez celui de vôtre Roiaume qui craignit le moins pour vôtre ſacré perſonne ? Et pour ſatisfaire la noble ardeur d'un ſeul cœur, faloit-il jetter l'effroi dans ceux de tous vos ſujets ? Vous avez aſſez humilié les Nations jalouſes de vôtre grandeur, ne les expoſez plus par vos propres perils à devenir l'execration du genre humain.

Effaçons, ſi nous le pouvons, & ſi la reconnoiſſance nous le permet, ces idées qui ne nous ont déja que trop ſouvent troublé ; pour entrer dans ces jours ſerains de bonheur & de proſperitez, qui ont éclairé toutes les demarches glorieuſes de V.M. Demarches ſi juſtes qu'elles ont toûjours paru concertées avec la fortune, ou plûtôt avec l'Auteur de la nature, lequel a rendu plus d'une fois les élemens & les ſaiſons ſoûmis à vos volontez & à vos deſſeins. Vous avez été, S I R E, le dirons-nous, heureux en tout, juſques dans les meſures.

juſques dans les projets de vos ennemis qui ont autant contribué à vôtre propre gloire, que ſi vous aviez preſidez dans leurs Conſeils. Heureux encore un coup dans tous les tems. Vôtre Minorité qui pour les autres Rois eſt une ſuſpenſion d'autorité, de pouvoir & de progrez, a reparé glorieuſement les pertes de quatre ou cinq des regnes precedens. L'engagement du mariage qui fait une portion ſi conſiderable de nôtre deſtinée, a été pour vous, Sire, le plus fortuné qui fut jamais; le Ciel vous aiant donné une Auguſte Epouſe, à qui l'Egliſe des premiers ſiecles auroit déja dreſſé des Autels.

Mais le comble de vôtre bonheur, SIRE, eſt d'avoir pû vous former un Succeſſeur digne de Vous, & qui puiſſe rendre croiable vôtre Hiſtoire. Car la poſterité ſurpriſe des prodiges de vôtre Regne exigeroit d'autres garans que nos Hiſtoriens pour y ajoûter foi, ſi elle ne reconnoiſſoit en ce Fils pluſieurs des traits d'une vie toute éclatante de merveilles. Sa valeur entretenuë par de continuels & fatigans exercices, a commencé depuis long-tems à étonner nos ennemis. Ils ſe diſoient déja à eux-mêmes que vous leur aviez donné la paix moins par miſericorde pour leur aca-

blement, que par conſideration pour ce digne Fils, dont aiant ſondé le cœur vous y aviez reconnû aſſez de force pour achever glorieuſement dans ſon tems de depoüiller ces anciens uſurpateues de ſon patrimoine. Le Palatinat dévenu en peu de jours ſa Conquête, Philiſbourg le plus fort rempart que le Septentrion pût opoſer à la rapidité de ſes victoires, renverſé par la force de ſon bras, ne leur aprennent que trop que leur perte eſt ſans reſſource, ſi V. M. ne continuë d'étre encore plus moderée qu'heureuſe.

Nous ſentons, SIRE, mais abondam- Gracie.
ment les effets de tout vôtre bonheur. Oſerions-nous en rechercher la cauſe, & percer le miſtere de vos proſperitez? Le merite mediore, dit un Bel eſprit de ce tems, ſe tient à la porte du Temple de la Fortune, pour y atendre patiemment ſes faveurs: mais un merite éclatant penetre juſques à ſon Autel pour la forcer à lui faire juſtice. Combien de Princes ont paru grands, ſeulement parce qu'ils ont été heureux? Vous n'êtes heureux en tout, SIRE, que parce que vous étes grand en tout. Remonterons-nous encore à la ſource de cette grandeur? nous n'en devons point reconnoitre d'autre que vôtre ſolide vertu & vôtre ſincere pieté.

C'eſt en cet endroit, SIRE, où je dois ceſſer de parler, il n'apartient pas à un prophane de loüer tant de vertus Chrétiennes que vôtre Majeſté a ſçu concilier ſi noblement avec les Civiles & les Morales. Cet emploi ne conviendroit proprement qu'au Preſident ou à l'Orateur d'un Concile, chargé par l'Egliſe univerſelle, de vous témoigner ſa reconnoiſſance ſur tous les avantages que vous lui avez procuré ; les Miſſions étrangeres ſoûtenues par vos liberalitez Roiales, les lieux Saints protegez au milieu de la Barbarie; Les premieres dignitez de l'Egliſe remplies de perſonnes de merite & de vie exemplaire, l'uſure & le blâpheme punis par l'autorité de vos loix ? Les düels, cette ancienne freneſie de nôtre nation, abolis & foudroïez par vos Edits ; l'impieté morte ou muette dans vôtre auguſte Cour ; Enfin tout crime en horreur & ſans credit, toute vertu honorée & recompenſée, fourniroient à ces ſacrez Panegiriſtes une matiere infinie d'Eloges.

Mais les expreſſions leur manqueroient pour parler dignement de vos travaux & de vos ſuccez contre l'Hereſie; par vous, SIRE, devenuë tremblante dans ſes plus aſſurez retranchemens, affoiblie dans toute l'Europe, morte & détruite

ſans reſource dans vôtre Roiaume, au bonheur duquel il ne manquoit que ce dernier effort de vôtre bras. Les Athanaſes, les Ambroiſes & les Gregoires édifiez & ſurpris de tant de merveilles vous auroient apellé le Directeur des mœurs, le Predicateur de la Foi, l'Evêque de vôtre Roiaume, la plus ferme colomne de l'Egliſe. Titres dont ils avoient honoré dans leur tems des Princes, leſquels avec moins d'éclat que V. M. avoient fait triompher la Religion.

Nous aprenons de l'ancienne Liturgie que les premiers Chrétiens parſemoient de Fleurs de Lis toutes leurs Croix; ſans doute par un heureux preſage qu'ils ont eû, que l'étendart de nôtre Foi ne ſeroit jamais porté avec tant de dignité que dans ces tems ſous la puiſſante protection du Fils aîné de l'Egliſe.

Vous atendiez, SIRE, plus de retour à ces glorieuſes avances. Les plaintes que vous avez renduës publiques, nous font ſouvenir de celles de cet autre Fils ainé de l'Evangile, lequel mécontent des careſſes de preference dont ſon pere favoriſoit un cadet, lui diſoit avec une reſpectueuſe liberté : *A tot annis ſervio tibi, & nunquam dediſti mihi hœdum.* Mais n'entrons point dans l'aplication de ces reproches; imitons plutôt la re-

tenuë du texte ſacré, lequel ſe contente de faire valoir les ſervices du Fils ſans blâmer la conduite du Pere. Le nôtre doit être pour moi une Arche ſainte & privilegiée, à laquelle je ne dois point toucher quand même elle paroîtroit tomber. Auſſi bien ſelon la juſte reflexion du Concile de Calcedoine, il n'y a que le Roi du Ciel qui puiſſe dignement recompenſer le Grand Roi de la Terre.

*Innocent XI.*

Nous eſperons, Seigneur, qu'il en ſera ainſi ; que vous continüerez à le ſoûtenir de vôtre main. Qu'il n'ait point d'ennemis, ou qu'il en triomphe toûjours, afin qu'il acheve tout ce qu'il medite. Ce n'eſt point à la Monarchie univerſelle qu'il pretend ; Elle qui a été la chimere de ſes rivaux, ne ſurpaſſeroit ni ſa force ni ſon merite. Ses idées ſont encore plus étenduës, & en même tems plus ſaintes : La Religion univerſelle, voila ſon deſſein dominant. Vous le ſçavez, divin Scrutateur des cœurs, que c'eſt-là ſon unique projet. Que dis-je, ce n'eſt plus un projet pour être executé dans les Etats que vous lui avez confiez, *Credidit ipſe & domus ejus tota.* Vous demandez, Seigneur, encore plus d'étenduë à ſon zele que vous n'en avez donné à ſon Roïaume, Doublez donc en ſa perſonne

Sacrée

Sacrée le cours des plus longues vies & il achevera de purger de monſtres le reſte de l'Univers.

NE devrois-je point, MESSIEURS, terminer mon diſcours en cét endroit, vous laiſſant l'eſprit agreablement ocupé de LOUIS LE GRAND, ſans méler à cette noble idée les autres Eloges que la Iuſtice autant que la ceremonie du jour exigeroient de mon miniſtere. Non MESSIEURS, le merite des ſujets diſtinguez faiſant une partie de la gloire du Souverain, leurs noms auſſi bien que leurs actions les plus remarquables doivent entrer dans ſon Panegerique. J'imiterai donc nos ſacrez Miniſtres, leſquels aprés avoir rendu au Dieu inviſible leurs plus reſpectueuſes adorations, ne croient point interrompre mal à propos l'auguſte ſacrifice des Autels, ni profaner les ſaints Miniſteres en offrant à nos divinitez viſibles & ſubalternes les reſtes d'un encens conſacré. Cõplimens particuliers.

NOus vous devons de cét encens Monſeigneur, une portion d'autant plus conſidetable, que l'Eloge de nôtte Roi nous conduit tres naturellement au vôtre, non ſeulement parce A Mr. le Duc de Villeroi Gouverneur.

que vous tenez ſa place dans ces Provinces, mais encore plus parce que vous étes l'ouvrage des mêmes mains qui l'ont formé. Ouvrage qui n'a jamais reſiſté à l'habitude de ſon ouvrier, lequel a rencontré en vous, MONSEIGNEUR, une de ces ames du premier ordre qui ſont inſtruites de leur devoir ſans aucun precepte, & qui les rempliſſent ſans autre autorité. Avec un fond ſi riche, avec une éducation telle que le Ciel l'avoit deſtinée à LOUIS LE GRAND, il n'eſt pas étonnant que vous aiez été le charme & l'agrement de nôtre Cour, que vos premiers pas vous aiant porté à la veritable gloire, vous n'en avez jamais abandonné la route; mais celle à laquelle vous avez été le plus ſenſible, MONSEIGNEUR, celle que vous avez recherchée avec le plus d'adeur, & que vous avez ſçu meriter en mille manieres; ç'a été l'eſtime & la conſideration de nôtre incomparable Monarque. L'aprobation dont il a tres ſouvent honoré, & la ſageſſe de vôtre conduite, & l'intrepidité de vôtre valeur, doit faire taire tout autre Panegiriſte de vôtre merite.

TEL eſt MESSIEURS, l'un de vos Anges Tutelaires, lequel aſſidu au-

prés du Trône du Seigneur eſt toûjours prêt à lui expoſer juſques au moindre de vos beſoins. Vous en avez un ſecond au milieu de vous, tout apliqué à les reconnoître ces beſoins : *Habemus pontificem qui poteſt compati.* Comme digne Miniſtre du Dieu vivant, il eſt plein d'une bonté veritablement paternelle ; Comme Miniſtre d'un Grand Roi, il eſt revêtu de tout ſon pouvoir. Que ces deux caracteres, MON SEIGNEUR, nous ont procuré d'avantage, dont les monumens éclatans rempliſſent déja nos Archives publiques ! Celles des particuliers ne conſerveront pas avec moins de ſoin les titres par leſquels vous avez rendu le repos à leurs familles. Quelles ſont celles du Gouvernement à qui vous n'aiez aſſuré l'honneur & les biens lorſqu'elles ont été aſſez prudentes pour vous rendre l'arbitre de leur ſort & de leurs differens ? Vôtre Palais étant un tribunal reſpecté duquel on n'a jamais la temerité d'apeller même dans le ſecret du cœur. Quelle droiture MESSIEURS, & quelle étenduë de genie ; les ocupations du Juge ne retranchant rien à celle du Pontife, toûjours vigilant à maintenir la ſaine doctrine contre toute nouveauté ſuſpecte, toûjours exact pour la regularité d'un grand Dio-

A Mr. l'Archevêque, Lieutenant de Roi.

ceſe le mieux diſcipliné du Roïaume. Enfin toûjours charitable & prevoïant dans ces établiſſemens de pieté, formez, MONSEIGNUR, par la ſageſſe de vos Reglemens, ſoûtenus par le fonds de vos liberalitez, & multipliez à preſent ſelon tous les beſoins de nôtre Ville. Enſorte que le zele de tant de perſonnes pieuſes apliquées au ſoulagement des Pauvres & à la reforme des mœurs, tout ardent qu'il eſt, ce zéle dis-je aura peine à l'avenir de penſer, & de pouvoir propoſer à vôtre ſolicitude Paſtorale d'autres reſſources à la miſere, & d'autres moiens à perſecuter ſaintement le crime. Ainſi ces fidelles promoteurs de l'œuvre du Seigneur, preſque reduits à une heureuſe oiſiveté ſe croient obligez de remplir utilement ce vuide par de continuelles & ferventes prieres pour vôtre conſervation.

A M. de Berulle Intendant.

L'Eloquence qui ne manque point de figures pour donner du relief à ſa matiere, & pour groſſir les moindres objets, n'a jamais ſçu avec peu de paroles loüer dignement la veritable grandeur, & elle a toûjours riſqué de defigurer une beauté qu'elle a été obligée de reduire en petit. Ne dois-je point, MONSEIGNEUR, craindre un pa-

reil fort, & de rendre vôtre portrait méconnoiſſable, ne pouvant aujourd'hui le tracer que fort legerement. De quelle adreſſe n'aurois-je point beſoin pour faire entrer ſans aucune confuſion des parties dans ce tableau recourci, tout le brillant d'une Nobleſſe de plus de trois ſiecles ; le luſtre de vos grandes aliances avec les Maiſons de Rochechouard, de Briçonnet, de Seguier & de pluſieurs autres Itres conſiderables ? Je devrois marquer exactement tous les poſtes avantageux que vos Peres ont occupez dans les armées & dans les Conſeils de nos Rois. Combien ma peinture ſeroit-elle relevée par l'éclat de la pourpre de ce grand, de ce Saint Cardinal vôtre Oncle, que la France regrette encore, & que l'Egliſe canonifera ſans doute ; Mais je dois beaucoup moins me plaindre du tems que de vôtre modeſtie, MONSEIGNEUR, laquelle m'oblige de retrancher le plus bel endroit de vôtre Eloge en m'impoſant ſilence ſur vôtre merite perſonnel. Elle vous eſt hereditaire cette modeſtie, car l'un de nos plus ſinceres Hiſtoriens aſſure que dans les recherches qu'il a faites des familles les plus illuſtres du Roiaume, il n'en a point trouvé comme la vôtre, qui ſe ſoit peu prevaluë de ſa gran-

*Memoires de Caſtelnau. t. 2. pag. 108.*

de élevation. Rare caractere qui fait infiniment plus d'honneur à vos illuſtres Aïeuls que leurs emplois les plus importans, & à vous, MONSEIGNEUR, plus que tout ce que j'aurois pû dire de vôtre inflexible ſeverité contre les ſurpriſes de la chaicane, plus que les épitheres les plus pompeuſes que j'aurois pu donner à vôtre zele pour le ſervice du Roi & les interéts de la Religion, plus enfin que toutes nos reflexions ſur cette exactitude ſans exemple qui ne vous permet pas de vous prêter, méme pour quelques momens, à toute autre ocupation qu'à celles de vôtre grand miniſtere.

A Mrs les Comtes de Lion.

UN Hiſtorien aſſuroit de ſon Heros qu'on ne le pouvoit plus bleſſer que ſur ſes anciennes & glorieuſes cicatrices. Je ne ſçaurois vous loüer, MESSIEURS, que par des redites, ſi j'étois reduit à ne parler que de l'ancienneté de vôtre Egliſe, & celle de vôtre Nobleſſe, qui vous rendent ſi recommandables dans tout le monde Chrétien, & qu'on a ſi ſouvent fait valoir dans la place que j'ai l'honneur d'ocuper. Mais vos qualitez perſonnelles ſont pour moi une heureuſe reſſource, qui renouvellant tous les jours, pour ainſi

dire, vôtre reputation, fourniroient de matiere à plusieurs éloges. Aussi vôtre vertu reconnüe, & vôtre profonde érudition font considerer vôtre illustre Chapitre comme une Seminaire d'Evêques que ont toûjours beaucoup fait d'honneur au choix de sa Majesté, & à vous MESSIEURS, parmi lesquels en reste encore un grand nombre qui marchent avec honneur dans la route qui doit conduire aux plus grandes dignitez de l'Eglise.

NE serois je point un prévaricateur, un dépositaire infidelle si étât chargé de toutes les Couronnes que vous destinez, MESSIEURS dans cette solemnité à chaque merite particulier, je ne rendois pas justice à nos dignes Magistrats, de qui nous la recevons tous les jours avec une satisfaction si generale. A Mrs. du Presidial.

CInq de vos Aïeux, MONSIEUR, ont successivement formé à la tête de cette illustre Compagnie les jugemens qui lui font tant d'honneur. Si Solon ne pouvoit point douter de l'équité des loix qui avoient été examinées au pié des fameuses statuës des Epomines, combien plus devons-nous reverer ces juri- A Mr. de Séve President.

diques Decisions que vous prononcez, MONSEUR, aprés les avoir prononcez, en presence des portraits de tant de sages Legislateurs que vôtre famille a fournis non seulement à ce Siege, mais encore aux premiers Tribunaux du Roïaume, lesquels vous ont communiqué avec le sang cette ouverture de genie, & cette droiture de cœur qui les ont rendus si recommandables ?

Que vous êtes heureux, MONSIEUR, d'être entré avec de telles dispositions dans le Sanctuaire ! Que nous le sommes nous mêmes, de vous y voir suivi par ces MESSIEURS, qui à l'exemple de leur illustre Chef sont inaccessibles à toute sorte de corruption ! Celle de l'interêt est trop infame pour que je puisse, MESSIEURS, faire valoir ici l'éloignement que vous avez toûjours eû pour elle. Vous n'êtes pas moins à l'épreuve de deux pressans mouvemens dont l'excez, si je l'ose ainsi avancer, fait honneur à tout autre cœur qu'à celui d'un Juge. Je veux dire l'amitié & la compassion. La premiere solicitant avec une presomptueuse assurance de tout obtenir, étonnée de ne vous plus trouver ce que vous êtes dans le commerce du monde, fait en vous l'experience d'une infidelité glorieuse qui lui aprend à ne

plus comporter que ſur une bonne cauſe. La miſere qui eſt encore plus perſecutante & qui croit fauſſement que tout ce qui manque à ſes beſoins ne lui peut être juſtement refuſé, ne répand à vos pieds que de larmes ſteriles ſi ſes pretentions ne ſont auſſi legitimes que ſes neceſſitez étalées avec artifice vous paroiſſent touchantes.

POurquoi ſuis-je reduit MONSIEUR, à ne parler de vous que ſur la fin d'un diſcours lequel a preſque épuiſé toutes mes expreſſions. Ne devrions-nous point conſacrer une Fête toute particuliere pour honorer une Prefecture auſſi glorieuſe que la vôtre ? Ce ſeroit avec toutes les démonſtrations d'uue joie univerſelle que nous la celebrerions ſi vous la vouliez permettre à nos empreſſemens ; mais ces marques d'une reconnoiſſance éclatante n'ont rien, MONSIEUR, qui puiſſe flater vôtre cœur. Vous nous avez déja ôté le plaiſir de voir vôtre illuſtre Nom marqué dans ces monumens d'honneur que vos Predeceſſeurs ont été forcez de recevoir de la gratitude de nôtre Ville ; Le bronze & le marbre ſi je puis m'expliquer ainſi, auroient perdu avec plaiſir leur dureté naturelle pour cecevoir ſans reſiſtance les caracte-

A Mr. de la Valette Prevôt des Marchands.

res qui auroient expliqué les obligations que nous vous avons. Mais ces regiſtres publics de la juſtice des peuples, aiant étez depuis pluſieurs ſiecles alterez par la flaterie, un veritable merite doit être conſervé dans un depôt plus incorruptible, & une reconnoiſſance auſſi tendre que la nôtre s'exprimera bien plus naturellement ſur une table plus ſenſible. C'eſt le cœur de vos concitoiens ſur lequel ſeront gravez les ſentimens de nôtre juſte veneration, & de l'eſtime particuliere qui eſt duë, MONSIEUR, à l'integrité de vôtre conduite, à la vigilance de vos ſoins, & ſur tout à ce genereux deſintereſſement, qui vous refuſant tout, nous a tout valu; lequel à contribué ſi conſiderablement à retablir nos fonds, & à diminuer nos charges. Ils n'oublieront jamais, ces heureux Citoiens que vôtre patrie aiant eu des ocaſions de reconnoître, quoi que foiblement, l'importance de vos ſervices, vous ne l'avez point cruë en état d'être reconnoiſſante, & vous avez refuſé de recevoir la legitime d'une mere a qui il reſte encor de creanciers à ſatisfaire. C'eſt en rempliſſant ainſi les devoirs d'un fils équitable juſques au ſcrupule que vous ſerez toûjours propoſé, MONSIEUR, comme le parfait modelle d'un veritable Pere du peuple.

UN Romain ſe vantoit d'avoir été élevé à la Magiſtrature ſans l'avoir ſi deſiré un ſeul moment, & de l'avoir quité ſans avoir fait ſouhaiter à perſonne ſa ſortie. Vous ſeriez MONSIEUR, plus anciennement avoué dans cét éloge qu'il ſe donnoit peut-être ſeul à lui-même ; puis qu'on vous a vû entrer ſans brigue dans le Conſulat, & que l'on en feroit volontiers pour vous y retenir s'il n'étoit juſte de vous rendre à vous méme, ou plûtôt aux emplois importans & interrompus qui vous atendent & qui vous font conſiderer, MONSIEUR, comme l'une des plus vives lumieres du Barreau, l'Oracle de vôtre Province, l'azile le plus facile, le guide le plus ſeur des familles embarraſſées ou perſecutées. Vôtre collegue qui a été le digne compagnon de vos travaux auroit part à nos remercimens ſi la mort ne nous avoit ôté le moïen de nous aquiter de ce juſte devoir.

A Monſieur Vadeſiré un ſeul moment, & de l'avoir quité ſans avoir fait ſouhaiter à perſonne ſa ſortie. Vous ſeriez MONSIEUR, plus anciennement avoué dans cét éloge qu'il ſe donnoit peut-être ſeul à lui-même ; puis qu'on vous a vû entrer ſans brigue dans le Conſulat, & que l'on en feroit volontiers pour vous y retenir s'il n'étoit juſte de vous rendre à vous méme, ou plûtôt aux emplois importans & interrompus qui vous atendent & qui vous font conſiderer, MONSIEUR, comme l'une des plus vives lumieres du Barreau, l'Oracle de vôtre Province, l'azile le plus facile, le guide le plus ſeur des familles embarraſſées ou perſecutées. Vôtre collegue qui a été le digne compagnon de vos travaux auroit part à nos remercimens ſi la mort ne nous avoit ôté le moïen de nous aquiter de ce juſte devoir.

A Monſieur Vadeſiré un ſeul moment, & de l'avoir quité ſans avoir fait ſouhaiter à perſonne ſa ſortie. Vous ſeriez MONSIEUR, plus anciennement avoué dans cét éloge qu'il ſe donnoit peut-être ſeul à lui-même ; puis qu'on vous a vû entrer ſans brigue dans le Conſulat, & que l'on en feroit volontiers pour vous y retenir s'il n'étoit juſte de vous rendre à vous méme, ou plûtôt aux emplois importans & interrompus qui vous atendent & qui vous font conſiderer, MONSIEUR, comme l'une des plus vives lumieres du Barreau, l'Oracle de vôtre Province, l'azile le plus facile, le guide le plus ſeur des familles embarraſſées ou perſecutées. Vôtre collegue qui a été le digne compagnon de vos travaux auroit part à nos remercimens ſi la mort ne nous avoit ôté le moïen de nous aquiter de ce juſte devoir.

Mr Claret 2. Eſchevin.

POur vous MESSIEURS, qui reſtez pour le bien de nôtre ville, vous ſoûtiendrez dignement le caractere de reputation que vous avez ſi bien commencé de meriter, enſorte qu'on ne vous reprochera jamais d'avoir été ſemblables à cét aſtre de la nuit qui augmente en

A Meſſieurs Athiaud & Patu Eſchevins

A Meſſieurs Athiaud & Patu Eſchevins

A Meſſieurs Athiaud & Patu Eſchevins

ſtent en charge.

lumieres & en influence ſalutaires juſques au milieu de ſa courſe, aprés lequel il tombe inſenſiblement dans l'obſcurité. Comme vous tirez de vôtre propre fond vôtre ſplendeur, vous conſerverez juſques à la fin de vôtre carriere, auquel tems une plus habile main que la mienne vous couronnera.

FIN